Clélie,

Histoire Romaine

Tome 8 - Clymene

Madeleine de Scudéry



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome huitième sur dix
Texte intégral

Clymene



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de «amour»), rien n'a été changé.

QUATRIÈME PARTIE
LIVRE SECOND

Herminius qui était le plus exact de tous les hommes, ne manqua pas d'aller rendre compte à Valerius de ce qu'il avait appris d'Hortense. Il le trouva alors occupé à écouter un espion qu'on avait envoyé à Veies, qui rapportait que les Veientins naturellement scrupuleux et fort persuadés de la science de leurs devins, avaient de grandes espérances que leur ville serait un jour maîtresse de Rome, s'ils pouvaient conserver une figure de terre admirablement belle que Tarquin avait autrefois commandée à un fameux sculpteur de Veies, et qu'il avait eu dessein de mettre au haut du temple de Jupiter, quand il serait achevé. Ce qui avait donné lieu à cette superstitieuse opinion du peuple de Veies, était que l'artisan qui avait fait cette belle figure, disait que sans qu'il en pût comprendre la raison, cette figure était devenue plus grande qu'il ne l'avait formée depuis qu'elle était hors du moule où il l'avait jetée. Il assurait même qu'elle était devenue aussi dure que du marbre sans le secours du feu, si bien que les devins raisonnant à leur mode sur cet événement, avaient assuré que ceux qui auraient cette figure en leur puissance, seraient maîtres de leurs voisins. Valerius sachant donc cela, se résolut puisqu'il avait fait achever le temple de Jupiter depuis le départ de Tarquin, d'envoyer un héraut à Veies, sur le prétexte de demander cette figure, en offrant d'en payer le prix dont Tarquin était convenu avec le sculpteur qui la faisait. Ce n'est pas que Valerius crût que le bonheur de Rome dépendît d'une figure de terre, mais il fut bien aise d'avoir lieu d'envoyer à Veies, pour tâcher de délivrer Horace, qui était capable de bien servir Rome. Joint que Clelius le lui ayant recommandé, il ne voulait rien négliger pour cela, car encore qu'il fût ami d'Aronce, il savait bien qu'il ne le désobligerait pas en délivrant son rival, puisqu'il avait lui-même été assez généreux pour ne le découvrir point à Tarquin. Il consulta pourtant son dessein avec l'autre consul, qui l'approuva. On envoya donc à Veies, et on instruisit le héraut qui y fut, mais quoi qu'il pût offrir pour retirer la figure qu'il demandait, on ne la lui accorda point. Au contraire, la ville la paya à l'artisan qui l'avait faite, et les Veientins déclarèrent que cette figure ayant été commandée par Tarquin, ils ne la rendraient qu'à ce prince lorsqu'il aurait reconquis son État. Cependant, le héraut suivant ses ordres ayant fait savoir que celui qu'ils avaient envoyé à Rome et qui devait ensuite aller en Elide, était prisonnier, il les surprit fort et ils eurent tant d'envie de le délivrer, qu'ils offrirent de rendre plusieurs prisonniers pour celui-là. Si bien que ce héraut profitant de l'occasion et se servant de l'amitié que Mamilius avait pour le père de Clélie, il agit avec tant d'adresse qu'il fit en sorte qu'on rendit et l'esclave de Mamilius et trois autres pour ce Veientin qui avait été arrêté à Rome. Et en effet, la chose se fit ainsi, et elle se fit si promptement, qu'en trois jours cet échange fut fait. Ainsi, Horace retourna à Rome avec plus de joie qu'il n'en avait osé espérer car en y entrant, il sut que Clelius croyait qu'Aronce eût blessé Octave, que ce généreux rival était prisonnier à l'île des Saules, que l'amitié de Clelius pour lui reprenait de nouvelles forces, et que le second consul était son parent. Il est vrai que sa joie diminua dès qu'il vit Clélie, car il la trouva si froide, qu'il lui fut aisé de connaître

que son retour l'affligeait. En effet, après qu'Horace eut été rendre grâces aux consuls des soins qu'ils avaient eus de le délivrer, il fut chez Clelius, qui après l'avoir embrassé le mena à la chambre de Sulpicie, où il le laissa, ne jugeant pas à propos de le mener à celle d'Octave qu'il savait bien qui ne l'aimait pas, de peur d'augmenter son mal qui était alors un peu diminué. Comme Sulpicie n'aimait point Horace, elle ne lui témoigna pas avoir une joie excessive de sa liberté, néanmoins, parce qu'elle respectait Clelius, elle le reçut fort civilement. Mais pour Clélie, la douleur parut dans ses yeux dès qu'elle vit Horace. Un moment après étant arrivé des dames qui occupèrent Sulpicie, il s'approcha de cette belle fille et lui parlant bas : « Je vois bien, Madame, lui dit-il, que ma liberté ne vous est guère agréable, et que si vos vœux avaient été exaucés, Aronce serait ici et je serais encore à Veies ! Mais après tout, quand vous saurez que je dois une seconde fois la vie à mon rival, vous serez peut-être assez généreuse pour ne désirer pas ma mort.

— Pour m'apprendre la générosité, reprit froidement Clélie, il faudrait que vous fussiez vous-même généreux et qu'ayant tant d'obligations à Aronce vous vous résolussiez courageusement à ne vouloir plus prétendre à mon affection, puisque je la lui ai donnée pour toute ma vie.

— Si l'on pouvait aimer sans désirer d'être aimé, Madame, répliqua Horace, je vous proteste qu'il n'est rien que je ne fisse pour faire ce que vous dites. Mais comme c'est une nécessité indispensable de désirer l'affection d'une personne qu'on aime, il ne m'est pas possible de renoncer à la vôtre et d'avoir cette espèce de reconnaissance pour un rival qui ne peut jamais être heureux. Et tout ce que je puis est de demeurer dans les bornes que je me suis prescrites, de n'entreprendre plus de le surpasser qu'en vertu. Pour vous témoigner que je n'agis plus comme un fier ennemi mais comme un amant généreux obligé à son rival, je vous déclare qu'il est digne de la gloire qu'il possède, qu'il vous aime autant qu'il peut aimer, quoiqu'il vous aime moins que moi, et que si la fortune était favorable à son amour, vous devriez le préférer à tout le reste du monde. Mais enfin, en l'état où sont les choses, il vous est aisé de juger que quand vous auriez absolument résolu de me laisser mourir misérable, il ne pourra jamais vivre heureux.

— Je ne sais sans doute pas, répliqua Clélie, quel sera le destin d'Aronce, mais je sais bien que si je ne puis être à lui, je ne serai jamais à personne.

— Ha ! Madame, lui dit-il avec une douleur extrême, laissez l'avenir dans le secret des dieux, contentez-vous de me dire que vous ne m'aimez pas, et d'ajouter même cruellement que vous aimez Aronce, mais ne prononcez pas un arrêt si cruel contre moi en faveur d'un rival qui comme je l'ai déjà dit, ne peut jamais être heureux, quand même je serais toujours misérable. Car enfin Madame, vous avez trop d'esprit pour ne connaître pas que Clelius ne donnera jamais sa fille au fils d'un protecteur de Tarquin, quand même Porsenna consentirait à l'amour d'Aronce, ce qui n'a aucune apparence. Pourquoi donc voulez-vous ôter l'espérance à un malheureux qui vous adore, qui se repent de ses premières violences, et qui demeure dans la résolution qu'il a prise de ne nuire jamais à son rival qu'en essayant d'être, encore s'il se peut, plus vertueux que lui ?

— Si vous êtes véritablement dans le dessein de me prouver votre amour par la grandeur de votre vertu, reprit Clélie, promettez-moi que vous ne tirerez point

avantage de l'amitié que mon père a pour vous, et que s'il est jamais capable de vouloir me forcer à vous épouser, vous n'y consentirez point.

— Ha ! Madame, s'écria Horace, vous portez la cruauté trop loin et quoique je ne crois pas que je pusse jamais être capable de souffrir qu'on vous contraignît à me rendre heureux, je ne puis obtenir de moi de vous promettre de résister à Clelius s'il voulait que je le fusse.

— Ne me parlez donc jamais, reprit Clélie, si ce n'est en la présence de Clelius, et préparez-vous à être aussi haï de moi que vous l'étiez autrefois sur le lac de Trasimene.

— Et bien Madame, lui dit-il, je vous promettrai de ne vouloir jamais être heureux malgré vous. Mais promettez-moi aussi que vous endurerez que j'essaie de vous persuader qu'il y a une horrible injustice à vouloir que je ne puisse jouir d'un bien qui ne peut jamais être possédé par celui qui en est le plus digne.

— Je vous ai déjà dit une autre fois, reprit Clélie, qu'il est absolument impossible qu'il arrive jamais rien qui puisse vous rendre heureux, tant que mon affection sera nécessaire à votre félicité. Mais je veux encore vous le redire avec toute la sincérité d'une personne généreuse. Croyez donc bien fortement, que quand Aronce serait mort ou infidèle, ou que l'ambition me chasserait de son cœur, je ne pourrais jamais être capable d'une seconde affection. Je pourrais peut-être le haïr s'il m'avait trahie, ou du moins, avoir quelques sentiments de haine car ce sont deux choses différentes, mais pour aimer nul autre que lui, c'est ce qui ne peut jamais arriver. En effet, je crois que sans choquer l'innocence, on peut aimer une fois en sa vie de la manière que j'aime Aronce, mais pour les secondes affections, je vous le confesse Horace, je regarde avec mépris toutes celles qui en sont capables. Préparez-vous donc courageusement à n'être jamais aimé de moi, si ce n'est que vous vous contentiez de mon estime et de mon amitié, qui sont des choses que je puis partager entre toutes les personnes qui en sont dignes.

— Ha ! Madame, lui dit-il, pourquoi faut-il que vous me donniez tant d'admiration dans le temps que vous me donnez tant de douleur ? Mais enfin, ajouta-t-il, c'est en vain que vous voulez que je vous promette quelque chose, puisque je ne suis pas maître de mes propres sentiments et que je ne puis me tenir à moi-même les promesses que je me fais. Je change de résolution cent fois en une heure, je veux aimer, je veux haïr, je veux oublier, et après toutes ces agitations, je trouve toujours que tout ce que je sens n'est que de l'amour qui se déguise pour me tourmenter davantage. Laissons donc le soin de l'avenir à ceux qui en sont les maîtres, car enfin, Madame, vous savez ce que vous avez voulu et ce que vous voulez, mais vous ne pouvez pourtant répondre de ce que vous voudrez un jour. Il arrive quelquefois des révolutions qui nous entraînent malgré nous où nous ne pensions jamais aller, et à parler raisonnablement, on ne peut prévoir nulle passion avec certitude. La haine, l'amour, la jalousie, la colère et l'ambition, naissent quand on ne les attend pas. Elles surprennent toujours tous ceux dont elles se rendent les maîtresses absolues et c'est principalement pour cette raison qu'il est si difficile de s'en défendre. Ne vous assurez donc pas tant Madame, de vos propres sentiments, et permettez-moi, du moins, de croire qu'il n'est pas absolument impossible que je puisse un jour être

heureux car si je ne le croyais pas, la vertu m'abandonnerait peut-être si l'espérance m'avait abandonné. »

Clélie allait répondre lorsqu'on entendit un grand bruit dans la rue qui donnait au bout du pont Sublicien[1], qu'on voyait de la maison de Clelius. Si bien que comme en temps de guerre toute sorte de bruit donne de la curiosité, les dames qui étaient chez Sulpicie voulant voir ce que c'était, interrompirent Horace et le forcèrent de regarder comme les autres, afin de savoir ce qui pouvait causer un si grand bruit parmi le peuple. À peine les fenêtres furent-elles ouvertes, qu'on vit sur le pont Sublicien un magnifique chariot dans lequel était un homme de fort bonne mine, habillé magnifiquement avec une couronne de myrte sur la tête, qui malgré toute la résistance de celui qui le conduisait, allait avec une telle violence, qu'il renversait tout ce qui lui voulait faire obstacle. Et en effet, passant avec impétuosité devant les gardes qui étaient au bout du pont, il fut rapidement jusque devant la porte de Clelius, où il versa. Par bonheur, celui qui en était le maître ne se blessa point et se dégagea de ce chariot, dont l'essieu se rompit en ce lieu-là. À peine Horace l'eut-il vu, qu'il le reconnut pour être un neveu de Mamilius chez qui il avait été captif à Veies, et qui était ami particulier de Clelius. Si bien que ne pouvant deviner quelle était cette aventure, ni souffrir de voir le parent d'un homme dont il avait été bien traité sans lui offrir de lui rendre office, il apprit à Sulpicie qui il était, et fut l'embrasser fort obligeamment, car durant le peu de fois qu'il avait été à Veies, il en avait été fort connu. En effet, Horace fut se faire connaître à ce jeune Veientin qui se nommait Telane, et l'amena à Sulpicie qui le reçut fort civilement. Comme il avait de l'esprit, il demanda pardon à ces dames de paraître devant elles avec une couronne sur la tête, et pour satisfaire la curiosité de la compagnie, il lui apprit, après qu'elle l'en eut prié, que ceux de Veies pour mieux témoigner qu'ils ne voulaient pas rendre aux Romains cette belle figure Tarquin avait fait faire pour mettre sur le haut du temple de Jupiter, l'avaient mise pour le principal prix, à une magnifique course de chariots qu'ils avaient faite hors de leur ville. Ensuite de quoi, la course s'étant faite et ayant remporté ce prix qu'on avait exposé au bout de la carrière pour exciter ceux qui avaient couru, comme il avait voulu aller faire prendre le prix de sa victoire après avoir été couronné, ses chevaux s'étaient effrayés d'une telle sorte, sans qu'il parût nulle cause de cet effroi, qu'ils l'avaient amené malgré lui jusqu'au lieu où son chariot s'était renversé, sans qu'il pût dire par quel miracle il ne s'était pas rompu devant que d'arriver à Rome. « Mais enfin, ajouta Telane à la fin de son récit, je ne me plains plus de mon aventure, puisque je suis arrivé en un lieu où je trouve tant de belles personnes et tant de civilité. »

Comme il parlait ainsi, Clelius entra, qui sachant que celui qu'il voyait était neveu de Mamilius, le reçu admirablement bien. En effet, il voulut qu'il logeât chez lui et donna ordre à ses gens d'avoir soin de son chariot. Cependant, comme il importait que les consuls sussent ce qui venait d'arriver, Horace s'en chargea, mais le lendemain au matin il vint un héraut de la part des Veientins, offrir aux Romains de rendre cette figure qu'ils avaient demandée car comme leurs devins étaient

1 Pont Sublicien, aujourd'hui nommé « pont Sublicius » est le premier et le plus ancien pont de Rome, construit exclusivement en bois pour pouvoir être démonté rapidement.

consultés sur toutes les choses qui leur arrivaient, l'aventure qui était arrivée à Telane qui n'avait pu jouir du prix de sa victoire, leur avait fait penser que les dieux s'irriteraient si on ne la rendait pas. Ayant été résolu qu'on ne rendrait Telane que lorsque cette figure serait apportée à Rome, il augmenta pour quelque temps la bonne compagnie qui était tous les jours chez Valerie, où Horace le mena. Comme il était jeune et galant, l'humeur de Plotine lui plut infiniment dès la première heure qu'il l'eut vue, et comme s'il y eût eu de la fatalité à vouloir que cette aimable fille vît tout ce qu'elle avait d'amants à la fois, Persandre qui était allé à Ardée quelques jours auparavant, en revint, et amena deux de ses amis qui étaient fort amoureux d'elle. Il arriva aussi à Rome un homme de Metapont, appelé Damon, qui l'aimait fort et qui en était devenu amoureux durant un séjour de six mois qu'il avait fait à Ardée. Mais pour celui-là, quoiqu'il eût de l'esprit, de la probité et de l'honneur, c'était un de ces gens de bon sens qui ne divertissent guère. Il était même de ceux qui en matière de religion aiment toutes les choses nouvelles ou extraordinaires, qui croient plutôt ce qui semble ne pouvoir être que ce qui est vraisemblable, et qui s'attachent fortement à défendre ce qu'ils n'entendent point seulement parce qu'ils se sont imaginé qu'ils l'entendent. En effet, cet homme avait si ardemment embrassé l'opinion de Pythagore, qu'il tenait pour extravagants ceux qui ne croyaient pas que les âmes ne faisaient continuellement que changer de corps. Si bien qu'Amilcar voyant quatre rivaux tout à la fois à l'entour de sa maîtresse, ne fut pas sans occupation. Il se démêla pourtant bien mieux qu'un autre de cet embarras, qui contribua à rendre la conversation encore beaucoup plus agréable qu'à l'ordinaire, car un des amants de Plotine qui se nommait Acrise, était un homme qui parlait plus que nul autre n'a jamais parlé. Sicinius ne parlait presque point, Telane parlait agréablement de tout, et Damon aimait fort à parler de la secte dont il était. De sorte que quand Amilcar trouvait tous ses rivaux auprès de Plotine, il n'y en avait pas un de qui la conversation ne fût divertissante de la manière dont Amilcar la tournait. Et quand ils n'y étaient pas, il s'en divertissait encore admirablement, tantôt en contrefaisant le silence de l'un, tantôt en voulant parler trop comme l'autre, et tantôt en examinant plaisamment toutes les opinions de la nouvelle secte de Pythagore. Si bien que par là, il nuisait à ses rivaux, il divertissait sa maîtresse, et ne s'ennuyait jamais.

Un jour entre les autres, Acrise parla tant et dit tant de choses inutiles, et Sicinius parla si peu, qu'ils importunèrent tous deux car comme ils étaient venus l'un après l'autre chez Plotine, elle se plaignit agréablement à Amilcar qui arriva chez elle, après qu'ils furent partis. « De grâce, lui dit-elle dès qu'elle le vit, promettez-moi deux choses que j'ai à vous demander. L'une est que vous ne parlerez pas tant que je ne puisse dire un mot si j'en ai envie, et l'autre que je ne serai pas obligée de parler toujours et que vous vous mêlerez quelquefois dans mon discours, car j'ai vu deux hommes aujourd'hui dont l'un ne m'a pas laissé dire une parole, et l'autre ne m'en a pas dit quatre.

— Je devine aisément, répliqua Amilcar, qu'Acrise et Sicinius vous sont venus voir. Mais aimable Plotine, ajouta-t-il, puisque vous venez d'éprouver ces deux sortes de défauts, dites-moi lequel est le plus insupportable afin que je sache lequel je dois le plus éviter.

— Je vous assure, reprit-elle, qu'ils m'ont fort importunée tous deux car c'est une chose fort incommode de voir mourir la conversation à tous les moments. Pour moi, ajouta-t-elle en riant, j'aimerais autant avoir soin d'entretenir le feu sacré des Vestales, que d'avoir à entretenir ces gens qui ne fournissent rien à la conversation, à qui il faut toujours dire choses nouvelles, qui sont même ennemis des longues paroles, qui ne disent presque jamais que oui et non, et qui même pour s'épargner quelquefois la peine de prononcer une syllabe, font un petit signe de tête pour témoigner qu'ils vous entendent. Tout de bon, poursuivit Plotine, je ne sais rien de plus ennuyeux que cette espèce de profond silence qui revient de moment en moment entre deux personnes, dont il y en a une qui parle trop peu. Le silence en toute autre occasion a quelque chose de doux, mais en celle-là il importune, et il n'y a point de bruit si fâcheux qui ne me plaise davantage.

— Sérieusement, reprit Amilcar, le bruit de ceux qui parlent trop est bien aussi importun que le silence de ceux qui ne parlent guère et si vous y voulez bien songer, vous le trouverez pour le moins aussi incommode ! Car enfin, y a-t-il rien de plus fâcheux que d'entendre ce grand nombre de choses fausses et inutiles que disent tous les grands parleurs ? Je présuppose hardiment que dès qu'on parle beaucoup, on dit des mensonges et des choses qui ne servent à rien. Et ce qu'il y a de plus incommode, c'est que ces gens-là dans le même temps qu'ils font de longs récits dont on se passerait bien, empêchent les autres de dire des choses que l'on voudrait bien savoir. En effet, ajouta Amilcar, Acrise, Sicinius, Telane et moi, étions hier ensemble au bord du Tibre, et comme Telane qui est curieux me demanda précisément en quel lieu les fondateurs de Rome avaient marqué la première enceinte de leur ville, dès que je voulus lui répondre et commencer de parler en disant "Romulus", Acrise m'interrompit et sept fois de suite, comme le meilleur écho du monde, je recommençais de parler et de dire "Romulus" sans pouvoir achever de répondre à Telane, qui ne pouvait s'empêcher de rire de mon opiniâtreté et de ma patience. Mais à la fin, il fallut céder à Acrise, et se résoudre à l'écouter, quoiqu'il dît des choses dont on se pouvait passer toute sa vie, car outre que comme je l'ai déjà dit, ceux qui parlent trop sont sujets à dire des mensonges ou des choses inutiles, ils disent même encore des choses fâcheuses. Car le moyen de n'en dire pas quand on n'a point assez de jugement pour laisser parler ceux avec qui l'on est, et pour ne connaître point que la société doit être libre, qu'il ne doit point y avoir de tyrannie dans la conversation, que chacun y a sa part et a droit de parler à son tour, et qu'enfin ce ne peut jamais être que par l'attention de ceux qui écoutent, que ceux qui parlent bien ont droit de parler plus que les autres. »

Comme Amilcar disait cela, Valerie et Cefonie entrèrent. Un moment après, Herminius, Horace et Zenocrate vinrent aussi, si bien que Plotine voyant tant de gens capables de juger du sujet de sa conversation avec Amilcar, leur dit l'ennui qu'elle avait eu de s'être trouvée avec Acrise qui parlait trop, et avec Sicinius qui parlait trop peu, les priant ensuite de vouloir dire leur avis sur ces deux défauts. « Pour moi qui suis paresseuse, dit Valerie, je pense que j'aimerais encore mieux parler trop peu, que parler trop.

— Vous avez raison, ajouta Cefonie, car encore qu'on accuse en général les femmes d'aimer parler beaucoup, je trouve qu'une trop grande parleuse est plus importune

qu'un trop grand parleur. En effet, quand les femmes parlent trop, pour l'ordinaire leur conversation n'est qu'un torrent de bagatelles et de paroles superflues qui ennuient fort ceux qui ont l'esprit un peu raisonnable.

— Pour moi, reprit Amilcar en souriant, je ne suis pas de votre avis, car quand une grande parleuse est jeune et belle, qu'elle ne fait point de grimaces en parlant, et qu'au contraire elle montre des dents bien blanches et des lèvres incarnates, je l'écoute avec moins de peine, qu'un de ces grands parleurs à mine audacieuse et insolente qui ennuient autant les yeux que les oreilles.

— En mon particulier, dit Herminius qui ne hait pas trop quelquefois à ne rien dire, j'avoue que je ne voudrais pas être un grand parleur, mais en autrui je m'accommoderais mieux d'un homme qui parlerait toujours beaucoup, que d'un homme à qui il faudrait toujours beaucoup parler.

— Je vous assure, reprit Horace, qu'encore que tout le monde parle, peu de gens savent comment il faut parler,

— Vous avez sans doute raison, répliqua Herminius, et je soutiens même qu'il n'y a presque rien dont les hommes demeurent d'accord, si ce n'est que la santé est un bien. La beauté même n'est pas sans contestation ; les richesses sont regardées comme des choses nuisibles, les sciences sont mises par quelques-uns au rang des choses douteuses et la médecine, qui n'a pour objet que de donner la santé et de prolonger la vie est encore regardée par certains peuples, comme un art dangereux qui fait plus de mal que de bien, tant il est vrai qu'il y a de faiblesse et d'incertitude dans l'esprit des hommes. Les uns approuvent ce que les autres condamnent, et il n'y a presque rien qui soit loué par quelqu'un sans être blâmé par quelque autre. Ainsi, les uns croient que parler peu est un défaut, les autres que parler beaucoup est une perfection, quelques-uns que parler éloquemment est dire de grandes paroles, les autres que parler bien est parler naturellement et juste, quelques-uns qu'il faut des paroles choisies, quelques autres qu'il faut parler négligemment pour fuir l'affectation, sans penser que la négligence affectée est la plus mauvaise de toutes. Il y en a même qui croient que pour bien parler, il faut parler comme un livre et il s'en trouve qui pour éviter ce défaut-là qui est sans doute très grand, parlent aussi grossièrement que le peuple sans considérer que tout excès est également mauvais, et que s'il est dangereux de parler trop bien, il l'est aussi de parler trop mal. Mais à mon avis, il y a une chose dans le langage qui est généralement blâmée de tout le monde, qui est le galimatias et l'obscurité, puisqu'il est vrai que quiconque écoute veut entendre ce qu'on lui dit, et que quiconque parle est obligé de se faire entendre.

— Herminius a sans doute raison, reprit Zenocrate, lorsqu'il dit que les faiseurs de galimatias sont condamnés par tout le monde.

— Il y en a pourtant beaucoup, reprit Plotine, mais ce qui m'étonne le plus est que je connais de plusieurs sortes de gens qui en sont capables et que je connais même des gens qu'on ne peut pas dire qui soient absolument sans esprit.

— Cela est sans doute ainsi, répliqua Herminius, et cela vient de ce qu'il y a de plusieurs sortes de galimatias.

— Mais pourrez-vous bien me dire clairement, reprit Plotine, pourquoi des gens qui ont quelque sorte d'esprit, ne s'expliquent pas nettement et sans embarras ?

— Ce sont sans doute, répliqua Herminius, de ces gens qui pensent quelquefois à peu près ce qu'il est à propos de penser, mais de qui les paroles embrouillent si fort les pensées, qu'on ne peut deviner ce qu'ils veulent qu'on entende.

— Il y en a d'autres, reprit Zenocrate, qui ne s'expliquent mal que parce qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Ainsi ils cherchent non seulement les paroles qu'ils veulent dire, mais encore les choses qu'ils veulent penser.

— Vous voyez donc bien, répliqua Herminius, que j'ai raison de soutenir qu'il y a des galimatias de plusieurs espèces. En effet, ces gens dont j'ai parlé les premiers, ne sont obscurs dans leurs discours que parce qu'ils ne choisissent pas bien les paroles qui pourraient exprimer leurs pensées, et les seconds dont Zenocrate vient de parler ne le sont que parce que leurs pensées étant confuses, il n'y a point d'expression qui leur convienne, ni qui les puissent bien faire entendre. Il y a même plusieurs sortes de galimatias innocents, s'il est permis de parler ainsi, dont quelques-uns peuvent être corrigés. En effet, je connais de ces gens qui pour montrer qu'ils ont une imagination vive et prompte, ne donnent pas loisir à ceux qui leur parlent, d'achever ce qu'ils veulent dire. Si bien que se mêlant mal à propos de deviner, ils coupent la parole à ceux qui parlent, et parlant eux-mêmes avec précipitation, on peut dire qu'ils parlent devant qu'on leur ait rien dit, puisqu'à parler raisonnablement une personne qui n'a pas achevé de dire tout ce qu'elle veut, n'a encore rien dit sur quoi on puisse s'assurer de répondre à propos, parce que bien souvent les dernières paroles d'un discours en renversent le commencement. Aussi arrive-t-il presque toujours que ces gens qui interrompent si brusquement les autres et qui veulent deviner hors de saison, disent des choses sans nul sens et font un galimatias étrange, quoique d'ailleurs ils aient l'esprit fort droit.

— Pour moi, dit Valérie, je connais des diseurs de choses obscures qui ne le sont que parce qu'ils ont l'esprit distrait, et que n'écoutant pas bien ce qu'on leur dit et ne voulant pas laisser de répondre par habitude, ils le font pour l'ordinaire fort mal,

— Il y a aussi certains faiseurs de galimatias, reprit Horace, qui ne le font que parce qu'ils veulent toujours faire les fins, et qu'ils s'imaginent que pour être crus habiles, il ne faut jamais parler clairement.

— Pour moi, dit Amilcar, je sais qu'il y a des hommes et des femmes à qui l'on entend quelquefois dire des choses qui n'ont point de sens, seulement parce qu'ils veulent être des premiers à se servir de ces paroles nouvelles venues que le hasard introduit, que le caprice du monde fait recevoir, et que le temps et l'usage autorisent quelquefois car ces gens-là ne sachant pas la véritable signification de ces mots à la nouvelle mode, les placent mal à propos et disent bien souvent le contraire de ce qu'ils veulent dire,

— Il y en a encore d'autres, reprit Herminius, qui ne savent ce qu'ils disent, parce qu'ayant résolu de parler hardiment de tout, quoiqu'ils ne sachent rien, ils se hasardent avec un esprit très médiocre de parler de certaines choses, dont on ne peut presque jamais bien parler si on ne les a apprises. Cependant, il y a beaucoup plus de honte à faire le capable mal à propos, qu'à se taire judicieusement et qu'à avouer qu'on ne sait rien aux choses dont on parle.

— De grâce, dit alors Plotine, laissons-là ces faiseurs de galimatias qui ne sont pas dignes d'occuper l'esprit de tant de gens qui parlent si clairement et parlons

seulement, je vous prie, de ceux qui parlent trop ou trop peu, car pour moi, je vous le confesse, il me semble que les derniers s'ennuient tant en ennuyant les autres, que j'aimerais mieux parler trop que parler trop peu, puisque du moins en importunant mes amis je me divertirais moi-même.

— Quoiqu'il ne semble pas, répliqua Herminius, que l'on puisse être d'un avis contraire au vôtre sans prendre un mauvais parti, je ne laisse pas de dire encore une fois que j'aimerais mieux parler trop peu que parler trop, et que pourtant j'aimerais quelquefois mieux la conversation d'un grand parleur, que celle d'un homme qui ne parlerait presque point. Car enfin, il peut arriver souvent qu'un homme qui ne parle guère a du bon sens, mais il ne peut presque jamais arriver qu'un homme qui parle trop ait du jugement.

— Vous avez raison, reprit Amilcar, mais il n'arrive aussi pas souvent que ces gens qui ne parlent presque point aient beaucoup d'esprit, et il arrive assez souvent que les gens qui parlent trop en ont assez, car pour moi, je suis persuadé que l'esprit est comme le feu et qu'il faut absolument qu'il paraisse de quelque manière que ce soit quand il y en a.

— L'on a pourtant vu de grands hommes, répliqua Horace, qui n'ont pas aimé à parler,

— Il est vrai, reprit Herminius, mais ils ont fait voir leur esprit par leurs écrits, ou par leurs actions s'ils ne l'ont pas montré par leurs paroles, car je suis en effet persuadé, aussi bien qu'Amilcar, que l'esprit ne peut être absolument caché, et qu'il faut nécessairement qu'il se montre. On pourra pourtant voir de grands princes, de grands philosophes, de grands poètes, de grands peintres, et d'excellents artisans, qui parlent peu mais leurs actions ou leurs ouvrages parleront pour eux, et feront voir que leur silence n'est pas un silence de stupidité. Il n'en est pas de même de ces gens de qui l'esprit n'est qu'en paroles et qui ne s'occupent jamais qu'à parler, car je suis assuré que leurs actions, pour l'ordinaire, ne disent rien à leur avantage.

— Mais, répliqua Zenocrate, encore tous les gens qui ont du jugement ne sont-ils pas si grands amis du silence.

— Je ne vous dis pas, reprit Herminius, que tous ceux qui parlent beaucoup n'ont point de jugement, car je ferais injustice à trop d'honnêtes gens, mais seulement que ceux qui parlent trop, n'en peuvent avoir.

— Croyez-moi, répliqua Plotine, qu'entre parler beaucoup et parler trop, il y a souvent peu de différence à faire.

— La libéralité et la prodigalité se ressemblent en quelque sorte, répondit Herminius, cependant on distingue fort bien que l'une est un vice, et l'autre une vertu, ainsi on peut assez aisément distinguer celui qui parle beaucoup et bien, de celui qui parle trop et qui parle mal, ou du moins mal à propos.

— Mais, reprit Valerie, n'y a-t-il pas des gens qui parlent trop, qui ne laissent pas de parler bien ?

— Il y en a sans doute, répondit Amilcar, et j'ai connu un Grec en Sicile qui parlait avec toute la pureté attique, qui ne laissait pas d'importuner parce qu'il parlait plus qu'il ne devait. Car à définir un homme qui parle trop, c'est principalement par le petit nombre de choses, et par le grand nombre de paroles qu'il dit,

qu'on le peut connaître, c'est par le peu de nécessité qu'il a de parler sans cesse, c'est par l'empressement qu'il a de dire son avis de tout, de couper la parole à tout le monde, d'épuiser un sujet dont il parle, de parler toujours sans songer même quelquefois si on l'écoute et de ne pouvoir se taire quoiqu'il soit avec des personnes de plus de qualité que lui ou de plus de capacité. Ce n'est pas que je ne crois que ceux qui parlent beaucoup ne soient quelquefois exposés, quoiqu'ils parlent bien, à importuner des gens qui aiment à parler aussi bien qu'eux, mais enfin, comme cela ne se rencontre pas toujours, il ne faut pas pour la commodité d'un petit nombre de personnes, condamner des gens qui parlent beaucoup et bien, et qui donnent mille plaisirs par leur conversation parce qu'ils ne disent jamais rien qui ne soit nécessaire ou agréable. En effet, quand un homme aime à parler seulement parce que la nature lui a donné la facilité de s'exprimer, qu'il a l'esprit étendu, l'imagination vive, la mémoire remplie de mille choses choisies et raisonnables, que son jugement est maître de son esprit et de son imagination, et que sa conversation a le véritable air du monde, il peut sans doute parler beaucoup sans parler trop car je suis assuré que si cet homme est tel que je le dis, il saura se taire toutes les fois qu'il le voudra, qu'il laissera parler tous ceux qui en auront envie, et qu'il ne fera pas comme un grand parleur que je trouvai en abordant à Syracuse, à qui je voulus commencer de conter un grand péril que j'avais couru sur la mer, par une tempête qui s'était élevée et dont il m'avait prié de lui faire le récit car à peine eus-je commencé de lui dire que la mer s'était émue tout d'un coup, que me coupant la parole, - Cela me fait souvenir, me dit-il, d'une fois que je voyageais sur la mer, que pareille chose m'arriva. Car imaginez-vous, ajouta-t-il sans se souvenir de ce qu'il m'avait demandé, qu'après m'être embarqué à Tarente dans un fort bon vaisseau dont le pilote était de Cumes et qui était chargé de plusieurs marchandises, car Tarente est une ville puissante et riche où il se fait un grand commerce de toutes sortes de choses, le vent s'étant changé tout d'un coup, le vaisseau fut contraint de demeurer encore quinze jours au port de Tarente où il m'arriva une assez plaisante aventure. Lorsque je m'étais embarqué, j'avais dit adieu à une assez belle femme à qui j'avais dit quelques douceurs durant quelque temps et qui à ma considération avait banni de chez elle un amant qu'elle avait, devant que je fusse le sien. Mais comme elle croyait que je fusse parti la nuit, le lendemain quand je me débarquai et que je fus pour lui dire que j'aurais encore quelques jours le plaisir de la voir, je la trouvai qui riait de fort bon cœur avec mon ancien rival quoiqu'elle m'eût dit adieu avec des larmes. Si bien que la colère me prenant, je querellai le rival et la maîtresse. La colère me guérit de ma passion et au sortir de cette visite j'en fis une autre où je devins amoureux d'une jolie fille, avec qui je fis galanterie, et pour qui j'eus tant d'amour, que je laissai partir le vaisseau dans lequel je m'étais embarqué, avec intention de partir. - Mais, lui dis-je en l'interrompant à mon tour, quand vous m'aviez interrompu je pensais que c'était pour me représenter quelque tempête qui ressemblât à celle que vous voulez que je vous décrive, et cependant après vous être embarqué, je vous revois à terre, engagé à faire l'amoureux. - Donnez-vous patience, me dit-il, nous n'y sommes pas encore. Et en effet, j'en eus grand besoin car par cette prodigieuse envie qu'il avait de parler toujours et de ne laisser parler personne, il me conta tout ce qui lui était arrivé de plus particulier dans sa nouvelle amour. Il me fit voir des lettres de sa maîtresse, il me récita des chansons, il se

rembarqua encore une fois, et fit un voyage sans tempête, devant que de venir à me dire celui où en effet il avait pensé périr. Ainsi, cet homme qui avait eu dessein de savoir comment j'avais pensé faire naufrage, n'en sut rien, et m'apprit cent choses dont je n'avais que faire. Cependant, il parlait juste, et supposé qu'il eût été à propos de me faire savoir tout ce qu'il m'apprit, on eût pu dire que cet homme eût admirablement bien parlé. Mais comme je n'avais que faire de tout ce qu'il me disait, que je n'avais encore conté qu'une fois ou deux le péril que j'avais couru, et qu'il est assez naturel à tout le monde d'aimer à raconter une tempête dont on est échappé depuis peu, je souffris plus que vous ne pouvez vous imaginer et son éloquence m'importuna si fort, que si je n'eusse pris le parti de me moquer de lui en secret durant qu'il parlait, je me serais mal diverti.

— Vous avez fait ce récit-là si plaisamment, reprit Plotine en riant, que ce serait dommage qu'il n'y eût jamais eu de gens qui eussent trop parlé, et ce qu'il y a de bon, ajouta-t-elle en raillant, c'est qu'en contrefaisant un homme qui parle beaucoup, vous ne vous contraignez pas autant qu'un autre.

— Il est vrai, répliqua Amilcar en la regardant avec beaucoup d'amour, que je parle quelquefois assez volontiers, mais pour prouver à toute la compagnie que je sais m'empêcher de parler quand je le veux, je n'ai qu'à lui apprendre que je vous ai aimée plus de huit jours sans vous le dire, quoique j'en eusse envie à tous les moments.

— De grâce, reprit Plotine, ne changeons point si tôt de discours, et ne nous amusons pas à dire des folies qui ne sont guère plus nécessaires à la compagnie, que le récit des aventures de votre Grec vous l'était. Car comme je ne hais pas trop à parler, et que c'est une des choses du monde qu'on fait le plus souvent, je ne serais pas trop marrie qu'on me fît bien entendre comment il faut parler pour parler bien.

— Premièrement, dit Amilcar en souriant, il faut avoir bien de l'esprit, assez de mémoire, et beaucoup de jugement. Ensuite, il faut parler le langage des honnêtes gens du pays où l'on est, et fuir également celui du peuple bas et grossier, celui des sots beaux esprits, et celui qu'ont certaines gens qui tenant un peu de la Cour, un peu du peuple, un peu du siècle passé, un peu du présent, et beaucoup de la ville, est le plus bizarre de tous.

— Mais, dit Plotine, encore ne trouvai-je pas que ce soit assez, car vous dites bien comment il ne faut pas parler, mais vous ne dites pas précisément comment on peut bien parler.

— Je vous assure, reprit Horace, qu'on a qu'à parler comme vous faites pour parler juste et agréablement.

— En effet, ajouta Herminius, l'aimable Plotine parle comme il faut qu'une femme raisonnable parle pour parler agréablement, car toutes ses expressions sont nobles et naturelles tout ensemble. Elle ne cherche point ce qu'elle dit, il n'y a nulle contrainte en ses paroles, son discours est clair et facile, il y a un tour galant à ses manières de parler, nulle affectation au son de sa voix, beaucoup de liberté en ses actions, et un merveilleux rapport entre ses yeux et ses paroles, qui est une chose qui contribue à rendre le parler plus agréable.

— Mais comment tout ce que vous dites pourrait-il être en moi, répliqua Plotine, qui ne pense presque jamais à ce que je dis ?

— Si vous y pensiez plus attentivement, reprit Zenocrate vous ne parleriez pas aussi agréablement que vous parlez, car dès qu'on y pense tant, on ne dit plus rien qui vaille.

— Mais, interrompit Cefonie, encore voudrais-je bien savoir quelle doit être la différence qu'il faut qu'il y ait entre un homme qui parle bien et une femme qui parle bien, car encore que je sache de certitude qu'il doit y en avoir, je ne sais pas précisément en quoi elle consiste. On se sert des mêmes paroles, on parle quelquefois des mêmes choses et l'on a même assez souvent des pensées qui se ressemblent. Cependant comme je l'ai déjà dit, il ne faut pas qu'une honnête femme parle toujours comme un honnête homme, et il y a certaines expressions dont les uns se peuvent servir à propos et qui feraient de mauvaise grâce aux autres.

— En effet, reprit Plotine, il y a certaines choses qui sont tout à fait bizarres en la bouche d'une femme, qui ne surprennent pas en celle d'un homme. Car par exemple, si j'allais jurer par le feu sacré ou par Jupiter, j'épouvanterais ceux à qui je parlerais. Si j'allais juger décisivement de quelque question difficile, je passerais pour ridicule si j'affirmais seulement ce que je dis d'un ton de voix trop ferme et trop fier. On douterait si je mériterais le nom de fille si je parlais de guerre comme un tribun militaire, et toutes mes amies se moqueraient de moi. Cependant il faut bien parler, et il faut même se garder de tomber dans un autre défaut, qui est celui de parler avec une certaine simplicité affectée qui sent l'enfant, et qui sied fort mal. Il ne faut pas non plus parler étourdiment, mais il faut encore moins s'écouter parler comme font certaines femmes, qui écoutent effectivement le son de tous les mots qu'elles prononcent comme elles écouteraient celui d'une lyre qu'elles voudraient accorder, et qui d'un certain ton de suffisance disent souvent de fort mauvaises choses, avec de fort belles paroles.

— Ce que dit l'aimable Plotine, reprit Amilcar, est admirablement bien dit mais pour parler d'un défaut qui convient également aux hommes et aux femmes, c'est qu'il se faut garder soigneusement d'un certain accent populaire qui rend les plus belles choses désagréables, car je soutiens qu'il vaut sans comparaison bien mieux que j'aie un petit accent africain en parlant le langage de Rome, que si j'avais un bizarre accent qui est particulier aux plus vils artisans. En effet, j'avance hardiment qu'il n'y a point de lieu au monde où il n'y ait de la différence entre l'accent des honnêtes gens et celui du peuple, et j'ajoute ensuite qu'un étranger n'est point blâmable de conserver celui de son pays, et qu'un homme ou une femme de qualité, le sont s'ils parlent comme leurs esclaves car pour moi qui ai le goût délicat pour toutes choses, je suis sensiblement touché du son de la voix, d'un accent doux et pur et de je ne sais quoi de noble, que je trouve en la prononciation de certaines personnes que je connais, et principalement en celle de la charmante Plotine,

— Mais de grâce, dit alors Cefonie, dites-moi ce que peuvent faire ceux qui ne parlent pas comme Plotine, afin d'acquérir ce qu'elle a de bon, et de perdre ce qu'ils ont de mauvais.

— Aimer les honnêtes gens, reprit Herminius, et n'en voir guère d'autres car enfin, il n'appartient point aux livres d'apprendre à parler, et ceux qui se contentent de lire pour être propres à la conversation, s'abusent étrangement et ne savent pas à quoi la lecture est bonne. Elle est sans doute nécessaire à parer l'esprit, à régler les

mœurs, et à former le jugement, elle peut même servir à apprendre une langue, mais pour l'agrément du langage, la conversation toute seule le peut donner, encore faut-il que ce soit une conversation de gens du monde, dont les femmes fassent la plus grande partie, autrement il y aurait quelque chose de trop élevé, de trop savant, de sec, de rude ou d'affecté, à ceux qui voudraient régler leurs façons de parler par ce qu'ils lisent. Car comme ordinairement les livres ne parlent pas comme les gens parlent en conversation, il ne faut pas non plus parler en conversation comme les livres.

— Tout de bon, dit Plotine, je m'étonne que tout le monde ne songe à apprendre à bien parler, puisqu'il n'y a ce me semble rien de plus aisé à faire, que d'être toujours avec de fort honnêtes gens, car pour toutes les autres choses il n'en est pas de même quand on les veut apprendre. Au contraire, il est quelquefois assez importun d'avoir à entretenir ceux qui montrent à chanter, à peindre, à danser, mais puisque pour bien parler, il ne faut faire autre chose que de voir des gens du monde et des gens qui parlent agréablement, je fais vœu d'apprendre toute ma vie à parler, et de n'en voir jamais d'autres volontairement.

— C'est plutôt aux autres à vous chercher, répliqua Zenocrate, qu'à vous à chercher les autres,

— Vous avez raison, reprit Amilcar, mais il y a une autre sorte de chose que l'aimable Plotine aurait besoin d'apprendre, qui est d'écouter un peu plus favorablement ce que je lui dis quelquefois.

— Pour celle-là, répliqua-t-elle, on ne l'apprend que trop tôt mais il y en a une autre que je voudrais que l'on apprît à tous ceux qui ne la savent pas, qui est de penser à ce qu'on leur dit et de n'aller pas rêver hors de propos en compagnie. Pour une petite distraction, ajouta-t-elle, je la pardonne, mais pour cet enchaînement de rêveries continuelles qu'ont certaines gens qui ne sont jamais où on les voit et qui ne sont même jamais en nulle part, je trouve qu'il est bon de s'en corriger. Car quand on a tant de choses à penser qui valent mieux que ce que l'on entend dire, il faut demeurer dans son cabinet à s'entretenir soi-même, puisqu'il y a sans doute de l'incivilité à n'écouter point du tout ce que l'on dit au lieu où vous êtes, et à compter pour rien la compagnie où l'on est, et pour moi, je suis persuadée qu'il n'y a que le murmure d'un ruisseau et le bruit d'une fontaine qu'on puisse écouter civilement en rêvant.

— Quoique vous en puissiez dire, reprit Amilcar, la liberté de rêver est une douce chose et si vous voulez y prendre garde, il y a partout certaines maisons qu'on trouve beaucoup plus agréables que d'autres, seulement parce que ceux qui en sont les maîtres, n'y contraignent personne. En effet, on y rêve, on y parle, on y rit, on y chante, on s'y entretient avec qui l'on veut, l'on y entre et l'on en sort sans rien dire, et l'on y est enfin avec une liberté qui a quelque chose de si doux qu'on les préfère à beaucoup d'autres.

— Quoiqu'il en soit, reprit Plotine, je m'en tiens à ce qu'Herminius a dit car sans tant apprendre de choses, il me sera bien plus commode de ne voir que de fort honnêtes gens. Aussi suis-je résolue de n'en voir plus d'autres si je le puis.

— Vous avez bien fait d'ajouter ces derniers mots, répliqua Amilcar, car de la manière dont le monde est fait, il est assez difficile de ne voir que d'honnêtes gens. »

À peine eut-il achevé ces paroles, qu'on vint avertir Herminius que Valerius le demandait pour quelque affaire pressée. On vint aussi dans le même temps dire à Horace, que le second consul qui était son parent, avait besoin de lui, si bien que cette aimable compagnie se sépara, car Valerie ayant quelque curiosité de savoir ce que son père voulait à Herminius, s'en alla bientôt, et Amilcar et Zenocrate se retirèrent ensuite et laissèrent Cefonie et Plotine toutes seules. Cependant, ils ne furent pas plutôt dans la rue, qu'ils rencontrèrent Émile qui leur dit qu'il était venu un homme de Clusium qui avait apporté quelque nouvelle qui obligeait les consuls d'assembler le sénat extraordinairement. Et en effet, c'était un envoyé d'Artemidore, qui avertissait Valerius qu'on parlait déjà de faire des levées dans les États du Roi d'Etrurie, et de faire avancer les troupes de Veies et de Tarquinies. On disait même que la Reine Galerite, accompagnée de la Princesse des Leontins, était allée à l'île des Saules où l'on avait mis Aronce, afin de lui persuader d'obéir aveuglement à Porsenna, et qu'on ne doutait nullement qu'il ne le fît, n'ayant nulle apparence qu'il pût refuser de porter les armes contre tous ceux que le Roi son père, déclarerait tenir pour ennemis. Si bien que Valerius sachant la chose comme elle était, jugea qu'il était à propos de s'aller emparer d'un passage important et d'y faire construire un fort, devant que les ennemis eussent eu le temps de s'apercevoir combien il leur était nécessaire d'en être maîtres. Mais comme le second consul était autant dans les intérêts d'Horace, que Valerius était dans ceux d'Aronce, quoiqu'ils cherchassent tous deux le bien public il y avait entre eux quelque disposition à se quereller facilement. Valerius connaissant parfaitement combien il importait qu'il n'y eût point de division entre eux voulut éviter une contestation qui eût pu nuire aux affaires générales. Pour cet effet, s'agissant de deux choses importantes tout à la fois, dont l'une était de savoir qui des deux consuls irait commander les troupes destinées à s'emparer de ce passage difficile qui était entre Rome et Clusium, et l'autre de savoir si ce serait le consul Horace ou Valerius qui dédirait le temple de Jupiter, Valerius proposa d'en remettre la décision au caprice du sort, voyant que la chose pressait, car le peuple s'imaginait que tout irait mal si le temple n'était pas dédié, et les gens habiles voyaient bien qu'il était nécessaire de s'emparer d'un lieu qui pourrait empêcher que les ennemis ne pussent venir sitôt assiéger Rome, et donner, par conséquent, loisir de la fortifier. Aussi, était-ce pour parler de cette affaire que Valerius avait envoyé quérir Herminius et que le second consul avait voulu parler à Horace. Valerius eût bien voulu demeurer à Rome où il croyait que sa présence était nécessaire mais comme la dédicace du temple de Jupiter était un honneur que son collègue désirait avec une passion démesurée, il mit la chose au pouvoir du sort, qui en décida en faveur du second consul. De sorte que Valerius fut obligé d'aller commander l'armée pour cette expédition secrète que l'on jugeait si nécessaire. Horace tout amoureux qu'il était, le voulut accompagner et ne voulut pas demeurer paisible spectateur de la dédicace d'un temple, pendant qu'il y aurait des troupes en campagne. Themiste, Herminius, Amilcar, Zenocrate, Émile, et tous les autres amis de Valerius eussent bien voulu faire la même chose, mais il jugea qu'il lui était nécessaire que ses véritables amis

demeurassent à Rome pendant son absence. Joint que ce qu'il allait entreprendre se devant exécuter par surprise, il ne jugeait pas qu'il eût besoin de tant de braves gens pour cela. Il consentit pourtant que Mutius fût avec lui, car sachant combien il avait l'humeur impérieuse, et quelle était sa passion pour Valerie, il était toujours bien aise de le séparer d'Herminius et d'Émile qu'il aimait fort. Pour Spurius il demeura à Rome à importuner Valerie. Themiste y demeura aussi de peur que si le Prince de Messene l'y venait chercher, il ne s'imaginât qu'il avait voulu fuir. Meleagene demeura avec son ami, Caliante suivit Valerius et Merigene fit la même chose que Themiste. Pour le second consul, quoiqu'il n'eût qu'un fils unique, il l'envoya à l'armée, qui en trois jours fut prête à partir. Dès qu'elle fut partie, le consul Horace ne songea qu'à avoir l'honneur de dédier le temple de Jupiter. Pour cet effet, on le purifia selon la coutume, avec des cérémonies plus anciennes que Rome. Tout le peuple quitta son travail ce jour-là, on offrit des sacrifices dans tous les autres temples. Celui qu'on dédiait fut éclairé par plus de mille lampes magnifiques ; toutes les personnes de qualité de l'un et de l'autre sexe s'y trouvèrent. La grande vestale s'y rendit, les Saliens y furent, et l'on ne soupçonna point qu'il pût rien arriver qui fit obstacle à l'achèvement de la cérémonie. Cependant, comme le second consul tenait déjà les portes du temple à demi ouvertes et que suivant l'ancienne coutume il était prêt de prononcer les paroles solennelles qui devaient faire la dédicace du temple, un frère de Valerius qui était tout contre la porte, élevant la voix : « Sache, lui dit-il, que ton fils est mort à l'armée et qu'étant obligé de songer à ses funérailles, ce n'est pas à toi à faire ce que tu fais car c'est une profanation que de verser des larmes le jour qu'on dédie un temple à Jupiter.

— Si mon fils est mort, reprit Horace sans s'émouvoir, il est mort pour sa patrie et cela étant, me préservent les dieux de pleurer sa perte. Que les Romains prennent donc soin de sa sépulture, ajouta-t-il, car il était plus à Rome qu'à moi, et puisqu'il est mort pour défendre la liberté, je dois m'en réjouir et achever la cérémonie. »

Herminius qui était de l'autre côté de la porte connut bien que ce qu'avait dit le frère de Valerius, était un artifice dont il s'était servi pour tâcher d'empêcher cette cérémonie, s'imaginant que le consul serait si troublé de la nouvelle de la mort de son fils unique, qu'il ne pourrait l'achever. Il s'imagina même que cet artifice lui avait été inspiré par Spurius qui était son ami, de sorte que sachant combien cela déplairait à Valerius qui était ennemi déclaré du mensonge aussi bien que lui, il ne put s'empêcher de dire tout haut que cette nouvelle n'avait pas été mandée par Valerius. Cependant, le consul, soit qu'il connût que ce qu'on lui avait dit n'était pas vrai, soit qu'il eût l'âme ferme, ou que le désir de la gloire l'eût rendu insensible, ne témoigna nulle marque de douleur et acheva la cérémonie. Mais comme elle était prête de finir, Horace et le fils de ce consul arrivèrent, qui venaient de la part de Valerius l'avertir qu'il s'était emparé assez facilement de ce passage dont ils avaient jugé à propos de se saisir, et qu'il reviendrait dès qu'il l'aurait fait fortifier. Si bien qu'Herminius voyant arriver celui qu'on disait qui était mort et sachant par lui ce qu'il venait de dire, le voulut conduire lui-même au consul Horace, afin de faire voir clairement que Valerius ni lui, n'avaient nulle part à l'artifice dont on s'était servi pour le détourner de la cérémonie. Et en effet, il fut aisé de connaître ceux qui avaient eu part à cette fourbe, car le frère de Valerius et Spurius se retirèrent, et

Herminius, Émile, Amilcar, Zenocrate, et tous les autres amis de Valerius demeurèrent et se réjouirent avec le consul du retour de son fils, et de la nouvelle qu'il avait apportée. Cependant, Clelius qui avait alors assez de joie parce qu'on lui assura qu'Octave échapperait, apprenant qu'on croyait qu'Aronce serait obligé de porter les armes contre Rome, appela Clélie et lui parlant avec toute l'autorité d'un père et d'un Romain dont la vertu était austère, « Ma fille, lui dit-il, vous n'ignorez pas quelle est la haine que je dois porter à Tarquin, et vous avez vous-même été assez persécutée pour le haïr horriblement, et pour devoir oublier sans peine un prince, qui selon les apparences, a trempé son épée dans le sang de votre frère, et qui apparemment va se mettre en état de le tuer et de me tuer moi-même, s'il est vrai comme on le dit, qu'il doive faire la guerre à Rome.

— Mais Seigneur, reprit froidement Clélie, si Aronce a blessé mon frère, ç'a été sans le connaître ! Il a servi Rome importamment contre Tarquin à la dernière bataille, et s'il est vrai qu'il change de parti, ce ne sera sans doute que parce que le Roi son père, ayant pris celui de Tarquin, l'honneur ne lui permettra plus de combattre pour Rome puisqu'il ne le pourrait faire sans combattre contre celui à qui il doit la vie. Ainsi je vous avoue, si je le puis sans perdre le respect que je vous dois, que je ne pense pas qu'après m'avoir commandé tant de fois de regarder Aronce comme un homme que je devais épouser et que j'eusse effectivement épousé sans cet effroyable tremblement de terre qui rompit le dessein que vous aviez, je puisse aussi facilement oublier Aronce que vous le voulez, car il n'est pas en mon pouvoir de ne me souvenir point de toutes les obligations que je lui ai.

— J'entends bien, interrompit brusquement Clelius, que vous voulez me faire connaître que je dois aussi me souvenir de celles que vous prétendez que j'aie à Aronce, mais sans m'amuser à répondre à tout ce que vous venez de dire, je vous déclare que je révoque tous les commandements que je vous ai faits en faveur d'Aronce, et que je vous fais encore de plus forts en faveur d'Horace que je veux que vous épousiez à la fin de la guerre. Je vous le ferais même épouser dès demain, ajouta-t-il, si ce n'était que Valerius par son exemple, m'apprend qu'il ne faut point s'amuser à faire des noces pendant que la patrie est en guerre, puisqu'il a remis celle de Valerie par cette seule raison. Joint que ne voulant pas vous traiter sévèrement, je consens que vous ayez quelque temps à vous résoudre de m'obéir de bonne grâce.

— Mais, Seigneur, reprit modestement Clélie, que deviendront les promesses que vous avez faites au malheureux Aronce ?

— J'ai promis toutes choses à l'inconnu Aronce, répliqua-t-il, mais je n'ai rien promis au fils de Porsenna et au protecteur de Tarquin et puis, ajouta fièrement Clelius, à vous dire ce que je pense, il ne faut pas que vous vous imaginiez qu'Aronce soit à Clusium ce que vous l'avez vu autrefois à Carthage et ce que vous l'avez encore vu à Rome ! Son exemple vous apprendra peut-être bientôt à obéir à votre père comme il obéira au sien. C'est pourquoi il vaudrait mieux que vous le voulussiez prévenir. Résolvez-vous donc, car aussi bien vous serait-il inutile de me résister, et je vais de telle sorte publier la résolution où je suis, qu'il sera assez difficile que quelqu'un des amis d'Aronce ne l'a lui fasse pas savoir dès qu'il sera en liberté.

— Vous pouvez sans doute, reprit Clélie, dire votre résolution à tout le monde, mais, Seigneur, vous ne changerez jamais celle que j'ai faite de n'être jamais à personne si je ne puis être à Aronce. »

Clelius s'emporta avec beaucoup de violence et laissa Clélie avec une douleur incroyable. Il est vrai que Sulpicie la consola avec beaucoup de bonté, car comme elle aimait Aronce et qu'elle haïssait Horace, elle entrait dans les sentiments de Clélie et n'oubliait rien pour la soulager. Octave lui donnait aussi tous les sujets du monde de se louer de sa générosité, mais après tout, Aronce était absent et prisonnier, et s'il sortait de prison elle jugeait bien que ce serait pour faire la guerre à Rome, et qu'ainsi elle en serait plus malheureuse. Elle craignait même que le temps ne changeât le cœur d'Aronce. Elle appréhendait qu'Horace ne redevînt aussi violent qu'il avait été, et ne trouvant nul avantage ni à la paix, ni à la guerre, elle se trouvait toujours malheureuse. Mais si elle était infortunée, Aronce n'était pas heureux, car il était vrai que la Reine sa mère, accompagnée de la Princesse des Leontins, étaient allée le trouver à l'île des Saules, pour lui dire de la part du roi qu'il fallait qu'il se résolût à une prison perpétuelle ou à prendre les armes contre Rome en faveur de Tarquin. D'abord la pensée de changer de parti tout d'un coup lui donnait de l'horreur, principalement quand il songeait qu'il se verrait l'épée à la main contre le père de Clélie, et contre tant d'illustres amis. Mais aussi, quand il venait à penser que son rival était a Rome car on lui apprit qu'il était délivré et qu'il songeait que durant sa prison Horace pourrait profiter de son malheur, il trouvait qu'il ne pouvait rien faire de plus désavantageux pour lui, que de demeurer en prison. Comme il savait que la Reine sa mère, et la Princesse des Leontins, étaient dans ses intérêts et qu'elles savaient sa passion, il ne leur dissimula point ses sentiments. « De grâce, Madame, disait-il à Galerite, souvenez-vous que je suis dans la même prison où l'amour vous avait autrefois enfermée. Rappelez-vous toute la tendresse que vous avez eue pour le roi, et entrez dans les sentiments d'un malheureux qui a perdu sa liberté, devant qu'il sût qu'il vous dût la vie. Considérez donc le déplorable état où je me trouve. Si j'obéis au roi, je me verrai l'épée à la main contre le père de Clélie, et je servirai importamment Tarquin et Sextus qui ont été, et qui sont peut-être encore, les amants de la personne que j'aime et ses persécuteurs, et les miens. Si je cherche à échapper de ma prison et que je me jette dans Rome, je fais une action horriblement criminelle envers le Roi mon père, et je prends le parti d'Horace qui est un redoutable rival ! Et si je demeure en prison, je ne fais rien ni pour le roi, ni pour Clélie, ni pour moi-même, ni contre Horace, ni contre Tarquin, et je ne fais enfin que souffrir inutilement. De sorte que je me trouve au plus malheureux état que jamais nul autre amant se soit trouvé. »

La Princesse des Leontins voulant, du moins, donner quelque consolation à Aronce, lui apprit que le Prince de Numidie avait cessé d'être prince et était frère de Clélie, sans lui apprendre pourtant qu'on croyait qu'il l'eût blessé quoiqu'elle l'eût su par Artemidore et Zenocrate, de peur de l'affliger. « Si cela est ainsi, reprit Aronce, j'aurai perdu un rival et acquis un protecteur, car je ne doute nullement qu'entre Horace et moi, ce généreux frère de Clélie ne se déclare à mon avantage.

— Hélas ! dit alors Galerite en soupirant, que vous sert-il qu'il se déclare à votre avantage si la Fortune est contre vous ? Car enfin, pour vous dire les choses comme

elles sont, j'ai ordre du roi de vous offrir la liberté et ses bonnes grâces, pourvu que vous veuillez épouser la fille du Prince de Cere que Tarquin lui propose, ne pouvant, dit-il, s'assurer autrement de vous, après vous être déjà une fois échappé de sa Cour.

— Ha ! Madame, s'écria Aronce, je mourrai mille fois plutôt que de faire ce que le roi me propose, et j'aime sans comparaison mieux mourir, que de faire jamais rien contre mon amour et contre mon honneur. Cependant, en l'état où je me trouve, il est si difficile de faire quelque chose pour l'un sans faire quelque chose contre l'autre, que la mort est le seul remède que je puis trouver. Cessez donc Madame, ajouta ce prince affligé, cessez d'avoir de l'amitié pour moi, puisque je ne puis jamais faire autre chose que donner de la douleur à ceux qui m'aiment.

— L'espérance est un bien si doux, reprit la Princesse des Leontins, qu'il ne faut pas l'abandonner si facilement. Ainsi, je voudrais que vous laissassiez à la reine le pouvoir de ménager les intérêts de votre amour et de votre honneur, sans vous informer de ce qu'elle dira au roi.

— Hélas ! Madame, reprit tristement Aronce, qu'il est difficile de conserver l'espérance en l'état où je suis, quand on n'a pas perdu la raison.

— Quoiqu'il en soit, dit Galerite, laissez-vous conduire si vous voulez ne vous perdre point,

— Mais Madame, répliqua-t-il, que puis-je faire et que pouvez-vous faire vous-même ?

— Je puis dire au roi, répliqua-t-elle, que vous êtes au désespoir de ne sentir pas votre âme en état de pouvoir lui obéir si promptement,

— Mais Madame, interrompit Aronce, je ne lui obéirai jamais s'il me commande toujours de n'aimer plus Clélie !

— Ayez patience, reprit Galerite, et laissez-moi achever ce que je veux dire. Je prétends donc, ajouta-t-elle, parler au roi comme je viens de vous le proposer, et tâcher de lui persuader de vous laisser la liberté d'être seulement gardé dans son palais et de permettre à tout le monde de vous voir.

— Mais à quoi aboutira cela, reprit Aronce, puisque je ne veux pas épouser la fille du Prince de Cere ?

— Durant que les choses seront en cet état, répliqua Galerite, on essaiera de faire changer de sentiments au roi, et s'il n'en change pas, il faudra avoir recours à un artifice que j'imagine, où la Princesse des Leontins est absolument nécessaire.

— Si cela est Madame, dit alors cette généreuse princesse, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse, car je vous obéirai à l'heure même.

— Vous n'aurez donc, reprit Galerite, qu'à venir voir Aronce toutes les fois que je le visiterai. Ensuite, il faudra qu'il agisse comme s'il vous aimait, et comme vous n'êtes pas en état de disposer de vous tant que vous serez mal avec le Prince de Leonte, les choses tireront en longueur. Porsenna qui ne cherche à faire épouser la fille du Prince de Cere à Aronce que pour le guérir de l'amour qu'il a pour Clélie n'y pensera plus, si bien que l'obstacle paraissant alors venir de votre côté, il le laissera en repos. Cependant, les choses pourront changer de face !

— Quoiqu'il y ait peut-être quelque chose qui choque la bienséance, reprit la Princesse des Leontins en souriant, à souffrir apparemment d'être aimée d'un prince aussi bien fait qu'Aronce, je prends tant d'intérêt à ce qui le touche que je consentirai à cette innocente fourbe, qui d'ailleurs me pourra servir auprès du Prince mon frère.

— Mais Madame, répliqua Aronce, ne serait-ce point un crime de feindre d'aimer une personne aussi aimable que vous ? Il est vrai que j'ai tant d'estime et tant d'amitié pour vous, s'il m'est permis de parler ainsi, que vous n'avez rien à me reprocher puisque je n'ai eu l'honneur de vous voir que lorsque je n'avais plus de cœur à perdre. Mais enfin, quand cette feinte réussirait, elle serait assez dangereuse pour moi si Clélie ne la savait pas, et à mon avis il serait assez dangereux de confier ce secret-là à une lettre !

— Pour cela, dit la Princesse des Leontins, ne vous en mettez pas en peine, car je me charge quand il en sera temps, de lui écrire moi-même pour l'empêcher d'être trompée, et de faire tenir une lettre de vous à cette belle et vertueuse personne.

— Cela étant ainsi, reprit Aronce, je conçois bien que cette feinte peut empêcher qu'on ne me propose plus la Princesse de Cere, mais je ne vois pas comment je pourrai éviter avec honneur de suivre le roi à la guerre, ni comment je pourrai, sans irriter Clélie, et sans être haï de Clelius, servir au siège de Rome.

— Si Clélie est équitable, reprit Galerite, elle vous plaindra sans vous accuser, et si Clelius est généreux, il vous louera quand vous défendrez la vie de votre père, et ne vous en aimera pas moins.

— Ha ! Madame, répliqua Aronce, vous ne savez pas combien Clelius aime sa patrie, combien il hait Tarquin, et combien il a sujet de le haïr !

— Mais enfin sans songer aux choses de si loin, reprit Galerite, songeons seulement à faire que vous ne soyez plus à l'île des Saules, que vous veniez à Clusium, que vos amis vous y voient, et qu'on ne parle plus du mariage de la fille du Prince de Cere, car en un mot, ajouta Galerite, la constante affection que vous avez pour Clélie me fait pitié, et si le roi se souvenait aussi tendrement que je fais, de l'amour qui l'a rendu malheureux durant tant d'années, il excuserait la vôtre comme je l'excuse puisque vous aimez une personne qui a de la beauté, de la vertu et de la naissance, puisque comme je l'ai su par un de nos plus vieux devins qui est savant en toutes choses, et particulièrement en généalogies, Clelius est véritablement de la race des rois d'Albe, quoiqu'il n'ose le dire à Rome à cause des anciens différends des Sabins avec les Romains, et qu'aujourd'hui que ces deux peuples n'en font plus qu'un, il ne cherche point de plus grande gloire que celle d'être Romain. »

Aronce entendant parler Galerite de cette sorte, lui dit mille choses douces et touchantes, et n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de lui attendrir le cœur. De sorte qu'il obtint même de cette princesse, la permission d'écrire à Clélie, car comme elle croyait qu'après avoir été si prêt de l'épouser, c'était irriter les dieux de troubler une affection aussi innocente que celle-là, elle voulut bien donner cette consolation à un prince qu'elle aimait avec une tendresse infinie. Ainsi, durant que Galerite et la Princesse des Leontins furent se promener sur une terrasse, il écrivit à Clélie et donna sa lettre à la Princesse de Leonte qui lui promit de la faire tenir sévèrement. Et en effet, dès qu'elle fut retournée à Clusium, elle la donna au Prince

Artemidore son frère, qui la voyait tous les jours en secret. Si bien qu'à l'heure même, il envoya un esclave exprès à Rome, qui porta cette lettre à Zenocrate afin qu'il la rendît à Clélie. En effet, il ne l'eut pas plutôt reçue, qu'il fut chez Sulpicie qui n'y était pas, mais comme elle n'avait pas mené Clélie, il lui donna la lettre d'Aronce qu'elle reçut avec un transport de joie le plus grand du monde. Elle l'ouvrit donc avec précipitation, et en ayant trouvé une dedans pour Octave, elle la garda, et se mit à lire celle qui lui était adressée, qui était telle :

ARONCE À CLÉLIE

Si je ne vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée et si je ne suis résolu de vous aimer éternellement, je veux ne sortir jamais de la prison où je suis, quoiqu'elle me soit insupportable. Après cette sincère protestation, souffrez que je vous conjure de ne juger point de moi par des apparences, car peut-être l'amour que j'ai pour vous m'obligera-t-elle à faire des choses qui vous paraîtront criminelles quoiqu'elles ne le soient pas, mais encore une fois, je serai toujours absolument à vous et je ne serai jamais qu'à vous.

Clélie ayant achevé de lire cette lettre, trouva quelque sujet d'inquiétude par la prière que lui faisait Aronce, mais après tout, l'assurance d'en être toujours aimée lui redonna une joie qu'elle n'avait point sentie il y avait longtemps. Elle en cacha pourtant une partie à Zenocrate, car encore que l'affection d'Aronce et de Clélie ne fût point un secret, la modestie de cette vertueuse fille l'obligeait toujours à ne montrer qu'une partie de la tendresse qu'elle avait dans l'âme. De sorte que pour la cacher plus aisément en cette occasion, elle mena Zenocrate à la chambre d'Octave à qui elle donna le billet qui était pour lui. En le recevant, il ne put s'empêcher de soupirer, s'imaginant bien qu'Aronce lui redemandait son amitié après avoir su qu'il ne pouvait plus être son rival, et en effet, il trouva que ce billet était généreux et tendre, le voici :

ARONCE À SON CHER OCTAVE

Je ne m'étonne plus de n'avoir jamais pu vous haïr autant que mes autres rivaux puisque vous êtes frère de l'admirable Clélie. Mon cœur discernait sans doute Octave d'avec le Prince de Numidie car malgré nos démêlés, il a toujours eu du respect pour votre vertu. Mais de grâce ne vous contentez pas de m'ôter un rival, redonnez-moi un ami et veuillez être mon protecteur auprès de Clélie et de Sulpicie. J'aurai peut-être le malheur de me trouver dans un parti opposé à celui de Rome, mais si l'honneur et l'amour m'y forcent, plaignez-moi, et croyez que je n'en serai pas moins à vous.

Octave après avoir lu ce billet le montra à Clélie, qui ne put achever de le lire sans soupirer, car elle comprit bien qu'Aronce se verrait forcé de porter les armes contre Rome. Elle connaissait bien que l'honneur ne lui permettait pas de se venir jeter

dans Rome, puisque le Roi son père, lui ferait la guerre, et elle concevait bien encore que Clelius était si zélé pour sa patrie, qu'il haïrait encore plus Aronce de ce qu'il ferait dans l'armée ennemie, qu'il ne le haïssait dans la pensée où il était qu'il eût blessé Octave à la bataille. Mais enfin, elle ne laissa pas de trouver toujours beaucoup de douceur à recevoir des marques de la confiance d'Aronce, joint que la lettre qu'il écrivait à Octave faisait si bien voir que si c'était lui qui l'eût blessé il ne l'avait pas connu, qu'elle demanda à son frère s'il n'était pas à propos de la faire voir à Clelius. Et en effet, le généreux Octave lui promit de le faire, et lui tint la parole qu'il lui donna. Mais comme Clelius était alors mal disposé pour Aronce et très favorable à Horace, il dit qu'il ne voyait rien dans cette lettre qui justifiât Aronce, et qu'au contraire, il voyait qu'elle était écrite par un homme qui se préparait à être le protecteur de Tarquin et l'ennemi de Rome. Octave lui dit alors que la nature et l'honneur ne permettant pas à Aronce d'abandonner le Roi son père, il fallait le plaindre d'être engagé parmi les ennemis de Rome et ne le regarder pourtant pas comme un ennemi. Mais ce fut en vain qu'il lui parla, car dans les sentiments où il était alors, tout ce qui était favorable à Aronce le fâchait, et tout ce qui était contraire à Horace le mettait en colère. Cependant, comme ce que Valerius avait fait était assez important, et que la politique voulait qu'on fît valoir cet avantage autant qu'on pourrait, afin de tenir le peuple dans une favorable disposition pour la continuation de la guerre, toutes les personnes principales affectèrent de témoigner de la joie. La maison de Racilia était pourtant toujours mélancolique, et Hermilie et Colatine étaient presque toujours seules à plaindre leurs infortunes. En ce même temps, ceux de Veies ayant demandé quinze jours pour résoudre avec tous leurs devins s'ils rendraient cette figure qu'on devait mettre au haut du temple de Jupiter, Telane demeura libre à Rome sur la parole de Clelius à qui il avait donné la sienne. Mais à dire la vérité, il n'en fut pas trop marri, car Plotine lui plaisait si fort et il trouvait tant d'honnêtes gens à Rome et tant d'aimables femmes, qu'il eût volontiers souhaité d'y être toute sa vie. Il est vrai qu'il n'était pas étrange qu'il se plût en un lieu où son inclination l'attachait, et où l'on prenait tant de soin de le divertir. Car Horace voulant reconnaître en sa faveur le bon traitement qu'il avait reçu de Mamilius, n'y oubliait rien, et Clelius le regardant comme un parent de son ancien ami, commanda à Sulpicie et à Clélie de le divertir autant qu'elles pourraient, car Octave étant alors hors de danger, il avait l'esprit fort content. Et puis à dire vrai, Telane était si aimable par lui-même que tout le monde contribuait avec plaisir à le divertir. Ainsi Horace, Herminius, Themiste, Meleagene, Zenocrate, Spurius, Émile, Merigene, et même Amilcar tout son rival qu'il était, faisaient ce qui leur était possible afin de lui faire passer agréablement le temps qu'il devait être à Rome. Clélie ayant alors l'esprit un peu moins affligé, était aussi plus maîtresse d'elle-même et se contraignait plus aisément, et Valerie, Cefonie, Plotine, Flavie, et Salonine, étant d'elles-mêmes assez disposées à se divertir, la conversation était toujours assez divertissante en quelque lieu qu'elle fût. Joint que la coutume étant que toutes les fois qu'on dédiait un temple à Rome, on était trois jours en fête et en joie, chacun pensa à se réjouir. Si bien que Sulpicie pour suivre la coutume, et pour obéir à Clelius, fit le dessein d'aller souper à un des jardins de Numa, qui était au pied de cette petite colline couverte de lauriers, où il allait recevoir en secret les inspirations de la nymphe Égérie. Et en effet, les prin-

cipales dames de Rome en étant conviées, outre Valerie, Cefonie, Plotine, Flavie et Salonine, elles y furent toutes dans des chariots. Pour les hommes ils s'y rendirent séparément, et à cheval. Comme les dames arrivèrent en ce lieu-là, elles virent un chariot rompu devant la porte du jardin où elles allaient, et elles remarquèrent que ceux qui regardaient s'il pouvait être raccommodé n'étaient pas Romains. Elles demandèrent au jardinier qui était à la porte à qui était ce chariot, et il leur répondit que c'était à des dames de Sicile qui venaient d'entrer dans le jardin, qui après avoir abordé à Ostie, avaient pris un chariot pour venir à Rome. Après cela, Sulpicie entra, suivie de toutes les autres dames et comme Horace, Herminius, Amilcar et Zenocrate étaient arrivés devant Émile, Spurius, Themiste, Sicinius, Acrise et Merigene, ils donnèrent la main à ces dames et furent ensuite dans ce jardin. À peine Zenocrate qui aidait à marcher Clélie parce qu'Horace s'était trouvé obligé de donner la main à Sulpicie, eut-il fait vingt pas, qu'il vit deux belles personnes assises au bord d'une fontaine, sur des sièges de gazon, qui sans prendre garde à la compagnie, s'entretenaient attentivement pendant que deux filles qui étaient à elles, cueillaient des fleurs dans le parterre. Dès qu'il les eut regardées, il connut que celles qu'il voyait étaient Clidamire et Berelise, maîtresses d'Artemidore, si bien qu'étant fort agréablement surpris, il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise et sa joie. « Ô dieux ! s'écria-t-il, comment est-il possible que je trouve ensemble deux des personnes du monde qui me plaisent le plus, et qui s'aiment le moins ? De grâce Madame, dit-il à Clélie, obligez la généreuse Sulpicie à leur faire civilité, car les personnes que vous voyez sont de la première qualité d'Agrigente et de Leonte, comme vous le pourrez savoir dès que je vous aurai dit qu'elles se nomment Clidamire et Berelise, car je sais que Valerie vous a raconté tout ce qu'elle m'a ouï-dire autrefois des aventures d'Artemidore. Clélie entendant parler Zenocrate de cette sorte, avertit Sulpicie de la condition de ces dames, qui tournant à la fin la tête vers cette belle et grande compagnie, abaissèrent leurs voiles, et se levèrent avec l'intention de prendre le chemin d'une allée, pour éviter la compagnie qu'elles voyaient. Cependant, Zenocrate après en avoir demandé permission à Clélie, la quitta et fut vers ces dames qu'il n'eut pas plutôt abordées, qu'elles le reconnurent pour l'avoir vu à Leonte et à Agrigente. Elles levèrent alors leurs voiles, et soupirèrent toutes deux en le voyant, car comme elles savaient bien qu'il savait toutes leurs aventures, elles ne purent retenir ce premier mouvement. Elles furent pourtant bien aises de l'avoir trouvé, mais s'imaginant que peut-être Artemidore était-il dans ce jardin aussi bien que lui, elles en eurent le cœur fort ému. Il est vrai que Zenocrate les désabusa bientôt, car après la première civilité, il leur dit que le Prince Artemidore ne devinait sans doute pas, au lieu où il était, quelle était son aventure. Ensuite de quoi, leur apprenant quelles étaient les dames qu'elles voyaient, il les disposa à bien recevoir les civilités de Sulpicie, qui après avoir su par Clélie la condition et le mérite de ces dames, fut leur offrir tout ce qui dépendait d'elle. Après quoi, elle les convia à passer le reste du jour dans ce jardin et les assura qu'elle les remènerait dans son chariot pendant qu'on raccommoderait le leur, et elle leur offrit même sa maison de fort bonne grâce. « Je vous assure, dit alors agréablement Telane qui était présent, que l'on reçoit admirablement bien les étrangers chez Sulpicie, encore qu'ils soient ennemis. Ainsi, il y a lieu de croire qu'on y recevra fort bien d'aussi belles étrangères que vous.

— En mon particulier, reprit modestement Berelise, je mérite si peu la qualité de belle, que je ne prends aucune part à un discours si obligeant,

— Et pour moi, ajouta galamment Clidamire, quand je me serais quelquefois trouvée belle en Sicile, je me trouverais aujourd'hui fort laide en un lieu où je vois de plus belles personnes que je n'en ai jamais vu ailleurs.

— Il me semble, reprit alors Valerie en regardant Clélie, que c'est à vous à répondre, car vous avez plus de part que toutes les autres aux louanges de Clidamire,

— Je suis si peu persuadée de ce que vous dites, reprit Clélie, que je me préparais à vous écouter, et ne songeais nullement à répondre.

— C'est sans doute, ajouta Plotine, que vous n'avez pas la force de vous opposer à une vérité qui ne peut être contestée par quiconque a des yeux. Mais, ajouta-t-elle en souriant, encore que je ne sois pas de ces grandes beautés qui donnent de l'admiration, je ne laisse pas de vouloir hardiment prendre quelque part aux louanges de Clidamire, car je serais bien marrie de ne plaire pas à une personne qui me plaît déjà beaucoup.

— Clidamire, reprit Berelise en regardant Zenocrate, est accoutumée à plaire dès qu'on la voit, mais pour moi qui ne fais pas des conquêtes si promptement je ne laisse pourtant pas d'espérer, si je tarde à Rome, qu'on y contera mes louanges pour quelque chose, quoiqu'on n'ait parlé que de celles de ma belle-sœur.

— Vous dites cela d'un air si fin, répliqua Plotine, que je vois bien que plus on vous connaîtra, plus on voudra vous connaître, et que vous savez bien conserver ce que vous avez acquis.

— Vous la connaissez déjà si bien, répliqua Clidamire avec un souris un peu malicieux, que je crois que vous l'avez vue ailleurs car non seulement elle conserve ce qu'on lui donne ou ce qu'elle acquiert, mais elle ôte même bien souvent aux autres ce qu'ils ont acquis, et ne le leur rend jamais.

— Quand on trouve quelque chose que quelqu'un a perdu par sa faute, répliqua Berelise, et qui faudrait absolument qui fût toujours à quelque autre, il vaut autant le prendre et le garder que de le laisser à des gens qui n'en auraient peut-être pas grand soin. C'est pourquoi, ajouta Berelise en regardant toutes les belles personnes qui l'environnaient, s'il arrive que nous fassions quelque séjour à Rome, vous n'avez qu'à vous préparer à m'aimer plus à la fin qu'au commencement. Cependant, comme il n'est pas juste de troubler votre divertissement et d'être d'une fête dont le hasard nous fait convier, si ma sœur m'en croit, nous accepterons le chariot qu'on nous a offert, et nous vous laisserons dans la liberté, qui est la chose du monde la plus nécessaire à une promenade pour la rendre agréable, puisque bien souvent une seule personne étrangère ou incommode, trouble le plaisir de plusieurs.

— Pour incommodes, reprit Sulpicie, vous savez bien que vous ne l'êtes pas,

— Et pour étrangères, ajouta Plotine, vous l'êtes moins à Rome que vous ne pensez, n'étant pas possible d'y avoir tant vu le Prince Artemidore et Zenocrate, sans vous connaître parfaitement. »

Clélie joignant alors ses prières à celles de Sulpicie, et toutes les autres dames approuvant les prières de celles-là, Clidamire et Berelise se résolurent de demeurer.

Elles en firent pourtant encore quelque difficulté parce qu'elles étaient trop négligées pour se trouver à une fête préméditée, mais comme leur négligence était pourtant fort propre, leur excuse fut trouvée mauvaise et elles furent contraintes d'augmenter cette belle compagnie. Si bien qu'après avoir donné ordre à leurs gens d'aller avertir un ami de Spurius, chez qui elles devaient loger, qu'elles arriveraient le soir, elles se mêlèrent dans la conversation de toutes les dames, avec la même liberté que si elles eussent été de leurs plus anciennes amies. Clidamire et Berelise louèrent la beauté de Clélie avec beaucoup d'esprit, car il y a sans doute un art de louer de bonne grâce qui est plus difficile que l'on ne pense. Mais comme Clélie était modeste, elle détourna les louanges qu'elles lui donnaient d'une manière si douce que sans les refuser, ni les accepter, elle leur fit changer de discours. En effet, voyant entrer un homme de bonne mine, et d'un air noble et enjoué, « Je voudrais bien, dit-elle, que celui que je vois fût quelque étranger aussi agréable que vous,

— Il l'est sans doute bien davantage, reprit Clidamire qui le reconnut, et je pense que Berelise ne me désavouera pas,

— Vous le connaissez donc ? répliqua Clélie,

— Nous ne le connaissons, reprit Berelise, que pour avoir fait le trajet de Sicile à Ostie en même vaisseau, mais je puis vous assurer qu'il n'y a jamais eu un homme plus agréable qu'Anacréon.

— Quoi ? reprit Herminius, celui qui vient est cet Anacreon dont les ouvrages m'ont charmé en Grèce et dont la réputation est si grande ? Qui a une imagination si galante, un esprit si délicat, et des expressions si naturelles, qui aime tous les plaisirs en général, et qui en particulier ne hait pas trop les festins ?

— C'est celui-là même, répliqua-t-elle.

— Pour moi, dit Amilcar, qui suis enchanté de ses écrits aussi bien qu'Herminius, je suis ravi de le voir. »

Berelise entendant ce qu'on disait d'Anacreon, fut au-devant de lui et prenant la parole : « Venez, lui dit-elle, venez en un lieu où vous avez plus d'amis que vous ne croyez et où vous pourrez peut-être rompre le serment que vous avez fait de n'aimer pas une belle à Rome, car vous en verrez d'assez charmantes dans ce jardin pour changer peut-être de résolution.

— Puisque je n'ai eu que de l'admiration et de l'estime pour vous et pour Clidamire depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, reprit-il car il parlait passablement bien la langue romaine, je pense qu'il n'y a point de belles au monde qui se doivent offenser quand elles ne me donneront point d'amour.

— Peut-être, reprit galamment Plotine, aurions-nous tort de nous en offenser mais si vous êtes tel qu'on vient de vous dépeindre, peut-être aurait-on raison de s'en affliger, car il y aurait assez de plaisir d'arrêter à Rome un aussi honnête homme que vous.

— Je vous assure, répliqua-t-il, que la bonne compagnie me peut arrêter partout, et que comme celle où je me trouve à la mine d'être fort agréable, il ne tiendra qu'à elle que je ne m'arrête ici tant qu'il lui plaira. »

Après cela, toutes ces dames firent mille civilités à Anacreon, et l'obligèrent en effet à souper dans ce jardin avec toute la compagnie. « Pour moi, reprit-il lorsque

ces dames commencèrent de se promener, je tire un heureux présage de mon séjour à Rome, puisque d'abord je me trouve en un festin, moi qui suis le protecteur de la joie, et qui malgré tous les sages qui ne font que vanter la solitude et la simplicité, je suis persuadé que la société et la bonne chère des honnêtes gens, est fort nécessaire à la félicité de la vie.

— Pour la société, reprit Clélie, je crois que quiconque a de cette raison qui n'est point sauvage en demeure d'accord, mais pour les grands festins je crois qu'on pourrait ne s'y trouver de sa vie sans perdre un grand plaisir et qu'ainsi on s'en pourrait passer pour toujours.

— Quand je parle comme je fais, reprit Anacréon, je n'entends pas parler de ces festins qu'on fait pour des noces, c'est-à-dire d'une assemblée de personnes qui pour la plupart ne s'entreconnaissent point, qui ne savent de quoi parler, où il y a plus de sots que d'honnêtes gens, où l'on parle pourtant beaucoup sans rien dire, où la conversation est plutôt un bruit confus qu'une véritable société, où la cérémonie règne, où l'ennui et le chagrin se trouvent toujours, où la multitude fait qu'on regrette de ne pouvoir être seul et où bien souvent on meurt de faim au milieu de l'abondance, parce que la liberté, la délicatesse, l'ordre et la propreté, ne s'y trouvent pas. En effet, on a un certain dégoût qui fait qu'on ne trouve rien de bon, on est bien souvent vis-à-vis de gens qui déplaisent, l'on en a auprès de soi qui incommodent, et de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que le désordre et par conséquent le chagrin.

— La peinture qu'Anacreon a faite d'un ennuyeux festin est tout à fait bien, reprit Amilcar, et s'il veut en représenter un qui plaise, je crois que la compagnie en aura beaucoup de plaisir. Pour moi, dit alors cet amant de Plotine qui était de la secte Pythagore, je n'ai jamais compris que la joie des honnêtes gens dût dépendre de la bonne chère et que la délicatesse du goût fût nécessaire à la félicité d'un homme raisonnable. Au contraire, je crois que ceux qui ont cette inclination sont ordinairement ennemis de toute bienséance et de toute vertu, et qu'il y a peu de vices qui ne soient de leur connaissance. Quand Anacreon entend parler d'un festin agréable, reprit Amilcar, il n'entend pas parler d'un de ces festins déréglés où les dames raisonnables ne se trouvent point, d'où la bienséance est bannie, où le libertinage prend la place de la liberté, où la joie ressemble à la fureur, où l'on fait gloire de perdre la raison, où le désordre fait le plus grand plaisir qu'on y trouve, où l'on parle bien souvent sans suite et sans esprit, où ceux qui parlent ne sont point écoutés, où ceux qui écoutent n'entendent rien de ce qu'on leur dit, où l'on chante tantôt bien tantôt mal, où l'on se moque de la vertu et des bonnes mœurs et où l'insolence passe pour une chose agréable, car à n'en mentir pas, je mets les hommes qui passent toute leur vie dans des festins de cette nature beaucoup au-dessous des bêtes.

— Vous avez sans doute raison, répliqua Anacreon, car ces sortes de festins tiennent plus de la fête des Bacchanales que de la véritable joie. Mais ce que je trouve tout à fait agréable, est de se trouver cinq ou six amis ensemble, sans affaires, sans chagrin, et qui regardant seulement la bonne chère comme un lien qui les rapproche et qui les assemble, comme une chose qui donne de la liberté et qui contribue à la joie, y trouvent en effet, tout le plaisir qu'ils y cherchent. La

conversation y est libre, enjouée et même plaisante. On dit ce qu'on veut et ce qu'on pense, on donne autant de joie qu'on en reçoit, l'esprit y brille plus qu'ailleurs quoiqu'il n'ait pas tant de dessein d'y paraître ; on se souvient de ses amis absents, on y parle même de ses amours, on prémédite de nouveaux plaisirs en faisant le dessein d'un autre festin et, entremêlant la fête de chansons agréables, de musique, d'un peu de promenade et d'un peu de conversation, on peut dire que le corps et l'esprit sont contents et qu'il ne reste rien à désirer que le renouvellement du même plaisir. Mais pour faire que ce plaisir soit parfait, il faut que l'amitié des conviés leur donne plus de joie d'être ensemble, que la délicatesse des officiers de celui qui traite ses amis ne leur en peut donner. Ce n'est pas que je blâme ceux qui ont le goût exquis, au contraire, c'est un avantage de la nature aussi bien que d'avoir la vue bonne, mais il n'en faut pas faire sa principale volupté. Il ne faut pas non plus qu'une agréable fête ressemble trop à un festin. Il y faut de l'ordre, du choix, de la politesse, de la propreté, une honnête abondance, rien de superflu, de la joie et de la liberté.

— Ce que vous dites me plaît tout à fait, reprit Plotine, mais ce qui me fâche c'est que vous ne parlez non plus de dames dans vos festins à la grecque, que s'il n'en était point. Il est vrai, ajouta-t-elle, que devant la guerre, les dames à Rome, n'y allaient pas trop souvent ! Mais du moins, tirons-nous cet avantage de notre malheur d'avoir un peu plus de liberté que nous n'en avions. »

Comme Plotine parlait ainsi, on vit entrer Clelius et avec lui Artemidore qui venait d'arriver, et qui après avoir dit au consul Horace ce qui l'amenait, s'était laissé conduire à ce jardin par Clelius sans savoir rien de l'arrivée de Clidamire et de Berelise. Si bien qu'il fut étrangement surpris de voir ces deux belles personnes parmi toutes ces dames romaines. Berelise et Clidamire furent aussi fort surprises de le voir et ne purent s'empêcher de rougir. Elles se regardèrent même l'une l'autre, comme pour chercher dans leurs yeux ce qu'elles pensaient, et elles regardèrent aussi Artemidore, pour tâcher de connaître laquelle il regardait le plus favorablement. Pour lui, il évita les yeux de Clidamire comme s'il eût appréhendé de les rencontrer, et chercha ceux de Berelise. Clélie de son côté, qui savait qu'il lui pourrait dire des nouvelles de son cher Aronce, s'approcha de lui avec autant d'empressement que ses maîtresses qui lui firent chacune un compliment, où il paraissait quelque contrainte, parce qu'en effet, elles n'osaient parler selon leurs véritables sentiments. Mais comme elles virent Artemidore en un lieu où il y avait tant de belles personnes, elles eurent des sentiments bien différents, car Berelise craignit qu'Artemidore n'en aimât quelqu'une, et Clidamire le souhaita presque pour avoir le plaisir de voir qu'Artemidore n'aimait plus Berelise ; mais enfin comme elles étaient en grande compagnie, elles se contraignirent et cachèrent leurs sentiments. Pour Artemidore, la première agitation de son cœur étant passée, il chercha à s'approcher de Berelise mais comme cette aimable fille s'aperçut que la compagnie savait ses aventures, après lui avoir dit en deux mots qu'elle l'entretiendrait avec plaisir quand elle le pourrait sans être observée de tant de monde, elle le pria de ne l'obliger point alors à une conversation particulière. Et en effet, ce jour étant destiné à la joie de toute la compagnie en général, Clelius à qui l'on présenta ces belles étrangères, et Anacreon après les avoir bien reçus, dit que pour suivre l'ordre

des grandes fêtes qu'on faisait à Rome, il fallait qu'on nommât un roi du festin qui fût propre à bien choisir les divertissements de la compagnie. Amilcar proposa alors Anacreon comme étant le plus propre à inspirer la joie en une semblable fête, il voulut s'en excuser parce qu'il disait ne savoir pas les coutumes de Rome. Mais Clelius lui ayant dit qu'Herminius les lui apprendrait et ferait même exécuter ses ordres, il consentit à ce qu'on voulut. Après quoi, la première chose qu'il commanda fut que chacun parlât et se promenât avec qui bon lui semblerait, pendant qu'Herminius et Amilcar l'instruiraient de ce qu'il fallait qu'il sût. Si bien que la compagnie lui obéissant, se sépara en diverses troupes. Sulpicie s'assit dans un cabinet de verdure avec deux ou trois femmes qui arrivèrent alors. Clelius fut parler des affaires publiques avec un de ses amis, Artemidore se promena entre Berelise et Cefonie, Horace s'approcha de Clélie qui pour l'empêcher de lui parler de sa passion retint Plotine, auprès de qui étaient Sicinius, Telane et Acrise ; Zenocrate entretint Clidamire, et Valerie malgré qu'elle en eût, fut obligée de souffrir Émile et Spurius. Il est vrai qu'elle obligea Flavie à demeurer auprès d'elle. Cette belle compagnie étant donc partagée en tant de petites troupes, on voyait du monde presque en tous les divers endroits du jardin mais comme Zenocrate voulait que Clidamire n'eût pas loisir d'observer Artemidore, et qu'il avait une envie extrême de savoir ce qui l'obligeait d'être avec Berelise et pour quelles raisons elles venaient en Italie, il le lui demanda. Si bien que comme il avait été autrefois tantôt son amant et tantôt son confident, elle lui apprit que le père de Berelise s'étant remarié par amour à une personne qui n'avait pas voulu que cette charmante fille demeurât avec elle, son père lui avait absolument commandé d'entrer parmi les Vierges voilées où était la Princesse Philonice, et d'y entrer pour n'en ressortir jamais, ou d'aller demeurer avec elle à Léonte, et que quelque jalousie qu'eût eu Berelise, elle avait mieux aimé demeurer avec elle que de renoncer pour toujours aux prétentions qu'elle avait pour Artemidore. « Je vois bien, reprit alors Zenocrate, que Berelise a eu sujet de choisir plutôt de demeurer avec vous, que d'entrer dans les Vierges voilées pour n'en ressortir de sa vie, mais je ne vois pas si bien pourquoi vous avez consenti d'avoir auprès de vous une belle-sœur que vous n'aimez pas.

— Ha ! Zenocrate, reprit Clidamire, je m'aperçois bien que vous ne savez pas mieux aimer que vous faisiez du temps que je vous voyais, car si vous étiez plus savant en véritable amour, vous comprendriez que malgré ma jalousie, j'ai eu assez de satisfaction d'avoir ma rivale en ma puissance. Quand elle était à Agrigente, je croyais toujours qu'Artemidore y était déguisé ou qu'il lui écrivait tous les jours, et je souffrais sans comparaison plus que je n'ai souffert depuis qu'elle est à Leonte où j'ai sans doute tant de crédit, qu'Artemidore et la Princesse sa sœur, n'y retourneront jamais si je ne négocie leur accommodement auprès du prince.

— Mais pourquoi, reprit Zenocrate, ne faites-vous pas cette négociation afin d'obliger Artemidore à oublier votre prétendue inconstance ?

— Ha ! Zenocrate, répliqua-t-elle, s'il pouvait oublier Berelise, il oublierait bientôt ma prétendue inconstance. Mais enfin, pour achever de vous dire ce que vous désirez savoir, il faut que vous sachiez que ma belle-sœur et moi avons eu mille contestations pour Artemidore depuis que nous sommes ensemble, car je lui ai dit

cent fois que je ne ferais jamais rappeler ce prince qu'elle ne m'eût promis de n'y songer plus, et elle m'a dit mille et mille fois, qu'elle savait d'une certitude infaillible que ce prince ne m'aimerait jamais quand même il ne l'aimerait plus, et qu'ainsi je le rendais malheureux sans pouvoir tirer nul avantage du malheur que je lui causais. Si bien que voulant m'éclaircir de l'avenir par toutes les voies que les hommes peuvent savoir, et un de mes amis m'ayant assuré que les sorts prénestins[2] décident absolument sur toutes les choses pour lesquels on les consulte, nous avons pris la résolution de venir ensemble en Italie pour les consulter, car pour moi je vous l'avoue, comme j'ai causé la première passion d'Artemidore, je ne puis croire qu'il ne revienne point à moi. Pour Berelise elle croit qu'on ne peut jamais oublier l'inconstance, et qu'une amour morte ne ressuscite point. C'est pourquoi, nous voulons voir laquelle des deux se trompe pour régler après notre vie, selon ce que l'on nous dira. Cependant, je crains bien que la rencontre d'Artemidore ne décide plus tôt la chose ! Néanmoins, puisqu'il me fuit, ajouta-t-elle, il me craint encore, et je ne dois pas désespérer que les sorts de Préneste ne me puissent être favorables. »

Pendant que Clidamire parlait ainsi et que tout le reste de la compagnie s'entretenait selon son inclination, Herminius instruisait Anacréon des coutumes de Rome, afin qu'il s'acquittât mieux de la charge que Clelius lui avait donnée. Entre les autres, il lui apprit que depuis que la belle et puissante ville d'Albe avait été confondue avec Rome, il s'était introduit une espèce de jeu de hasard qui était assez divertissant, car comme il avait alors fallu loger tout ce qui restait d'habitants d'Albe en un quartier de Rome, pour ôter la contestation des lieux qu'on leur donnait à habiter, on avait mis la chose au sort par des billets, dans lesquels on avait écrit les noms des habitants d'Albe et dans d'autres billets les maisons qu'on leur destinait. Si bien que depuis cela, dit Amilcar, on a trouvé quelque chose de plaisant à se servir du hasard en choses galantes, de sorte que lorsque le roi d'un festin est libéral, il donne grand nombre de choses magnifiques que l'on distribue au hasard, en mettant tous les noms des convives dans des billets, et marquant toutes les choses que l'on veut donner dans d'autres. Mais afin de voir le bonheur, ou le malheur, on met moins de présents qu'il n'y a de personnes au festin, afin qu'il y ait quelques malheureux, ou qu'on puisse plaindre, ou que l'on puisse railler.

— Je trouve cette coutume tout à fait galante, reprit Anacréon, mais comme je suis un étranger qui n'ai ici rien à donner, il faut chercher quelque invention d'employer le hasard de quelque manière divertissante. »

En effet, Amilcar et Herminius étant convenus avec lui de toutes choses, Herminius se chargea de l'exécution et Anacreon et Amilcar se rapprochèrent de la compagnie. En s'en rapprochant, ils virent dans une allée cet homme qui parlait trop et celui qui parlait trop peu, qui avaient été contraints de se joindre, parce que Plotine s'en était défaite et que tout le monde avait évité celui qui parlait trop, et que personne n'avait voulu de celui qui parlait trop peu. Si bien qu'Amilcar y prenant garde, dit à Anacreon l'humeur différente de ces deux hommes qui étaient tout à fait bien ensemble, puisque l'un voulait toujours parler et que l'autre ne

2 Célèbres oracles de la ville de Præneste ou Palestrina.

parlait presque point. Cependant, comme Clelius fut mandé par le consul Horace, la compagnie en fut encore plus libre car Sulpicie était une de ces femmes dont la vertu n'est point sauvage et qui ne troublent jamais les divertissements des jeunes personnes pourvu que la bienséance s'y trouve, joint qu'ayant vécu si longtemps en Afrique elle en était un peu moins austère. Toutes ces petites troupes s'étant donc jointes dans un grand rond où il y avait des sièges tout à l'entour, toute la compagnie s'y ou trois, assit et parut admirablement belle, car comme les dames s'étaient promenées quelque temps, l'incarnat de leur teint en parut plus vif lorsqu'elles vinrent à lever leurs voiles. Mais encore que toutes les dames qui étaient là fussent très belles, la beauté de Clélie surpassa de beaucoup celle de toutes les autres, quoiqu'elle n'eût pas alors toute la joie qui est nécessaire à faire éclater la grande beauté. Pour les hommes, ils étaient tantôt assis, tantôt debout, tantôt à genoux devant les dames, selon l'envie qu'ils en avaient, mais comme Clidamire et Berelise étaient étrangères, Clélie et Valerie prirent grand soin de les entretenir et de parler même à Anacreon car encore que le langage dont il se servait fût un peu mêlé parce que c'était en Sicile qu'il avait appris le langage de Rome. Il parlait pourtant si agréablement, que tout le monde l'écoutait avec plaisir, aussi parla-t-il de cent choses différentes, dont il parla toujours bien. « De grâce, disait Clélie à Berelise, dites-moi un peu, d'où est Anacreon ?

— Il est d'une de ces îles qu'on appelle Cyclades en général, répliqua-t-elle, qui s'appelle Teia en particulier et qui est auprès de Delos. Mais il a passé une grande partie de sa vie à Samos auprès de Polycrate, de qui il a été fort aimé. L'amour l'a pourtant brouillé auprès de lui depuis quelques temps.

— Est-ce qu'il a été rival de ce prince ? reprit Valerie,

— Il y a grande apparence, répliqua Berelise, mais je ne le sais pas bien précisément, car encore qu'Anacreon nous ait témoigné beaucoup d'amitié à Clidamire et à moi, nous avons bien remarqué qu'il n'aimait pas à nous faire confidence de ses amours, et tout ce que j'en sais est qu'il nous a dit qu'un jour, Polycrate faisant danser devant lui plusieurs dames de qualité de sa Cour habillées en dieux, en déesses, en nymphes et en muses. Il y avait eu une jeune personne déguisée en Apollon qui avait si fort touché son cœur, qu'il n'avait loué que celle-là, et que Polycrate en avait eu depuis une si horrible jalousie, qu'emporté de colère et de fureur contre cette belle personne qu'il avait soupçonnée de répondre à sa passion, il lui avait fait couper les cheveux, afin qu'elle en parût moins belle aux yeux d'Anacreon. Il en avait été si fort affligé, que pour éterniser la mémoire de ces beaux cheveux, il avait fait les plus beaux vers du monde sur ce sujet.

— J'avais ouï conter cette aventure d'une autre sorte, reprit Amilcar qui était présent, mais puisque vous la savez d'Anacreon, il vous faut croire.

— Pour moi, interrompit Anacreon sans savoir de quoi Amilcar parlait, je pense qu'il est bon de douter de tout,

— Vous n'avez pourtant pas la mine, reprit Clélie, d'avoir l'esprit défiant !

— Vous avez raison, reprit-il, mais pour vous montrer pourtant que je doute aisément de ce qu'on me dit, c'est que je doute même si ce que je viens de dire est raisonnable ou ne l'est pas, et je ne sache présentement qu'une chose dont je ne puis douter, qui est que vous êtes la plus belle personne que je vis jamais.

— Anacreon dit cela d'un certain air, répliqua Clidamire, que je crois qu'il vous aimera bientôt autant qu'il aime les roses, quoiqu'il les aime assez pour vouloir leur donner l'immortalité par ses écrits.

— En effet, ajouta Berelise, il a fait des vers tout à fait jolis qui ne parlent que des privilèges des roses,

— Je préfère sans doute les roses à toutes les autres fleurs, reprit Anacreon, mais ce n'est pourtant pas le printemps tout seul qui a fait naître la tendresse particulière que j'ai pour elles ! C'est je ne sais quelle autre chose, ajouta-t-il en souriant, qui ressemble assez au printemps.

— C'est-à-dire, répliqua Amilcar, que l'amour que vous avez eu ou que vous avez pour quelque belle et jeune personne qui aimait les roses, vous les a encore plus fait aimer, que vous ne les eussiez aimées !

— Je l'avoue, reprit Anacreon, et je confesse que le souvenir m'en est encore si cher, que je ne puis jamais voir ni roses, ni rosiers, sans sentir je ne sais quoi de doux et de piquant tout ensemble qui me touche le cœur.

— Vous avez pourtant l'air bien gai, répliqua Herminius, pour être sujet à de grandes passions, du moins est-on accoutumé à Rome, à ne soupçonner pas les gens enjoués d'être capables d'un grand attachement.

— J'aime sans doute fort la joie, reprit Anacreon, et si l'amour était sans plaisir je ne serais jamais amoureux. Mais comme il y a des mélancoliques par tempérament qui ne laissent pas d'être capables de sentir de la joie, il y a aussi des enjoués qui sentent de la douleur. Ainsi, quoique je sois assez gai, que je cherche le plaisir partout, et que je le porte même assez souvent aux lieux où je vais, je ne laisse pas d'être dépit, chagrin et jaloux, quand j'ai de l'amour, car il faut savoir distinguer la mélancolie et la douleur, et mettre de la différence entre l'enjouement et la joie.

— Il me semble pourtant, reprit Plotine, que l'enjouement et la joie se ressemblent fort, et qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous ne m'en ferez pas voir bien clairement la grande différence.

— Pour l'apercevoir distinctement, répondit Anacreon, il ne faut que savoir qu'il n'y a personne au monde qui ne puisse être capable de quelque joie, et qu'il n'y a qu'un certain nombre de personnes qui soient capables d'enjouement. Cette dernière chose est une qualité particulière de l'humeur de ceux qui sont d'un tempérament gai, mais pour la joie, quand la fortune le veut, elle se trouve dans le cœur des personnes les plus mélancoliques.

— Elle y est même quelquefois plus sensible que dans celui des personnes enjouées, ajouta Herminius, non seulement parce que les choses opposées se font plus sentir les unes aux autres quand elles sont en même lieu, mais encore parce que les personnes de ce tempérament-là ayant ordinairement des désirs plus violents, ont aussi une plus grande joie quand ils peuvent les satisfaire, que n'en ont ceux dont les désirs sont plus modérés. Il se trouve même que la joie fait quelquefois soupirer quand elle est extrême, mais pour l'enjouement, il fait toujours rire. La joie ne peut jamais naître toute seule, il faut toujours qu'elle ait une cause étrangère. Il n'en est pas ainsi de l'enjouement, car il naît de lui-même, et il ne faut tout au plus, que de la santé à ceux qui sont d'humeur à être enjoués. La joie est une suite infaillible de

toutes les passions quand elles sont satisfaites, l'enjouement subsiste sans aide, quoiqu'il puisse être augmenté par des causes de dehors. En effet, on peut remarquer à l'heure que je parle, que la présence de ces belles étrangères, et d'Anacreon redouble l'enjouement de l'aimable Plotine et d'Amilcar, du moins, le vois-je ainsi dans leurs yeux.

— Mais pourquoi n'y mettez-vous pas aussi Zenocrate ? reprit Clélie,

— C'est assurément, dit alors Plotine sans donner loisir à Amilcar de parler, parce que Zenocrate est tantôt triste et tantôt gai, et que rêvant aussi souvent qu'il fait, on ne peut pas bien aisément définir s'il est sérieux, quoiqu'on puisse assurer qu'il est toujours très agréable. Mais après tout, s'il ne songe à se corriger de ces petites distractions que ses chères amies lui reprochent, je prévois qu'il y aura quelque jour guerre entre les enjoués et les mélancoliques, car comme il a bien du mérite, les uns diront qu'il est des leur, et les autres aussi !

— Je ne suis pourtant pas si distrait, reprit Zenocrate en riant, que je ne m'aperçoive bien que vous raillez de moi fort ingénieusement, et si j'étais aussi vindicatif que vous êtes malicieuse, je vous reprocherais votre enjouement avec autant de malice que vous me reprochez mes rêveries. »

Après cela, Sulpicie qui s'entretenait avec plusieurs femmes de ses amies, mena la compagnie au lieu où la fête se faisait, où il ne manqua rien de tout ce qui la pouvait rendre agréable. Le lieu était bien éclairé, les tables étaient magnifiques et fort proprement servies. Les hommes furent les esclaves des dames pour ce soir-là, et il y eut une excellente musique et il y eut même quelques femmes qui vinrent danser après le repas, pour amuser les dames durant que les hommes furent manger en un autre lieu. Après cela, le roi du festin, conseillé par Herminius et par Amilcar qui étaient mieux instruit que lui des coutumes de Rome, proposa le jeu du hasard, à la compagnie. Anacreon s'excusa comme étranger et sur ce qu'il n'était pas assez puissant pour rendre ce jeu aussi magnifique qu'il avait su qu'il l'avait été autrefois sous Ancus Martius, lorsqu'un illustre Romain dont la maison était descendue des anciens rois de Sicile, avait eu la libéralité de donner trois cents prix magnifiques et de choisir trois cents personnes à qui la fortune toute seule avait donné toutes les belles choses qu'il avait abandonnées à son caprice, sans s'y réserver autre droit que de faire voir à tous ceux qui étaient choisis, qu'il les trouvait dignes d'avoir les prix les plus considérables, puisqu'il les mettait en pouvoir de les obtenir du hasard. « Cette magnificence était sans doute digne, poursuivit Anacreon, d'un homme qui avait toutes les qualités nécessaires à gouverner glorieusement des États et à les agrandir, mais pour moi, ajouta-t-il, il faut de nécessité aujourd'hui que je paie de bel esprit, et que je tourne ce jeu-là de tant de façons qu'il y en ait quelqu'une de divertissante. Pour commencer, dit-il, je veux, par le pouvoir que ma dignité me donne, qu'on mette dans des billets tous les cœurs des hommes et des dames, et que sans distinction on tire l'un après l'autre chacun un billet pour voir si la fortune qui est aveugle aussi bien que l'amour, saura rencontrer heureusement.

— Il faudrait donc, dit Horace, mettre les cœurs des hommes d'un côté et ceux des dames de l'autre.

— Nullement, reprit Anacreon, et voici comme je comprends la chose. Si une dame a le cœur d'un homme, c'est dire qu'elle en est aimée ; si un homme a le

cœur d'une dame il lui sera permis d'espérer de n'être pas maltraité un jour ; si le cœur d'un homme va à un autre homme, c'est signe qu'il est plus sensible à l'amitié qu'à l'amour et s'il retourne à lui-même, c'est dire qu'il s'aime plus que tout le reste du monde et qu'il n'aime rien que pour l'amour de lui. Car pour moi, ajouta malicieusement Anacreon qui savait le sujet du voyage de Clidamire et de Berelise, je croirais autant à ce jeu-là, qu'aux sorts de Préneste.

— Quoique vous soyez fort bien avec un certain dieu qui fait deviner les choses les plus cachées, répliqua Clidamire en riant et en rougissant, je ne croirai pourtant pas trop aux présages de votre jeu du hasard. Mais quand ce ne serait que pour voir ce que le cas fortuit peut faire, je consens pourtant que mon cœur soit mis à l'aventure. »

Toutes les dames ayant fait la même chose et tous les hommes aussi, il fallut que chacun écrivît son billet. Tout le monde écrivit donc son nom avec ce qu'il lui plut au-dessous, convenant au sujet. De sorte qu'à la réserve de Sulpicie et de deux dames de ses amies qui s'entretenaient dans un cabinet proche de la chambre où cette compagnie était alors, il n'y eut personne qui n'écrivît son nom. Ainsi, Clélie, Plotine, Valerie, Clidamire, Berelise, Flavie, Cefonie, Salonine, et quelques autres femmes, écrivirent leurs billets aussi bien qu'Horace, Artemidore, Telane, Herminius, Amilcar, Sicinius, Acrise, Damon, Spurius, Anacreon, et quelques autres. Après quoi, on mit tous ces billets dans un vase et Anacreon faisant le tour de la compagnie comme il lui plût, sans qu'il fût permis de changer l'ordre qu'il tenait, il commença par Clélie qui trembla en prenant le billet qu'il fallait qu'elle prît, parce quelle appréhenda que ce ne fût le cœur d'Horace qui lui échût. Car encore que cela ne fût qu'une folie, elle sentait bien qu'elle aurait du dépit s'il sentait cette fausse joie. Horace au contraire souhaitait, du moins, que le cœur de Clélie pût venir entre ses mains de cette manière, et quoique ce jeu ne fût qu'une bagatelle sans conséquence, toutes les personnes qui avaient quelque intérêt caché, ne pouvaient s'empêcher d'avoir je ne sais quelle légère inquiétude, tant il est vrai que ceux qui aiment bien, s'inquiètent de peu de chose. Mais entre les autres, Clidamire et Berelise avaient quelque curiosité de voir à qui serait le cœur d'Artemidore. Clélie ayant enfin tiré le premier billet, trouva malheureusement le nom d'Horace, avec ces paroles au-dessous :

Je ne sais ce que la fortune fera de mon cœur, mais je sais bien ce que l'amour en a fait.

Clélie rougit après avoir ouvert ce billet, et voulut ne le montrer pas, mais l'ordre du jeu ne le permettant point, il fallut que la compagnie le vît, et qu'Horace eût la joie de voir que le hasard avait bien conduit son cœur. Artemidore ne put alors s'empêcher de craindre que le sien ne fût pas aussi heureux que celui d'Horace. Mais enfin, Anacréon ayant obligé Zenocrate de prendre un billet, il trouva que son cœur lui revenait, ce qui fit assez rire la compagnie, parce qu'il était accusé par toutes les belles de ne faire que prêter son cœur et de le retirer bientôt d'entre les mains de celles à qui il le laissait prendre. On voulut voir ce qu'il avait écrit au-dessous de son nom, mais il n'y eut pas moyen, car ayant dépit de la guerre qu'on lui faisait, il rompit son billet. Ainsi, il fallut qu'Anacreon continuât le jeu. Il présenta donc le vase qu'il tenait à Plotine, qui fut quelque temps sans pouvoir se

résoudre à choisir le billet qu'elle prendrait, pendant quoi Amilcar, Telane, Acrise et Sicinius, étaient en peine de deviner qui elle souhaitait de rencontrer, car on eût dit qu'elle voulait choisir le cœur qu'elle voulait prendre, quoiqu'elle n'y pût rien connaître. De sorte qu'Acrise qui aimait trop à parler pour se taire en cette occasion, se mit à la prier de toutes les manières dont on prie, quand on désire une chose ardemment, de laisser la liberté au hasard du jeu et de ne chercher point à choisir. Et Plotine seulement pour le faire taire, se hâta de prendre un billet, où elle trouva le nom de Sicinius, qui n'ayant pas suivi son humeur de parler peu en écriture comme en conversation, avait écrit ces paroles au-dessous de son nom :

C'est à la belle Plotine à disposer de mon cœur, et non pas à la fortune.

Plotine n'eut pas plutôt ouvert ce billet, qu'Amilcar, Telane et Acrise, furent en colère contre le hasard et ce qu'il avait plutôt favorisé Sicinius qu'eux. Acrise s'en plaignit avec une telle abondance de paroles, qu'on ne pensa jamais continuer le jeu. Pour Sicinius, il ne s'en fallut guère que sa joie ne fût muette, car il ne dit que quatre paroles pour la témoigner. Ensuite, Valerie tira son billet. Si le sort eût été équitable, elle eût sans doute tiré le cœur d'Herminius ou celui d'Émile, mais ce fut celui du vindicatif Spurius qui avait écrit ces paroles dans son billet :

Je défie la fortune de m'ôter à qui je me suis donné, puisque la haine et la jalousie ne l'ont pu faire.

Valerie rougit de dépit d'avoir rencontré ce billet, de sorte que cela servit à consoler Herminius et Émile de leur malheur, car encore que l'on puisse rougir obligeamment, les yeux d'un amant savent bien discerner une rougeur de dépit d'avec une rougeur favorable. Aussi Spurius connut-il, de même qu'Herminius et qu'Émile, de quelle manière la rougeur de Valerie devait être expliquée. Cependant, Anacreon ayant fait tirer un billet à Amilcar, il fit cent façons devant que de l'ouvrir. Il regarda toutes les belles l'une après l'autre, il s'arrêta pourtant à Plotine, et lui dit qu'il souhaitait passionnément que le billet qu'il tenait fut celui où elle avait écrit quelque chose. Mais à la fin l'ayant ouvert, il trouva que le hasard lui avait donné le cœur d'Anacreon, qui avait écrit ces paroles dans son billet :

Je ne sais à qui le sort me donnera, mais je sais bien que la joie est la véritable maîtresse de mon cœur.

— Ha ! mon cher Anacreon, reprit Amilcar par un transport qu'il ne put retenir, nous sommes rivaux, mais la maîtresse que nous servons est si douce, qu'elle se donne à qui la prend, ainsi nous n'aurons jamais de jalousie.

— Je suis fort aise de la déclaration que vous venez de faire, reprit Plotine en souriant, car comme votre maîtresse est assez de mes amies, je pourrai…

— Eh ! de grâce, interrompit Amilcar, ne me faites point la guerre de ce que j'ai dit, car enfin je n'aime la joie que parce que je la vois dans vos yeux, que je la trouve dans tous vos discours, que je la trouve encore à vous aimer, et à vous servir,

et que je sais qu'elle est toujours dans votre cœur ! Et si je la trouvais ailleurs, peut-être ne l'aimerais-je pas.
— Pour moi, reprit Anacreon qui parle sincèrement, j'avoue que je l'aime partout où je la trouve. »
Après quoi il obligea Artemidore à prendre un billet qui prit justement celui où Clidamire avait écrit ces mots :

Si je disposais de mon cœur, il ne serait jamais qu'à moi.

— Je vous assure Madame, dit Artemidore à Clidamire en abaissant la voix, qu'il a toujours plus été à vous qu'à moi, et qu'il y sera toujours plus qu'à personne du monde.
— Plût aux dieux que cela fût ainsi, reprit-elle, je n'irais pas à Préneste. »
Cependant Berelise qui n'entendait pas ce que ces deux personnes disaient, en eut de la jalousie et elle eut aussi du dépit de voir que le hasard avait donné le cœur de Clidamire à Artemidore. Étant néanmoins obligée de choisir un billet, elle se contraignit, et en tira un mais au lieu d'y trouver le cœur d'Artemidore qu'elle désirait, elle y trouva le sien que la fortune lui avait redonné, et ce qu'il y eut de particulier, c'est qu'elle en fut presque aussi fâchée que si Artemidore l'eût refusé. Ce prince voulut pourtant voir ce qu'elle avait écrit dans ce billet, où il trouva ces paroles :

Ce n'est point à la fortune à donner mon cœur.

— Vous avez raison Madame, lui dit Artemidore, et la plus précieuse chose du monde ne doit pas dépendre d'une capricieuse, qui fait toutes ses libéralités sans choix. »
Après cela, Anacreon fit tirer Émile, qui trouva le nom de Plotine avec ces paroles :

Prendra mon cœur qui voudra, mais j'entends qu'on me le rende toutes les fois que je voudrai.

— Pour moi Madame, lui dit Émile, qui ai toujours cru qu'on ne possède jamais bien ce que l'on peut perdre, je pense que je serai fort sage de n'accepter pas un présent que la fortune me fait malgré vous. Aussi bien ne pourrais-je jamais vous rendre cœur pour cœur, car je n'en avais plus dès que j'ai eu l'honneur de vous voir la première fois.
— Je reprends donc le mien fort volontiers, reprit Plotine, car c'est une chose dont on a toujours affaire, et qu'il est toujours plus commode d'avoir chez soi que chez autrui.
— Mais l'avez-vous du moins, reprit Acrise, et peut-on s'assurer sur la parole d'une personne qui ne parle presque jamais sérieusement, qui se divertit de tout, et qui

fait peut-être gloire de tromper ceux qui voudraient par mille services l'obliger seulement à souffrir qu'ils la servissent.

— Tout ce que vous dites est fort bien dit, reprit malicieusement Plotine, mais il est bon de n'en pas tant dire, en un temps où il y a encore tant de cœurs à prendre parti.

— Puisque je ne puis plus avoir un certain cœur que beaucoup d'autres que moi désirent, répliqua Telane, je ne me soucie pas trop que le jeu continue.

— Celui que je voulais étant aussi déjà et donné et rendu, ajouta Acrise, je me consolerai quand on ne le continuera pas, car dès qu'on n'a plus d'espérance, rien ne saurait plus être agréable.

— Si j'aimais autant à parler que vous, répliqua froidement Sicinius, je dirais ce que vous dites.

— En mon particulier, reprit Damon ce disciple de Pythagore, comme je ne crois pas que les cœurs aiment autant à changer de place que les âmes à changer de corps, je consens que l'on change de divertissement. »

Flavie, Salonine et le reste de la compagnie voyant bien que le plaisir de ce jeu-là était passé, puisque Berelise, Clidamire, Artemidore, Plotine et Amilcar avaient tiré leurs billets, dit à Anacreon qu'on le dispensait d'achever la distribution des cœurs qui restaient encore à donner, « Car aussi bien y a-t-il apparence, dit Themiste, qu'ils ne demeureraient pas où le sort les mettrait.

— Puisque cela est ainsi, dit Anacréon, nous laisserons aller les cœurs qui nous restent où il leur plaira. Mais comme j'aime fort les plaisirs qui en font naître d'autres, il faut que je fasse ce jeu d'une autre manière, et qu'au lieu de ces cœurs dont le sort a disposé, nous fassions des billets où il y ait des plaisirs et des peines, et que chacun s'engage à recevoir les uns, et à souffrir les autres.

— Pourvu qu'il y ait une dame de votre conseil, dit Clélie, je crois que la compagnie vous obéira sans répugnance.

— Je trouve ce que vous dites équitable, reprit Anacreon, et je m'engage de ne rien résoudre que de votre consentement.

— L'aimable Plotine, répliqua cette belle fille, est bien plus propre que moi à être de votre conseil, c'est pourquoi je vous conseille de la choisir.

— Quoique je ne sois pas digne d'occuper une place qu'on vous avait destinée, reprit Plotine, je ne laisse pas de la prendre si Anacreon le veut. »

Et en effet, cet illustre Grec s'étant mis auprès d'elle, lui dit son dessein. Après quoi, ayant fait de nouveaux billets avec Amilcar et Herminius, qui contenaient chacun un plaisir ou une peine, on les mêla et on les distribua, faisant promettre à toute la compagnie que chacun ferait exactement ce qui lui serait ordonné par son billet. Cependant, comme Artemidore s'était trouvé entre Berelise et Clidamire, il était assez embarrassé et il l'était d'autant plus que Themiste ayant engagé Berelise à lui parler, il était forcé de répondre à Clidamire qui lui dit les choses du monde les plus adroites et les plus touchantes. De sorte que comme un honnête homme a bien de la peine à faire le cruel, il répondait assez civilement et se contentait de détourner avec adresse une partie des choses qu'elle lui disait. Berelise qui avait l'esprit délicat et sensible et qui était aisée à fâcher comme une personne qui savait

bien aimer, eut du dépit et de la jalousie jusqu'à changer de couleur, et à ne répondre pas trop précisément à ce que lui disait Themiste. Cependant, Anacréon ayant distribué les billets, chacun ouvrit le sien et vit le plaisir qu'il devait avoir ou la peine à quoi il était condamné. Valerie étant la plus discrète à ouvrir celui qui était pour elle, vit qu'elle pouvait faire chanter une chanson à qui elle voudrait de la compagnie, Clélie trouva qu'elle était obligée de confier un secret à Anacreon, Themiste à dire son avis sur une question d'amour qu'Anacreon lui proposerait, Berelise à réciter des vers amoureux, Acrise qui parlait toujours tant à ne parler point le reste du soir, Sicinius qui haïssait tant à parler à conter toute sa vie, Clidamire à dire ce qu'elle haïssait le plus, Plotine à commander tout ce qu'elle voudrait à Amilcar sans qu'il lui pût désobéir, Artemidore à donner la musique dans le même jardin deux jours après, Telane de donner une belle collation aux dames avant la musique, Spurius à promettre de ne haïr personne, Émile de dire s'il était possible d'aimer sans désirs et sans espérance, Amilcar de conter une belle histoire amoureuse le soir de la collation, Herminius de faire une description de tous les divertissements de cette journée, car Anacreon conseillé par Amilcar, avait si bien conduit la chose que ce qui paraissait hasard ne l'était point en la plupart des billets distribués, excepté ceux du reste de la compagnie qui n'avaient rien qui convint à personne en particulier. Mais lorsque Valerie eut ouvert le billet qui lui permettait de commander à qui elle voudrait de chanter une chanson, Clidamire lui fit entendre qu'Anacreon chantait bien, de sorte que ce fût à lui qu'elle adressa la parole. « Comme il y a assez de gloire, lui dit-elle, à commander à ceux qui commandent aux autres, ne trouvez pas mauvais que je vous choisisse pour m'obéir, et que je vous commande de chanter,

— Et comme il n'y a rien de meilleur exemple, reprit-il, que de voir que ceux qui font les lois les observent, je vous obéirai sans peine. »

Et en effet, Anacreon chanta plusieurs couplets d'une de ses odes avec tant de grâce et tant de justesse, que comme l'air en était beau, elle plut même à ceux qui n'entendaient pas le grec, elle charma ceux qui entendirent les paroles car il feignait qu'il avait voulu accorder sa lyre pour chanter les hauts faits des héros, et que pensant l'avoir bien accordée, comme il avait voulu s'en servir, il avait trouvé qu'elle n'avait parlé que d'amour, si bien qu'essayant de chanter sur divers sujets les uns après les autres, il en revenait toujours à dire à la fin de chaque couplet :

Je ne puis chanter que l'amour.

Toute la compagnie voulut obliger Anacreon à chanter une seconde fois cette chanson, mais il dit que le billet de Clélie obligeant cette belle personne à lui confier un secret, il avait trop d'envie de le savoir pour s'amuser à chanter plus longtemps. Et en effet, s'approchant respectueusement d'elle, il fallut qu'elle lui parlât bas et qu'elle supposât un secret, car elle n'en pouvait pas dire un véritable à un homme qu'elle voyait pour la première fois. Mais comme Anacreon prenait plaisir à lui parler, il lui soutenait que ce qu'elle lui disait n'était point un secret, et voulut la mettre en nécessité de lui prouver que c'en était un. « Mais si je vous

disais tout haut ce que je vous ai dit, reprit Clélie, mon secret cesserait de l'être. Ainsi il faut s'il vous plaît, que vous le preniez sur ma parole. »

Cette raison ayant semblé bonne à la compagnie, Anacreon proposa à Themiste une question d'amour, afin qu'il en dit son sentiment. Il lui demanda donc s'il croyait que l'amour pût subsister durant une absence qu'on savait qui ne devait jamais finir, et si avec la certitude de ne devoir jamais revoir la personne qu'on aimerait, l'amour pourrait demeurer constante dans le cœur d'un amant et d'une maîtresse. « Car enfin, dit Anacreon, une absence éternelle est une espèce de mort en amour, qui me semble assez propre à la détruire.

— Ce que vous me proposez, reprit Themiste, ne peut pas trop aisément arriver, car on se flatte toujours de quelque espérance. Mais enfin il peut être en effet que deux personnes qui s'aimeront, verront si peu d'apparence de se revoir, qu'elle pourront croire qu'elles ne se reverront jamais, ainsi il ne pourra y avoir dans leur esprit nulle espérance de tirer jamais aucune satisfaction de leur amour. Cependant, je trouve que si un homme a le cœur véritablement touché, et que la personne qu'il aime lui rende affection pour affection, que ce soit le seul caprice de la fortune qui sépare ces deux personnes, sans qu'elles y contribuent rien de part ni d'autre, qu'elles voient dans leurs yeux une douleur effroyable en se séparant, et qu'elles soient absolument assurées de l'amour l'une de l'autre, je trouve, dis-je, que leur affection peut subsister malgré cette absence éternelle. La douleur d'être séparées diminuera sans doute, parce qu'il n'est pas possible de vivre toujours en chagrin. Mais l'amour ne passera pas. Elle demeurera pourtant moins sensible dans la suite du temps, mais toujours sera-t-elle encore assez forte pour empêcher qu'une autre passion ne la détruise, et pour faire qu'on n'aime rien que ce qu'on a aimé, quoique l'on n'espère nulle douceur de cette amour. Du moins trouvai-je dans mon cœur des sentiments qui me persuadent que je serais capable de cette espèce de fidélité, qui n'est assurément pas commune, car on voit assez souvent que les absences médiocres détruisent de grandes amours.

— Il y a même des gens, interrompit Plotine, qui dans les mêmes lieux où sont leurs maîtresses ont des absences de cœur pires que les autres.

— Mais enfin, reprit Themiste, pour achever de dire mon sentiment je suis persuadé qu'une violente amour ne passera point entièrement durant une longue absence, si une nouvelle passion ne la détruit, car il y a quelque chose de si doux à aimer quand on aime bien, que l'âme ne peut pas se résoudre de n'aimer rien, quand une fois elle a goûté la douceur de cette passion. Ainsi, il faut sans doute que ce soit une amour naissante qui en chasse une autre.

— Vous avez si bien satisfait à ce que je vous ai ordonné, reprit Anacreon, que si l'aimable Berelise s'acquitte aussi bien que vous de ce qui lui est commandé, elle récitera des vers bien amoureux.

— Du moins, dit-elle en rougissant, n'en réciterai-je pas beaucoup, car j'ai une mémoire aussi infidèle que d'autres ont le cœur. Mais puisqu'il ne m'est pas permis de n'obéir point, je vous dirai des vers que j'ai appris autrefois, qu'on disait qu'une femme avait faits pendant qu'elle avait cru qu'un amant qu'elle aimait recommençait d'aimer une première maîtresse qu'il avait eue, et qu'elle ne croyait pas digne de son amour. »

Et en effet, Berelise emportée par un sentiment jaloux, récita les vers qui suivent, qu'elle avait faits à Agrigente dans le plus fort de sa jalousie, et qu'elle n'avait jamais montrés jusqu'alors, de sorte qu'Artemidore fut bien surpris d'entendre ce qui suit :

Esclave malheureux d'une indigne maîtresse,
Si tu n'étais point amoureux,
À quoi bon faire tant de vœux,
Pourquoi montrer tant de tendresse ?
Mais afin de punir ton infidélité,
Va reprendre des chaînes,
Que l'on porte sans gloire et sans félicité,
Je rirai de tes peines,
Et bénirai le ciel de ta légèreté.

Berelise récita si bien ces vers en se tournant à demi vers Artemidore, qu'ils parurent assez amoureux à toute la compagnie. Clidamire en sourit malicieusement et Artemidore en fut affligé car il connaissait trop Berelise pour ne pénétrer pas dans son cœur. Mais ce qu'il y eut de bon, fut qu'Acrise qui aimait tant à parler, sans se souvenir que son billet lui imposait silence pour tout le reste du soir, ne put s'empêcher de faire une longue exclamation pour louer ces vers. Anacreon l'en ayant repris augmenta le temps de son silence jusqu'au lendemain à midi, après quoi Sicinius qui n'aimait pas les longs discours fut obligé de raconter toute sa vie pour satisfaire à son billet, ce qu'il fit de cette sorte : « Comme je ne crois pas qu'un homme puisse dire qu'il a vécu tant qu'il n'a point aimé, le récit de ma vie ne sera pas long car il n'y a que six mois que j'aime, depuis cela je n'ai eu autre chose à faire qu'à me plaindre de la rigueur de ma maîtresse, et qu'à tâcher inutilement de ne l'aimer plus. »

Après cela, Sicinius se tut, et ne laissa pas de faire voir par ce petit récit, que les gens qui parlent peu ont quelquefois autant d'esprit que ceux qui parlent beaucoup, car il se tira assez bien de l'embarras où l'on l'avait voulu mettre. Ensuite de quoi, Clidamire étant obligée de dire ce qu'elle haïssait le plus, répondit brusquement que c'était à n'être point crue quand elle disait la vérité. « Je pensais, reprit malicieusement Berelise, qu'il était plus fâcheux de n'être pas crue lorsque l'on disait un mensonge parce qu'en effet, il doit être assez fâcheux d'avoir inventé une chose qu'on ne peut faire croire.

— Berelise a assurément raison, reprit le Prince Artemidore, mais, ajouta-t-il, puisque je n'ai rien à faire qu'à promettre la musique quand les dames la voudront, je la promets avec plaisir.

— Je fais la même chose de la collation qui m'est ordonnée, ajouta Telane,

— Et pour moi, reprit Spurius, puisqu'on m'a obligé de promettre de ne haïr personne, je le fais à condition de manquer à ma parole, car je prévois bien que tant que j'aurai de l'amour, j'aurai de la haine.

— C'est donc à moi, reprit Émile en regardant Valerie, à dire si l'on peut aimer sans désirs et sans espérance. Mais comme il est, ce me semble, bien tard pour faire un long discours, il vaut mieux que je vous dise le sentiment d'un amant de ma connaissance, qui fit un jour des vers sur ce sujet-là, car en un endroit de cet ouvrage il dit :

Bannissez de l'amour les amoureux désirs,
Vous en bannirez les plaisirs.
Qui n'a point de désirs, n'a jamais d'espérance,
Et qui n'espère rien dans l'empire amoureux,
Est insensible ou malheureux,
Et plus malheureux qu'on ne pense.

Émile dit ces vers d'un air si passionné, que Valerie en changea de couleur et qu'Herminius en eut dépit. Il s'engagea pourtant à être l'historien de cette belle fête aussi bien qu'Amilcar de raconter l'histoire amoureuse, comme son billet l'y obligeait. Après cela, comme il était déjà tard, toute cette belle compagnie se retira. Sulpicie mena Clidamire et Berelise au lieu où elles devaient loger, et Herminius força Anacreon à aller loger chez la vertueuse Sivelia, qui était l'amie de tous les amis de son illustre fils, et qui aimait assez les gens de vertu pour bien recevoir un étranger qu'on lui assurait avoir du mérite. Pour Artemidore, il fut assez triste car il avait bien remarqué que Berelise avait de la jalousie sans en avoir nul sujet, puisqu'il n'avait pour Clidamire que la civilité dont un honnête homme ne se peut jamais défaire, et qu'il avait pour Berelise une fort tendre passion. Aussi eut-il une impatience étrange de pouvoir l'entretenir en particulier. Il ne lui fut pourtant pas aisé, car le lendemain il y eut grande compagnie chez Clidamire, et chez elle, ainsi il ne put faire autre chose que lui dire d'une manière assez interrompue, qu'il l'aimait toujours chèrement, et qu'elle avait tort d'avoir de la jalousie. Berelise rougit à ce discours, et ne pouvant s'empêcher de dire son premier sentiment, elle prit la parole et sans regarder Artemidore : « Vous feriez mieux, lui dit-elle, de dire que j'ai tort de vous aimer, que de dire que j'ai tort d'être jalouse, puisque cette cruelle passion est une suite infaillible d'une tendre amour. Car enfin, poursuivit-elle, j'ai l'esprit en un pitoyable état, si je suis généreuse je dois vous conseiller de me quitter et de vous mettre en état d'être une seconde fois trompé par Clidamire, puisqu'elle seule peut vous remettre en grâce auprès du Prince de Leonte, et que sans elle vous serez toujours exilé. Et si je suis les purs sentiments de mon âme, j'aimerais mieux vous voir en un éternel exil, que de voir Clidamire m'ôter ce qu'elle a perdu par sa faute et ce que j'ai mérité par une fidélité inviolable. Jugez après cela si je puis avoir l'esprit tranquille, principalement lorsque je vois que vous avez encore autant de civilité pour Clidamire que si elle n'avait point été infidèle.

— Mais est-il possible, reprit Artemidore, que vous puissiez concevoir qu'un honnête homme puisse être incivil à une femme, et à une femme qu'il a aimée et qui veut encore lui persuader qu'elle ne le hait pas ?

— Mais est-il possible, reprit brusquement Berelise, que vous compreniez qu'un véritable amant puisse innocemment avoir de la civilité pour une femme qui donne de la jalousie à la personne de qui il veut être aimé ? Cependant, ajouta-t-elle, comme je ne veux pas faire éclater ma douleur aux yeux de tant de personnes qui ne me connaissent point, je cacherai mes sentiments le mieux que je pourrai, et j'observerai les vôtres avec le plus de soin qu'il me sera possible, car à mon avis vous ne les connaissez pas vous-même. Tout de bon, ajouta-t-elle, vous aimez plus Clidamire que vous ne la pensez aimer, et vous m'aimez moins que vous ne croyez. Ainsi vous me faites une infidélité sans y songer.

— Eh ! de grâce, interrompit Artemidore, ne m'accusez point avec injustice.

— Encore une fois, répondit Berelise, vous ne savez pas bien ce qui se passe dans votre cœur, et vous ne vous souciez pas assez de ce qui se passe dans le mien. »

Comme Artemidore allait lui répondre, il vint beaucoup de monde qui les interrompit. Il recommença pourtant de lui parler, pour lui dire qu'il était parti de Clusium de peur d'y être reconnu par un homme que le Prince de Leonte avait envoyé vers Porsenna, si bien que la Princesse sa sœur, l'en ayant averti, il était revenu à Rome et que cette princesse s'était chargée de lui faire savoir ce qu'elle négocierait. Ensuite, Herminius étant arrivé avec Telane, dit à la compagnie qu'il fallait, en faveur de ce généreux Veientin, se hâter de faire la fête dont on était convenu, parce que les Veientins devant envoyer dans deux jours cette figure qu'ils avaient si opiniâtrement refusée, Telane serait obligé de s'en aller et ne pourrait obéir à ce que le hasard lui avait ordonné, puisque c'était lui qui devait donner la collation. Sulpicie étant arrivée un moment après avec Clélie, il fut résolu que ce serait le lendemain. Ainsi Telane se prépara à donner la collation, Artemidore à donner la musique, Amilcar à faire le récit où il était obligé. Il déclara pourtant qu'il ne se voulait point fier à sa mémoire ni à son éloquence, et que pour donner plus de plaisir à la compagnie, il lui lirait une histoire fameuse par le nom de celui qui y avait le principal intérêt, qu'il avait depuis quelques jours traduite de grec en langue romaine. D'abord, toute la compagnie voulait qu'Amilcar dît quelque aventure où il eût intérêt, mais Plotine ayant dit malicieusement, qu'étant obligé de raconter une histoire amoureuse il ne fallait pas qu'il parlât de ses propres amours puisqu'il ne savait pas aimer, on consentit à ce qu'il voulut et le lendemain les mêmes personnes qui avaient été de la première fête s'étant trouvées au même jardin où elle s'était faite, il fut résolu qu'Amilcar lirait l'histoire qu'il avait traduite, et qu'il la lirait devant la collation, et même devant la promenade, présupposant qu'après cela, cette lecture fournirait le sujet à la conversation le reste du jour. Si bien que toute cette belle troupe étant assise dans une salle magnifique dont la vue était fort agréable, Amilcar se plaça de façon qu'il pouvait facilement être entendu de tout le monde, et commença de lire l'histoire d'Hesiode, où quelques-uns croient qu'on a ajouté quelque chose depuis, dans les derniers siècles, à l'endroit de la prédiction d'Apollon. Quoiqu'il en soit, Amilcar commença de lire de cette sorte : « De grâce, interrompit Plotine, arrêtez-vous un peu, et me dites

si cet Hesiode n'est pas un grand poète que j'ai ouï-dire qui vivait il y a déjà plusieurs siècles ? Car si cela est, je vous avoue que j'aurai peine à m'intéresser sensiblement aux aventures de gens qu'il y a si longtemps qui ne sont plus.

— Pour moi, dit Clélie, je ne suis pas de votre humeur, car je sens bien que je pourrais presque pleurer pour des aventures pitoyables quand même je saurais qu'elles seraient inventées, pourvu qu'elles le fussent avec vraisemblance.

— Je ne suis pas de ce sentiment-là, répliqua Plotine, car ce qui s'est passé dans la ville où je suis me touche plus que ce qui se passe en Grèce, et ce qui arrive en mon siècle, fait plus d'impression dans mon cœur que ce qui est arrivé du temps de Romulus.

— Pour les choses que l'on voit de ses propres yeux, répondit Clélie, ou qui arrivent à des gens que l'on connaît, je tombe d'accord qu'elles touchent plus que les autres, mais quand il s'agit d'une histoire advenue à des gens qui ne sont point de votre connaissance, je soutiens hardiment qu'on doit être aussi touché d'une aventure arrivée en Grèce qu'à Rome, et qu'il n'y a point de distance de lieux qui ôte la sensibilité du cœur, ni point de siècle si éloigné que l'imagination ne rapproche assez pour donner de la pitié, car ce sont les choses en elles-mêmes qui touchent, et non pas précisément les lieux, ni les personnes, puisque tout ce que vous ne connaissez pas vous est égal et ne vous doit pas toucher plus d'une façon que de l'autre. Ainsi c'est la peinture que l'on vous fait de leurs passions qui vous attendrie le cœur, et s'il se trouvait quelqu'un qui pût bien inventer une histoire pitoyable, je vous défierais vous-même de résister à la pitié, car à mon avis plus on a d'esprit, plus on se laisse surprendre aux choses heureusement inventées.

— Pour savoir qui de vous deux a tort, reprit Herminius, il faut laisser lire Amilcar.

— Vous avez raison, répliqua Anacreon, car si l'aimable Plotine n'a point de compassion pour Hesiode, je la crois la plus cruelle fille du monde, quand même l'histoire qu'Amilcar en doit lire n'ajouterait rien à la vérité.

— Lisez donc, reprit Plotine en regardant Amilcar, car il n'est pas juste que je prive plus longtemps la compagnie du plaisir qu'elle attend d'une histoire que vous avez choisie pour la divertir.

— Vous vous souviendrez, du moins, reprit Amilcar, que je ne me suis engagé qu'à raconter une histoire amoureuse, et qu'ainsi plus il y aura d'amour à ce que je lirai, plus je satisferai à ma parole. »

Après cela, le silence de toute la compagnie ayant fait connaître à Amilcar qu'il fallait qu'il commençât de lire, il le fit de cette sorte :

HISTOIRE D'HESIODE

Hesiode était d'une naissance très illustre car ont assure qu'il était descendu d'Orphée aussi bien qu'Homère qui était son parent fort proche. En effet, on dit si particulièrement cette généalogie, qu'on ne peut croire que cela soit supposé. On dit qu'Orphée était fils d'Eaque et de la muse Calliope, qu'Orphée fut père de Drez et Drez père d'Eneleus, que de ce dernier vinrent successivement Iamonides, Philoterpe, Euphemus, Epiphrades et Menalopus. Ce Menalopus eut deux fils, Appelles et Ampelis. D'Appelles naquit Meon, qui étant allé à Smyrne épousa Eumetis, de laquelle il eut Homère. Ampelis au contraire, se maria à Cumes, et eut pour fils Dius, qui fut père d'Hesiode. On assure même que sa maison avait été fort riche, mais son père ayant été plutôt prodigue que libéral embarrassa si fort ses affaires, que ne pouvant plus continuer de faire la même dépense qu'il avait accoutumé de faire, il quitta Cumes d'Ionie où il demeurait, et passa en Beotie. Il choisit même plutôt la campagne que la ville pour son séjour ordinaire, et demeura à un bourg appelé Asera, dont la situation est infiniment agréable. Joint que Dius s'étant marié en ce lieu-là avec une fille assez riche qui se nommait Pysimede, s'y arrêta par intérêt autant que par inclination. Dès la première année de son mariage Hesiode vint au monde, et un an après Dius eut un autre fils appelé Perses, qui fut bien différent du premier, car Hesiode fût un grand et excellent homme, Perses fut le vrai modèle d'un méchant poète, stupide, fainéant, envieux et plein de vanité. L'enfance d'Hesiode fut toujours agréable, et son éducation fut même meilleure qu'il ne semblait qu'elle le dût être à la campagne. En effet, Dius ayant fait amitié particulière avec un grand prêtre des muses au mont Helicon, lui laissa le jeune Hesiode pour quelques années. Si bien que comme cette fameuse montagne qui n'est pas fort éloignée de celle du Parnasse, est particulièrement consacrée à Apollon et aux muses, tout ce qu'il y a de gens célèbres en Grèce, y vont au moins une fois en leur vie. Et comme tous les lieux d'un grand abord ont plus de politesse que les autres, Hesiode eut l'esprit galant et poli dès sa plus tendre jeunesse. On lui voyait de la hardiesse et de la discrétion et ce qui est toujours un bon signe dans l'esprit d'un enfant, une curiosité universelle de se faire expliquer tout ce qu'il n'entendait pas. Il aimait même assez à se promener quelquefois seul, quoiqu'il eût l'esprit assez libre. Il était bien fait, il était civil, il était même agréable en conversation, mais jusqu'à dix-huit ans, il n'avait pas songé qu'il pût jamais s'occuper à faire des vers, quoiqu'il fût en un pays consacré aux muses. Et en effet, les plaisirs d'Hesiode en ce temps-là, semblaient assez opposés à la poésie, car il aimait plus la chasse que l'étude, quoique comme je l'ai déjà dit, il eût eu dès son enfance une curiosité universelle qui lui avait toujours fait demander la raison de tout ce qu'il avait vu. Étant donc justement dans cet âge où le cœur des jeunes gens n'est encore déterminé à rien, où il le peut déterminer à tout, et où le vice et la vertu semblent disputer à qui le possédera, Hesiode au retour de la chasse, fut s'asseoir au bord de cette fameuse fontaine d'Hippocrene qui est au bas d'Helicon qu'on dit qui sortit d'un rocher d'un coup de pied que lui donna Pegase, et qui est célèbre par cette vertu merveilleuse qu'on lui attribue, d'inspirer à ceux qui en

boivent la facilité de faire des vers. Hesiode étant donc un peu las de la chasse où il avait été, et trouvant un ombrage fort agréable auprès de cette fontaine, s'y assit et s'appuyant contre un arbre, il se mit à rêver avec assez de plaisir au murmure de la fontaine et au bruit des feuilles qu'un petit vent frais agitait, car c'était précisément en la saison des roses où les zéphyrs sont les plus agréables et où l'on était prêt de célébrer à Helicon, la fête des Amours qu'on y célèbre de cinq ans en cinq ans aussi solennellement que celle des muses, pour faire entendre que comme l'amour ne saurait se passer des muses, les muses ne sauraient se passer de l'Amour. Hesiode s'entretenant donc de cette sorte, sans avoir ni grande joie ni grande douleur, ni nul objet particulier qui occupât son esprit, ni qui réveillasse son imagination, il vint insensiblement à rêver si fort, qu'il ne savait plus ni ce qu'il entendait, ni ce qu'il voyait, ni ce qu'il pensait. Si bien que s'assoupissant peu à peu, il s'appuya négligemment contre l'arbre et s'endormit. À peine eut-il les yeux fermés, que son imagination conduite par les dieux, lui fit voir un objet admirable et surprenant, car en un instant, Hesiode vit, ou crut voir, toutes les muses à l'entour de lui telles qu'on les dépeint, c'est-à-dire avec des habillements de nymphes, des robes volantes, des cheveux épars, des guirlandes de fleurs sur la tête, et divers instruments à la main, selon les diverses choses qu'elles ont inventées. Hesiode vit donc tout d'un coup cette troupe à l'entour de lui et entendit un si doux concert, qu'il en fut charmé. Il crut même voir plusieurs petits Amours entre ces muses, qui cessant de se jouer pour les entendre, les écoutaient attentivement. À la fin, la musique ayant cessé, Calliope s'avançant vers lui après en avoir eu le consentement de ses compagnes, lui parla à peu près de cette sorte, si toutefois il est permis d'imaginer comment les muses parlent :

« À quoi penses-tu Hesiode, ne crains-tu pas que les dieux ne te demandent compte de l'esprit qu'ils t'ont donné ? Qu'en as-tu fait depuis que tu es au monde, n'as-tu point de honte de demeurer au mont Helicon, d'être voisin de la montagne où nous avons pris naissance, d'être si près du Parnasse et de dormir au bord d'Hippocrene, sans avoir jamais songé à faire des vers ? Penses-tu que les dieux t'aient donné de l'esprit, de la mémoire, de l'imagination, et du jugement pour ne les occuper à rien ? Réveille-toi de cet assoupissement où la paresse te tient encore, pense que la vie des hommes est trop courte pour s'en contenter et qu'il n'y a rien de si doux que de s'acquérir soi-même l'immortalité. Regarde donc quelle est la gloire qui t'attend si tu crois les conseils que nous te donnons, et pour t'encourager à les suivre sache que si tu le veux, on parlera de toi dans tous les siècles et parmi toutes les nations, et que tu seras universellement reconnu pour le père de tous les poètes qui naîtront dans toute l'étendue du monde. Ne t'imagine pas que ce que nous te disons soit peu de chose, car je puis t'assurer sur la parole d'Apollon qui fixait l'avenir, que ceux qui sont descendus ou qui descendront dans la suite des temps, des plus grands rois ou des plus illustres héros ne seront pas si fameux que le seront ceux qui te suivront. Mais afin de t'en donner une légère idée, redouble ton attention, suis-moi sur le haut du mont Helicon, regarde bien tout ce que je t'y montrerai, écoute avec respect les grandes choses que je m'en vais t'apprendre, et crois que tout ce que je te dirai ne peut manquer d'arriver, car les livres les plus secrets du destin sont toujours ouverts à Apollon, de la part de qui je te parle. »

Après cela, Hesiode crut qu'on le transportait sur le haut du mont Helicon, et que de là découvrant ce qui semblait toute la Grèce, il voyait le plus bel objet qu'il eût jamais vu. Mais quoiqu'il crût être fort élevé, il voyait les objets les plus éloignés aussi distinctement que s'ils eussent été fort proches, car quand on ne voit les choses qu'en imagination, on les voit aussi bien de loin que de près. En ce lieu-là, sous un grand laurier qui faisait un bel ombrage, Calliope toute seule lui apparue encore, et lui adressant la parole avec un air majestueux et plein de douceur et de charmes :

« Élève ton esprit, Hesiode, lui dit-elle, reçois avec respect la grâce qu'Apollon te fait, de te rendre capable de pénétrer dans l'avenir, et de pouvoir jouir de la véritable gloire qui ne se trouve jamais qu'après la mort, et qui par conséquent n'est guère sensible durant la vie. Mais pour faire que tu en jouisses pleinement, il faut que je te fasse une peinture de la poésie, que je rappelle le passé, et que pénétrant dans l'avenir, je te fasse connaître ce que nul autre que toi ne saura pendant ton siècle. Comme ceux qui voudraient montrer un grand fleuve à un étranger n'iraient pas le prendre trop près de sa source parce qu'il semblerait trop petit, de même, en voulant te faire voir le progrès de la poésie, il ne faut pas aller jusqu'à son origine, joint qu'elle est effectivement fille du ciel, et qu'ainsi je ne pourrais te conduire jusqu'au lieu de sa naissance. Il suffit donc de te dire que c'est le langage des dieux, et que l'amour et la gloire l'ont mise en usage parmi les hommes. Que sans elle, les héros mourraient sans récompense, que leurs noms mourraient bientôt après eux, que les amants soupireraient sans plaisir, et que l'art de se rendre immortel en immortalisant les autres serait inconnu au monde. Après cela, regarde toute la Grèce comme le premier lieu où la poésie a commencé d'être célèbre, et d'où elle plaira successivement aux autres parties du monde.

Ne vois-tu pas une femme de bonne mine à la porte du temple de Delphes ? C'est Phemonoé, la première prophétesse de ce temple, qui a inventé la plus belle manière de vers, car par un privilège accordé aux femmes, on peut dire qu'elles ont plus de part à la poésie que les hommes, puisque si elles ne font des vers elles inspirent, du moins, le désir d'en faire.

Ne vois-tu pas auprès d'elle ce jeune homme qui joue de la lyre ? C'est le fameux Amphion qui ajouta trois cordes à cet instrument afin qu'il y en eût sept, n'y en ayant eu que quatre auparavant. L'on dit encore que les pierres attirées par son harmonie s'était rangées l'une sur l'autre pour bâtir le mur de Thebes, mais la vérité est qu'il devint si considérable parmi les Thebains, qu'il leur persuada facilement de clore leur ville.

Regarde un peu plus à droite, et tu verras un homme vénérable. C'est le plus ancien de trois poètes qui portent ou qui porteront le nom de Linus, et c'est le premier à qui Apollon a bien appris les mesures et les nombres des vers. Il fit un poème du monde qui lui acquit tant d'honneur, que quelques-uns l'ont appelé fils d'Apollon, et en effet, son nom sera célébré par plusieurs poètes grecs qui feront des hymnes sur sa mort et particulièrement par la fameuse Sapho de Mytilene, que je te ferai voir tantôt.

Cependant, regarde celui qui t'apparaît si beau, si triste et la lyre à la main. C'est Orphée, dont tu es descendu, qui sut charmer l'Enfer et retirer Eurydice des ombres

de la mort par la douceur de son chant, et qui ne pouvant s'empêcher de regarder la personne aimée pour un moment, la reperdit pour toujours. Cet excellent poète a composé trente-neuf poèmes, mais le temps les dérobera à la postérité, à la réserve d'un livre d'hymnes pour les dieux et d'un traité de pierres précieuses, dont il restera des fragments qui seront conservés d'âge en âge, et enfin l'on saura en général qu'il aimait à traiter des sujets graves, comme du monde, des astres, et de la morale.

Celui que tu vois ensuite est Musée, à qui Orphée avait adressé plusieurs de ses ouvrages, et à qui il laissa sa lyre en mourant. C'est lui qui a fait le beau poème de Leandre et d'Hero, quoique dans la suite des temps quelques-uns le voudront donner à un autre Musée.

Après cela, regarde Melesigene qui est ton parent, et que tu dois vaincre à Chalcis. Je ne te dirai rien de sa race, et du lieu où il est né car tu le sais bien, mais je t'assurerai qu'il sera si célèbre que dans la suite des temps, sept ville s'attribueront l'avantage de l'avoir vu naître, c'est-à-dire Smyrne, Rhode, Colophone, Salamis, Chios, Argos, Athènes. Il sera aussi pauvre des biens de la fortune, qu'il sera riche des dons de l'esprit. Il fera plusieurs voyages et sera presque toujours malheureux. Il cessera de se nommer Melesigene et s'appellera Homère, parce qu'il deviendra aveugle. Après cet accident il deviendra si pauvre, qu'il sera contraint durant longtemps de demander l'aumône. Il trouvera pourtant des amis charitables qui l'assisteront, et les dieux mêmes feront un miracle pour l'amour de lui, car des matelots ayant refusé de le mettre dans leur vaisseau qui s'en ira à Chio, seront accueillis d'une si grande tempête, que s'imaginant que ce sera parce qu'ils auront refusé Homère, ils retourneront au rivage pour le prendre. Et en effet, ils feront leur voyage heureusement après l'avoir repris. À la fin, Homère se verra un peu plus heureux. Il se mariera même et aura deux filles, et ce sera alors qu'il fera un ouvrage qu'il appellera l'Odyssée, et un autre qu'il nommera l'Iliade. Le dernier sera plus admiré que l'autre dans les premiers siècles qui le suivront, mais aux derniers temps on en jugera plutôt au contraire, et dans la vérité, ils seront tous deux dignes des plus grandes louanges. Homère pour reconnaître ceux dont il aura été assisté, les introduira dans ses ouvrages afin d'immortaliser leur vertu. En effet, Phemius son beau-père et son premier maître, trouvera sa place en l'Odyssée. Mentor y sera hautement célébré, il parlera aussi avantageusement de Mentes, et n'oubliera pas même un simple artisan qui le retirera quelque temps chez lui. Ainsi, il donnera un témoignage héroïque de reconnaissance, dans un siècle qui aura été ingrat à sa vertu. Mais la postérité rendra, du moins, justice à son mérite, et reconnaîtra qu'Homere aura eu un grand et merveilleux génie avec un caractère naturel facile et agréable. Ce sera lui qui inventera de commencer une histoire par le milieu, afin de suspendre l'esprit des lecteurs, et de leur donner quelque agréable inquiétude. Ce sera lui aussi qui introduira cette merveilleuse diversité de caractères, en quoi il ne sera surpassé par personne. Aussi sera-t-il admiré par les plus admirables esprits de la Grèce, et reconnu dans tous les siècles pour un poète digne d'être imité en quelque chose, presque par tous les autres. Juge donc quelle gloire sera la tienne, d'avoir vaincu un homme dont le nom sera célèbre tant qu'il y aura de la raison parmi les hommes !

Jusqu'ici je t'ai parlé du passé et du présent. Et il faut commencer par l'amoureux Mimnermus à te faire connaître l'avenir. Ne vois-tu pas à son air et à sa mine, qu'il ne pourra chanter que d'amour ? En effet, ce sera lui qui inventera la plainte élégie pour la belle Nanno sa maîtresse qui par la douceur de sa voix, lui inspirera la douceur de ses vers. Cependant, les ouvrages de cet excellent homme mourront et ne vivront plus que dans les ouvrages des autres, mais on ne laissera pas de juger qu'il fallait que ce fût un esprit très délicat et très amoureux. »

Après cela, Hesiode crut voir seulement tout le Péloponnèse, la mer qui l'environne et particulièrement le cap de Tenare. Et sur cette mer assez près de ce cap un homme bien fait, porté sur un dauphin, jouant d'une lyre, et regardant tantôt le rivage et tantôt le ciel, comme s'il eût remercié les dieux de quelque grâce. Ensuite de quoi, Calliope recommençant de parler :

« Celui que tu vois, dit-elle, est le fameux Arion qui inventera la manière des vers tragiques et des chœurs ; qui sera prêt d'être tué par les matelots d'un vaisseau pour avoir son argent et qui ayant obtenu d'eux la permission de chanter quelques vers sur sa lyre, les chantera si bien que la douceur de son chant attirera plusieurs dauphins à l'entour du navire, si bien qu'Arion s'abandonnant à eux, se jettera dans l'eau, sera reçu par un de ces dauphins qui le portera au rivage. Ainsi, Arion trouvera plus d'humanité parmi les poissons que parmi les hommes. »

Ensuite, tous ces divers objets s'effaçant, Hesiode vit une île, et sur le haut d'un rocher une femme brune de médiocre taille et de médiocre beauté. Elle avait pourtant les yeux vifs et pleins d'esprit, et la taille assez bien faite.

« Celle que tu vois, dit alors Calliope à Hesiode, est la fameuse Sapho de Mytilene, qui sera célèbre dans tous les siècles par la beauté de ses vers, principalement par un certain caractère amoureux et passionné qui sera presque inimitable. Elle inventera l'usage de l'archet sur la lyre, qui perfectionnera le son. Elle aimera un infidèle qui sera cause de sa mort, mais quoique presque tous ses ouvrages doivent périr, son nom vivra pourtant éternellement. Elle sera nommée la dixième muse, et d'âge en âge, on lui fera de nouveaux honneurs.

Mais c'est assez parlé de cette illustre Lesbienne, regarde donc Alcée qui vivra de son temps. Ne vois-tu pas qu'il a l'air d'un homme de qualité ? En effet, sa naissance sera fort noble, il commandera même les armées de Mytilene, avec son frère Antimenide. Mais un des sept sages de Grèce nommé Pittacus, s'emparera de la tyrannie et les chassera, de sorte qu'Alcée excellent poète lyrique, ayant l'esprit irrité commencera d'écrire contre lui et en général contre la tyrannie et contre les tyrans, et il fera des vers qu'on appellera "vers séditieux". Ses ouvrages auront de la gravité et de la force, il descendra quelquefois aux jeux et à l'amour, et y réussira fort bien, quoique plus excellent pour les autres choses. Il aura l'âme si passionnée, qu'il voudra même immortaliser une petite marque que la personne qu'il aimera aura à un pied, mais il aura le malheur de tomber entre les mains de Pittacus, qui se contentant du pouvoir de se venger le renverra sans lui faire mal et confirmera par cette belle action l'avantage qu'il aura de porter le glorieux nom de sage. »

Après cela, Hesiode ne vit plus Alcée, et vit un homme masqué dans un chariot qui allait et venait au milieu d'une grande place d'Athènes, environné de peuple.

« Celui que tu vois, dit alors Calliope, est Thespis, qui jouera lui-même les tragédies qu'il composera. Il sera le premier célèbre pour cette sorte d'ouvrage.

Ensuite, ne vois-tu pas un homme qui a l'air assez enjoué ? C'est Epicharmus qui naîtra en Sicile, et qui le premier fera des comédies qui périront par le temps, après avoir servi de modèle à ceux qui suivront.

Regarde encore deux poètes à la mine grave qui marchent ensemble. L'un est Theognis qui le premier abandonnant les fictions poétiques, écrira des préceptes de morale en vers. Il mêlera pourtant de l'amour à ses ouvrages, et même de l'amour un peu libre. L'autre est Phocilide de Milet, encore plus sérieux, qui écrira aussi des choses morales pleines d'instruction, et tirera de la plupart de ses sentences des livres de certaines femmes qui s'appelleront Sibiles. Il sera imité un jour par un poète français, dont les vers seront durant fort longtemps les premières leçons de vertu pour les jeunes enfants de sa nation. Ils commenceront leurs ouvrages l'un et l'autre, en recommandant de révérer la puissance divine, d'honorer ses parents, et de juger avec justice, de crainte d'un autre jugement qui attend les bons et les méchants.

Vois-tu après un homme bien fait qui est aveugle ? C'est Stesichore sicilien, poète lyrique, qui approchera de la grandeur d'Homere. Il est vrai qu'on lui reprochera d'être trop abondant mais il ne restera pourtant de lui que sa réputation. Lorsqu'il sera encore au berceau, un rossignol ira chanter sur sa bouche. Il perdra la vue pour avoir mal parlé d'Hélène, et la recouvrera après dès qu'il aura fait un ouvrage à sa louange qu'il appellera Palinodie.

Mais après t'avoir montré Stesichore seul, il faut que je te le montre en compagnie. Ne vois-tu donc pas huit hommes et une femme ? Ce sont neuf poètes lyriques qu'on mettra ensemble à cause des neuf muses. Le premier sans comparaison sera Pindare, dont je te parlerai ensuite, et tu peux voir les autres à l'entour de lui qui sont : Simonide, Stesichore, Ibycus, Alcman, Bachylide, Anacreon, Alcée, et Sapho qu'on appellera aussi la dixième muse comme je te l'ai déjà dit.

Mais pour ne te parler présentement que de Pindare, lorsqu'il sera au berceau, les abeilles feront leur miel dans sa bouche. Ne vois-tu pas qu'il s'est séparé de ceux qui l'environnaient et qu'il y a seulement auprès de lui une fort belle fille qui a une couronne sur la tête ? C'est Corinne, qui aura la gloire de le vaincre cinq fois publiquement, et de remporter le prix de mieux faire des vers que lui. Il sera pourtant un poète de premier ordre au jugement des plus grands poètes qui le suivront. Il sera si élevé, qu'à peine le pourra-t-on suivre. Son style sera magnifique, pur et chaste, et véritablement digne d'entretenir les princes et les rois. Il aimera surtout à chanter les louanges de ceux qui auront été vainqueurs aux jeux Olympiques. Cependant, comme je te l'ai déjà dit, Corinne le vaincra cinq fois. Les uns diront que ce sera parce qu'étant fort belle, ses vers en paraîtront plus beaux, les autres que se servant du langage Æolien, et Pindare du Dorique qui ne sera pas si élégant, cela lui donnera de l'avantage. Mais pour te découvrir une vérité qui ne sera jamais sue que de toi, c'est qu'il en sera amoureux et qu'il prendra plaisir à s'en laisser vaincre. Ce n'est pas que cette femme ne doive être si admirable pour ses vers que les Tanagriens lui élèveront une statue. Elles donnera même d'utiles conseils à Pindare, car comme il se vantera un jour lui-même en la présence de Corinne, elle le raillera

agréablement et lui dira qu'il ne saura rien faire, puisqu'il ne saura rien feindre, lui soutenant fortement qu'il faut qu'il y ait de la fiction dans la belle poésie. Pindare voulant ensuite profiter de ce qu'elle lui aura dit, lui portera quelques jours après un ouvrage tout rempli de fictions entassées, mais cette belle fille le raillant encore ingénieusement, et le regardant avec un souris moqueur, » Il les faut semer avec jugement, lui dira-t-elle, et non pas les jeter à pleines mains comme tu viens de faire. » Et en effet, Pindare profitera si bien de ses conseils, qu'il fera l'admiration de son siècle et de ceux qui le suivront. Le plus fameux conquérant du monde l'estimera à tel point qu'après avoir pris Thebes, il se fera montrer la maison que Pindare aura habitée pour la défendre du pillage, et il conservera aussi les biens d'un autre Pindare, à cause du nom seulement. Il sera même heureux en mourant, car après avoir demandé aux dieux ce qu'il y a de plus doux en la vie, il aura l'avantage de mourir sans douleur, endormi sur les genoux d'une personne qui l'aimera, en regardant des spectacles publics. Ensuite de quoi, on lui élèvera une statue.

Après cela, vois-tu un homme beau, bien fait, et de bonne mine, qui a une couronne de fleurs sur la tête, et un très beau vase à la main, qui est auprès d'une table bien couverte et environnée de gens qui dansent ? C'est le fameux Anacreon, le grand protecteur de la joie et des festins.

« Eh de grâce ! interrompit alors Anacréon, laissez-moi voir si vous ne m'avez point ajouté malicieusement à tant de poètes qui m'ont apparu aussi bien qu'à Hesiode depuis que vous lisez.

— Sincèrement, reprit Amilcar, je n'y ai rien changé en traduisant cet endroit-là, et je m'engage à vous faire voir tout ce que je vais lire dans l'original grec.

— Laissez, laissez lire Amilcar, reprit Plotine, car peut-être apprendrons-nous là ce que vous ne voulez pas dire !

— En effet, ajouta Valerie, j'ai su par Berelise et par Clidamire, que vous ne voulez point conter vos amours,

— Il est vrai, dit Anacréon, que je n'aime pas à aller dire mes aventures amoureuses, aussi est-ce pour cela que je crains qu'Amilcar lise cet endroit, car je n'aimerais pas que Calliope vous allât découvrir tous mes secrets.

— Ne craignez rien, reprit Amilcar, une muse ne parle jamais indiscrètement, et le traducteur est assez adroit.

— Lisez donc, reprit Anacreon. »

Et en effet, Amilcar recommença de lire de cette sorte, en reprenant ce qu'il avait déjà dit d'Anacreon :

« Après cela, vois-tu un homme beau, bien fait, et de bonne mine, qui a une couronne de fleurs sur la tête, un très beau vase à la main, qui est auprès d'une table bien couverte et environnée de gens qui dansent ? C'est le fameux Anacreon, le grand protecteur de la joie et des festins. Il aura un esprit galant, enjoué, délicat et naturel. Ses odes dureront autant que l'empire des belles lettres durera. Il inventera une sorte de vers qui portera son nom, il fera des élégies, il chantera les amours de Circé et de Penelope, amantes d'Ulysse, mais cet ouvrage périra et il sera enfin un

des plus célèbres poètes de toute la Grèce. Il aimera de toutes les manières dont on peut aimer, sa principale maîtresse se nommera…

— Eh de grâce ! interrompit encore une fois Anacreon, ne la nommez point.

— Il faut bien que je la nomme, reprit Amilcar, car Plotine me fait signe de continuer de lire. »

Et en effet, il reprit ainsi :

« Sa principale maîtresse se nommera Euripile. La postérité croira pourtant qu'il aura aimé plus ardemment deux autres personnes. Il sera fort aimé du Prince de Samos appelé Polycrate. Il lui donnera un jour deux talents, mais Anacreon les lui rendra deux jours après, et lui dira pour le refuser sans incivilité qu'il a été deux nuits sans dormir pour penser à quoi il les emploierait et qu'il ne veut point être récompensé par une chose qui ne donne que des soins peu agréables. Dans sa première jeunesse, au retour d'un grand festin, il rencontrera une nourrice tenant un enfant entre ses bras. Il la poussera si rudement, que cette femme irritée priera les dieux qu'il puisse un jour autant honorer son enfant qu'il vient de le mépriser, et en effet, cet enfant donnera un jour de l'amour à Anacreon. Il inventera une manière de lyre de vingt et une cordes, et il mourra par un accident peu redoutable au milieu d'un festin à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et jouira, après sa mort, d'une gloire immortelle.

— Quel que soit l'accident qui me fasse mourir en cet âge-là, interrompit Anacreon, je crois que je ne m'en dois pas mettre en peine, mais quoique Calliope en ait dit, je pense que je ne ferai pourtant pas trop mal de songer toujours à m'empêcher de mourir jeune !

— Pour moi je n'ai garde de vous contredire, répliqua Plotine, car outre que je trouve que vous avez raison, c'est que j'ai assez d'envie qu'Amilcar continue de lire, et de me faire connaître ceux qui vous doivent succéder, et de voir si Rome n'aura point de poète assez célèbre pour obliger Calliope à en parler. »

Après cela, Amilcar recommença de lire de cette sorte :

« Vois-tu ce vieillard à tête chauve au milieu d'une campagne, et au-dessus de lui un grand aigle qui tient une tortue à son bec ? C'est Æschyle athénien. Il sera le premier qui publiera des tragédies. Il ajoutera beaucoup aux ornements du théâtre, et pour la première fois établira cette maxime de ne point ensanglanter la scène. Il composera quatre-vingt-dix tragédies et vaincra vingt-huit fois, mais étant déjà fort vieux, il sera vaincu par Sophocle fort jeune, ce qui lui fera tant de dépit qu'il quittera la Grèce et s'en ira en Sicile. Il sera sublime, grave, magnifique dans ses expressions, quelquefois jusqu'à l'excès, mais souvent rude et peu poli. Aussi les Athéniens permettront-ils, dans les siècles suivants, aux poètes de corriger les Tragédies d'Æschyle et de le faire après cela passer pour nouvelles, et d'en obtenir même des prix. Cependant, le fameux Lycurgue le législateur, estimera si fort ses ouvrages et ceux de Sophocle, qu'il les fera garder dans les archives publiques et qu'il fera dresser des statues de bronze à l'un et à l'autre. Æschyle sera menacé de mourir d'un coup à la tête, si bien que pour éviter ce malheur, il aimera fort à se promener en pleine campagne, mais les dieux le puniront d'avoir l'audace de vouloir résister au destin, car un grand aigle tenant une tortue et prenant la tête chauve d'Æschyle pour une pierre, la laissera tomber pour la casser. Ainsi en

pensant éviter la mort, il la trouvera après avoir eu la douleur de s'entendre reprocher par le jeune Sophocle, que quand il faisait bien, il ne savait pas pourquoi.

Après cela, regarde Sophocle le vainqueur d'Æschyle et de beaucoup d'autres. Ne connais-tu pas à son air qu'il sera porté à l'amour ? En effet, Theoride et Archippe seront célèbres pour avoir été ses maîtresses. Il sera le plus grand des poètes tragiques. Ses ouvrages auront une beauté et une élégance incomparable. Tout y sera exact, poli et achevé. Il y aura même de la douceur et de l'élévation, quelques-uns lui voudront comparer Euripide, dont je vais te parler ensuite, mais la plus saine opinion sera pour Sophocle. Quelques-uns le surnommeront l'abeille, voulant dire qu'il ne prendra que la fleur des choses, et quelques autres la sirène, parce qu'il attachera fort l'esprit de ceux qui verront ses ouvrages. Dans son extrême vieillesse, ne songeant plus qu'à travailler pour acquérir de la gloire, et négligeant ses affaires domestiques, un de ses enfants l'accusera de folie et voudra lui ôter la disposition de son bien, mais il fera voir aux juges un très bel ouvrage où il sera alors occupé, de sorte qu'il s'en faudra peu que l'accusateur ne soit déclaré fou, plutôt que l'accusé. Il fera vingt-six tragédies, et vaincra en vingt-quatre, mais à la fin il mourra de joie après avoir vaincu encore une fois dans sa dernière vieillesse, ayant l'avantage de conserver toute la beauté de son esprit jusqu'à la fin. Car quelqu'un lui disant : « Tu es malheureux Sophocle de ne plus connaître l'amour », il répondra galamment : « Je m'estime fort heureux au contraire, d'être échappé de sa tyrannie comme de celle d'un maître insolent et furieux. »

Mais il est temps de te montrer Euripide. Ne vois-tu pas un homme environné de plusieurs soldats qui le remercient ? C'est celui dont je te parle. Il a, comme tu vois, l'air fier, mélancolique et superbe. Sa naissance ne sera pourtant pas grande, et il naîtra dans la pauvreté mais il aura de l'audace et de la fierté. Il est vrai que son mérite la soutiendra bien. Dans sa première jeunesse, il vaincra plusieurs fois aux lieux où il y aura des prix pour les exercices du corps. Ensuite, il fera grand nombre de tragédies, dont il y en aura huit de satyriques. Il vaincra quinze fois sans qu'on puisse presque voir nulle marque de joie dans ses yeux. En effet, Euripide ne rira presque jamais, et l'on ne saura s'il aimera ou s'il haïra les femmes, tant il paraîtra concerté en toutes ses actions. Sophocle lui reprochera pourtant de ne les haïr qu'au théâtre. Le peuple le priera un jour de changer un vers, mais il répondra qu'il écrit pour enseigner le peuple, et non pas pour être enseigné par lui. Il travaillera quelquefois avec peine, et un poète lui reprochera qu'il n'aura fait que trois vers en trois jours. « Je l'avoue, lui répondra-t-il, et vous en avez fait cent, mais vos cent vers ne dureront pas trois jours, et mes trois vers dureront non seulement trois cents ans, mais jusqu'à l'éternité ! » En effet, Euripide aura une si grande réputation, qu'après que les Athéniens auront été vaincus sous Nicias et Gilippus, les Siciliens qui seront leurs vainqueurs donneront la vie à plusieurs prisonniers, seulement parce qu'ils sauront des vers d'Euripide dont ils seront si charmés, qu'ils se les feront continuellement réciter afin de les apprendre, et donneront la même liberté à ceux de qui ils les auront appris. Il y en aura aussi quelques-uns qui demeureront en Sicile, et qui s'enrichiront à réciter ces vers que tout le monde admirera. Mais pour les autres qui retourneront à Athènes, tu les vois à ses pieds le remercier comme leur libérateur, et le laisser tout surpris de cette glorieuse aventure. Il aura la gloire

d'être grand ami de Socrate, qui sera à l'avenir le modèle de tous les sages, et il aura même la générosité de lui donner des marques de son amitié après sa mort, d'une manière fort ingénieuse. Mais enfin, Euripide aura le malheur de découvrir que sa femme lui sera infidèle et qu'elle aimera un comédien. Si bien que craignant la raillerie des poètes comiques, il quittera sa patrie, s'en ira en Macédoine, où il sera favori du Roi Archelaus. Dès qu'il y sera, un de ces poètes qui ne font jamais de vers que pour demander, et dont il y aura toujours dans toutes les Cours des princes, demandera quelque chose d'assez précieux au Roi de Macédoine, mais ce prince ingénieux à refuser et à donner, commandera qu'on donne à Euripide ce que l'autre lui aura demandé, « Car, dira-t-il à cet importun, vous méritez de le demander sans l'avoir, et Euripide mérite de l'avoir sans le demander. » Mais enfin, Euripide mourra pitoyablement car il sera déchiré par les chiens de ce roi à une fameuse chasse. Le peuple dira que ce sera parce qu'il aura intercédé pour un homme qui aura tué un de ces chiens, mais ce sera parce que le roi ne regardant presque plus la chasse et ne faisant continuellement que parler à Euripide, la jalousie entrera dans leur cœur avec la haine, si bien que le trouvant un jour écarté, ils le déchireront. Ainsi mourra le fameux Euripide, que beaucoup de gens habiles n'oseront presque mettre au-dessous de Sophocle.

Mais après avoir vu ce poète illustre, arrête un peu tes yeux sur un très petit homme qui est à côté. C'est un poète nommé Phileras, qui fera des Élégies où il y aura de belles choses. Il sera si maigre, si petit et si léger, que le peuple dira qu'il aura toujours du plomb sur lui de peur que le vent l'emporte. Il aura une maîtresse nommée Bathis, et il mourra de dépit de n'avoir pu résoudre l'argument d'un sophiste.

Celui que tu vois ensuite, est l'incomparable Menandre, dont la gloire sera immortelle. Ce sera lui qui purifiera la comédie, qui en ôtera l'insolente satyre et qui en bannira tout ce qui peut choquer la pudeur. Il aura l'inclination extraordinairement amoureuse, et ce sera par cette raison qu'il y aura plus de véritable modestie dans ses ouvrages. Ce sera lui qui concevra parfaitement que la belle comédie doit être un tableau du monde et des passions ordinaires à tous les hommes, car il n'y aura jamais de poète qui sache mieux que lui observer exactement les mœurs, les manières, les passions, et les inclinations de chacun. Il y aura d'autres poètes comiques après lui qui confondront tous ses divers caractères, et qui sans observer toutes ces différences si nécessaires à ces sortes de peintures, feront parler les rois et les esclaves de la même sorte, et mêleront le style tragique avec le comique. Ceux-là ne pourront sans injustice être égalés à Menandre, qui sera galant et poli partout, qui n'aura rien qui n'instruise, ou qui ne divertisse. Aussi y aura-t-il dans la suite des temps, un très grave et très fameux auteur, qui mettra Menandre mille degrés au-dessus de celui qui sera le plus excellent entre les autres. Menandre sera accusé par un nommé Cratinus, d'aimer assez à dérober dans les auteurs qui l'auront précédé, mais ce Cratinus sera un de ces dangereux enfants de l'envie, dont il y aura toujours tant qu'il y aura des gens de vertu, c'est-à-dire un de ces critiques malicieux, qui ne chercheront pas à instruire leur siècle, mais seulement à nuire à ceux qu'ils verront plus estimés qu'eux. Menandre fera cent neuf comédies, et ne sera vainqueur que huit fois, mais la postérité lui fera cette

justice de croire que ç'aura été par les brigues de ses envieux. Il sera disciple de Theophraste, grand ami de Demetrius phalerien, et tellement considéré par les rois d'Égypte, et de Macédoine, qu'ils lui enverront une flotte et des ambassadeurs pour l'obliger à les aller trouver. Mais enfin, étant encore à la fleur de son âge, il mourra en nageant au port de Pirée.

Regarde celui que je te montre ensuite, il se nommera Philemon, et vaincra plusieurs fois Menandre, plus par bonheur que par mérite, quoiqu'il doive y avoir de belles choses en divers endroits de ses ouvrages. Aussi, Menandre lui parlant de ses victoires, lui dira en riant : « N'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? » Il est destiné à mourir de rire pour avoir vu une assez bizarre chose, il vivra quatre-vingt-dix-sept ans, et fera quatre-vingt-dix comédies.

Celui que tu vois sur ce grand théâtre et que tant de peuples écoutent attentivement est Aristophane. Il sera de basse naissance et pourtant de grande réputation, se faisant un chemin entre la licence excessive de l'ancienne comédie et la régularité de la nouvelle. Il plaira à beaucoup de gens. Son style sera aigu, subtil, élégant, plein de traits ingénieux et de railleries. Mais il ne se souciera pas de blesser l'imagination des gens vertueux, pourvu qu'il divertisse la multitude. Il sera extraordinairement hardi à parler contre tout le monde, et jusqu'à tel point qu'il fera une comédie contre un tribun du peuple, où il parlera si aigrement, qu'il ne se trouvera point de comédien qui veuille jouer ce rôle-là. Si bien qu'emporté par son inclination satyrique, il le jouera lui-même et en sera condamné à l'amende. Ce qui ravalera fort la réputation d'Aristophane, c'est qu'il sera ennemi de Socrate et qu'il fera même une comédie contre lui, mais en échange, il aura la gloire qu'un grand philosophe fera son épitaphe d'une manière fort glorieuse, ce qui devra un jour apprendre au monde que tous les grands hommes ne sont pas toujours tout d'un avis, puisqu'un autre grand auteur dira au contraire parlant d'Aristophane, qu'il y a dans ses ouvrages du style comique et du tragique mêlés ensemble, du haut et du bas, du sublime et du familier, beaucoup de paroles superflues, de la raillerie froide, et de l'effronterie partout.

Celui que tu vois ensuite est Licofron, auteur célèbre pour son obscurité. Il sera du nombre de ces sept poètes tragiques, qui composeront la Pleïade, et on le comparera plaisamment à une certaine étoile obscure qui est dans cette constellation. Il naîtra dans la ville de Chalcide en Eubée, et mourra d'un coup de flèche.

Regarde maintenant cet homme qui sort d'un temple et qui paraît avoir de l'étonnement. C'est Callimaque cyrenien, qui fera des élégies, des épigrammes, et d'autres ouvrages, avec assez d'approbation. Il en fera une entre les autres qui vivra longtemps, et dont je veux bien te dire le sujet afin de t'apprendre que les poètes peuvent quelquefois heureusement avoir des hardiesses qui les tirent du commun, pourvu qu'elles soient conduites par le jugement. Berenice Reine d'Égypte, voyant Ptolemée son mari s'en aller à la guerre vouera ses cheveux qui seront fort beaux à Vénus en cas que son mari revienne victorieux. De sorte que ce prince revenant vainqueur, Berenice coupera ses cheveux et les portera elle-même au temple de Vénus, où on ne les trouvera point le lendemain. Un fameux astrologue qui voudra faire sa cour à cette reine, assurera qu'il les a vus dans le ciel et qu'ils y font une

étoile nouvelle. Et en effet, en ayant effectivement découvert une qu'il n'aura jamais vue jusqu'alors, on l'appellera toujours après « les cheveux de Berenice ». Voilà donc le sujet de cet ouvrage de Callimaque où se servant de la hardiesse permise aux grands poètes, il introduira les cheveux de Berenice qui parleront, afin de faire voir qu'il n'est rien qu'un excellent poète ne puisse faire parler à propos.

Ensuite, tu vois Aratus, qui naîtra dans la ville de Soli en Cilicie. Il ne sera pas savant en astrologie, et fera néanmoins un très beau poème des astres et de leur cours. Il fera aussi un autre ouvrage très élégant, et la postérité en pourra juger par le mérite de ceux qui le traduiront, car le premier sera le père de l'éloquence latine qui se nommera Cicéron, le second sera un prince très accompli qui s'appellera Germanicus, le troisième un poète très amoureux qui se nommera Ovide, et le quatrième un homme de la première qualité appelé Ruffus Avienus. Ainsi, je puis t'assurer que jamais nul autre ouvrage ne sera mieux en traducteurs.

Après cela, regarde l'admirable Theocrite. Il naîtra à Syracuse, et fera des élégies qui lui acquerront une gloire immortelle. Il parlera mal d'Hieron, tyran de sa patrie qui lui pardonnera la première fois, mais comme les poètes ne se taisent pas facilement, à la seconde le tyran le fera mourir, et il ne restera de Theocrite que ses ouvrages et sa belle réputation.

Celui que tu vois ensuite est Moschus, poète de même genre, qui aura l'esprit galant et délicat. Il fera un Idylle de l'amour fugitif qui sera imité en toutes les langues, tant l'invention en semblera galante et heureusement exprimée en peu de vers.

Ces deux hommes que tu vois ensemble, sont les deux Parthemus, dont il ne restera rien, et dont je te parlerai tantôt, en te parlant de Virgile et d'Ovide.

Enfin Hesiode, voici le dernier poète célèbre d'entre les Grecs. Il sera de Cilicie de la ville d'Anazarbe. Il s'appellera Oppian et sera fils d'un des principaux citoyens nommé Agesilaus, qui après avoir gouverné longtemps se donnera tout entier à la philosophie, afin d'instruire son fils. L'Empereur Sévère passant en ce lieu-là, ni Oppian ni Agesilaus n'iront point au-devant de lui. l'Empereur s'en fâchant les relèguera dans une île presque déserte en ce temps-là, et qui dans la révolution des siècles sera habitée par des gens très courageux et d'une naissance très noble. Pendant cet exil Oppian composera cinq livres de la pêche et six de la chasse. Il dédiera son ouvrage à Antonius fils de Sévère qui non seulement le rappellera de son exil, mais étant charmé de ses vers, les récompensera d'une pièce d'or chacun, de sorte qu'après cela on les appellera les vers dorés d'Oppian. Joint qu'ils seront encore dignes de ce nom-là par leur seule élégance. Après cela, il retournera à sa patrie et y mourra à l'âge de trente ans. Ses citoyens lui élèveront une statue et mettront sur son tombeau une épitaphe qui fera entendre que les dieux l'ont fait mourir par envie, parce que s'il eût vécu longtemps, il eût surpassé tous les mortels.

Voilà Hesiode, quels seront tes successeurs en Grèce, mais si la poésie meurt parmi les Grecs ce n'est que pour ressusciter parmi les Romains, qui l'apprendront d'eux. Ainsi tu ne seras pas moins le père de la poésie latine, que de la poésie grecque, et en quelque lieu de la Terre qu'on fasse des vers, le nom d'Hesiode sera révéré. Tu voudrais bien, sans doute, que je te dise si la poésie latine pourra surpasser la grecque, et cette question sera le sujet de beaucoup de contestations. Qu'il te suffise

pourtant de savoir que les Romains prendront la poésie des Grecs, et que les critiques les plus délicats d'entre eux, croiront faire beaucoup quand ils égaleront les poètes de leur nation, à ceux de Grecs. Ils les mettront même bien souvent au-dessous, parce que c'est la coutume de tous les hommes d'être préoccupés contre leur siècle. Un très grand conquérant n'appellera un jour un poète qui se nommera Terence, qu'« un demi Menandre », quoique ce Terence-là doive être un des plus parfaits poètes latins. Je veux pourtant bien te dire encore que les Grecs et les Romains auront chacun leurs avantages et leurs partisans. Les Grecs auront sans doute la gloire de l'invention, mais ils auront encore je ne sais quoi de plus égayé, de plus plaisant, et de plus propre à divertir. Mais d'ailleurs, ils seront moins exacts, plus diffus, plus étendus, et plus sujets à dire des choses inutiles, donnant moins à l'art qu'à la nature. Les Romains rendront la poésie plus solide, et plus judicieuse, leurs ouvrages auront plus de règles, et plus d'art, et par conséquent je ne sais quoi de moins licencieux. Il viendra même un autre temps, où la poésie devenue française, semblera en vieillissant avoir pris encore plus de sévérité que la grecque, ni que la latine, car elle se permettra encore moins de choses que les autres mais aussi n'aura-t-elle que très rarement leurs grâces et leurs agréments. Cependant, pour te parler en particulier de la poésie latine et te faire bien voir cette fameuse généalogie poétique que je t'ai promise, il faut… « De grâce, dit alors Plotine à Amilcar, souffrez que j'interrompe votre lecture, pour vous dire que je meurs d'envie, non seulement que les poètes latins surpassent les grecs par la beauté de leurs vers, mais encore en richesse, et en bonne fortune car j'ai eu tant de pitié de voir quelques-uns de ces grands poètes pauvres, que je serais au désespoir qu'on reprochât un jour aux Romains ce que je reproche aux Grecs. Et puis, à n'en mentir pas, je ne sais comment il se pourra faire que beaucoup de gens veuillent prendre une occupation si peu utile.

— Quand vous considérerez, reprit Herminius, que bien des gens vont à la guerre avec peu d'utilité, vous ne vous étonnerez pas qu'il y ait toujours beaucoup de gens qui fassent des vers, quoique la poésie ne serve que très rarement à la fortune et que pour l'ordinaire elle y nuise, car cette occupation-là est moins périlleuse que l'autre, et plus divertissante.

— Vous avez raison, reprit Amilcar, et puis la plupart de ceux qui font bien des vers naissent poètes, et ne peuvent pas s'empêcher de l'être.

— Mais encore voudrais-je bien savoir, répliqua Plotine, pourquoi la pauvreté les suit toujours ?

— C'est parce que bien souvent, dit Amilcar, les grands sont ignorants, ou avares.

— Pour moi, ajouta Plotine, je pense que c'est une juste punition des dieux, de ce que la plupart des poètes à ce que j'ai ouï-dire, donnent bien souvent mille louanges à des gens qui ne les méritent point, et de ce qu'ils sacrifient bien plutôt à la fortune qu'à la vertu. Mais quoi qu'il en soit, je pense qu'il faut vous laisser continuer de lire. »

En effet, Amilcar reprit l'endroit où il en était demeuré.

« Mais il est temps que je te fasse changer d'objet. Regarde donc, et vois qu'au lieu de voir toute la Grèce, tu vois la superbe Italie, telle qu'elle sera quelque jour, lorsqu'elle sera maîtresse du monde. Cependant, pour borner ta vue à un seul objet,

jette les yeux sur cet homme à mine sévère, c'est Livius Andronicus, qui fera des tragédies dont il ne restera à la fin que des fragments, qui feront voir à la postérité qu'il aura eu quelque chose de sec et de rude dans l'esprit.

Ensuite, considère bien Ennius, et tu verras bien à son air, que ce sera un jour un galant homme qui aimera la joie. Il sera de Tarence, il s'imaginera avoir l'âme d'Homere, il écrira l'histoire de son pays en vers et faisant lui-même son épitaphe, il dira que personne n'ait à le pleurer, parce qu'il vit encore et qu'il vivra toujours dans la mémoire de tous les hommes. Ses ouvrages périront pourtant, et il n'en restera que des fragments qui feront connaître qu'il avait de la force et du bon sens.

Après cela, arrête tes regards sur cet homme dont l'habillement est simple, et que tu vois fort occupé à faire tourner une machine qui sert à faire de la farine. Croirais-tu qu'il pût rien faire d'immortel ? Cependant, celui que tu vois qui s'appellera Plaute, fera des comédies qui résisteront au temps. Il naîtra en Ombrie de basse condition. D'abord il vendra ses comédies, ensuite il deviendra marchand et se ruinera, et puis la pauvreté le pressant trop, il servira aux choses où tu le vois occupé. Mais en faisant ce métier-là, il composera quelques-uns de ses ouvrages, et l'on dira un jour de lui, que si mes compagnes et moi parlions latin, nous parlerions comme Plaute, quoique cet honneur fût mieux dû à Terence que tu verras tantôt, dont le style sera sans doute plus noble et plus pur. Il se formera principalement sur Epicharmus et sur Aristophane, deux poètes grecs que je t'ai montrés. Ses comédies seront pleines d'esprit et de traits plaisants, mais peu modestes. En effet, il représentera bien mieux des esclaves, des courtisanes, et des gens du plus bas peuple, que d'honnêtes personnes, à l'exemple de ces peintres de qui la bizarre imagination représente bien mieux de pauvres soldats estropiés et mal faits, que des princes et des héros. Dans la suite des temps, il paraîtra un peu obscur, parce qu'il aimera à se donner la liberté de faire des mots extraordinaires, et qu'il aimera aussi d'employer ceux qui seront particuliers à l'éloquence du peuple. Mais enfin, il y aura de belles choses dans ses ouvrages, et la raillerie y sera finement entendue.

Après cela, regarde Statius Cecilius, Gaulois ! Il aura la gloire d'être préféré par plusieurs à tous les autres auteurs du théâtre. Il sera grand ami d'Ennius, et tellement respecté de Terence, qu'il ne fera rien qu'il n'expose à sa censure. Cependant, le temps ne respectera point ses ouvrages, et il n'en restera presque rien.

Pour Accius Pacuvius que tu vois ensuite, il n'y a pas assez de choses à t'en dire pour t'arrêter à le regarder davantage.

Il n'en est pas de même de cet Africain que je te montre, car il mérite d'avoir toute ton attention. C'est ce Terence dont je viens de te parler. Il naîtra à Carthage, sera nourri esclave à Rome par Terentius Lucanus sénateur, qui le fera élever avec beaucoup de soin, et l'affranchira au sortir de l'enfance. Terence prendra le fameux Menandre pour son modèle, comme Plaute aura pris Epicharmus et Aristophane pour le sien. Il aura amitié particulière avec toutes les personnes de la plus haute qualité de Rome, principalement avec un homme illustre nommé Scipion et un autre appelé Lelius, qui lui aideront même à faire ses belles comédies, car ce ne seront pas de ces gens de qualité qui croient que l'ignorance sied bien aux personnes de condition et qu'il est honteux ou inutile d'être savant. Il n'y aura rien de si pur, de si noble, de si délicat, que ses écrits. Rien qui exprime mieux les

mœurs, et le caractère des personnes de toutes sortes. Ses comédies sembleront meilleures à la centième lecture qu'à la première, et elles seront l'amour de tous ceux qui auront le goût exquis. Il n'y aura pourtant que six de ses comédies qui aillent à la postérité, encore seront-elles pour la plupart imitées de Menandre, qui sera son grand original, mais elles n'auront rien qui sente la contrainte ou la bassesse des imitateurs et ce seront autant de chefs-d'œuvre. Il mourra de regret en retournant de Grèce à Rome, pour avoir perdu, par un naufrage, cent huit comédies qu'il aura faites et de fort belles satires.

Celui que tu vois ensuite, est Caius Lucilius, qui aura beaucoup de probité. Aussi sera-ce par un sentiment de vertu, qu'il fera des satyres. Il y aura quelque chose de fort divertissant dans ses écrits, mais il y aura beaucoup d'inégalité. Il est vrai qu'on ne lui reprochera pas longtemps ses défauts, car ses ouvrages périront aussi bien que ceux de Turpilius et d'Afranius poètes comiques, que tu peux voir à sa droite.

Il n'en fera pas de même de Lucrèce ! Regarde-le donc comme un poète d'un génie admirable. Il aura pourtant quelque chose de rude, et de malpoli en plusieurs endroits, mais ce sera la faute de son siècle et la qualité de sa matière, qui en seront cause. Mais aux beaux endroits et dans ses digressions poétiques, ce sera tout ce que pourra faire le plus grand poète du monde que de le surpasser. Il mourra furieux pour dire trop aimé, car une maîtresse qu'il aimera ne croyant pas en être assez aimée, lui fera prendre d'une eau qui lui donnera la mort au lieu d'augmenter son amour.

Regarde ensuite Lucius Poponius qui inventera une nouvelle sorte de comédies appelées atellanes.

Vois assez près de lui un homme, qui a l'air enjoué et assez badin. C'est Laberius, auteur des mimes, c'est-à-dire d'une espèce de comédie plus badine, accompagnée de gestes et de postures.

Vois encore un homme de qualité nommé Quintus Catulus. Il fera deux épigrammes qui passeront heureusement jusque dans les derniers siècles, quoique tous ses autres vers périssent, et il y aura une de ces épigrammes qui fera naître un jour plusieurs petits ouvrages qui porteront le titre de « la belle matineuse ».

Après cela, regarde en foule plusieurs poètes médiocres et entre les autres Publius Syrus, esclave affranchi par son esprit qui surpassera tous les autres en mimes, et Laberius même qui les aura inventées, car j'ai hâte de te montrer le fameux Catulle.

Regarde-le donc comme un des plus galants, et des plus élégants poètes latins, mais regarde auprès de lui la belle Lesbia sa maîtresse, qu'on dit qui lui aidera à faire des vers. Catulle naîtra à Vérone et sera universellement estimé. Ses épigrammes seront divines, encore qu'elles ne soient pas toujours piquantes comme celles de Martial que tu verras tantôt, mais elles auront une beauté admirable pour la manière et pour les expressions. Il regardera Callimaque comme un de ses originaux et traduira cet ouvrage des cheveux de Berenice, dont je t'ai déjà parlé. Enfin, ses épigrammes auront l'air du beau monde et je ne sais quoi de si galant et de si poli, que nul ne le pourra égaler. Il en fera plusieurs contre le premier homme de son siècle et le maître de son pays sous le nom de Mamurra. Ce grand homme ne s'en vengera point et le verra comme auparavant parce qu'il aura encore plus

d'estime pour ses ouvrages, que de colère contre lui. Il mourra à trente ans, et vivra pourtant éternellement.

Après cela, redouble ton attention Hesiode, car je vais te montrer le plus grand et le plus excellent des poètes latins. N'aperçois-tu pas une maison assez rustique où l'on voit devant la porte tout ce qui sert à faire des vases de terre ? Et ne vois-tu pas assez près de là un grand peuplier qui surpasse tous ceux des environs ? C'est le lieu de la naissance du grand Virgile que tu peux voir rêver le long d'une prairie, comme il fera quelque jour lorsqu'il composera quelqu'une de ses églogues. Il sera fils d'un potier d'auprès d'une ville qui s'appellera Mantoue. Sa mère songera qu'elle accouchera d'un laurier qu'elle verra croître à l'infini. Étant accouchée, elle plantera suivant l'usage un rameau de peuplier qui deviendra en peu de temps un grand arbre, qui surpassera tous ceux de la contrée, et qui sera ensuite regardé par le peuple avec vénération et nommé l'arbre de Virgile. Cet excellent homme s'attachera à l'étude de la physique, des mathématiques et de la médecine qu'il choisira pour sa profession, et où il excellera. Ensuite, par son grand mérite, il acquerra l'amitié d'un grand empereur nommé Auguste, et de son favori le fameux Mecenas, notre amour et nos délices. Il n'offensera jamais personne, et ne fera jamais paraître la moindre vanité, quoique les poètes en général doivent être assez sujets à ce défaut-là. Il aura la pudeur en partage, ce sera enfin un véritable honnête homme, aussi aimable par sa vertu et par ses mœurs, qu'admirable par son esprit. Il composera des églogues à l'imitation de Theocrite, qui seront infiniment charmantes. Tu auras même la gloire d'être imité par lui, lorsqu'il fera un ouvrage qu'il nommera les Georgiques, et qui parmi les grands maîtres, passera pour son chef-d'œuvre, étant certain que pour l'art et la versification, il sera au-dessus de toutes choses, quoique beaucoup de gens, et de gens habiles, aimassent mieux avoir faits ses églogues, ou quelque livre de l'Énéide. C'est véritablement une grande gloire que d'être exacte et achevé partout, mais c'en est une plus grande en poésie, de toucher, de charmer, et de ravir. Il imitera Homère en son Énéide, et on lui donnera l'avantage de l'avoir surpassé de bien loin, aussi bien que Theocrite, aux choses où il l'aura imité. Mais quoiqu'Homère soit moins régulier que Virgile ne le sera, il ne laissera pas d'avoir ses grâces. En effet, il sera plus divertissant et moins sévère, et il sera très abondant en caractères différents, dont Virgile sera tout à fait stérile. Mais enfin, on pourra dire un jour à la louange de Virgile, que jamais homme avec un très beau naturel et un très grand feu n'aura eu tant de jugement et n'aura connu aussi parfaitement que lui jusqu'où il faut aller en poésie et où il faut s'arrêter. Cependant, au milieu de sa gloire il mourra à Brundusium, où il ira au-devant d'Auguste qui reviendra d'Orient. Il commandera, en mourant, qu'on brûle son Énéide, ne pouvant se résoudre de la laisser imparfaite à la postérité, mais Tuca et Varus ses amis, l'assurant qu'Auguste ne le permettra jamais, il consentira qu'on la conserve, à condition qu'on la publiera telle qu'il la laissera, sans y rien changer, non pas même quelques vers qui ne seront qu'à moitié faits. Mais pour le rendre aussi glorieux après sa mort qu'il l'aura été durant sa vie, Auguste fera de très beaux vers contre cette injuste clause de son testament. Juge après cela Hesiode, de la gloire qui t'attend, de pouvoir un jour compter Auguste et Virgile entre tes descendants.

Ce n'est pourtant pas encore tout. En effet, regarde celui qui t'apparaît. C'est Horace, dont le nom semblera être fatal aux hommes extraordinaires. Celui que tu vois sera sans difficulté le plus galant de tous les poètes latins. Son père sera d'un village de la Pouille et fils d'un affranchi, mais comme il aura un esprit au-dessus de sa condition, il élèvera son fils avec autant de soin que les princes devraient élever leurs enfants. Horace aura une amitié très particulière avec Mecenas et même avec Auguste, qui voulant se servir de lui pour les lettres qu'il écrira à ses amis, s'en verra refusé sans s'en fâcher. Horace aura autant de bien qu'il en désirera, et il dira un jour à la gloire de Mecenas, et à la sienne : « J'en ai autant qu'il m'en faut, et si j'en désirais davantage, vous ne me le refuseriez pas. » Horace sera assez colère, il aura l'âme voluptueuse, et sera de la secte d'Epicure qu'il quittera à la fin de ses jours. Il aimera la liberté sur toute chose, aussi passera-t-il sa vie entièrement libre et se plaira principalement à la campagne, parce que l'on y est plus libre qu'ailleurs. Il fera de deux sortes d'ouvrages, ses Odes qui seront toutes divines, et ses Satires qui seront incomparables, sans conter un discours assez long de l'art poétique, où il y aura de très belles choses. Il y aura des odes d'amour, d'autres à boire, et d'autres tout à fait grandes et héroïques, et les unes et les autres inimitables, tant on y verra de liberté d'esprit poétique, d'heureuses hardiesses, de traits galants et surtout un choix d'expressions nobles et naturelles qu'on ne pourra trop estimer. Ses ouvrages seront touchants, partout ils surprendront même par leur peu de contrainte, car il passera d'un sujet à un autre ne se souciant pas de quitter où bon lui semblera et d'aller où l'on ne l'attendra pas. Pour ses satires elles contiendront la plus fine et la plus délicate morale, mêlée avec la plus fine et la plus délicate raillerie, et jamais nul autre que lui ne se moquera si plaisamment des vices et ne les rendra si ingénieusement ridicules. Il sera pourtant moins impossible, s'il faut ainsi dire, de le limiter dans ses satyres que dans ses odes. Enfin, il mourra à cinquante-sept ans, après avoir acquis une gloire que rien ne saurait détruire.

Après cela, jette les yeux sur TibulIe chevalier romain, beau, bien fait et de bonne mine. Il sera riche et deviendra pauvre, et il aura l'inclination si amoureuse, que la multitude de ses amours viendra moins de son inconstance, que de son inclination à aimer. Il célébrera principalement dans ses vers, quatre de ses maîtresses : Delia, Sulpicia, Neere, et Nemesis. Il aura amitié particulière avec un des plus considérables de Rome nommé Messala Corvinus, et mourra dans un voyage qu'il fera avec lui, mais ce ne sera qu'après avoir eu la gloire d'être le premier auteur en tout sens de l'élégie latine. Le caractère de ses vers sera amoureux, tendre, facile, clair, net, d'une douceur et d'une élégance extrême.

Regarde ensuite Properce, un autre chevalier romain. Il imitera Callimaque, Mimnermus et Philetas, que je t'ai montrés tantôt. Regarde aussi auprès de lui la belle Cinthia sa maîtresse, qui lui aidera quelquefois à faire des vers, comme Lesbia à Catulle. Ses élégies seront si belles, qu'encore que les meilleurs juges lui préfèrent Tibulle, d'autres ne laisseront pas de tenir pour lui. Il y aura dans ses vers plus d'esprit, plus de traits, et plus de sentences amoureuses, mais aussi un peu moins de passion, de facilité et d'élégance.

Ne vois-tu pas encore à la droite de Properce un autre poète ? C'est Varius qui sera du même temps. Horace et tous les autres de la même volée le célébreront comme

un grand poète épique, mais il ne restera que douze ou treize vers de lui. Ainsi ses écrits ne seront un jour connus que par les louanges des autres.

Mais il est temps de te montrer le fameux Ovide, chevalier romain. Ne vois-tu pas aussi auprès de lui une personne bien faite ? C'est sa femme, qui se nommera Perilla, à qui il apprendra à faire des vers. Il naîtra à Sulmo, capitale des Peligniens en Italie, auprès des Marses. Il sera d'abord destiné au barreau par son père et y réussira bien, mais ayant toute sa vie eu une grande inclination pour la poésie, il quittera cette occupation et se donnera tout entier à l'autre. Il sera ami particulier des plus considérables de Rome, et de fort agréable conversation. Il sera marié trois fois, il répudiera ses deux premières femmes et gardera la troisième que tu vois auprès de lui. Il sera exilé par Auguste pour avoir fait l'amour à la Princesse Julia sa fille, dont la conduite aura beaucoup de dérèglement. Quelques-uns croiront que ce sera pour avoir été amoureux de Livia même, femme de cet empereur, et la cause de cet exil sera si cachée, qu'on en dira plusieurs choses bizarres et peu vraisemblables. Le lieu de son exil sera le Pont, province de l'Asie près des Getes et des Sarmates. Il fera beaucoup d'ouvrages, le plus grand de tous sera ses Métamorphoses, qu'il imitera du grec de Parthenius de l'île de Chio, pour le dessein seulement, car il les fera beaucoup plus amples. Son caractère sera d'avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de facilité, beaucoup d'abondance, mais plus de naturel que d'art. Pour l'ordinaire il s'abandonnera à son génie, et ne se donnera pas toujours le loisir de choisir ses pensées et ses expressions, mais il sera pourtant si plein d'amour, si passionné et si plein d'esprit, qu'il sera trouvé admirable dans tous les siècles. Ses livres de l'art d'aimer et des remèdes de l'amour, lui acquerront une grande réputation. Cependant, on peut dire que la fleur de la poésie latine finira en lui, car ses successeurs en voulant imiter son esprit, son abondance, ses traits, et ses pensées subtiles, quitteront le bon chemin et s'égareront. De sorte qu'insensiblement après lui, la poésie latine commencera de perdre cette douceur et cette majesté naturelle, qui durant si longtemps l'aura rendue admirable.

En effet, regarde cet Espagnol à mine fière que tu vois paraître. C'est Sénèque le Tragique. Il aura beaucoup d'esprit, mais il se sentira de l'enflure de sa nation. Il naîtra à Cordoue et dans la suite des temps quelques-uns attribueront une partie de ses ouvrages à un philosophe nommé aussi Sénèque, dont l'esprit sera de même trempe que le sien.

Ensuite regarde Lucain qui naîtra dans la même ville, que beaucoup de gens admireront, et de qui l'ouvrage, à parler équitablement, ne sera pourtant tout à fait admirable qu'en ses parties. On l'accusera avec raison de ne finir point, et de voler toujours si haut qu'on ne le pourra suivre sans se lasser. Il aura un jour dans les Gaules un traducteur qui aura beaucoup de gloire de l'avoir traduit. Sa femme Polla Argentaria fera des vers aussi bien que lui, mais à la fin, un empereur appelé Néron, le fera mourir, moins pour avoir conjuré contre l'état, que pour se délivrer d'un rival en poésie, dont les ouvrages seront mieux reçus du peuple, que les siens.

Après cela, regarde un imitateur de Virgile, appelé Stace, et vois auprès de lui sa femme Claudia, qui sera illustre par son esprit. Elle fera aussi des vers, comme celle de Lucain. Ce poète demeurera beaucoup au-dessous de Virgile, pour l'avoir voulu surpasser. En effet, il sera grand et élevé mais le plus souvent enflé et obscur.

Ensuite considère Silius Italicus, aussi Espagnol, si grand admirateur de Virgile qu'il révérera son tombeau. Il fera un poème de dix-sept livres de la guerre des Carthaginois contre les Romains. Il sera consul romain l'année que le cruel Néron sera tué.

Vois aussi Valerius Flaccus qui écrira les Argonautes, mais ne t'y arrête pas, car encore que ces poètes doivent être bons, ils ne seront pas du rang des autres que tu as vus.

Je vais t'en montrer deux qui méritent mieux d'attacher tes regards. C'est Juvenal et Martial, car encore qu'ils ne doivent pas avoir toute la beauté du siècle d'Auguste, ils auront l'avantage d'être les premiers dans le caractère qu'ils choisiront.

Vois donc Juvenal qui paraît le premier. Ses satyres seront moins galantes et moins délicates que celles d'Horace, mais pleines d'esprit et de feu. Horace rira toujours et ne se mettra jamais en colère, Juvenal sera fort souvent en colère et rira plus rarement. Ces deux sortes de satyres partageront les esprits et il y aura assurément de très belles choses, et même quelquefois des choses fort plaisantes dans Juvenal. Il vivra sous Domitien, il sera fils d'un affranchi mais ayant touché dans quelqu'une de ses satyres des personnes de la faveur, on l'enverra en commission à l'âge de quatre-vingts ans vers les extrémités de l'Égypte où il mourra en une espèce d'exil.

Mais enfin voici Martial qui s'avance, célèbre auteur d'épigrammes, et qui méritera d'être le premier en son genre. Ce n'est pas que les épigrammes de Catulle ne doivent plaire davantage parce qu'elles seront épigrammes partout comme dira un jour un grand homme des Gaules, au lieu que celles de Martial ne le seront qu'à la fin, mais enfin ce seront, en quelque sorte, deux genres différents. Catulle sera plein d'élégance, de délicatesse, de la fine raillerie du beau monde. Martial au contraire, aura une raillerie moins polie mais vive, piquante et subtile, et ne lassera pas d'être fort élégant en quelques endroits. Ce qu'il y aura de bon en lui sera excellent, mais il y aura plusieurs épigrammes médiocres, et il y en aura même plusieurs qui paraîtront fades dans les siècles éloignés, parce que la différence des mœurs et des coutumes fera qu'on n'en comprendra pas l'agrément. Martial naîtra en Espagne, il sera fort galant homme et vivra sous un empereur qui se nommera Domitian.

Après cela, il faut que je te montre encore un poète nommé Perse, quoiqu'il doive être devant Juvenal, sous le règne de Claudius. Ses ouvrages auront du rapport avec ceux de ce fameux auteur. Ils seront fort estimés en son siècle, mais dans les temps plus éloignés, il paraîtra fort obscur aux plus savants. Il aura pourtant la gloire qu'un homme de haute qualité, de grand cœur et de grand esprit, après avoir été fort blessé à la guerre en une occasion où il se sera signalé, n'ayant nul autre livre pendant son mal que celui-là, le traduira admirablement pour se divertir, et fera une copie qui vaudra beaucoup mieux que l'original, quoiqu'il doive faire de lui-même des choses incomparablement plus belles. Mais enfin après Martial, la poésie latine ne sera plus que vieillesse et décrépitude.

Il y aura pourtant sous Théodose, un Claudian, qui aura une belle facilité. Il naîtra même en Gaule sur les rives de la Garonne, un poète appelle Ausone, qui sera précepteur d'un empereur, et ensuite consul romain, qui fera des choses pleines d'esprit et de savoir. Mais après tout, on peut dire que la poésie latine mourra avec la

langue. Il est vrai qu'après que cette langue ne sera plus en usage que parmi les savants, il y aura des poètes italiens dans des siècles éloignés de celui d'Auguste, qui feront refleurir la poésie latine jusqu'au prodige. Mais comme la multitude des poètes ne se peut jamais trouver que parmi les langues vivantes, il faut te faire voir dans le même pays comme une autre nation et une autre scène pour la poésie.

— Pour moi, dit alors Plotine, je suis tout à fait contente de la prédiction de Calliope, et quoique je sois assez aise d'être vivante présentement, je pense que je ne serais pas trop marrie d'être du siècle d'Auguste pour y voir des poètes riches, et de grands seigneurs honnêtes gens.

— Comme je ne suis pas assuré de ce que je serais en ce temps-là, reprit Amilcar, il vaut autant que je me contente d'être ce que je suis, et que je continue de lire. »

Et en effet, il poursuivit ainsi :

« Regarde donc Ô Hesiode, encore cette même Italie, mais imagine-toi qu'elle a été ravagée par une inondation de peuples étrangers, qu'elle a changé de gouvernement, de mœurs et de langage, qu'elle a gémi durant plusieurs siècles sous la barbarie et sous l'ignorance, qu'elle recommence à cette heure à connaître les belles lettres, et à se ressouvenir de son ancienne politesse.

Tu vois d'abord le premier poète italien dont on parlera un jour, mais regarde-le comme un homme qui choisira une matière difficile à traiter en vers, et qui s'expliquera si obscurément qu'à peine sera-t-il entendu par ceux de son siècle. Il naîtra à une ville qui se nommera Florence. Il s'appellera Dante, et sera peu véritable en ses écrits.

Mais après cela, regarde cet agréable vallon borné par un grand rocher au pied duquel est une fameuse fontaine qui fait toute seule une rivière, et qui étant six mois haute et six mois basse, passera pour une des merveilles de la nature. Vois-tu à la droite de cette aimable vallée, où l'on voit cent jets d'eau naturels et des cascades sans artifices, un petit pré où il y a un homme qui paraît fort triste et qui rêve profondément ? C'est Pétrarque qui naîtra au bourg d'Arezzo. Il aimera une belle et vertueuse fille, qui se nommera Laure, et qui aura une assez belle maison à Vaucluse. C'est ainsi que se nommera un jour cette vallée que tu vois, parce qu'elle est close presque de partout. Ce sera lui qui donnera un exemple parfait de l'amour constante et de l'amour honnête. Il aimera Laure vivante et morte, et il conservera tant de respect dans sa passion, qu'on sera obligé de deviner qu'il était aimé, tant ses vers seront pleins de discrétion. Ils seront pourtant très amoureux, et il en fera encore plus pour plaindre la mort de Laure, que pour la louer pendant sa vie. Enfin, il l'aimera vingt et un ans avec une égale ardeur, et ils s'aimeront tous deux avec tant d'innocence, que la gloire de leur amour durera autant que celle des vers de Pétrarque qui aura l'avantage d'être le premier de sa nation qui aura su bien parler d'amour en vers. Il sera aussi laid que sa maîtresse sera belle, mais il aura l'esprit si beau, le cœur si noble et l'âme si vertueuse, qu'il sera estimé de toutes les plus considérables personnes de son siècle. Aussi aura-t-il plusieurs marques d'honneur pendant sa vie, et il sera couronné poète avec magnificence, dans la première ville du monde.

Ensuite regarde Ferrare, une très célèbre ville, et dans la principale place un homme qui a l'air d'avoir de l'esprit. C'est le fameux Arioste, qui fera de très belles

comédies et de très belles satires, mais surtout un grand poème si plein d'inventions différentes, que quoiqu'il doive être accusé d'être inégal, il ne laissera pas d'être admirable en mille endroits. En effet, il aura je ne sais quelle variété divertissante qui charmera ses lecteurs. Il aura un caractère aisé, naturel et amoureux qui dans sa négligence ne laissera pas de toucher par sa facilité, et quoique la régularité y doive manquer quelquefois, il plaira presque toujours. Il serait sans doute à souhaiter qu'il retranchât quelques endroits de ses ouvrages qui ne seront pas assez modestes, mais il y en aura plusieurs autres où l'on ne trouvera rien à désirer. Enfin, ses défauts seront l'abondance, un excès d'imagination et une certaine négligence qui l'empêchera de rejeter quelques-unes de ses pensées et de ses inventions. Mais après tout, il sera excellent entre les excellents de sa nation.

Ensuite regarde un illustre malheureux, légitime héritier de la gloire d'Homere et de Virgile. Il sera la honte des princes de son siècle, et le plus grand honneur de l'Italie pour la poésie. C'est du fameux Tasse dont je te parle, le plus grand génie de sa nation et un des plus judicieux poète du monde. Presque en son enfance, il fera un poème héroïque plein d'esprit, et qui commencera de faire connaître combien il sera propre à la grande poésie. Ensuite, il en fera un autre dont la fable sera merveilleuse, et pourtant vraisemblable, dont les caractères feront distincts, agréables et naturels. Le tissu de son ouvrage n'aura point de confusion, il narrera bien les choses, il donnera de la pitié et de l'admiration, il sera même fort amoureux en divers endroits, et dira quelquefois beaucoup en peu de paroles, quoique la langue en laquelle il doit écrire n'y soit pas aussi propre que la latine. Il commencera le premier à introduire les bergers sur le théâtre, et fera une comédie pastorale qui sera le modèle de toutes les autres, et un chef-d'œuvre que plusieurs imiteront, mais qui ne sera égalé par personne. Il fera encore plusieurs autres ouvrages dignes de louange, mais il suffit de te parler des plus fameux. Le Tasse naîtra dans un bourg proche d'une très belle ville qui se nommera Naples. Il aura pourtant un jour cela de commun avec Homère, que plusieurs lieux voudront s'honorer de sa naissance. Il sera d'une race si illustre que ses prédécesseurs auront été maîtres d'une importante ville, mais sa maison étant ruinée, son père qui se nommera Bernardo Tasso, voudra l'occuper à des emplois utiles et l'empêcher de s'adonner à la poésie, quoiqu'il fasse lui-même fort bien des vers. Mais enfin, par diverses aventures, le Tasse ira à Rome, ensuite à Ferrare, en France, à Mantoue, et retournera en son pays, puis encore à Ferrare mais en quelque lieu qu'il aille, il trouvera la gloire et la pauvreté. La fortune commencera de le persécuter à Ferrare, l'amour sera la principale cause de tous ses malheurs, car il aimera la sœur de son maître et rendra le nom de Leonora fameux, par sa passion et par ses vers. Il cachera pourtant son amour le plus qu'il pourra et entre trois femmes de même nom, tâchera de déguiser la vérité. Il se battra même avec un courage héroïque, contre un homme qui en aura découvert quelque chose, mais à la fin, il quittera Ferrare et passera plusieurs années errant et fugitif, sans avoir aucun bien. Il sera en prison avec la crainte d'être empoisonné, et se verra enfin si malheureux, et si accablé d'infortunes, que la propre grandeur de son esprit, servira à le rendre plus misérable, puisque ce sera une des causes de la perte de sa raison. Il n'aura pas même le bonheur d'ignorer sa folie, et il aura des intervalles de raison qui lui feront connaître qu'il sera le plus malheureux de tous les hommes. Il verra pourtant sa

vertu respectée, même par un capitaine de brigands qui ayant assiégé une ville sans savoir qu'il y fût, changera de résolution dès qu'il saura que le Tasse y sera, et se privera d'un très grand butin, seulement pour l'amour de lui. Ainsi, il sera l'objet de l'admiration de tout le monde. Cependant, l'injustice des grands de son siècle sera détestée par tous les honnêtes gens des siècles suivants, qui trouveront fort étrange que le plus grand esprit du monde et l'homme le plus illustre de son siècle se soit vu sans avoir une pauvre cabane à lui pour y cacher son malheur, quoiqu'il ait été universellement estimé et qu'il ait vécu en plusieurs Cours des plus célèbres de l'Europe. Mais ce ne sera pourtant pas la dernière fois qu'on verra cette espèce d'injustice parmi les grands, qui pour l'ordinaire, ignorent absolument l'art de récompenser la vertu. Mais enfin, le Tasse après avoir eu mille malheurs et après avoir appréhendé tous ceux qui lui pourraient arriver et par conséquent après les avoir sentis, mourra lorsqu'il sera prêt d'être couronné poète à Rome comme Pétrarque l'aura été. Pour sa gloire, elle ne mourra jamais, et son Aminte sera un jour traduite en français, en espagnol, en anglais, en flamand et en allemand.

Mais après t'avoir fait voir le Dante, Pétrarque, l'Arioste, et le Tasse, regarde encore le Bembo, le Caro et le Guariny. Le premier aura une pureté de style admirable, le second un tour merveilleux en tous ses vers, et le troisième aura tant d'esprit qu'on le lui reprochera comme un défaut.

Après cela, regarde quatre poètes dont la poésie, quoique d'une espèce toute différente, méritera toute la louange qu'on peut donner à ces sortes de choses. C'est-à-dire le Bernia, le Maure, le Molza et le Caporale.

Vois un peu après, le Tassone, qui par un poème ingénieusement plaisant sera digne de beaucoup d'éloges.

Regarde encore le Marin, qui par son abondance étonnera ses lecteurs.

Vois ensuite un Fulvio Testi, dont la magnificence et la pureté auront quelque chose de grand et de naturel tout ensemble, et feront comme revivre le génie et le caractère d'Horace.

Vois encore un Gratiani, qui par un grand poème s'acquerra beaucoup d'honneur.

Et vois, en foule, plusieurs poètes italiens que je ne te nomme point, car j'ai impatience de te montrer un aimable pays où mes compagnes et moi, après avoir fait presque le tour du monde, nous arrêterons un jour. C'est la France, Hesiode, dont je veux parler. Regarde-là donc comme un lieu qui doit être notre asile.

Pour te faire voir le progrès que la poésie y fera, regarde un homme dont la mine est assez bizarre et l'habillement assez extraordinaire. Il se nommera Jean de Meun, et fera un ouvrage dont on parlera longtemps, mais il le fera plutôt inspiré par son propre caprice, que par nous.

Ne vois-tu pas ensuite un poète de qualité ? Il vivra sous un roi qui aimera les muses et qui fera même quatre vers sur le tombeau de la belle Laure, maîtresse de Pétrarque. Ce poète se nommera Melin de Saint Gelais. Sa physionomie sera douce, simple, naïve, et sa profession l'obligera à une modestie particulière. Il aura pourtant naturellement l'humeur portée à une espèce de raillerie peu scrupuleuse. Il aura l'esprit ingénieux et vif, il aura une si fine malice qu'on ne la pourra prévoir, et on ne la connaîtra bien souvent que quand il aura achevé de la dire.

Regarde ensuite Marot à la mine sage, tu le prendrais sans doute pour quelque homme qui ne serait propre qu'à enseigner la morale ! Cependant, il n'y aura jamais d'esprit plus ingénieusement badin que le sien. Il y aura toujours du bon sens dans sa plus folle raillerie et des choses plaisantes dans ses plus graves discours. Il sera attaché au service du roi sous lequel Melin aura vécu. Son caractère sera galant, aisé, naturel, et divertissant. Ce poète aura l'avantage d'être imité par tous les poètes qui voudront être plaisants, et d'être pourtant toujours inimitable.

Ensuite, regarde le prince des poètes français. Il sera beau, bien fait et de bonne mine. Il s'appellera Ronsard, sa naissance sera noble, il sera extraordinairement estimé, et méritera de l'être en son temps, car il aura un très grand génie. Il sera même assez savant, mais comme il sera le premier en France qui entreprendra de vouloir faire de beaux vers, il ne pourra donner à ses ouvrages la perfection nécessaire pour être loués longtemps. On connaîtra pourtant bien toujours par quelques-unes de ses hymnes que la nature lui aura beaucoup donné, et qu'il aura mérité sa réputation. Sa fortune ne sera pas mauvaise et il mourra sans être pauvre.

Ensuite regarde Belleau, qui ne sera pas sans mérite. Il sera un des plus considérables de sept poètes de même cabale, qu'on appellera la Pléiade, à l'exemple de la grecque. On dira de lui qu'il se sera bâti un tombeau de pierres précieuses, parce qu'à l'imitation d'un poète grec, il aura écrit sur ce sujet-là. Il traduira un jour les Odes d'Anacreon, mais il leur dérobera une grande partie de leurs grâces.

— Mais si je le veux, interrompit Anacreon en riant, je ferai mentir Calliope, car je n'ai qu'à brûler toutes mes Odes pour empêcher ce prétendu Belleau de les traduire peu avantageusement !

— Nullement, reprit Amilcar, car il n'y a jamais eu de poète qui ait sacrifié une belle chose après l'avoir faite !

— Puisque cela est ainsi, répliqua-t-il, continuez donc de lire et qu'il me traduise comme il lui plaira. »

Et en effet, Amilcar reprit de cette sorte :

« Vois ensuite un poète de qualité, il se nommera du Bellay. Il fera des vers qui auront de la magnificence et principalement des sonnets sur le sujet de Rome, qui lui donneront bien de la réputation en son temps.

Après cela, regarde Iodelle, Cretin, Passerat, Olivier et de Magny. Tous ces poètes seront assez estimés pendant leur vie, mais leurs ouvrages se sentant de l'enfance de la poésie française ne doivent pas t'être nommés.

Regarde ensuite le premier poète français qui fera des tragédies avec quelque réputation. Il se nommera Garnier, il sera de fort bonne naissance.

Vois-tu après cela un poète qui a l'air agréable ? Il s'appellera Desportes, qui aspirera à être le plus amoureux des poètes français. En effet, il aura un caractère doux, facile et passionné dans son temps. Il aura même le bonheur de vivre dans une Cour où les princes aimeront les belles choses, et auront de la libéralité. Aussi sera-t-il assez riche, fort considéré de tous les grands, et fort intrigué parmi les femmes de qualité.

Ensuite, considère un homme de grande dignité en France. Il se nommera du Perron. Il apprendra toute les sciences de lui-même, il sera mêlé dans les plus im-

portantes affaires de l'Europe et sera fort considéré. Il aura une grande amour pour la poésie et malgré ses grandes occupations ne laissera pas de s'occuper assez souvent à faire des vers. Mais ayant tant de choses différentes qui l'occuperont, il n'en fera pas un grand nombre.

Considère un excellent poète qui vivra du même temps. Il se nommera Bertaut. La fortune sera encore favorable à son mérite, il aura de la vertu et de la probité, ses vers seront pleins d'esprit et pleins d'amour, et il y en aura de si beaux dans ses ouvrages, qu'en tout temps il n'y aura point de poète français si célèbre, qui n'eût voulu les avoir faits. Il sera en un rang considérable en sa patrie. Sa physionomie sera douce et agréable, et il sera alors le plus amoureux poète de France, quoique Desportes que je t'ai fait connaître, lui dispute cette qualité. Il sera accusé de ne pouvoir finir en quelques endroits et d'être un peu dur en quelques autres. Mais enfin, il sera bon entre les bons de son siècle, et n'en verra point au-dessus de lui.

Après cela, regarde cet homme négligemment habillé et assez malpropre. Il se nommera Régnier, sera neveu de Desportes et méritera beaucoup de gloire. Il sera le premier qui fera des satires en français, et quoiqu'il ait regardé quelques fameux originaux parmi ceux qui l'auront précédé, il sera pourtant lui-même un original en son temps. Ce qu'il fera bien sera excellent, et ce qui sera moindre aura toujours quelque chose de piquant. Il peindra les vice avec naïveté et les vicieux fort plaisamment. Enfin, il se fera un chemin particulier entre les poètes de son siècle, où ceux qui le voudront suivre s'égareront bien souvent.

Considère bien ensuite un poète dont le génie sera grand, dont le style sera sublime. Il aura de la force et de la hardiesse, et méritera d'être traduit en latin et en italien. Il se nommera du Bartas et n'aimera que les grands sujets. Mais comme la langue française n'aura pas encore acquis toute sa perfection, ses ouvrages paraîtront bientôt avoir quelque chose de vieux dans le style.

Après cela, redouble ton attention, et regarde avec plaisir un homme qui aura l'avantage d'avoir changé la langue de son pays, et de telle sorte perfectionné la poésie française, qu'il sera le modèle des plus parfaits qui le suivront, et qu'il servira d'autorité à tous les poètes de sa nation. Il se nommera Malherbe, et sera d'une naissance très noble mais si maltraité de la fortune, qu'il sera toujours malheureux. Ce sera lui qui concevra parfaitement l'idée de la belle poésie française, et trouvera l'art de faire des vers qui seront tout à la fois magnifiques et naturels, qui auront de la majesté et de la douceur, l'harmonie de la justesse. Il ne paraîtra pas avoir plus d'esprit qu'un autre, mais la beauté de ses expressions le mettra au-dessus de tous. Il n'aura pourtant pas l'âme délicate pour l'amour, quoiqu'il ait une délicatesse d'esprit admirable dans ses vers. Mais enfin, il sera universellement reconnu pour un homme digne de toutes les louanges que la belle poésie peut faire. Aussi sera-t-il loué généralement de tout le monde, quoiqu'il soit destiné à ne louer presque jamais les ouvrages de personne.

Ensuite, regarde cet homme noir et basané. Il se nommera Théophile. Son destin ne sera pas heureux. Il naîtra avec un grand génie pour les vers, son imagination aura de la hardiesse et si son jugement pouvait retenir son impétuosité et corriger ce que sa versification aura de mauvais, il ferait des choses admirables, mais il ne lui

sera pas possible, et tout ce qui partira de bon de son esprit, sera comme l'or dans les mines, qu'on voit toujours mêlé avec de la terre et de la poussière.

Regarde ensuite Montfuron et de Lingendes, deux poètes qui auront du mérite. Le premier aura un tour galant dans ses pensées et dans les expressions et le second un air amoureux et passionné dans les vers qui plaira à tous ceux qui auront le cœur tendre.

Mais après cela, prépare-toi à voir un illustre protecteur de la poésie, qui sera un des plus grands hommes du monde. Le vois-tu pas qui tient l'océan enchaîné, que la victoire le suit et que la gloire l'accompagne ? C'est le fameux Armand dont toutes les histoires seront remplies. Sa naissance sera très illustre, la grandeur de son esprit surpassera tout ce qu'on s'en peut imaginer, son cœur sera incomparablement plus grand que sa fortune, et sa fortune sera pourtant si haute, que ses résolutions feront le destin de toute l'Europe. Il sera fidèle à son maître, redoutable à tous les ennemis de sa patrie, amoureux de la gloire, vainqueur de tous ceux qu'il attaquera ou qui l'attaqueront, et le grand protecteur de la vertu et des muses. Je ne te dirai rien de toutes ses victoires, ni de toutes ses vertus, car il faudrait trop de temps, mais tu sauras seulement que ce héros des derniers siècles, au milieu de ses plus grandes occupations, au milieu de sa gloire et au milieu de la guerre qui sera presque par tout l'univers, nous donnera un asile auprès de lui, et que mes compagnes et moi retrouverons Mecenas en lui, et presque le siècle d'Auguste dans la Cour de France. Comme il ne voudra pas dérober beaucoup de temps au service de son roi, pour l'employer à faire beaucoup de vers, il aura, du moins, soin de protéger ceux qui en feront, et de faire en sorte que ses plaisirs puissent être mis au rang de ses vertus. En effet, il fera un si favorable accueil à tous ceux qui auront quelque bonne qualité qu'il ressuscitera toutes les sciences et tous les Beaux-Arts. Ce sera alors que la musique, l'architecture, la peinture, la poésie, et particulièrement la comédie, prendront un nouvel éclat, et tout ce qui se fera de beau, même après sa mort, dans l'empire des belles lettres, devra être regardé comme une chose qu'il aura causée. Nous aurons pourtant encore après lui des protecteurs en France, et il y aura entre les autres, un homme dans les principales charges de l'État, qui nous écoutera quelquefois favorablement au bord de ses fontaines. Il aura une très grande capacité pour toutes les grandes affaires, il fera les choses les plus difficiles sans empressement et les plus nobles actions sans vanité. Il aura l'esprit vif et pénétrant, une modestie et une pudeur sans exemple, de la douceur, de la justice, de la probité, et ne manquera jamais à sa parole, ni à ses amis. Aussi sera-t-il révéré, particulièrement de tous ceux qui auront de la vertu, et mes compagnes et moi inspirerons le désir de chanter sa gloire à tous les poètes de son temps qui ne seront pas en petit nombre. En effet, qui conterait tous les fameux ouvrages qui se feront depuis que le grand Armand nous aura aimées, jusqu'à la fin de ce siècle-là, en trouverait un nombre infini. Jamais on n'aura tant vu de grands et magnifiques poèmes héroïques, de belles comédies, de charmantes églogues, d'ingénieuses stances, de beaux sonnets, d'agréables épigrammes, d'aimables madrigaux et d'amoureuses élégies.

Mais pour te faire une grâce tout à fait grande, regarde cette femme qui t'apparaît. Elle a, comme tu vois, la taille de Pallas et sa beauté a je ne sais quoi de doux, de

languissant et de passionné, qui ressemble assez à cet air charmant que les peintres donnent à Vénus. Cette illustre personne sera d'une si grande naissance, qu'elle ne verra presque que les maisons royales au-dessus de la sienne. Mais pour ne te parler que d'elle, sache qu'elle naîtra encore avec plus d'esprit que de beauté, quoique que comme tu le peux voir, elle doive avoir mille charmes. Elle aura même une bonté généreuse, qui la rendra digne de beaucoup de louanges. Mais sans te parler de tant d'autres qualités surprenantes que le ciel lui donnera, sache seulement qu'elle fera des élégies si belles, si pleines de passion, et si précisément du caractère qu'elles doivent être pour être parfaites, qu'elle surpassera tous ceux qui l'auront précédée, et tous ceux qui la voudront suivre.

En ce même temps, on chantera mille aimables chansons en France, qui contiendront agréablement toute la morale de l'amour, et ce sera principalement en ce siècle-là, qu'on verra un caractère particulier de la poésie galante et enjouée où on mêlera ensemble de l'amour, des louanges et de la raillerie. Mais ce sera sans doute de la plus délicate, et la plus ingénieuse, car il y a bien de la différence entre divertir et faire rire. Cependant, il y aura plusieurs poètes qui confondront la poésie galante et enjouée, avec la poésie burlesque que les Français prendront des Italiens. Il y a pourtant une grande distinction à faire de l'une à l'autre, et il y aura même plusieurs genres de vers burlesques, car il y en aura dont la plaisanterie consistera aux inventions et aux pensées, et non pas au style. Il y en aura aussi qui ne sera véritablement burlesque que par les expressions, et il y en aura d'une sorte si populaire, si basse, si rampante, si grossière et qui donnera de si laides images, que mes compagnes et moi défavoriserons presque toujours les poètes qui en seront capables. Cependant, il y en aura un nombre infini qui croiront qu'il ne faudra que parler comme le peuple et que penser comme lui pour être plaisants. Ce n'est pas qu'il ne soit possible de faire des ouvrages de cette espèce avec beaucoup d'art, et je t'assure même qu'il y en aura qui mériteront qu'on les loue et même qu'on les admire, mais à n'en mentir pas, comme il y aura peu de grands architectes qui s'avisent de faire des palais d'argile, il y aura aussi peu de grands poètes qui fassent de beaux ouvrages avec un style populaire. Il y aura encore d'autres poètes burlesques qui croiront être assez plaisants, pourvu qu'ils déchirent la réputation ou les ouvrages de quelqu'un, et qui se fiant à la malice de leurs lecteurs, ne se soucieront pas même de chercher, du moins, à médire avec art. Ainsi, sans affecter de style particulier, ils iront tantôt haut et tantôt bas, selon que la rime ou leur caprice le voudront. Mais pour la poésie galante et enjouée, elle tiendra plus de la poésie grecque que de la latine. Elle sera noble, naturelle, aisée, agréable. Elle raillera sans malice, elle louera sans grande exagération, elle blâmera quelquefois sans aigreur, elle sera ingénieusement badine et divertissante. Elle aura tantôt de la tendresse et tantôt de l'enjouement. Elle souffrira même de petits traits de morale délicatement touchés, elle sera quelquefois pleine d'inventions agréables et d'ingénieuses feintes, on y mêlera l'esprit et l'amour tout ensemble. Elle aura un certain air du monde, qui la distinguera des autres poésies, et elle sera enfin la fleur de l'esprit de ceux qui y seront excellents.

La France aura trois ou quatre poètes de cette espèce en un même siècle qui seront si admirables, quoiqu'il doive y avoir encore assez de différence entre eux. En

échange, il y aura durant quelque temps, une si grande multitude de poètes burlesques qui ne feront rire personne, qu'on ne fera rien de si grand qui ne soit traité burlesquement par ces gens-là. Il est vrai que dans ce même siècle, il y aura tant d'excellents poètes de toutes conditions qu'il y aura lieu de se consoler de la multitude des poètes médiocres. Mais hélas ! te le dirai-je, Hesiode, que je crains que tant de belles poésies n'aient point d'assez équitables approbateurs, et que ce siècle si plein d'esprit ne…

— C'est assez Calliope ! interrompit Apollon qui apparut à Hesiode à la tête des autres muses, il ne faut pas qu'un mortel en sache autant que nous, et tu lui en as assez dit pour lui élever le cœur et pour l'instruire. »

Apollon ayant cessé de parler et le concert recommençant pour un moment, Hesiode crut que Calliope lui jetait une couronne de laurier qu'elle tenait. Si bien que s'éveillant brusquement, Apollon et les muses disparurent. En cet instant, il vit je ne sais quoi de lumineux qui l'éblouit et se leva sans savoir ce qu'il voulait faire, ayant l'esprit si rempli de ce qu'il croyait avoir vu, et de ce qu'il pensait avoir ouï, qu'il en était tout interdit. Il le fut encore davantage, lorsqu'étant un peu revenu à lui, il vit une jeune et belle personne de douze ou treize ans, suivie de trois ou quatre femmes et de deux hommes, qui après être descendus de leurs chariots, regardaient cette fameuse fontaine au bord de laquelle il s'était endormi. Jusqu'alors Hesiode n'avait rien aimé mais à peine eut-il regardé cette belle fille, que son cœur en fut ému. D'abord il pensa croire que c'était une des muses qui était demeurée au bord de la fontaine, mais cette erreur ne dura qu'un moment, car il connut bien que cette personne n'était là que par curiosité, comme il en venait beaucoup d'autres. Il la salua fort civilement, et le reste de sa compagnie aussi, et fut fâché d'avoir été vu endormi. Ce n'est pas que cette apparition des muses n'occupait assez son esprit, mais la vue de cette belle fille l'occupa encore davantage. Si bien que se servant de la liberté qu'ont ensemble les gens qui se trouvent en un de ces lieux que l'on va voir par curiosité, Hesiode s'approcha de ces dames, et prenant fort galamment la parole : » Ne pourrais-je point, leur dit-il, rendre quelque office à de si belles étrangères en leur apprenant, du moins, quelques particularités d'un lieu qu'elles viennent voir ?

— Nous avons si peu de temps à être ici, reprit Clymene, qu'il nous sera assurément fort avantageux si vous êtes du pays comme il y a beaucoup d'apparence, que vous nous instruisiez un peu mieux de cette fameuse fontaine où je n'ai pu m'empêcher de boire en arrivant tant ses eaux m'ont semblé belles. Cependant, ajouta-t-elle en souriant, on vient de me dire que c'est la fontaine d'Hippocrene, et que si je n'y prends garde je ne pourrai m'empêcher de faire des vers. De sorte que comme je ne serais pas assurée d'en faire aussi bien que Sapho, je suis dans une inquiétude étrange car il n'y a rien au monde que je haïsse plus à faire mal, que des vers.

— Vous dites si agréablement ce que vous voulez dire, répondit Hesiode, que je crois que vous ferez toujours admirablement bien tout ce que vous voudrez faire. Mais pour moi, ajouta-t-il en riant, quoique je demeure assez près d'ici, j'ose vous assurer que vos yeux sont plus propres à faire faire des vers, que la fontaine que je vois, car enfin, poursuivit-il, je me suis promené cent fois sur ses bords sans avoir eu

la moindre tentation de faire des vers, et cependant depuis un moment que j'ai l'honneur de vous voir, je sens une envie étrange de pouvoir dire en vers comme en prose, que je n'ai jamais rien vu de si beau que vous. »

Clymene rougit de la flatterie d'Hesiode, qui la trouvant encore plus belle qu'auparavant, s'empressa encore davantage à lui parler. Si bien que le reste de la compagnie se mêlant à leur conversation, ils furent plus d'une heure en ce lieu-là, après quoi ils s'en allèrent ensemble à la ville qui portait le nom de la fameuse montagne consacrée aux muses, car cette belle troupe venait pour voir la fête des Amours qu'on devait célébrer. De sorte que comme Hesiode était très civil et que Clymene lui plaisait fort, il eut tous les soins imaginables de lui bien faire voir cette fête. Mais ce qu'il y eut de particulier, c'est que n'ayant jamais songé à faire de vers, il en fit devant que de se coucher, et ne put jamais s'empêcher d'en faire. De sorte qu'il ne savait si c'étaient les muses qui l'avaient inspiré, ou les beaux yeux de Clymene, car ce fut pour les louer qu'il eut la pensée d'en faire. Cependant, il sut que Clymene était une fille de qualité de Locres, dont la fortune n'était pas trop heureuse, parce qu'elle n'était pas fort riche. Il fit même assez d'amitié avec un de ses frères, qui était alors avec elle, et qui se nommait Antiphanes. Tant que la fête des Amours dura, il fut inséparable de cette agréable compagnie et fit plusieurs galanteries en vers avec une facilité dont il s'étonnait lui-même, ne sachant, comme je l'ai déjà dit, si c'étaient les muses qui l'avaient inspiré, ou si c'était la beauté de Clymene qui lui avait ouvert l'esprit. Le départ de cette belle fille, après l'avoir affligé pour quelques jours, lui fit encore faire des vers. Mais comme il était en un âge où l'on se console aisément de tout, sa douleur passa assez vite. Il est vrai que les louanges que tout le monde donnait aux vers qu'il faisait, servirent fort à le consoler, car la gloire est une maîtresse dont les premières faveurs sont tout à fait douces. Il s'occupa donc entièrement à la poésie, et agit effectivement comme s'il eût été inspiré car il étudia avec tant de rapidité, qu'en fort peu de temps on vit plusieurs ouvrages de lui sur divers sujets, qui demandaient des connaissances toutes différentes. Aussi le bruit se répandit-il par toute la Grèce, qu'en un moment les muses lui avaient appris toutes les sciences. En effet, il fit un traité d'agriculture qu'il adressa à son frère. Il écrivit de l'astrologie, il célébra plusieurs héros et plusieurs héroïnes de l'antiquité, et parla bien plus à l'avantage des femmes que des hommes, pour faire le contraire de ce qu'avait fait Homère qui avait bien plus loué les hommes que les femmes, rapportant plusieurs exemples de femmes illustres et vertueuses qui avaient bien voulu épouser de grands hommes pour leur vertu seulement. Hesiode fit encore l'épithalame de Pelée et de Thetis, une plainte sur la mort de Batrachus, un ouvrage qu'il appela le bouclier d'Hercule. Il commença aussi en ce temps-là celui qu'il appela Théogonie, où il parle de l'origine des dieux. Il parla même de la médecine et de l'art de prédire, et ce qui est remarquable, ayant introduit dans un de ces ouvrages un rossignol et un épervier qui parlent ensemble, il donna le premier modèle de ces fables ingénieuses des animaux, où Ésope se rendit depuis si célèbre. Si bien qu'ayant acquis une grande réputation par ce grand nombre d'ouvrages qu'il composa en cinq ou six ans, son cœur ne parut plus être sensible qu'à la gloire et qu'à l'ambition. Il fit alors plusieurs voyages avec beaucoup de plaisir parce qu'en quelque lieu qu'il allât, sa réputation l'ayant devancé il trouvait des amis partout. Mais ce qui fit le plus parler de lui, fut l'avantage qu'il

remporta sur Homère par le jugement de Panis Roi de Chalcide, car ayant tous deux fait des vers lorsqu'on célébrait les funérailles d'Amphidamas, Hesiode fut déclaré vainqueur et pour avoir deviné une énigme qu'Homere ne devina point il obtint un trépied d'or, qu'il confiera aux muses. Ce n'est pas que le jugement de Panis fût approuvé de tout le monde, au contraire, les partisans d'Homere et les ennemis d'Hesiode, quand ils voyaient quelqu'un qui jugeait mal à propos de quelque chose, s'étaient accoutumés à dire en raillant que c'était un jugement de Panis. Mais après tout, Hesiode ayant obtenu le prix, et l'ayant mis dans le temple de Delphes avec une inscription qui faisait savoir la gloire qu'il avait remportée, l'avantage était tout entier de son côté, et le vainqueur de celui qui avait vaincu tous les autres ne pouvait pas manquer d'être fort glorieux. Ainsi l'ambition s'emparant du cœur d'Hesiode, il ne pensa qu'à conserver la gloire qu'il avait acquise, et qu'à tâcher de faire en sorte qu'elle pût être utile à sa fortune. Pour cet effet, à son retour de la Chalcide, il consulta l'oracle sur la conduite de sa vie qui lui répondit qu'il devait éviter soigneusement le temple de Jupiter Néméen. C'est pourquoi il s'éloigna du Péloponnèse où ce temple était très célèbre. Son père étant mort quelques jours auparavant et pouvant disposer de son bien, il se résolut d'aller à la Cour du Prince de Locres, qui avait la réputation d'aimer toutes les belles choses. En effet, il semble que les Locriens soient plus obligés que les autres, à estimer les vers et ceux qui les font, car la fameuse montagne de Parnasse partage leur pays. Les Opuntins s'appellent les Locriens orientaux, et les Osoliens au contraire s'appellent Locriens occidentaux. Les premiers portent en leurs enseignes l'aurore telle qu'on la peint, et les autres l'étoile du soir. Hésiode ayant donc choisi la Cour du Prince de Locres comme une Cour où les gens d'esprit pouvaient faire plus de fortune qu'ailleurs et comme un lieu où il aurait de la connaissance puisqu'il avait vu à Helicon, Clymene, Antiphanes, et le reste de leur compagnie, y fut sans avoir pourtant alors dans le cœur nul sentiment de ce commencement d'amour qu'il avait eue à dix-huit ans pour une fille de treize. Ce qui l'obligea encore d'y aller plutôt, c'est qu'on lui avait assuré que le Prince de Locres avait un favori qui aussi bien que le prince son maître, aimait à rendre justice au mérite. Il y avait même encore une autre raison qui l'obligeait d'aller en ce lieu-là car le grand prêtre d'Helicon avait une nièce mariée à Locres, à un homme de qualité qui n'était pas mal auprès du favori du prince qui se nommait Lysicrate. Hesiode fut donc à Locres, et fut logée chez la nièce de ce grand prêtre d'Helicon, qui se nommait Belinthe, dont le mari s'appelait Artimede. Dès qu'il y fut il demanda des nouvelles de la belle Clymene, de qui Belinthe était la première amie. Cette femme qui était fort aimable et fort spirituelle, lui répondit en soupirant que Clymene était à la campagne, qu'elle préférait la solitude à la conversation, qu'elle avait renoncé au monde, et qu'elle ne reviendrait à la ville que quand la rigueur de l'hiver l'en chasserait. « Mais, reprit Hesiode assez surpris, Clymene ne peut à mon avis avoir que dix-neuf ou vingt ans, ainsi ce n'est pas un âge à préférer la solitude à la Cour, si ce n'est qu'elle ait perdu sa beauté par quelque accident.

— Je vous assure, reprit Belinthe, que Clymene est aussi belle qu'elle a jamais été, et puis quand elle le serait moins, elle a tant d'esprit qu'elle serait toujours infiniment aimable.

— Il faut donc bien, reprit Hesiode, que cette belle fille ait quelque grand chagrin qui lui fasse haïr le monde, mais du moins, ajouta-t-il, endure-t-elle qu'on la visite.
— Nullement, répondit Belinthe, et si Antiphanes ou Ganetor qui sont ses frères, ne vous y mènent, je ne pense pas que j'ose vous y mener, car elle hait principalement les hommes.
— Il y en a donc quelqu'un qui l'a trahie ? reprit Hesiode,
— Puisqu'il y en a eu plusieurs qui l'ont aimée, répliqua Belinthe en souriant, il est assez difficile qu'il n'y en ait pas quelqu'un qui l'ait trompée.
— Eh de grâce ! reprit Hesiode, dites-moi un peu plus précisément ce qui est arrivé à Clymene,
— Vous le saurez assez tôt, répondit Belinthe, et vous n'en saurez présentement rien de moi. »
En effet, Hesiode n'en sut pas davantage alors, joint qu'ayant l'ambition dans le cœur, il songea bien plus à faire sa Cour au Prince de Locres et à Lysicrate, qu'à s'informer des nouvelles de Clymene. En effet, il réussit fort bien dans le dessein qu'il avait, et en fort peu de jours il fut admirablement bien avec le prince et avec Lysicrate, et par conséquent avec toute la Cour, car c'est la coutume que ceux qui sont regardés favorablement des princes ou de ceux qui gouvernent, le sont de tout le reste du monde. De sorte que l'ambition se nourrissant par l'espérance dans le cœur d'Hesiode, il ne songea qu'à faire que ce commencement de faveur lui pût être utile, et ne pensa plus à aller chercher Clymene à la campagne, ni à s'informer plus particulièrement de ce qui lui était arrivé. Il fit pourtant grande amitié avec Antiphanes et Ganetor ses frères, mais comme ce n'était pas d'eux qu'il pouvait apprendre les aventures de leur sœur, il n'en sut rien alors, et s'occupa tout entier au soin de sa fortune sans sentir dans son cœur nulle disposition à avoir de l'amour pour pas une belle. Il avait sans doute une amitié fort particulière pour Belinthe, et Belinthe une fort tendre pour lui, mais elle était absolument sans galanterie. En ce temps-là, la belle Clymene était avec une tante qu'elle avait à la campagne, sans avoir nulle autre consolation dans sa mélancolie que celle que lui donnaient les lettres de la chère Belinthe, qui faisait toujours tout ce qu'elle pouvait pour la guérir de son chagrin. Comme Hesiode logeait chez Artimede, il avait beaucoup de liberté avec Belinthe et allait dans sa chambre, et même dans son cabinet, quoiqu'elle n'y fût pas. Allant donc un jour dans sa chambre pensant que Belinthe y fût, il vit une lettre ouverte sur une table, et bien qu'il fût fort discret et qu'il respectât assez Belinthe pour ne vouloir pas pénétrer dans ses secrets plus avant qu'elle ne le voulait, il ne put s'empêcher de jeter les yeux sur cette lettre qu'il connut être écrite par une femme. Mais ce qui augmenta sa curiosité, fut que d'abord il y vit son nom, si bien que ne pouvant s'empêcher de la lire, il la prit et vit qu'elle était telle :

CLYMENE À SA CHÈRE BELINTHE

Je suis fort aise que vous ayez trouvé un agréable ami qui vous console de la perte d'une fidèle ami, mais quoique le mérite d'Hesiode ne me soit pas

inconnu, je vous laisse posséder son amitié sans envie, car j'ai si mauvaise opinion du cœur de tous les hommes, que je ne puis jamais être capable de me confier à aucun. Mais ma chère Belinthe, prenez garde à vous je vous en conjure, l'amour se déguise quelquefois en amitié et l'on aime souvent sans penser aimer. Vous savez que vous connûtes plus tôt que moi les sentiments que j'avais pour le perfide… Soyez sage à mon exemple, craignez le mérite d'Hesiode et défiez-vous de vous-même car enfin si je ne me fusse jamais fiée en moi, je n'eusse pas été trompée par celui qui m'a quittée pour la fortune qui le quittera infailliblement quelque jour. Adieu ma chère Belinthe, je n'ai pas la force de vous prier de ne m'aimer plus, cependant il serait presque nécessaire pour mon repos que cela fût, car je ne regrette que vous dans ma solitude.

Comme Hesiode achevait de lire cette lettre, Belinthe entra qui la vit entre ses mains, si bien que l'ayant laissée sans y penser, elle en fut marrie et fit des reproches à Hesiode de sa curiosité. Il lui en demanda pardon de si bonne grâce et lui dit si ingénument comment la chose s'était passée, qu'elle lui pardonna sans peine à condition qu'il ne témoignerait à personne d'avoir vu cette lettre. « Cependant, ajouta-t-elle en souriant, croyez s'il vous plaît que je n'aurai jamais besoin du conseil de Clymene, et que sans cela j'ai si mauvaise opinion des hommes en cas d'amour, que quand vous auriez autant d'amour pour moi que vous avez d'amitié et que je pourrais même y répondre innocemment, je ne m'engagerais jamais à aimer, car enfin après ce qui est arrivé à Clymene, il ne faut plus se fier à rien.

— Mais, Madame, reprit Hesiode, pensez-vous que je puisse avoir vu cette lettre de Clymene et ne savoir point ses aventures ? Je confesse que la curiosité que j'en avais eue s'était assoupie, mais la vue de cette lettre la réveille de telle sorte dans mon esprit, que je ne puis plus vivre sans le savoir. Tout de bon, ajouta-t-il, je crois qu'il y a de l'enchantement à cette lettre, car dès que j'ai vu mon nom écrit, le cœur m'a battu, quand je l'ai lue, j'ai eu une curiosité jalouse de savoir qui est celui dont Clymene se plaint, et je le hais sans le connaître.

— Vous lui rendez pourtant bien des soins, reprit Belinthe.

— Serait-ce le prince ? répliqua Hesiode,

— Nullement, reprit Belinthe, mais c'est Lysicrate.

— Quoi ? répliqua-t-il, c'est de Lysicrate que Clymene se plaint ?

— Oui, répondit Belinthe, et c'est avec raison qu'elle l'accuse.

— Eh de grâce ! Madame, reprit Hesiode, dites-moi tout ce que vous savez de Clymene, car elle vient de me revenir dans l'imagination telle que je la vis au bord de la fontaine d'Hippocrene.

— Quoique je ne sache rien qui ne soit glorieux à Clymene, reprit Belinthe, si je vous disais tout ce que j'en sais, je voudrais que vous n'en parlassiez jamais à qui que ce soit.

— S'il ne faut que cela, reprit Hesiode, vous n'avez qu'à commencer de parler, car je suis persuadé qu'il n'y a rien qu'on doive garder plus inviolablement qu'un secret

qu'on nous confie, quand même nous ne consentions pas que ce qu'on nous dit dût être caché. »

Après cela, Belinthe fit entrer Hesiode dans son cabinet et ayant donné ordre qu'ils ne pussent être interrompus, elle parla de cette sorte : « Puisque vous avez vu Clymene, je ne vous dirai rien de sa personne, si ce n'est que comme l'esprit sert à la beauté, Clymene est infiniment plus aimable qu'elle n'était lorsque vous la vîtes, parce qu'on ne peut pas avoir l'esprit mieux fait, plus éclairé pour les belles choses, plus divertissant ni plus aisé, ni l'humeur plus charmante. Pour Lysicrate, vous savez que sa naissance est fort noble et vous n'ignorez pas qu'il est bien fait, qu'il a de l'esprit et du mérite, mais après tout, on peut dire que vous ne connaissez pas Lysicrate. En effet, devant qu'il fût favori du prince, il était mille fois plus aimable pour ses amis et pour ses amies, car comme vous le savez, on ne peut être à la fortune et à soi, et on ne peut se donner à autrui, lorsqu'on n'est plus à soi-même. Lysicrate étant donc encore infiniment plus agréable que vous ne le voyez, vit la belle Clymene dès la première fois qu'elle parut dans le monde et il eut une si forte inclination pour elle, et elle pour lui, qu'ils firent dès ce premier jour-là amitié ensemble, avec la croyance qu'elle durerait toute leur vie. Ce n'est pas que Clymene fut en un âge où elle pût vraisemblablement savoir encore ce que c'était qu'amitié, mais comme elle a eu l'esprit fort avancé, qu'elle a le cœur tendre, l'esprit sensible et l'humeur douce, elle a cessé d'agir en enfant devant que de cesser de l'être. Comme Clymene a je ne sais quoi qui inspire du respect, qu'elle est sérieuse et sage, Lysicrate fut assez longtemps à n'oser lui parler que comme un agréable ami. Cependant, à dire les choses comme elles sont, ils en étaient plus heureux, car la tante de Clymene ne pensant pas que Lysicrate fût amoureux de sa nièce, lui permettait de lui parler tant qu'il lui plaisait, et Clymene ne voulant pas s'imaginer que l'amitié de Lysicrate fût de l'amour, vivait avec lui avec toute la confiance et toute la liberté que l'amitié doit donner. En effet, s'il y avait quelque petite nouvelle qu'il ne fallût pas dire tout haut, ils se la confiaient ; s'il arrivait quelque aventure bizarre, ils se disaient sincèrement ce qu'ils en pensaient ; si l'on faisait quelque jolie chanson, Lysicrate la donnait à Clymene ou Clymene à Lysicrate. Ainsi, étant en société de plaisirs, de petits secrets, ils menaient une vie fort douce. Clymene n'avait sans doute pas grand bien, mais étant sans ambition, elle ne se trouvait pas malheureuse. Pour Lysicrate il était plus riche qu'elle et semblait être content de sa fortune et n'en désirer point d'autre que d'être aimé de Clymene. En quelque lieu que Lysicrate entendît parler de sa maîtresse, il en entendait des louanges, et en quelque endroit que Clymene entendît parler de son amant, elle était obligée de se réjouir de la gloire qu'il avait d'être loué de tout le monde. Clymene étant donc fort adroite, se dégageait autant qu'elle pouvait de la multitude des visites, et se renfermait dans une petite société infiniment agréable, parce quelle n'était composée que de fort honnêtes gens. Lysicrate de son côté, n'avait nul plaisir en nulle part, qu'aux lieux où était Clymene. Il voyait le prince seulement par devoir et ne se plaisait qu'avec les amis de Clymene. Tant que la belle saison durait nous nous promenions continuellement ensemble dans tous les beaux lieux d'alentour de notre ville, car l'humeur de Clymene et la mienne ayant beaucoup de rapport, nous aimions fort à nous promener. Lysicrate avait aussi la même inclination, mais encore que ces deux personnes eussent alors une fort

tendre passion l'une pour l'autre, Clymene ne voulait pourtant pas penser que ce qu'elle avait dans le cœur fût de l'amour, parce que n'y donnant que des sentiments innocents, elle voulait croire qu'elle n'avait que de l'amitié pour Lysicrate. Mais pour moi, je lui soutenais hardiment qu'elle avait quelque chose de plus qu'elle ne pensait avoir et je me souviens d'un jour entre les autres, où lui parlant de son affection pour Lysicrate, je lui soutenais malicieusement que si ce n'eût été que de l'amitié, celle qu'elle avait pour moi aurait assez préoccupé son cœur pour l'empêcher d'en avoir une si tendre pour lui. « En effet, lui disais-je, je vous avoue que je ne puis comprendre pourquoi l'amitié que vous avez pour moi n'a pas défendu votre cœur contre Lysicrate, car enfin vous dites que vous ne voulez jamais qu'il prétende rien obtenir de vous, et que vous ne voulez éternellement qu'aimer et qu'être aimée.

— Je l'avoue, reprit Clymene,

— Mais puisque cela est, répliquai-je, que n'êtes-vous contente de mon affection ? Vous savez que j'ai été l'amant en notre amitié, s'il est permis de parler ainsi, que c'est moi qui ai cherché la première à vous plaire, que j'ai eu mille et mille petits soins de vous divertir, que vous avez toujours été maîtresse de ma volonté, que vous avez régné souverainement dans mon cœur, que vous avez su tous mes secrets et que vous m'avez confié tous les vôtres,

— Eh ! ma chère Belinthe, reprit Clymene en rougissant, quand deux amies n'aiment rien avec amour, elles n'ont guère de secrets qui soient agréables ni à dire, ni à écouter,

— Mais enfin, repris-je, vous ne vous ennuyiez point autrefois avec moi ! Une bagatelle vous divertissait, nous disions mille innocentes folies que vous ne diriez pas même à un amant.

— J'en tombe d'accord, répliqua Clymene, mais en échange un amant me dit mille agréables douceurs qu'une amie ne me saurait dire.

— Il n'y a pourtant guère d'amie plus flatteuse que moi, ajoutai-je, en effet, je ne vous vois presque jamais sans vous louer, tantôt je vous dis que vous avez le teint reposé, les yeux brillants et l'humeur enjouée, une autre fois je vous loue d'être propre, et je ne pense pas enfin que Lysicrate vous loue plus que moi. De sorte que ne voulant que de l'estime, de la tendresse, des soins, et de l'obéissance, et ne prétendant pas que votre affection pour Lysicrate satisfasse jamais le moindre de ses désirs, je ne vois pas, dis-je, pourquoi vous n'êtes pas contente de mon amitié qui a pour vous tout ce que vous prétendez de l'amour, et qui a cet avantage qu'elle ne vous expose point à la médisance.

— Ha ! cruelle amie que vous êtes ! reprit Clymene, vous prenez plaisir à insulter sur une malheureuse !

— J'en prends, du moins, à vous convaincre d'être peu sincère, répliquai-je, car enfin, il faut que vous avouiez que vous aimez Lysicrate comme toutes les amantes vertueuses ont aimé leurs amants, et qu'à parler raisonnablement vous permettez l'espérance à celui qui a touché votre cœur.

— J'avoue, reprit-elle, que je veux bien qu'il espère, mais je vous déclare en même temps que je serais au désespoir si je pouvais me reprocher de lui avoir donné un juste sujet d'espérer.

— Vous me dites de si bizarres choses, repris-je, que je ne doute nullement qu'à la fin vous ne veniez à aimer Lysicrate jusqu'à en être malheureuse, et peut-être moins aimée.

— Ce serait pourtant une cruelle aventure, reprit cette aimable fille, si on détruisait l'amour d'un amant en lui donnant des marques d'affection, et il faudrait assurément qu'il eût le cœur ingrat et l'esprit mal fait. Mais ma chère Belinthe, ajouta-t-elle, ne craignez pas ce malheur-là pour moi car je n'aimerai jamais trop Lysicrate.

— Je le souhaite, lui dis-je, pour votre repos, parce que je suis persuadée que les meilleurs amis sont de dangereux amants, et que tous les hommes en général sont à craindre. »

Cependant, quelque assurée que fût Clymene de n'aimer point trop Lysicrate, elle vint peu à peu à l'aimer avec une tendresse qui faisait tout son chagrin et tout son bonheur. Mais quelque affection qu'elle eût pour lui, sa vertu n'en fut jamais ébranlée. Elle souffrit sans doute à la fin qu'il l'entretint de sa passion, et elle lui donna plusieurs innocentes marques de la sienne, mais la raison et la vertu furent pourtant toujours les maîtresses dans son cœur. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette aventure fut que dans le commencement de l'amour de Lysicrate, il offrit plusieurs fois à Clymene de l'épouser malgré ses parents, qui à cause du peu de biens de cette belle fille, n'y eussent pas consenti. Comme elle a le cœur grand et généreux, elle s'opposa à une chose qu'elle désirait, et dit à Lysicrate que si la fortune ne faisait rien de considérable pour lui, elle ne trouvait pas qu'elle dût l'épouser, de peur de le rendre malheureux. « Car pour moi, ajoutait-elle, de la manière dont j'ai le cœur fait, je m'estimerais heureuse dans une cabane pourvu que vous y fussiez content. Mais ne devant pas croire que vous pussiez régler votre ambition comme je réglerais la mienne, je dois refuser ce que je désire, et me résoudre plutôt à être toujours malheureuse, que de vous exposer à vous repentir d'avoir sacrifié votre fortune à votre amour.

— Quoi, Madame ! reprit Lysicrate, vous croyez que je pusse changer de sentiments pour vous ? Et vous croyez que j'aie l'âme assez intéressée pour me trouver malheureux dans un établissement dont vous seriez capable de vous contenter ? Ha, non, non, vous ne connaissez pas le cœur de Lysicrate, et vous lui faites une injustice étrange ! Car enfin, si ce n'était que je crains moi-même que l'état de ma fortune ne soit pas digne de vous, je ne vous laisserais pas un moment en repos. Mais à vous dire la vérité, je suis si sensible à tout ce qui vous touche que je craindrais de me trouver tout à fait malheureux si je ne vous voyais pas tout à fait heureuse. C'est pourquoi ma chère Clymene, ajouta-t-il, il faut que je devienne ambitieux par amour, que je me détache en quelque sorte de vous, pour m'y attacher inséparablement et que je fasse ma cour au prince pour voir s'il me sera aussi favorable que je me l'imagine.

— Eh ! de grâce Lysicrate, reprit Clymene, ne me dites point que vous voulez avoir de l'ambition par amour ? Car ce sont deux passions impérieuses qui demandent chacune un cœur tout entier et qui font gloire de s'entre-détruire tour à tour.

— Si vous découvrez jamais cette faiblesse-là dans mon cœur, répliqua-t-il, ôtez-moi votre affection, traitez-moi comme un lâche et comme un perfide plus criminel qu'un inconstant.

— Encore une fois Lysicrate, reprit-elle, vous voulez entreprendre une chose plus difficile que vous ne croyez, qui est de donner des bornes à l'ambition. Dès qu'on désire une chose on fait ce qu'on peut pour l'acquérir, dès qu'on l'a acquise on en désire une autre plus grande dont on se voit plus proche qu'on ne l'était de celle qu'on a acquise la première. Si bien que s'approchant toujours davantage des grands emplois, à mesure que la faveur augmente, le désir croît quand on pense qu'il doit être satisfait. Ainsi toutes les passions se réunissant en une seule, il arrive souvent que l'ambition étouffe l'amour, affaiblisse l'amitié, change tous les plaisirs en un seul plaisir qui est celui d'acquérir, et change même de telle sorte le cœur de ceux qui s'en laissent posséder qu'on ne les connaît plus, qu'ils ne connaissent plus ceux qu'ils connaissaient, et qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes.

— Vous dites cela d'un certain air fier et mélancolique, reprit Lysicrate en souriant, qui me ferait presque penser que vous croyez déjà que je vous quitte pour suivre la fortune, et cependant, je n'ai pas seulement encore résolu de la chercher. »

Après cela, il ajouta mille choses douces, flatteuses et pleines de générosité qui plurent infiniment à Clymene, qui me les redit le lendemain. Et en effet, durant quelque temps on ne peut pas témoigner plus d'amour que Lysicrate en témoigna à cette sage fille. Jamais il ne trouvait avoir été assez longtemps auprès d'elle, les moments lui duraient des siècles partout ailleurs, et auprès d'elle les journées entières ne lui semblaient que des moments. Il lui écrivait tous les jours, et même bien souvent plus d'une fois. Quand il ne la pouvait voir il cherchait du moins des gens avec qui il en pût parler. Il était empressé, assidu, exact, et soigneux de chercher jusqu'aux plus petites occasions de lui plaire. Si bien que Clymene croyant alors pour son malheur, que rien ne pourrait jamais diminuer une si forte passion, fit un fondement de félicité éternelle sur l'amour de Lysicrate, et renferma de telle sorte toute sa joie en son affection, qu'elle ne se souciait plus de nulle sorte de divertissement. Comme Lysicrate a une maison à la campagne fort proche de celle où est présentement Clymene, elle aimait sans comparaison bien mieux être aux champs qu'à la ville, pourvu que Lysicrate fût dans son voisinage. Aussi Lysicrate dans des chansons qu'il avait faites pour elle, la nommait tantôt sa bergère et tantôt Amarillis, et elle le nommait Tircis dans les réponses qu'elle lui faisait, car Clymene fait sans doute assez bien des vers pour une fille, quoiqu'elle en fasse un grand secret, et qu'elle ne fasse point du tout le bel esprit. Ces deux personnes vécurent donc de cette sorte jusqu'à une célèbre chasse que le Prince de Locres fit, où Lysicrate se trouva et où il parut si adroit aux yeux du prince, qu'il lui parla assez longtemps. Si bien qu'ayant été fort content de son esprit, il lui fit mille caresses, et lui commanda de le voir plus souvent qu'à l'ordinaire. Pour moi qui sus par Artimede la chose comme elle s'était passée, je fus m'en réjouir avec Clymene qui en effet, fut bien aise de l'honneur que le prince avait fait à son amant. De son

côté, il eut assez de joie de voir que la fortune semblait avoir dessein de venir au-devant de lui. Il crut pourtant qu'il ne s'en réjouissait que par l'intérêt de son amour, aussi dit-il mille choses obligeantes à Clymene, lorsqu'il la put entretenir en particulier. Quelques jours après, il lui en dit bien encore davantage, car il faut que vous sachiez que depuis le jour de la chasse, le prince voulut que Lysicrate s'assujettît à le voir tous les jours. Si bien que toute la Cour le regardant déjà comme un favori, on s'empressait à être de ses amis, et même à témoigner plus d'amitié à Clymene, qui étant tout à fait généreuse, conseilla à Lysicrate de lui dérober le plus de temps qu'il pourrait, pour le donner au prince. « Souvenez-vous pourtant, lui disait-elle, que je prétends que votre cœur soit toujours à moi, et que les faveurs de la fortune ne vous seront même jamais si douces que les miennes. Je prétends même, lui disait-elle encore, que vous ne vous mettiez pas dans la fantaisie d'aller aussi loin que la fortune voudra vous mener, car pour l'ordinaire elle précipite ceux qui s'abandonnent tout à fait à sa conduite. Résolvez-vous donc d'acquérir autant de bien qu'il en faut à un honnête homme de votre condition pour être heureux et rien davantage, et ne vous exposez pas à perdre tout, pour tout gagner. Il vaut bien mieux renoncer généreusement à la grande fortune, et vivre en repos dans une médiocre, que de se faire des envieux par sa propre grandeur. Il est glorieux d'en avoir pour sa vertu, mais il ne l'est pas toujours d'en avoir pour les richesses que l'on a acquises car généralement parlant, tous les hommes défendent si opiniâtrement ce qu'ils possèdent, que quand un homme devient en peu de temps extraordinairement riche, on est tout disposé à croire qu'il l'est devenu injustement. Mettez donc des bornes à votre ambition mon cher Lysicrate, car si vous n'y en mettez pas, vous deviendrez infailliblement injuste et malheureux.

— Eh de grâce ! ma chère Clymene, lui dit-il, ne me soupçonnez pas d'avoir l'âme intéressée, je vous jure encore une fois que l'amour que j'ai pour vous est la seule cause de la servitude où je m'engage, et si vous ne voulez être ingrate il faut que vous me teniez compte de tous les soins que j'aurai de plaire au prince, que vous me plaigniez quand je serai auprès de lui, que vous croyez que je ne penserai qu'à vous et que c'est vous que je servirai en le servant, car si vous ne me le promettez, je n'aurai pas la force de me priver de la joie de vous voir à tous les moments, et de me partager entre mon maître et ma maîtresse. »

Clymene entendant parler Lysicrate avec tant d'amour, en eut le cœur touché et l'exhorta généreusement à se contraindre à la voir moins, et à l'aimer pourtant toujours. Et en effet, Lysicrate commença de s'assujettir auprès du prince, qui lui donna un emploi considérable quinze jours après cette conversation. Cependant, dans ce commencement-là Lysicrate avait tant de joie quand il revoyait Clymene qu'il en paraissait plus amoureux. Il avait tant de peine à la quitter quand il fallait qu'il s'en allât, il lui écrivait si souvent et il paraissait si soigneux de rendre office à tous ceux qu'il pensait qu'elle aimait, qu'elle avait lieu d'être contente de lui. Elle agit pourtant avec un peu plus de retenue avec Lysicrate, depuis qu'il commença d'être en faveur, ne voulant pas, disait-elle, qu'il la pût soupçonner de lui faire des faveurs intéressées. Cependant, les frères de Clymene qui n'ont pas le cœur aussi noble qu'elle, eussent voulu au contraire qu'elle eût beaucoup mieux traité Lysicrate, dans la pensée de faire leur fortune par son moyen. Mais cette sage fille

suivant sa propre raison et non pas leur ambition, vivait comme je l'ai déjà dit, avec toute la prudence imaginable, quoiqu'elle eût dans le cœur une tendresse infinie pour Lysicrate. Comme elle s'observait soigneusement, et qu'elle observait aussi Lysicrate, elle commença de trouver étrange qu'il ne s'aperçût point qu'elle avait changé quelque chose à sa façon d'agir, et elle trouva aussi assez mauvais, que dans l'augmentation de sa faveur, il ne lui parlât plus du tout de rendre un jour leur fortune inséparable, comme il avait fait autrefois. Il lui semblait même qu'il avait moins de choses à lui dire, si bien que s'en plaignant un jour à moi, à la campagne où elle était allée durant deux jours : « Et bien ma chère Belinthe, me dit-elle, ne vous apercevez-vous point que Lysicrate s'accoutume sans beaucoup de peine à ne me voir presque plus, et qu'il fait si aisément son devoir que s'il n'y prend garde, il manquera bientôt au premier de tous les devoirs ?

— Mais, lui dis-je comme je le croyais alors, Lysicrate cesse de vous voir durant quelque temps pour vous voir après toute sa vie en repos.

— Non, non, Belinthe, reprit Clymene, ne vous y abusez point, le cœur de Lysicrate est déjà changé, et je suis la plus trompée du monde, si l'ambition ne me l'ôte entièrement. Ce qui me met en peine, ajouta-t-elle en rougissant, c'est que je voudrais bien savoir si ce sont les faveurs de la fortune ou les miennes qui empêchent Lysicrate de me dire quelquefois des choses qui me donneraient lieu de penser qu'il ne croit pas impossible que nous puissions un jour vivre ensemble.

— Il faudrait que Lysicrate eût l'âme bien intéressée, répliquai-je, si le changement de sa fortune changeait son cœur, et il faudrait qu'il fût bien déraisonnable s'il cessait d'aimer parce qu'il est aimé,

— Ha, Belinthe ! s'écria Clymène, les hommes sont bien plus injustes que vous ne pensez, et l'amour est bien plus bizarre que je ne croyais. Car enfin, à vous découvrir le fond de mon cœur, le mariage en général m'épouvante, je trouve qu'il y a souvent bien de la folie, ou du moins, bien de la hardiesse à s'y résoudre. Mais quoique ma raison m'en fasse connaître toutes les fâcheuses suites, je vous avoue que lorsqu'il me passe dans la tête que peut-être Lysicrate ne me voudrait pas épouser si je le voulais, la colère me prend et j'ai presque plus d'envie de le haïr que s'il m'avait fait une infidélité. Parce qu'en quelques occasions on peut être infidèle sans faire un outrage, et qu'un amant ne peut presque jamais ne vouloir point épouser sa maîtresse quand elle le désire, que ce ne soit par un motif injurieux. Car enfin, y a-t-il rien de plus rude que de penser que les témoignages de tendresse que vous avez donnés agissent contre vous-même ? Il est pourtant vrai que l'injustice des hommes est si grande, qu'après avoir demandé mille fois des grâces innocentes à une personne qu'ils aiment, si elle vient enfin, après mille services, à les leur accorder, ces mêmes grâces qu'elle leur accorde leur rendent souvent sa vertu suspecte, et font qu'en la voulant bien pour maîtresse, ils ne la voudraient pas pour leur femme. Cependant ma chère Belinthe, je ne crois point que deux personnes libres puissent s'aimer parfaitement, ni même tout à fait innocemment, si elles n'ont, du moins, la pensée qu'il ne leur est pas impossible de pouvoir être un jour inséparables, et si elles ne s'entretiennent de l'espérance de mille douceurs, dont les seules rêveries font passer d'agréables heures et d'agréables jours. Peut-être, ajouta-t-elle en soupirant, que si Lysicrate m'offrait aujourd'hui de m'épouser, je ne

l'épouserais pas, car ayant le cœur aussi grand que je l'ai, il pourrait être que sa bonne fortune m'en empêcherait. Mais à n'en mentir pas, je voudrais pour être contente, être assurée de pouvoir être sa femme quand je le voudrais. Cependant, je vous le dis encore une fois, Lysicrate n'y pense point présentement et je ne saurais deviner, comme je l'ai déjà dit, si ce sont les faveurs de la fortune ou les miennes qui l'en empêchent.

— Mais, lui dis-je, toutes les grâces que vous lui faites étant innocentes, vous ne pouvez pas l'accuser d'un sentiment tel que vous dites !

— Si vous connaissiez bien l'injustice des hommes, reprit-elle, vous parleriez autrement, car enfin, ne les aimez point ils vous quittent, aimez-les, ils vous méprisent, et de quelque façon qu'on agisse avec eux on est presque toujours trompée. »

Comme Clymene parlait ainsi, elle reçut un billet de Lysicrate où il n'y avait que ces paroles :

LYSICRATE À CLIMENE

Je ne pus vous voir hier, je ne puis encore vous voir aujourd'hui, et je ne sais même si je pourrai vous revoir demain, mais je sais bien que je tiens pour perdu tout le temps que je passe hors d'auprès de vous.

Clymene après avoir lu ce billet y répondit en ces termes :

CLIMENE À LYSICRATE

C'est encore beaucoup que vous vous souveniez de m'avoir vue et que vous ne me défendiez pas d'espérer de vous revoir, car quand on a tant d'affaires utiles à la Cour, il est bien difficile qu'on en puisse avoir d'agréables à la campagne.

Clymene ferma sa lettre et la donna à celui qui avait apporté celle de Lysicrate. Cependant, comme il survint une affaire pressée à la tante de Clymene qui l'obligea de venir ici, nous y arrivâmes le soir même. Si bien que Lysicrate le sachant fut le lendemain, un moment chez Clymene. À peine y fut-il, qu'il lui demanda permission de lire un paquet d'importance qu'il avait reçu en entrant chez elle et qu'il lut en effet avec beaucoup d'attention. Et ce qu'il y eut de rare, fut qu'en voulant le serrer après l'avoir lu, il laissa tomber la lettre que Clymene lui avait écrite le jour auparavant et qu'il n'avait point encore ouverte. Il en rougit de honte dès qu'il l'aperçut car il avait oublié de la lire, mais Clymene en rougit de colère dès qu'elle la reconnut. De sorte que voyant qu'il ne l'avait point encore vue, elle la prit et la rompant brusquement : « Croyez-moi Lysicrate, lui dit-elle, il ne faut plus vous écrire que des lettres d'affaires, car pour des billets d'amitié, vous n'avez pas loisir de les lire et ce qu'il y aurait de plus fâcheux serait à continuer de vous en écrire. C'est que vous en avez si peu de soin, qu'ils pourraient aisément être lus par d'autres ! »

Lysicrate voulut alors s'excuser sur l'accablement des affaires qu'il avait eues. « Vous en avez sans doute trop, reprit fièrement Clymene, c'est pourquoi il est juste que je vous dispense de tous les soins que vous aviez accoutumé de me rendre, car quoique vous en ayez beaucoup moins qu'autrefois, encore vous dérobai-je quelques moments.

— Je suis sans doute bien moins auprès de vous, reprit-il, que je n'y étais du temps que je n'étais pas obligé de suivre le prince, mais j'y suis pourtant encore assez souvent, et j'y suis sans doute autant que je le puis.

— Ha ! Lysicrate, répliqua-t-elle, quand on trouve qu'on est assez longtemps auprès de sa maîtresse, il ne s'en faut guère qu'on ne s'ennuie d'y être. C'est pourquoi si vous m'en croyez, donnez-vous tout entier à votre maître, et ne songez plus à moi. »

Lysicrate voyant que Clymene était en colère, eut honte de ce qui lui était arrivé, et se mit à lui dire tant de choses douces et flatteuses qu'il fit en quelque sorte sa paix devant que de s'en aller car comme Clymene avait une inclination très forte pour lui, elle l'aimait, tout coupable qu'il lui paraissait. En ce temps-là, il y eut quelque différend entre les Locriens Orientaux et les Occidentaux, si bien que le prince fut à la guerre où Lysicrate le suivit, et acheva d'acquérir entièrement ses bonnes grâces par les belles actions qu'il fit. Pendant ce voyage il écrivit assez souvent à Clymene, mais c'étaient plutôt des lettres de nouvelles que des lettres d'amour, et il l'entretenait bien plus de ce qui se passait dans l'armée que de toute autre chose. De sorte que Clymene en avait l'esprit tout à fait irrité. Sa colère n'était pourtant à proprement parler qu'une amour déguisée, car elle était sensible à la gloire de Lysicrate comme à la sienne propre. Il est vrai que ce qui défendait Lysicrate dans son cœur, c'est qu'elle connaissait bien qu'il croyait l'aimer aussi tendrement qu'autrefois et qu'il ne pensait pas même être ambitieux. À son retour, il fut la voir dès qu'il fut arrivé, mais il la vit si peu, que tout ce qu'il put faire fut de lui dire qu'il la verrait dès qu'il le pourrait. Comme les affaires augmentent dès que la faveur croît, Lysicrate avait alors si peu de temps dont il pût disposer, qu'on pouvait dire qu'il n'avait pas loisir d'aimer Clymene. Souvent quand il était chez elle, il passait la moitié du temps qu'il y était, ou à recevoir divers messages et diverses lettres, ou même à y répondre, après lui en avoir demandé permission. Ce n'était plus ce même Lysicrate qui ne l'entretenait autrefois que de choses douces, agréables et flatteuses, c'était un ambitieux inquiet qui ne se trouvait heureux en nulle part. Clymene en était sensiblement affligée, mais je puis dire n'avoir jamais vu une plus tendre, ni une plus sage douleur que la sienne, car enfin elle la cachait si bien que j'étais seule confidente de ses déplaisirs. Elle voulut même, un jour, me cacher des vers qu'elle avait faits, mais les lui ayant pris, il fallut qu'elle endurât que je les eusse, à condition de n'en dire rien. « Eh de grâce ! interrompit Hesiode, dites-moi les vers de Clymene !

— Je le veux bien, reprit Belinthe, pourvu que vous me promettiez de n'en parler jamais, car vous les trouverez peut-être assez amoureux.

— Je vous promets tout ce qu'il vous plaira, répliqua-t-il, pourvu que vous me récitiez les vers qui me donnent tant de curiosité. »

En effet, Belinthe après les avoir rappelés dans sa mémoire, récita ceux qui suivent, que Clymene avait faits pour l'ambitieux Lysicrate :

Non vous n'eûtes jamais le cœur bien amoureux,
Puisque mon amitié ne vous peut rendre heureux,
Et que malgré l'ardeur d'une innocente flamme,
La fière ambition me chasse de votre âme.
Vous rêvez en tous lieux, vos désirs sont changés,
Vous avez cent desseins, vos soins sont partagés,
Ce qui fit vos plaisirs, fait votre inquiétude,
Le tumulte vous plaît, plus que la solitude,
Et mon charmant désert qui vous semblait si doux,
Tout aimable qu'il est, n'a plus d'appâts pour vous.
Mes plus tendres soupirs ne font plus vos délices,
Vous aimez la fortune avec ses caprices,
Vous suivez son éclat, vous vivez sous sa loi,
Vous n'êtes plus à vous, vous n'êtes plus à moi,
Vous êtes son captif, elle est votre maîtresse,
Mais ses faveurs Tircis, n'ont aucune tendresse,
Elle donne sans choix, sans sujet, sans amour,
Ses caresses souvent ne durent pas un jour,
De ses plus chers amis, l'inconstante se joue,
Ce qu'elle leur promet, son cœur le désavoue,
Elle aime le désordre et les grands changements,
Et de lâches flatteurs fait ses premiers amants.
Suivez ingrat, suivez cette injuste trompeuse,
Qui rend presque en tout temps la vertu malheureuse,
Ne la quittez jamais, quittez-moi pour toujours,
Préférez ses présents à de tendres amours,
Il est honteux d'aimer une simple bergère,
Ce sentiment est bon pour une âme vulgaire,
Les cœurs ambitieux méprisent le repos,
La fortune est l'objet de l'amour d'un héros,
Elle tient en ses mains tous les trésors du monde,
Son pouvoir est égal sur la terre et sur l'onde,
Elle peut en cent lieux vous déclarer vainqueur,
Mais elle ne peut pas disposer de mon cœur,
Il est en mon pouvoir, Ô dieux, le puis-je dire,
Hélas, en le disant je sens que je soupire,
Et qu'un trouble secret, m'a dit quand je vous vois,
Que malgré mon dépit, mon cœur n'est plus à moi.
Il murmure, il se plaint, mais il veut qu'on l'apaise,
Par de tendres discours, dont la douceur lui plaise,

Il cherche à se tromper, trompez-le donc Tircis,
Venez, venez jurer à votre Amarillis,
Que constant dans vos fers, à ses ordres fidèles,
Vous quitterez toujours la fortune pour elle.
Peut-être en ce moment, verrez-vous dans ses yeux,
De quoi guérir le cœur le plus ambitieux,
Peut-être en ce moment, verrez-vous dans son âme,
Tant de fidélité, tant d'ardeur tant de flamme,
Que vous préférerez le plaisir d'être aimé,
À ces fragiles biens dont vous êtes charmés.
Ô ! moment précieux, viens soulager ma peine,
Je ne puis plus porter de si pesantes chaînes,
Soutenez-les, Tircis, ou je les briserai,
Hélas, en les brisant Tircis, j'expirerai
Reserrez-les plutôt d'une étreinte plus forte,
Aussi bien je mourrais si ma flamme était morte,
Et j'aime mieux cent fois cet aimable tourment,
Que d'être sans douleur et d'être sans amant.

— Quoi ! s'écria Hesiode après que Belinthe eue récité ces vers, Clymene, cette même Clymene que je vis au bord de la fameuse fontaine qui est auprès d'Helicon, a fait des vers aussi amoureux que ceux que je viens d'entendre ?

— Oui, reprit Belinthe, mais quoiqu'ils fussent fort propres à toucher le cœur de Lysicrate, la généreuse Clymene qui n'avait pu s'empêcher de les faire dans le transport de sa douleur et de sa tendresse, ne put se résoudre de les laisser voir à celui pour qui ils étaient faits. Au contraire, elle affecta de lui déguiser sa douleur. Si bien que Lysicrate croyant qu'elle était fort contente de lui, était fort gai, durant qu'elle était très mélancolique, car quelque effort qu'elle pût faire, il lui était impossible de cesser d'aimer Lysicrate. « Que je suis malheureuse, me disait-elle un jour que se tâchais de la consoler, car enfin, j'ai une espèce de douleur qui a quelque chose de si bizarre, que je ne puis presque espérer d'en guérir. Si Lysicrate était infidèle comme beaucoup d'amants le sont, qu'il eût cessé de m'aimer pour en aimer une autre, le dépit me guérirait tout d'un coup, je passerais de l'amour à la haine et de la haine au mépris, qui me laisserait après dans une indifférence tranquille. Mais de la manière dont il cesse de m'aimer, ceux qui n'ont pas le cœur délicat en amour croiraient presque que Lysicrate n'est pas entièrement coupable. Cependant, de la façon dont je vois les choses, l'inconstant me paraîtrait moins horrible que le changement qui est arrivé dans son cœur depuis que sa fortune est changée. Il y a de la fragilité et de la faiblesse à l'inconstance ordinaire, mais il y a de la lâcheté et de la petitesse de cœur au changement de Lysicrate. Quand j'en devrais mourir de chagrin, je veux chasser de mon cœur une passion qui n'est criminelle que parce que celui qui l'a fait naître n'en est pas digne. Aussi bien, ajoutait-elle, quand il voudrait revenir à moi, n'aurait-il pas loisir d'y penser, il a tant

d'affaires importantes dans la tête que toutes les bagatelles d'une tendre passion ne pourraient compatir avec elles.

— Mais lui dis-je alors, que ne changez-vous comme Lysicrate ? Ayez de l'ambition aussi bien que lui, et sans penser s'il vous aime autant qu'il vous aimait autrefois, dissimulez vos sentiments et engagez-le, du moins, à établir votre fortune puisqu'il le peut.

— Ha ! non, non, reprit cette généreuse fille, je ne veux jamais avoir nulle obligation à un homme qui m'aime moins qu'il ne doit et que je ne veux plus aimer. Et quand ma fortune serait encore plus malheureuse qu'elle n'est, je serais absolument incapable de recevoir rien d'un homme qui m'aurait ôté son cœur. Je sais que mes frères sont dans d'autres sentiments et qu'ils voudraient que je me sacrifiasse à leurs intérêts, mais ils ne m'obligeront jamais à suivre leur inclination. Quand Lysicrate n'était pas en faveur, ils condamnaient la tendresse que j'avais pour lui, et aujourd'hui qu'ils le croient nécessaire à leur établissement, ils blâmeront sans doute la manière dont je prétends le traiter à l'avenir. Cependant, je demeurerai ferme dans ma résolution.

— Mais, lui dis-je, donnez, du moins, quelque temps à Lysicrate pour se repentir,

— Je ne lui en donnerai que trop, reprit-elle, car je sens bien que mon cœur n'obéira pas si tôt à ma raison. »

En effet, Clymene malgré qu'elle en eût aima encore Lysicrate. Ce qui entretenait cette passion était qu'il y avait encore des jours où Lysicrate lui parlait avec autant d'amour qu'il avait jamais fait. Il est vrai que c'était assez rarement qu'il l'entretenait en particulier, car il avait toujours tant d'affaires, qu'il commençait toujours à lui parler par ces paroles : « Je n'ai qu'un moment à vous donner », ou bien par : « Je n'ai pas loisir de vous dire rien », ou quelque autre chose semblable. Les choses étant en ces termes, il y eut une grande assemblée où Clymene fut obligée de se trouver. Si bien que voulant y paraître belle afin de faire voir à Lysicrate qu'elle méritait son affection, elle n'oublia rien de tout ce qui la pouvait rendre plus aimable. Et en effet, elle effaça la beauté de toutes les autres belles et plut de telle sorte au prince qu'il ne parla à pas une dame qu'à Clymene. Ce n'est pas que le prince n'eût ouï-dire que Lysicrate en était amoureux, mais il le voyait si assidu auprès de lui, qu'il ne pensa pas que ce fût une amour fort violente. Clymene qui vit la civilité du prince pour elle, l'expliqua d'abord à une complaisance qu'il avait pour son favori, mais à la fin du bal, comme il l'entretenait en particulier elle changea d'avis, car après lui avoir donné mille louanges, « Enfin, lui dit-il, je vous trouve si charmante, que je ne puis assez m'étonner de l'assiduité de Lysicrate auprès de moi, car si j'avais une maîtresse comme vous, mon maître serait assurément plus mal servi, si j'en avais un, que je ne le suis de lui. »

Clymene rougit du discours du prince et y répondit avec tant d'esprit, qu'elle lui en parut encore plus belle. De sorte qu'en ayant l'imagination remplie, il ne parla que de Clymene le reste du soir. Il en parla même à Lysicrate avec empressement. « Mais encore, lui dit-il devant un ami de Clymene qui le lui redit le lendemain, si j'allais malgré moi devenir amoureux de votre maîtresse et que vous me vissiez en état de mourir d'amour, seriez-vous assez généreux pour me la céder, et pour ne me haïr point ?

— Je serais sans doute bien malheureux si cela arrivait, reprit l'ambitieux Lysicrate, mais après tout Seigneur, ajouta-t-il, ce serait un si grand honneur à Clymene, que son intérêt se joignant au respect que j'ai pour vous, je pense que je vous la céderais, et que votre bonheur et celui de cette belle personne me consoleraient de mon infortune. »

Lysicrate dit cela d'un air si libre, qu'on vit que c'était son sentiment, de sorte que le prince qui jusqu'alors avait regardé l'inclination qu'il avait pour Clymene comme une chose qu'il devait combattre par l'amitié qu'il avait pour Lysicrate, voyant que Clymene ne lui tenait pas autant au cœur qu'il avait pensé, flatta si doucement sa passion naissante, qu'ayant revu Clymene cinq ou six fois en fort peu de jours, il en devint éperdument amoureux, car c'est un prince dont les passions sont violentes et qui tant qu'elles durent, est capable de faire toutes choses pour les contenter. Cependant, Clymene ayant su ce que Lysicrate avait répondu au prince, en avait l'esprit fort aigri quoiqu'elle dissimulât son dépit. Il est vrai qu'en peu de temps elle eut lieu de le faire éclater, car le prince étant devenu très amoureux d'elle, découvrit sa passion à son rival devant que de la découvrir à sa maîtresse, mais ce fut en des termes si forts, que Lysicrate vit bien qu'il fallait perdre Clymene ou sa fortune. De sorte que n'hésitant pas un moment à choisir en cette rencontre, il dit au prince qu'il lui sacrifiait tous ses plaisirs, qu'il voulait être son confident, et le servir auprès de Clymene. Et en effet, Lysicrate qui avait toujours remarqué que Clymene avait le cœur fort grand, s'imagina que l'espérance d'épouser le prince lui ferait approuver ce qu'il ferait, ne considérant pas qu'il y a quelquefois bien plus de grandeur de courage à mépriser la fortune, qu'à la chercher. Ce n'est pas que Lysicrate eût tout à fait résolu de renoncer à l'affection de Clymene, mais seulement de s'en servir à rendre encore sa fortune plus grande. Il fut donc la trouver après lui avoir demandé une audience particulière, et paraissant plus triste qu'il ne l'était, il lui prépara l'esprit avec beaucoup d'adresse à apprendre quelque chose de fâcheux qu'il semblait avoir beaucoup de peine à lui dire. D'abord Clymene crut que c'était qu'il voulait lui apprendre que le prince le voulait marier à une de ses parentes qui était très riche, mais à la fin, il lui dit que c'était que son maître était son rival. « Ce n'est pas, lui dit-il, que je ne sois assez généreux pour sacrifier toute ma joie à votre bonne fortune, et qu'après avoir été votre esclave, je ne veuille bien être votre sujet, car je ne doute point que si vous ménagez bien l'amour du prince, il ne vous aime à la fin assez pour vous épouser, mais c'est qu'il n'est pas aisé de se priver de ce qu'on aime, quelque généreux qu'on soit. Il est vrai, ajouta-t-il, que notre affection a toujours été si innocente, qu'elle pourrait subsister toute notre vie. Au moins sais-je bien que je serai toujours absolument à la belle Clymene, et qu'il n'arrivera pas de changement dans mon cœur.

— Il n'en sera pas de même de moi, reprit-elle brusquement, car je vous déclare que je ne serai jamais à vous. Au reste, ne pensez pas que ce soit pour ménager l'amour du prince. Je hais trop l'ambition qui m'a chassé de votre cœur pour la recevoir dans le mien, et vous me donnez un si grand mépris pour tous les hommes en général, que je ne crois pas que j'en puisse jamais estimer pas un en particulier. N'attendez donc pas que j'affermisse votre fortune, car tout ce que je puis faire est de ne songer pas à la détruire, et si quelque chose pouvait me persuader de souffrir

l'amour du prince, ce serait seulement pour tâcher de vous mettre mal dans son esprit. Mais à n'en mentir pas, je vous trouve assez puni de n'être plus bien dans le mien, c'est pourquoi je ne veux pas chercher une vengeance qui retomberait sur moi-même, car dans les sentiments où je suis, je ne puis souffrir l'amour de qui que ce soit. Je prétends même n'aimer plus que la solitude, et j'espère y vivre plus doucement que vous ne ferez dans la Cour avec toute votre faveur, car lorsqu'on est toujours bien avec soi-même, on ne se soucie guère de n'être pas bien avec ceux qui gouvernent. Mais pour vous rendre une dernière fois un bon office, sachez que tous ceux qui vous flattent vous trompent ; que ceux que vous croyez le plus vos amis sont des envieux et des ennemis déguisés ; que tous ceux qui vous voient, croient mériter mieux que vous la faveur du prince, que dès que vous serez disgracié vous vous trouverez tout seul de votre parti et qu'il n'y avait que Clymene au monde qui pût ne vous abandonner point dans l'infortune. Mais puisque vous l'avez abandonnée dès que vous avez été favori, elle vous abandonne à son tour, et vous abandonne pour jamais. Empêchez donc le prince de me venir parler de sa prétendue passion, car le regardant comme un homme qui en aime un que je dois haïr, il serait difficile que je conservasse le respect que je dois à sa qualité. »

Lysicrate voulut après cela jurer à Clymene qu'il était bien marri que son maître fût son rival, qu'il ne lui avait parlé comme il avait fait qu'afin de n'irriter pas sa passion et que pour elle, puisqu'elle était assez généreuse pour n'être pas flattée de l'espérance de pouvoir épouser le prince, il ne lui demandait autre chose que d'agir avec adresse, afin de le guérir de cette passion sans le brouiller avec lui. Si bien que Clymene voyant toujours dans son cœur plus d'ambition que d'amour, en eut l'esprit si irrité, qu'elle lui commanda absolument de s'en aller, et en effet, il fallut qu'il s'en allât. J'arrivai chez elle un moment après qu'il en fut sorti, et je puis assurer que je n'ai jamais vu une personne plus affligée, ni plus en colère. Ce qu'il y eut de cruel pour elle, fut que le prince la vint voir le même jour, de sorte qu'ayant encore l'esprit fort irrité, elle lui parla avec une fermeté qui le surprit, car dès qu'il voulut lui faire entendre qu'il l'aimait, et qu'il la voulait toujours aimer : « De grâce, Seigneur, lui dit-elle, gardez-vous bien de prendre un dessein qui ne vous pourrait jamais donner nulle satisfaction. En effet, quoique je paraisse douce et que je le sois effectivement, j'ai pourtant une fermeté inébranlable à demeurer dans la résolution que je prends. C'est pourquoi il vous serait impossible de me persuader jamais que je dusse souffrir votre affection. C'est assez que la fortune ne vous ait mis au-dessus de moi pour faire que toutes vos paroles me soient suspectes et je suis tellement amie de l'égalité, que depuis que vous avez élevé Lysicrate, je ne puis plus le regarder comme je faisais auparavant. J'aime le mérite et la vertu, mais je les aime principalement sans éclat et sans rien qui me préoccupe. Laissez-moi donc Seigneur, comme une personne qui fait gloire d'être ennemie de l'ambition. Vous en trouverez mille qui aimeront mieux votre fortune que votre mérite, et qui recevront avec joie ce que je refuse avec respect. Cependant, comme je suis équitable je suis obligée de vous dire que Lysicrate m'a parlé si bien de vous, qu'il s'est entièrement détruit dans mon esprit. Après cela Seigneur, ne m'en demandez pas davantage, car ce serait inutilement. »

Clymene dit cela d'un air qui fit si bien voir au prince qu'elle aimait Lysicrate, qu'elle était incapable d'ambition, et qu'elle ne le pourrait aimer, que comme son cœur n'était pas encore si fortement engagé qu'il ne pût espérer de se dégager, il lui parla avec beaucoup de civilité, et en homme qui ne voulait rien devoir à sa condition. « Mais enfin, lui dit-il, après plusieurs autres choses, la grâce que je vous demande est que vous continuiez d'aimer Lysicrate, ou si vous ne le pouvez pas, que vous me permettiez d'espérer que peut-être m'aimerez-vous quelque jour ?

— Ces deux choses que vous me demandez Seigneur, reprit-elle, ne sont pas en mon pouvoir, car je sens que je haïrai Lysicrate, et je ne vois nulle apparence que je puisse, ni que je doive jamais rien aimer. »

Après cela le prince la quitta. Le soir même elle me pria de redemander à Lysicrate toutes les lettres qu'elle lui avait écrites. Elle me chargea de lui rendre toutes celles qu'elle avait de lui, et de l'assurer qu'elle le méprisait autant qu'elle l'avait estimé et qu'elle souhaitait de tout son cœur de le pouvoir autant haïr qu'elle l'avait aimé. « Mais, lui dis-je, ma chère Clymene, êtes-vous bien assurée que Lysicrate en vous rendant vos lettres, vous rendra votre cœur ? N'allez pas si vite, je vous en conjure, et donnez-vous le temps de vous bien examiner vous-même.

— Ha ! non, non, reprit-elle, je n'aimerai de ma vie un homme qui aime mieux la fortune que moi et qui peut m'aimer sans penser jamais à rendre notre destin inséparable, qui peut même me sacrifier à son maître et être confident de son rival. Le cœur de Clymene est trop tendre, trop sensible et trop généreux pour souffrir de semblables choses. J'aime sans comparaison mieux être toujours misérable. Le peu de bien que j'ai est un effet ordinaire de l'aveuglement de la fortune qui ne m'est point honteux, mais si j'étais assez lâche pour pardonner à Lysicrate, on pourrait me le reprocher éternellement. »

Clymene demeurant donc ferme dans sa résolution, obligea sa tante, dont elle dispose presque absolument, à s'en aller le lendemain à la campagne. Pour moi je vis Lysicrate en qui je trouvai des sentiments si opposés qu'il m'en fit pitié, car il aimait encore Clymene, mais l'ambition était pourtant toujours la plus forte dans son cœur. Joint qu'encore qu'il eût de l'amour, il n'en avait pas de la manière dont il en avait eu autrefois, et par conséquent Clymene n'en pouvait être contente, parce que toute diminution d'amour est un crime. Il fit quelque difficulté de me rendre ses lettres, mais à la fin il me les rendit, et reprit les siennes. Depuis cela le prince a changé de sentiments, et Lysicrate est demeuré ambitieux et a fait céder son amour à une autre passion. Il a pourtant voulu deux ou trois fois faire quelque chose pour la fortune de Clymene, mais elle l'a généreusement refusé. Ainsi elle a passé toute l'année à la campagne, où elle s'occupe tantôt à lire, tantôt à peindre et très souvent à se promener. Elle aime les jardins et les fleurs, et un sentiment universel de bonté fait même aussi qu'elle se divertit à avoir des oiseaux qui chantent dans des volières et divers animaux rares et domestiques qui servent d'amusement à sa mélancolie. Elle est pourtant venue à bout de n'avoir plus que de l'indifférence pour Lysicrate, de sorte qu'elle est aussi belle que jamais et encore plus aimable, car ce qu'elle a de mélancolie lui donne une langueur si charmante, qu'on ne lui peut résister. « Tout ce que vous me dites de Clymene me ravit, reprit Hesiode, et si vous ne faites en sorte que je la voie, je me plaindrai tout à fait de

vous ! Je suis pourtant bien marri qu'elle haïsse l'ambition, car je vous avoue que naturellement je suis né ambitieux. Ma raison me dit même que l'ambition est le fondement de toutes les grandes actions, que sans elle il n'y aurait point de héros et presque point de vertus éclatantes, mais après tout, je condamne absolument Lysicrate parce que je ne crois point que l'amour et l'ambition soient deux passions incompatibles. Au contraire, je trouve qu'on peut quelquefois devenir ambitieux par amour, comme on peut en d'autres rencontres devenir amoureux par ambition, et si Lysicrate avait été un ambitieux plein d'honneur et de probité, il eût généreusement partagé sa fortune avec la belle Clymene et n'aurait pas changé de sentiments en changeant de vie. Mais enfin, ajouta-t-il, je la veux voir et quand je devrais l'aller voir tout seul, je la verrai devant qu'il soit trois jours. »

En effet Belinthe ayant fait difficulté de l'y mener, Hesiode alla seul voir la charmante Clymene. Il est vrai que le hasard fit que Belinthe y fut le même jour, car comme il n'y avait que pour deux heures de chemin elle faisait souvent cette visite sans l'avoir préméditée dès le matin. Joint qu'Hesiode ayant voulu lui faire un secret du dessein de voir Clymene, jusqu'à ce qu'il l'eût exécuté, ne lui en avait rien dit. Lorsqu'il arriva au lieu où était Clymene, sa tante était allée faire une visite dans son voisinage, et elle était assise entre des saules au bord d'un ruisseau et lisait cet ouvrage d'Hesiode, où il fait parler un rossignol à un épervier. Une fille qui servait Clymene, travaillait à faire un collier de divers rubans entortillés ensemble, pour un très beau chien que Clymene aimait fort, et qui était alors négligemment couché sur du gazon et sur le bas de sa robe que le hasard avait étendue sur l'herbe. Dès qu'Hesiode approcha, le chien de Clymene se leva, mais au lieu de crier en le voyant comme à un étranger, cet aimable animal, par cet instinct qui fait connaître aux bêtes ceux qui les aiment ou qui les haïssent, fut le flatter, si bien que répondant à ses caresses, la première chose que vit Clymene fut qu'Hesiode flattait son chien car encore qu'il y eût très longtemps qu'elle ne l'avait vu, comme elle savait qu'il était à Locres, elle le reconnut. Se levant donc et s'avançant vers lui fort civilement, « Je pense, lui dit-elle en souriant, que cet animal qui est d'une espèce qu'on n'a jamais accusée d'ingratitude, veut m'aider à reconnaître par ses caresses le plaisir que vous m'avez donné aujourd'hui par des vers que vous avez faits, et dont la lecture m'a été si agréable que je les lisais pour la troisième fois quand vous êtes arrivé.

— Je suis tout à fait glorieux, reprit Hesiode, de pouvoir vous entretenir dans votre solitude, et je tire même un assez heureux présage, de voir qu'un animal que vous aimez ait déjà commencé de m'aimer.

— Si Belinthe était ici, reprit Clymene, elle vous reprocherait le compliment que vous me faites, car elle me fait une si étrange guerre d'aimer trop les bêtes, qu'elle entreprendrait de vous soutenir que vous auriez une complaisance aveugle qui me gâterait. »

À peine eut-elle achevé ces paroles que Belinthe arriva, qui après avoir laissé son chariot dans la cour était allée où l'on lui avait dit qu'était Clymene. « Vous venez fort à propos, lui dit alors cette belle fille, pour empêcher Hesiode de s'ennuyer, mais pourquoi, ajouta-t-elle, n'êtes-vous point venus ensemble ?

— Pour moi, dit Belinthe, je n'ai rien su du voyage d'Hesiode, il m'en a fait un secret.

— Après avoir eu la cruauté de me refuser de m'amener ici, répliqua-t-il, je n'ai pas cru que je dusse vous dire mon dessein, de peur que vous ne vous servissiez du crédit que vous avez en ce lieu pour m'en faire refuser l'entrée.

— En vérité, reprit Belinthe, en les obligeant à se promener, vous avez tort d'être venu voir Clymene, car c'est la plus injuste personne du monde de préférer son désert à toutes ses amies. Au reste, j'ai à vous avertir qu'avec tout votre mérite, vous ne serez jamais aussi aimé de Clymene que ce chien que vous voyez.

— Hesiode, reprit cette belle fille en souriant, n'aura assurément pas tant de part que lui en mes caresses, mais il en a sans doute une assez bonne en mon estime pour s'en consoler et je lui sais même si bon gré, ajouta-t-elle, d'avoir supposé dans un de ses ouvrages, que le rossignol et l'épervier se parlaient, que je ne vous puis dire combien je l'en loue, car c'est assurément signe qu'il n'est pas dans l'erreur où vous êtes, au désavantage de tous les animaux du monde, de qui vous êtes si fort ennemie, que vous leur voulez ôter ce petit rayon de lumière que les dieux leur ont donné, qui les conduit si juste dans les choses qui leur sont utiles ou agréables, et ce qui fait enfin qu'elles ont cela par-dessus les hommes, qu'il n'y a jamais d'ingratitude dans leur cœur. En effet, on trouve de la reconnaissance dans celui des lions, et l'on en trouverait sans doute dans celui des tigres si on les flattait. Les caresses et les bienfaits ne se perdent jamais parmi les animaux les plus sauvages, et se perdent souvent parmi les hommes. Le déguisement et la fourbe ne se trouve presque point parmi les bêtes, et si elles ont de la finesse ce n'est que pour éviter les périls, ou pour chercher de quoi subsister.

— Il paraît bien, lui dit Belinthe tout bas, qu'un seul homme ingrat vous fait trouver tous les animaux reconnaissants, mais ajouta-t-elle tout haut, quand Hesiode serait de votre sentiment je ne quitterai pas le mien, et je ne pourrais jamais m'empêcher de murmurer contre l'inclination que vous avez à aimer les bêtes. Car afin, que vous ne vous y trompiez pas, poursuivit-elle en parlant à Hesiode, il faut que vous sachiez que si Clymene avait même de l'amour pour quelqu'un, elle ne pourrait pas se résoudre à lui donner une bête qu'elle aimerait, et si vous voulez un jour être bien assuré de son cœur, demandez lui son chien et vous verrez s'il ne vous sera pas plus difficile d'obtenir l'un qu'il ne vous aura été difficile d'acquérir l'autre.

— Tout de bon ! reprit Clymene vous êtes admirable de comparer presque mon cœur à mon chien. Je ne m'en offense pourtant pas, ajouta-t-elle, car ils sont tous deux fidèles et savent tous deux bien aimer.

— Mais n'avez-vous point de honte, reprit Belinthe, de donner de la raison et de l'amitié à des bêtes ?

— Mais ne vous moquez-vous point, reprit Clymene, de ne vouloir pas savoir qu'un petit oiseau qui fait son nid bien proprement est plus adroit que cent hommes grossiers que je connais ? Qu'un pauvre chien qui me suit partout ou qui gémit quand je lui défends de me suivre, a plus d'amitié qu'un homme qui ne s'oblige de rien et qui nuit à tous ceux qu'il devrait servir ?

— Pour moi, dit alors Hesiode, j'avoue que je m'amuserais volontiers à observer la raison des bêtes s'il est permis d'appeler ainsi cette lumière que la nature leur a donnée, et que je suis même sensible à leur amitié.

— En mon particulier, reprit Clymene, j'ai toujours remarqué que les hommes cruels haïssent les bêtes et qu'ordinairement les bonnes personnes les aiment, ou ne peuvent, du moins, souffrir qu'on leur fasse mal. Mais pour ces gens ambitieux qui sont si satisfaits d'eux-mêmes et qui ne peuvent penser qu'à de grandes choses, ils n'ont garde de s'amuser à regarder le nid d'une arondelle[3], à admirer le travail des fourmis, le chant des rossignols, l'amour des tourterelles, et l'amitié des chiens, ni de s'amuser et se divertir innocemment aux caresses de ces pauvres animaux de qui il est si aisé de faire la félicité. Car enfin, il suffit pour celle de mon chien, qu'il n'ait point faim, qu'il puisse trouver un petit ruisseau pour boire, qu'il soit couché sur un petit coin de ma robe et que je le flatte. Il ne vient que quand je le veux, il s'en va quand il me plaît, il se tait quand bon me semble, et si je le gronde il ne s'en souvient pas un moment après, et n'en est pas moins prêt à me caresser. Jugez, je vous prie après cela, si l'on ne serait pas bien heureux de trouver quelqu'un dont le cœur fut aussi docile ?

— Mais enfin, reprit Belinthe, je ne puis souffrir que l'on appelle raison aux bêtes ce qui n'est qu'un instinct aveugle qui les fait agir malgré elles.

— Ha ! ma chère Belinthe, reprit Clymene, que le pouvoir de choisir nous est souvent nuisible et que cette souveraine raison qui fait tant l'impérieuse et qui compte l'instinct pour rien, nous fait faire de fautes contre la vertu, et même contre nos plaisirs !

— Il est certain, reprit Hesiode, que le pouvoir de choisir fait toutes les erreurs des hommes, et que, du moins, les bêtes ont cela d'avantageux dans leur misère, qu'elles savent précisément tout ce qui leur est propre. Les unes évitent le chaud et cherchent le froid, les autres fuient le froid et suivent le chaud sans nulle variété dans leur espèce. Mais pour les hommes, quoiqu'ils naissent et meurent également et qu'à les regarder en eux-mêmes, il semble qu'ils ne puissent avoir besoin que des mêmes choses pour être heureux. Il est pourtant certain que leur raison qui se varie selon leurs divers tempéraments, est cause bien souvent que ce qui fait le bonheur de l'un fait le malheur de l'autre, et qu'ils voient les choses si différemment, qu'ils ne conviennent ni des dieux qu'ils adorent, ni des lois qu'ils suivent, ni des vices, ni des vertus, ni même de leurs propres plaisirs. Il n'en est pas de même des animaux, ce qui est bon à un rossignol, est bon à tous les rossignols du monde ; il faut des tanières à toutes les bêtes féroces, tous les nids des arondelles sont égaux, il n'y a point d'architecture différente et chaque espèce d'animaux a une raison immuable qui la gouverne, s'il est permis de parler ainsi, qui me plaît et qui me charme, car parmi nous chacun se fait une raison à sa mode, si bien que quand on veut chercher la vraie raison parmi tant de raisons différentes, on s'y trouve bien empêché.

---

3 Synonyme de « Aronde », ancien nom de l'hirondelle.

— Ce que vous dites est admirablement bien dit, reprit Clymene, car enfin un homme sage qui fuit le monde et un ambitieux qui le cherche, peuvent tous deux avoir bien de l'esprit, cependant ils raisonnent différemment.

— Cela vient, répliqua Belinthe, de ce que les hommes sont aussi différents entre eux, que les animaux le sont en leurs espèces, et qu'il y a quelquefois aussi loin d'un homme à un homme, que d'un oiseau de proie à une tourterelle. Ainsi il faut raisonner chacun selon soi, et non pas selon autrui. Mais après tout, il faut avouer que la raison humaine a quelque chose de bien noble et de bien élevé d'oser même porter sa connaissance jusqu'aux cieux et jusqu'au centre de la Terre, et qui considérera bien le nombre infini d'arts utiles et agréables que les hommes ont inventés, le grand nombre de sciences dont ils sont capables, les sages lois qu'ils ont faites, et les divers ornements qu'ils ont apportés au monde, se moquera bien des nids des arondelles, du travail des abeilles, et de l'économie des fourmis.

— Je confesse, reprit Hesiode, que la raison des hommes par sa vaste étendue, est digne d'admiration, qu'à la considérer en elle-même, cette demi-raison des animaux n'est qu'obscurité en comparaison, mais à n'en mentir pas le mauvais usage que les hommes en font m'étonne, et fait que la possession d'un si grand bien me paraît moins avantageuse, puisqu'il est si difficile de s'en bien servir, et qu'au contraire les bêtes ne se servent presque jamais mal de cette lumière que la nature leur a donnée.

— En effet, dit Clymene, on n'a jamais trouvé de miel qui ne fût point doux, de fourmis qui n'aient point travaillé par prévoyance, ni d'arondelles qui aient fait des nids de différentes manières. Cependant, il n'en est pas de même des hommes, car ils ne veulent pas seulement bâtir leurs maisons les uns comme les autres. Il y a même bien souvent de la folie dans leurs bâtiments lorsqu'ils les font trop magnifiques pour eux. Au contraire, les bêtes qui savent se contenter des choses nécessaires et qui savent toutes les faire et les proportionner à leur usage, devraient faire rougir les hommes de qui la raison ne peut borner les désirs, et de qui l'incapacité naturelle a besoin de maîtres, d'expérience, d'exemples et d'exercice, pour savoir les plus petites choses de celles qui leur sont nécessaires, au lieu que les plus stupides de tous les animaux ont en eux-mêmes tout ce qui leur suffit, sans se mêler de ce qui ne leur appartient pas. Les abeilles et les papillons prennent chacun sur les fleurs ce qui leur est propre, sans se mêler de s'opposer l'un à l'autre, ils n'ont point établi de bornes à leur empire, tous les lys et toutes les roses du printemps sont à eux en commun. Les hommes, avec cette raison sublime qui les rend maîtres du monde ont établi la guerre en y établissant des lois qui divisent l'univers. Ils y ont mis tous les vices en inventant tout ce qui sert à la volupté. Ils ont fait tous les misérables qui sont au monde, en regardant l'ambition comme une chose permise, puisque sans elle tous les hommes seraient en paix, et ils ont enfin eux-mêmes introduit tous les malheurs dont ils se plaignent, bien que les dieux eussent mis en l'univers de quoi les rendre tous heureux.

— Qui croirait, interrompit Belinthe en souriant, que l'amitié que Clymene a pour ce pauvre petit chien que vous voyez qui la suit et qui n'entend rien de ce qu'elle dit, pût lui faire dire de si belles choses et parler si sérieusement ? Qui pourrait, dis-

je, s'imaginer qu'une personne qui a tant d'esprit, pût prendre plaisir à badiner avec un chien ?

— Je vous ai déjà dit, reprit Clymene, que l'amour des bêtes est une marque d'humanité et qu'il y a de la cruauté à leur faire du mal, mais j'ajoute encore, que tout ce qui aime est aimable, que tout ce qui flatte mérite d'être flatté, que ce qui n'a point d'ingratitude est digne d'être bien traité, et que puisqu'il n'est pas défendu d'aimer des fleurs, des fontaines, et des statues, il peut bien être permis d'aimer de jolis animaux qui vous aiment, qui vous divertissent, et qui ne vous font jamais aucun mal.

— Mais enfin, reprit Belinthe, il ne s'agit pas de nous louer la demi-raison des bêtes et de blâmer l'usage de la raison des hommes ! Mais seulement de savoir si l'amitié qui est la plus précieuse chose du monde et qui doit être la plus grande récompense des services les plus considérables, et le plus noble prix du mérite et de la vertu, doit être employée à aimer un petit chien ! Je veux bien, ajouta-t-elle, qu'on ait de l'humanité pour les bêtes, qu'on ne leur fasse point de mal, et même qu'on s'en joue si l'on veut ! Mais je ne veux pas qu'on les aime de cette même amitié dont on aime les gens et qui doit être si précieuse qu'on ne doit pas même la donner à ses amis sans bien examiner s'ils en sont dignes.

— Pour moi, reprit Clymene en souriant, qui n'ai point trouvé parmi les hommes de quoi employer à propos mon affection, il faut bien que j'aime où je puis aimer sans craindre d'être trompée. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je tombe d'accord que j'aime mon chien de la même amitié que j'aimerais un ami, mais comme toutes les affections dont on est capable n'ont qu'une même source puisqu'elles naissent toutes dans le cœur, il plaît à Belinthe de confondre mon amitié des bêtes avec ma véritable amitié, et de prendre plaisir à me faire la guerre, sans en avoir un véritable sujet.

— La belle Clymene, répondit Hesiode, dit si agréablement ses raisons, que bien loin de la condamner, je voudrais volontiers n'être point ce que je suis, et avoir l'honneur d'être à elle de quelque manière que ce fût.

— Croyez-moi, reprit Belinthe, songez à être son ami si vous pouvez, et ne vous amusez point à souhaiter d'être son chien, car je vous haïrais infiniment.

— Ha ! cruelle Belinthe, s'écria-t-il avec assez d'emportement, que je crois qu'il est difficile de n'être qu'ami de Clymene !

— Si vous disiez, reprit cette belle fille, qu'il n'est pas aisé d'acquérir mon amitié, vous auriez raison, car contre mon humeur naturelle je suis devenue la plus défiante personne du monde, et dans les sentiments où je suis, je ne me fie ni aux paroles, ni aux soins, ni aux services, je ne sais même si je me pourrais fier au temps, qu'on dit qui découvre les vérités les plus cachées. Ainsi il vaut mieux me laisser dans mon désert écouter mes rossignols.

— Vous pourriez peut-être bien, reprit Belinthe en riant, y écouter des plaintes aussi douces que les leurs, car Hesiode chante pour le moins aussi bien qu'eux, et je vois qu'il vous regarde avec tant de plaisir et qu'il vous écoute avec tant d'admiration, que je ne voudrais pas assurer qu'il ne vous aimât déjà un peu trop.

— Je vois bien, reprit Clymene, que vous avez dessein de railler, mais j'ai pourtant à vous apprendre que lorsque je vis Hesiode la première fois aux bords d'Hippocrene, il m'aima un peu en moins de temps qu'il n'y a qu'il est arrivé.

— Je l'avoue, reprit Hesiode, et je vous eusse assurément toujours aimée, si je vous eusse toujours vue. Mais Madame, votre fortune vous appelant ailleurs et la mienne m'attachant alors à Helicon, je vous quittai pour aimer la gloire que j'ai toujours aimée depuis avec ardeur.

— Vous voyez, reprit Clymene en regardant Belinthe, que c'est mon destin de perdre mes conquêtes par l'ambition,

— La gloire et l'ambition, reprit Hesiode, ne sont pas tout à fait semblables !

— Quoiqu'il en soit, répliqua Clymene, je suis fort aise que vous soyez guéri et que je l'apprenne de votre propre bouche. »

Hesiode rougit à ce discours et prenant la parole pour répondre à Clymene, il ne put s'empêcher de dire en soupirant :

« Ô dieux ! Le puis-je dire ?
Hélas en le disant, je sens que je soupire
Et qu'un trouble secret, me dit quand je vous vois
Que malgré ma raison, mon cœur n'est plus à moi. »

À peine Hesiode eut-il dit ces vers de Clymene qu'il avait retenus lorsque Belinhe les lui avait montrés, qu'il en fut fâché, mais il avait trouvé qu'ils répondaient si juste à ce que Clymene lui disait, et qu'ils venaient si bien à ce qu'il sentait en y changeant un mot seulement, qu'il n'avait pu s'empêcher de les dire. Cependant, Clymene en rougit et Belinthe aussi. La première regarda son amie avec dépit et Hesiode avec confusion, et Belinthe, tout au contraire, regarda Hesiode avec colère et Clymene avec honte. Hesiode de son côté regarda Belinthe comme lui demandant pardon et Clymene avec beaucoup d'amour. Mais à la fin, Belinthe voulant apaiser son amie, se mit à la flatter et à la prier de ne la condamner pas sans l'entendre. Et en effet, elle lui conta l'aventure de la lettre qu'Hesiode avait vue qui l'avait engagée presque malgré elle à lui dire ce qu'elle savait de l'amour de Lysicrate, qu'Hesiode n'eût aussi bien pu manquer d'apprendre par cent personnes. « Je tombe d'accord de ce que vous dites, reprit Clymene, mais en disant à Hesiode tout ce que d'autres lui eussent pu dire, il n'était pas besoin de lui montrer des vers que personne n'a jamais vus que vous.

— Pourquoi les avez-vous faits si amoureux, reprit-elle, car enfin le moyen de ne les montrer point à Hesiode en lui parlant de Lysicrate, pour qui je lui voulais donner de l'aversion ? Mais après tout, ajouta-t-elle, je ferai ma paix avec vous, et je suis seulement en peine comment Hesiode fera la sienne avec moi.

— En vous demandant pardon, reprit-il, et en vous avouant ingénument que les beaux vers de Clymene ont si bien exprimé ce que je sens, que je n'ai pu m'empêcher de les dire. Car enfin, quand j'y aurais pensé toute ma vie, je n'aurais pu en faire qui fussent aussi justes.

— Je vois bien, reprit Clymene en souriant, qu'encore que je sois offensée de tous les deux, la prudence veut que je vous pardonne également et que je vous raccommode même ensemble, car si je me fâchais tout de bon, Belinthe montrerait peut-être mes vers à tout le monde et Hesiode penserait peut-être que je prendrais sérieusement ce qu'il a dit simplement par galanterie ! Ainsi je vous déclare que je vous pardonne, à condition que vous ne direz jamais ces vers à qui que ce soit, et que vous ne m'en parlerez de votre vie.

— Quoiqu'il soit assez difficile de s'empêcher de les louer, reprit Hesiode, pourvu que vous ne me défendiez pas de vous parler de vous et de moi, je consens de ne vous parler jamais d'autre chose. »

Après cela, Clymene détournant adroitement la conversation, les obligea à changer de discours, et à s'aller promener en divers lieux fort agréables. Cependant, le soir approchant, Belinthe commanda qu'on fît venir son chariot. « Ce devait être à moi, reprit Hesiode, à songer le premier à m'en aller, car j'avais promis au prince de me rendre auprès de lui d'assez bonne heure, mais à n'en mentir pas on oublie bien des choses quand on est auprès de Clymene.

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle, si vous avez oublié le prince auprès de moi, mais je suis assurée que vous m'oublierez auprès du prince, car la Cour est un lieu où l'on ne songe d'ordinaire qu'à ce que l'on voit, et où l'on ne songe guère aux absents.

— Vous avez raison, répliqua Belinthe en souriant, mais pour une absente comme vous, je crois qu'on y peut songer partout.

— Notre langue est si riche et si abondante, reprit Clymene, qu'il n'était pas nécessaire de faire un mot nouveau pour me dire une douceur.

— Si je juge des sentiments de Belinthe par les miens, répliqua Hesiode, elle a raison d'inventer de nouvelles paroles pour vous dire ce qu'elle pense, du moins sais-je bien que je n'en trouve point qui puisse vous exprimer ce que je pense de vous. »

Après cela, Hesiode donna la main à Belinthe pour la mettre dans son chariot, et sans penser qu'il venait de dire qu'il avait promis au prince de se rendre de bonne heure auprès de lui, et sans considérer qu'il irait plus vite à cheval qu'avec Belinthe, il lui demanda place dans son chariot pour avoir du moins, disait-il, le plaisir de parler de Clymene après l'avoir quittée. Et en effet, il s'en alla avec cette aimable femme. Tant que le chemin dura, il ne parla que de Clymene. Tantôt il louait sa beauté, tantôt il admirait son esprit, il était charmé de sa douceur et de sa modestie, la tendresse de son cœur lui plaisait plus que toutes choses, et il ne pouvait concevoir comment il était possible que Lysicrate eût pu cesser de l'aimer. « Car enfin, disait-il, j'ai le cœur ambitieux aussi bien que lui, mais je sens bien que si j'avais été à sa place, l'ambition n'aurait point détruit mon amour et qu'au contraire, elle aurait éclaté davantage dans une grande fortune, que dans une médiocre.

— Si vous devenez amoureux de Clymene, répliqua Belinthe, nous verrons comment vous agirez.

— Je vous assure, reprit Hesiode, que je ne veux pas chercher dans mon cœur ce qu'il y a pour Clymene de peur d'y trouver ce qui ne me serait pas avantageux qui y

fût bien fortement, car je connais bien qu'il est beaucoup plus difficile d'engager une honnête personne à aimer une seconde fois, que la première, principalement quand le premier amant a été infidèle. Aussi suis-je résolu de voir Clymene le moins qu'il me sera possible, car enfin je n'ai jamais eu de véritables sentiments d'amour, que lorsque je la vis au bord d'Hippocrene, et que lorsque je l'ai vue aujourd'hui. En effet, il faut bien que ç'ait été de l'amour qui m'ait fait dire si brusquement et si imprudemment ces vers que j'ai retenus, car de ma vie je ne me suis reproché la moindre indiscrétion.

— Je ne voudrais pas, reprit Belinthe, que vous fussiez fort amoureux de Clymene, ni que Clymene vous aimât, car il ne faut jamais désirer de mal à ses amis, mais je voudrais bien que vous eussiez persuadé à Clymene de venir un peu plus souvent à la ville, et de n'aimer plus tant la solitude.

— Clymene me paraît si aimable, reprit-il, que je crois que si je la voyais assez souvent pour entreprendre de lui persuader de ne haïr plus tant je monde, elle pourrait bien m'obliger moi-même à préférer à toutes choses le désert qu'elle habite, car je vous avoue que je n'ai jamais été si touché de personne que je le suis de Clymene.

— Ne la voyez donc plus, répliqua Belinthe, car ce serait trop de vous perdre après l'avoir perdue. »

Ce fut de cette sorte qu'Hesiode et Belinthe s'entretinrent jusqu'à la ville. Dès qu'ils y furent, Hesiode fut trouver le prince qui lui fit des reproches fort obligeants, aussi bien que Lysicrate, de ce qu'il se rendait si tard où il avait promis de se trouver de si bonne heure. Et comme le prince l'avait fait chercher fort soigneusement, il avait su qu'il était allé chez Clymene, quoiqu'Hesiode eût eu dessein d'en faire un secret à Belinthe. Si bien que lui en faisant la guerre, ils le surprirent assez. « Savez-vous bien, lui dit le Prince de Locres, que j'ai eu pour Clymene le plus violent commencement d'amour que personne ait jamais eu, et que si elle eût ménagé l'inclination que j'avais pour elle, il n'est rien de si difficile qu'elle ne m'eût obligé de faire si elle l'eût voulu ? Mais sa froideur pour moi, le temps et la raison, m'ont guéri. Pour Lysicrate, ajouta-t-il, qui l'a aimée éperdument et qui n'en était pas haï, je suis persuadé que l'amitié qu'il a eue pour moi l'a obligé de se défaire d'une passion qui est assez incompatible avec nulle autre sorte d'attachement,

— Je ne pensais pas, Seigneur, reprit froidement Hesiode, que la raison et l'amitié guérissent l'amour, du moins suis-je bien assuré que ces remèdes-là ne me guériraient pas si j'étais amoureux,

— Mais ne l'êtes-vous point déjà de Clymene ? reprit le prince,

— J'ai sans doute beaucoup d'admiration pour elle, répliqua Hesiode, mais pour de l'amour, on n'oserait ce me semble, en avoir pour ce que vous avez aimé.

— Au contraire, reprit le prince, votre passion me ferait plaisir car je suis persuadé que vous avez le goût si délicat, que votre faiblesse justifierait celle que j'ai eue.

— Lysicrate ne serait peut-être pas de votre avis, Seigneur, répondit Hesiode,

— Je vous assure, reprit l'ambitieux Lysicrate, que les plaisirs du prince me sont si chers que comme je suis persuadé que l'amour que vous avez pour Clymene vous ferait faire beaucoup de vers qui le divertiraient, je vous le conseillerais, quand

même je pourrais encore être votre rival. Mais comme l'a tantôt dit le prince, le dessein de m'attacher inséparablement à son service m'a absolument détaché de Clymene.

— Puisque cela est, dit Hesiode en souriant, je ne me défendrai point à l'avenir contre les charmes de Clymene et je laisserai agir mon inclination sans que ma raison lui résiste. »

Après cela le prince parla d'autre chose et Lysicrate aussi, mais pour Hesiode en cessant de parler de Clymene il ne cessa pas d'y penser, et tant que le soir dura, il ne put en détacher son esprit. Le lendemain il fit des vers pour elle, le jour d'après il envoya savoir de ses nouvelles, et lui écrivit un billet fort galant, où elle répondit très civilement, mais c'était d'une manière qu'on voyait bien qu'elle ne cherchait pas à renouer avec le monde et qu'elle ne voulait pas montrer la moitié de son esprit, quoiqu'il en parût pourtant beaucoup malgré elle. Quelques jours après, Belinthe et Hesiode retournèrent chez la tante de Clymene qui les reçut fort bien et qui leur promit que dès que l'hiver commencerait à désoler la campagne elle remènerait Clymene à la ville. Si bien qu'Hesiode à son retour, fit de très beaux vers où il priait l'hiver de paraître avec ses glaçons. Et comme il avait l'imagination poétique, il conjurait l'automne de s'en aller promptement ; il souhaitait que le printemps fût paresseux à venir, afin que l'hiver fût plus long. Il introduisait les divers plaisirs de toutes les saisons, et priait ceux qui sont particuliers à l'hiver d'attirer Clymene à la ville, et de l'y retenir le plus longtemps qu'ils pourraient. « Gardez-vous bien, leur disait-il avec toute la grâce que la belle poésie donne à ces sortes de choses, de vous laisser chasser trop tôt par les plaisirs du printemps qui nous l'enlèveraient à la campagne, car ces plaisirs-là ne sont à proprement parler que des plaisirs de bergers et de bergères, au lieu que vous êtes véritablement des plaisirs magnifiques qui servez aux princes et aux rois, et qui rassemblant tous les honnêtes gens en un même lieu, avez mille avantages sur tous ces autres plaisirs à demi sauvages, qui ont besoin de ruisseaux, de jardins et de fontaines, pour être plaisirs. » Après, adressant encore une fois la parole à l'hiver, il l'exhortait à n'envier point la jeunesse et la beauté du printemps, l'assurant que tant que Clymene et lui seraient ensemble, personne ne s'aviserait de désirer la saison des roses. Mais quoique ces vers fussent beaux, Hesiode ne les donna point, et ne les montra qu'à deux ou trois personnes seulement, car comme il sentait bien qu'il allait être éperdument amoureux de Clymene, qu'il l'était déjà beaucoup et qu'il n'ignorait pas qu'une amour publique est une amour sans plaisir, il fit un secret de toutes les galanteries qu'il fit pour cette belle fille. Aussi n'en voit-on rien dans le recueil qu'on a fait de ses œuvres, dont il y a beaucoup d'autres choses perdues. Ce qu'il y eut de rare, fut que le jour même qu'il envoya à Clymene ces vers qu'il adressait à l'hiver, le ciel se couvrit, le vent se leva et fit tomber une si grande quantité de feuilles, qu'on peut dire que l'hiver commença dès ce jour-là, comme s'il eût accordé à Hesiode ce qu'il lui avait demandé. Et en effet, tous les jours suivants étant toujours plus laids, et Clymene ne pouvant plus se promener, fut contrainte de retourner à la ville avec sa tante. Mais quoiqu'elle eût résolu de fuir le monde autant qu'elle pourrait, comme elle ne voulait pourtant pas paraître sauvage, elle ne put éviter d'être vue de tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à la

Cour. Le prince lui fit même une visite, où il mena Lysicrate, mais comme ce prince avait alors le cœur touché pour une autre personne, il la vit sans amour et parla avec elle de sa passion passée comme il eût pu faire avec une amie. Pour Lysicrate, il ne la pouvait sans doute voir sans émotion, mais elle le traitait d'un air si fier et si froid, et il était toujours si ambitieux, qu'on peut dire que ce qu'il sentait alors, était plutôt de la honte et du dépit, que de l'amour. Aussi ne la voyait-il jamais qu'en présence du prince, et par conséquent assez rarement. Il n'en était pas de même d'Hesiode qui ne se trouvait plus bien en nulle autre part, car encore que le prince et Lysicrate pussent vivre sans lui, il ne pouvait plus vivre avec eux, parce qu'il ne pouvait plus vivre sans Clymene. De sorte qu'il était alors fort embarrassé, car comme il était le favori du favori qui se servait de lui pour être auprès du prince lorsqu'il n'y pouvait être, il avait toujours cent choses à faire qui au lieu de lui être agréables comme autrefois, lui étaient alors insupportables parce que tout ce qui l'empêchait de voir Clymene lui était ennuyeux. D'abord l'ambition voulut s'opposer dans son cœur à cette passion, mais elle était déjà si violente que changeant de sentiments en peu de jours, il ne pensait plus rien de ce qu'il avait pensé auparavant et se moquait de son ambition passée. « Que je suis obligé à Clymene, disait-il un jour à un de ses amis à qui il se fiait, de m'avoir guéri d'une passion qui n'a jamais de plaisirs tranquilles, et de m'en avoir donné une autre dont les supplices même sont agréables. En effet, il fallait que j'eusse perdu la raison d'avoir eu la pensée qu'on pouvait être heureux par la bonne fortune seulement. Car enfin, pourvu qu'on soit content, qu'importe si c'est dans une cabane ou dans un palais. Ce ne sont pas les choses de dehors qui font la véritable satisfaction, ce sont les sentiments du cœur ! Ainsi, puisque je regarde Clymene comme une personne qui seule peut faire ma félicité et de qui la beauté, l'esprit, et la vertu, valent mieux que tous les trésors du monde, qu'ai-je affaire de chercher le bonheur par des chemins différents ? Les richesses sont des choses que l'on ne désire que pour en avoir plusieurs autres, mais la possession d'une personne qu'on aime passionnément, et qu'on aime avec raison, satisfait par elle-même.

— Je vous avoue, lui disait son ami, que je trouve bien la vraie sagesse à ce que vous dites, mais ce qui m'étonne, c'est que vous pensez des choses que vous ne pensiez pas il y a peu de jours. Cependant, vous n'avez pas plus d'esprit qu'en ce temps-là,

— Je l'avoue, reprit Hesiode, mais j'ai plus d'amour, et contre l'ordinaire de cette passion qui fait assez souvent perdre la raison, elle fortifie la mienne et me fait connaître que l'ambition est très souvent plutôt une faiblesse, qu'une véritable grandeur d'âme !

— Si l'on pouvait par de justes voies devenir maître de toutes les grâces que peut faire un grand prince, je crois que la générosité voudrait qu'on tâchât de se mettre en état de faire du bien aux autres, mais après tout, je ne sais si la raison voudrait qu'on mît sa vertu à une si difficile épreuve.

— Ce qu'il y a de dangereux, ajouta Hesiode, c'est qu'un homme qui a les inclinations fort libérales quand il est en crédit, peut quelquefois se porter à quelque injustice par un principe de vertu, et être aussi injuste qu'un avare afin d'acquérir de quoi être prodigue, mais quand cela ne serait pas, on est toujours sujet à être accusé.

Tous les misérables croient que s'ils étaient à la place de ceux qui sont heureux, ils feraient des choses admirables. Cependant, on voit la plupart de ceux que la fortune a élevés, user mal de leur bonheur et oublier leurs malheurs passés de peur d'avoir pitié de ceux d'autrui.

— Je n'eusse jamais cru, répliqua le confident de sa passion en souriant, que l'amour vous eût si bien appris la morale,

— Vous vous moquez de moi, reprit Hesiode, mais si vous saviez quelle douceur je sens de n'avoir quasi plus d'ambition, vous trouveriez que j'ai sujet de me tenir tout à fait obligé à Clymene.

— Hélas ! mon cher Hesiode, reprit-il, quand on commence d'aimer on ne voit que des choses agréables, l'espérance rend tout facile, on est si aise d'aimer et de penser seulement qu'on peut être aimé, que le cœur s'abandonne à la joie sans avoir sujet d'en avoir ! Mais si vous continuez d'aimer Clymene, vous m'en direz bientôt des nouvelles,

— Ha ! mon cher ami, reprit Hesiode, ne mettez pas en doute si je continuerai d'aimer Clymene, car je sens bien que je l'aimerai jusqu'à la mort et je ne songe plus qu'à m'en faire aimer. »

En effet, Hesiode n'oublia rien pour cela, de tous les soins qu'un homme d'esprit, amoureux et galant est capable de prendre lorsqu'il a dessein d'être aimé. Mais quoique Clymene l'estimât infiniment malgré qu'elle en eût, car elle voulait haïr tous les hommes, elle vivait avec tant de retenue qu'il n'avait nul sujet raisonnable d'espérer d'être heureux. Il est vrai que l'espérance naît si facilement dans le cœur d'un amant qui aime bien, qu'il ne peut jamais se désespérer absolument, joint que Belinthe aimant fort tendrement Clymene, eût bien voulu qu'elle n'eût pas haï Hesiode, afin qu'elle eût moins aimé son désert, et puis ayant beaucoup d'amitié pour Hesiode, elle eût aussi été bien aise que l'amour qu'il avait pour Clymene, l'eût encore plus étroitement attaché à Locres qu'il ne l'était par les faveurs du prince et celles de Lysicrate, qui voulant toujours s'assurer davantage dans le crédit où il était, n'était pas marri d'attacher Hesiode à ses intérêts, afin d'occuper le prince et d'avoir un ami fidèle qui fût de tous ses plaisirs, lorsqu'il n'en pouvait être lui-même. Mais bien loin que cela donnait alors du plaisir à Hesiode, il en avait du chagrin, et l'ambition s'affaiblissait de telle sorte dans son cœur, qu'il n'en sentait plus d'autre que celle d'être aimé. Il avait même un si grand mépris pour Lysicrate, à cause de ce qui s'était passé entre lui et Clymene, que si la prudence ne l'eût retenu il eût rejeté son amitié, car non seulement il comptait pour rien toutes les qualités agréables qu'avait Lysicrate, mais il le haïssait, comme si c'eût été lui qu'il eût offensé. Il s'apercevait pourtant bien que ce sentiment-là avait quelque chose d'étrange. « En effet, disait-il un jour en lui-même, quoiqu'il soit juste de trouver de la lâcheté au procédé de Lysicrate, « Ce n'est pas à moi à l'en haïr, car s'il n'avait pas ce défaut-là, il serait aimé, il serait heureux, et je serais mille fois plus misérable que je ne le suis. Ce n'est pas, ajoutait-il, qu'il ne contribue à mon malheur par une autre voie, car il est cause que tous les hommes sont suspects à Clymene et qu'elle défend son cœur contre moi, comme elle pourrait le défendre contre lui s'il entreprenait de le vouloir reconquérir. Cependant, il ne faut pas se désespérer, quoiqu'on ne me donne nul sujet d'espérance, car comme c'est par un sentiment de gloire que

Clymene hait Lysicrate, il pourra être que par un sentiment d'équité, elle aimera un homme qui lui est entièrement opposé. »

Cependant quoiqu'Hesiode vît très souvent Clymene, il n'y avait presque encore que lui qui sût qu'il n'avait plus d'ambition, car il voyait encore très souvent le prince et Lysicrate par raison, et il se conduisait si prudemment qu'il n'y avait que Clymene et Belinthe qui remarquassent la grande passion qu'il avait dans l'âme. De sorte qu'Antiphanes et Ganetor frères de Clymene, le regardant comme un homme qui était fort bien avec le prince, et avec son favori, le voyaient tous les jours et lui témoignaient beaucoup d'amitié. D'autre part, Hesiode pour se les rendre favorables, s'attachait encore un peu à la Cour, afin de leur pouvoir rendre office, et qu'il eût plus de liberté de pouvoir visiter Clymene. Mais lorsque cette belle fille, dès les premiers jours du printemps, s'en retourna à son désert, il fut aisé de remarquer que les soins d'Hesiode étaient partagés car il ne faisait plus autre chose que de faire des parties pour l'aller voir, tantôt avec ses frères, très souvent avec Belinthe, et quelquefois seul, ne se souciant plus ni de faveur, ni de fortune, ni de rien, que de voir Clymene, de lui écrire et de faire des vers pour elle sous le nom d'une bergère. Car comme son inclination le portait à parler en vers de choses champêtres, il trouvait que l'amour en poésie avait quelque chose de plus charmant et de plus doux avec cette idée de simplicité qu'avec celle de nymphe ou de déesse. Clymene remarquant assez bien ses sentiments, pria diverses fois Belinthe de tâcher de faire changer de dessein à Hesiode, mais son amie lui dit en riant que jusqu'à ce qu'elle quittât son humeur solitaire, elle lui donnerait plutôt mille amants que de lui en ôter un. Les choses étant en cet état, Hesiode fut pour deux jours chez la tante de Clymene avec ses frères, durant que le prince était allé à une de ses maisons à la campagne où il s'était dispensé de le suivre. Belinthe fut aussi de cette partie avec deux autres de ses amies fort aimables, si bien que ce désert fut alors fort agréable. Comme Hesiode était prêt de partir, on lui apporta un paquet de Lysicrate qu'on avait donné à un de ses gens, il eut alors dessein de le lire à l'heure même, mais comme on lui dit qu'on attendait que lui pour partir, il remit à le lire, en chemin. Il n'exécuta pourtant pas son dessein, car Clymene remplit de telle sorte son esprit, qu'il ne se souvint plus du paquet qu'il avait reçu, quoiqu'il ne doutât pas qu'il n'y eût quelque chose où le prince avait intérêt. Ainsi il fut où était Clymene sans s'en souvenir, et ce qui est encore plus étrange, il y fut jusqu'au lendemain assez tard sans y penser. Il y a même apparence qu'il serait retourné à Locres de la même sorte, sans l'aventure qui lui arriva. Comme la maison où était Clymene était en un beau pays, la promenade était le plus grand plaisir qu'on y pût avoir. Ainsi, dès que le Soleil permettait que ces dames pussent avoir ce divertissement-là commodément, Clymene obligeait ses amies à le prendre. Cette compagnie étant donc un soir dans une prairie bordée de saules traversée par un ruisseau dont les rives étaient toutes fleuries, après s'être promenés ensemble, chacun se sépara insensiblement, si bien que Clymene et Hesiode se trouvèrent seuls, séparés de tous les autres de trente pas seulement. Les uns marchèrent, les autres suivirent, et quelques autres chantèrent. Pour Clymene, ayant trouvé un petit endroit bien fleuri au bord de ce ruisseau où ce joli chien qu'elle aimait tant s'était couché, elle s'appuya contre un saule et faisant remarquer à Hesiode la beauté du paysage, elle tâchait d'éviter qu'il ne lui parlât de ce qu'elle voyait bien

qu'il avait dans l'âme. Pour l'occuper encore davantage, elle le pria de lui montrer encore une fois des vers qu'il lui avait lus une heure auparavant, où il parlait de la vie champêtre d'une façon si particulière. Hesiode lui voulant obéir avec diligence, chercha ces vers, mais en les cherchant il tira en même temps ce paquet de Lysicrate qu'il n'avait point ouvert, dont il ne se souvenait plus et qu'il avait reçu en partant de Locres. Cette vue le surprit, mais au lieu d'avoir de l'affliction de cette aventure, comme Lysicrate en avait eu de celle qu'il avait eue lorsqu'il avait laissé tomber une lettre de Clymene auprès d'elle sans l'avoir ouverte, Hesiode en rit, et eût resserré ce paquet sans l'ouvrir, si Clymene qui en avait connu l'écriture et qui en avait rougi, ne lui eût demandé s'il venait de le recevoir. « Nullement, lui dit-il, Madame, et Artimede chez qui je loge vous pourrait témoigner que je le reçus en partant de Locres.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous donc point lu en chemin, ou depuis que vous êtes ici ? reprit Clymene,

— C'est parce que, répliqua-t-il, je suis tout à fait opposé à Lysicrate et qu'au lieu que l'ambition a détruit l'amour dans son cœur, l'amour détruit l'ambition dans le mien. »

Clymene rougit à ce discours et fut bien marrie d'avoir été si curieuse, mais comme ce qu'Hesiode lui disait pouvait encore être détourné, elle ne s'en fit pas l'application, et sans y répondre, elle lui dit qu'il fallait qu'il ouvrît son paquet, de peur qu'il n'y eût quelque ordre du prince, « Car encore, ajouta-t-elle, que je sois ennemie de la grande ambition, je ne le suis pas de votre bonheur.

— Si cela est, Madame, lui dit-il, je vous assure qu'il vous sera aisé de me rendre heureux. Cependant, si vous voulez que je sache ce qu'il y a dans ce paquet, il faut que vous preniez la peine de le lire, car en un lieu où vous êtes, je ne puis rien faire que vous voir et vous admirer.

— Quoique tout ce qui vient de Lysicrate me déplaise, répliqua Clymene, je veux bien par amitié pour vous, voir ce qu'il vous mande. »

Et en effet, elle ouvrit le paquet et vit qu'il y avait un billet de Lysicrate qui l'exhortait d'aller trouver le prince qui avait mis de sa main ces paroles au bas du billet :

> *Je ne veux pas vous commander de venir, afin de vous être plus obligé si vous venez, dès que vous saurez que je le désire.*

Après que Clymene eut achevé de lire tout haut ce qu'il y avait dans ce billet, « Mais que direz-vous au prince, reprit Clymene, de ne lui avoir pas obéi tout à l'heure ?

— Je n'en sais rien, répondit Hesiode, mais je sais bien que je ne me soucie pas de ce qu'il en dira, pourvu que sans vous offenser vous enduriez que je vous remercie de m'avoir guéri de l'ambition. Car enfin Madame, quand vous seriez toute votre vie ingrate à la plus respectueuse passion qui fut jamais, je vous devrais toujours remercier de m'en avoir ôté une qui n'a que de faux plaisirs, pour m'en donner une autre dont les supplices me plaisent, et qui font que je me trouve plus heureux

d'être auprès de vous au bord de ce ruisseau, que je ne le serais auprès du plus grand prince du monde de qui je serais favori.

— Vous êtes si persuadé, reprit Clymene, que je hais l'ambition parce que je hais un ambitieux, que vous n'avez garde de me parler d'autre sorte. Mais afin de vous empêcher de vous contraindre inutilement, je veux bien agir avec vous comme avec un homme que j'estime et en qui je vois mille bonnes et agréables qualités.

— Eh ! de grâce Madame, reprit Hesiode, ne m'allez pas désespérer, et ne craignez rien de ma passion. Si elle vous importune, je vous la cacherai toute ma vie mais n'entreprenez pas de la détruire, car ce serait en vain que vous l'entreprendriez. Et pour vous empêcher de croire que je feins lorsque je dis que l'amour a détruit l'ambition dans mon cœur, si vous me le permettez, je ne verrai plus ni le prince, ni Lysicrate, je renoncerai à toute sorte de sociétés, je romprai avec le monde et même avec mes amis, car enfin, vous m'êtes tout le monde ensemble, vous avez réuni toutes mes passions en une seule passion, et je ne considère que vous en tout l'univers. Je renoncerai même encore à la gloire si vous le voulez, quoique je l'aie toujours fort aimée, et il n'est rien enfin que je ne fasse pour vous témoigner que je vous aime ardemment. »

Hesiode dit cela avec un emportement si plein d'amour, que Clymene en fut surprise. Elle demeura pourtant ferme dans la résolution qu'elle avait prise, et répondant avec beaucoup de sagesse : "Je vous avoue, lui dit-elle, que la manière dont vous venez de parler me surprend et m'afflige, car je vous connais d'une certaine façon qu'il ne me semble pas qu'il me soit permis de penser qu'il n'y ait nulle vérité à ce que vous me dites. Ainsi j'ai de la douleur de voir qu'un aussi honnête homme que vous me contraigne à lui dire des choses qui l'affligent. Cependant je serais ingrate, injuste et dissimulée, si je vous déguisais le véritable état de mon âme. Mais de grâce, n'allez pas concevoir une espérance mal fondée de ma sincérité, car je ne vous cacherai rien qui soit à votre avantage, mais aussi ne vous déguiserai-je pas ce qui est contre vous. Je vous avoue qu'il y a déjà quelque temps que j'ai connu que je ne vous étais pas indifférente, et qu'encore que je croie que vous m'aimez un peu moins que vous ne pensez, je suis pourtant persuadée que vous m'aimez plus que je ne veux. Je vous dirai même encore une fois, que je vous estime autant que je le puis, que je ne vois rien dans votre cœur qui ne me semble noble, rien dans votre esprit qui ne me semble beau, et qu'en renonçant à l'ambition pour l'amour de moi, vous faites la chose du monde qui me peut être la plus agréable. Mais après tout Hesiode, j'ai l'injustice de ne pouvoir jamais m'assurer en la vertu de qui que ce soit, après avoir été trompée. Et quand vous pourriez croire que je pourrais changer de sentiments avec le temps, il y a un autre obstacle invincible que vous ne surmonterez jamais, c'est que vous savez que j'ai aimé Lysicrate, et que je ne pourrais jamais m'empêcher de croire si je souffrais votre affection, que vous croyiez que j'aurais dans le cœur une facilité que je n'y ai pas, et qu'il n'y aurait presque qu'à me dire « je vous aime », pour m'obliger à répondre favorablement. Cependant, cela est tellement éloigné de la vérité, qu'avec tout votre mérite, et toute l'affection que vous dites avoir pour moi, je ne crois pas que vous puissiez jamais m'obliger à vous aimer, et tout ce que je vous puis dire de plus obligeant, c'est que si j'eusse toujours continué de vous voir lorsque je vous vis auprès

d'Helicon et que vous m'eussiez toujours aimée, je n'eusse sans doute jamais aimé Lysicrate, et que je vous aimerais.

— Mais, Madame, lui dit-il, puisque vous me faites l'honneur de me dire que si vous m'eussiez aimé autrefois vous m'aimeriez encore, pourquoi ne m'aimerez-vous pas à l'avenir, puisque vous n'aimez plus Lysicrate ? Je suis sans doute moins indigne de votre affection que je n'étais en ce temps-là, et je vous aime mille fois davantage. Pensez bien, Madame, pensez bien à ce que vous dites, et n'entreprenez pas de m'ôter l'espérance ! Aussi bien ne puis-je m'empêcher d'espérer que la constance de mon amour vaincra tous les obstacles qui s'opposent à mon bonheur, et que vous ne voudrez pas être toujours injuste. En effet Madame, pourquoi faut-il que je sois puni de la lâcheté de mon rival puisque je ne lui ressemble pas ? Il aime la fortune plus que vous, et je la méprise seulement parce que je vous aime. L'ambition naît dans son cœur malgré son amour, et mon amour naît dans mon cœur malgré mon ambition. Lysicrate ne pourrait plus vivre sans palais, sans magnificence, et sans un grand nombre de flatteurs qui l'environnent, et je serais heureux avec vous seulement dans une simple cabane caché au fond d'un désert, sans nulle société que la vôtre. Jugez après cela Madame, si je dois être confondu avec Lysicrate. Au reste, il ne faut pas que vous vous imaginiez que je penserais que vous auriez une facilité générale dans le cœur si vous enduriez ma passion, car un amant n'est pas digne d'être aimé s'il peut soupçonner sa maîtresse d'un si grand défaut, et il n'est pas même digne d'être estimé, s'il aime fortement une personne qu'il n'estime pas infiniment. Et puis, Madame, ajouta-t-il, quand on a refusé le cœur d'un prince et d'un prince agréable, on s'est assez justifié de cette espèce de faiblesse.

— Quand tout ce que vous dites serait vrai, reprit Clymene, j'aurais encore plusieurs raisons qui m'obligeraient à défendre opiniâtrement mon cœur. C'est pourquoi Hesiode, laissez-moi en paix dans mon désert et n'abandonnez pas la fortune pour une personne qui ne peut plus être qu'à elle. Encore une fois, laissez-la en repos dans la solitude, jouir d'une oisiveté qui lui donne le temps de rêver agréablement, et demeurez dans le tumulte du monde qui vous a tant plu, et qui vous plaît encore plus que vous ne croyez.

— Que vous êtes injuste Madame ! s'écria Hesiode, il y a plus de quinze jours que je me souviens à tous les moments de quatre vers que j'ai faits par un emportement d'esprit depuis que je vous ai vue, et que je dis cent fois par jour en soupirant :

Ô loisir innocent ! Ô douce solitude !
Ai-je pu vous quitter pour tant d'inquiétude ?
Trompeuse ambition je vais bientôt guérir,
En perdant le repos que peut-on acquérir ?

Après cela, Madame, ajouta Hesiode, direz-vous encore que vous ne m'avez pas inspiré l'amour de la solitude, et m'accuserez-vous d'aimer toujours le tumulte de la Cour et l'embarras des affaires ? Moi, dis-je, qui ai dit en parlant contre ceux qui s'enrichissent par d'injustes voies, qu'ils étaient bien malheureux de ne savoir pas

que quelquefois, la moitié vaut mieux que le tout, et que les hommes étaient bien misérables d'ignorer combien il est doux de vivre des herbes de son jardin, puisque s'ils le savaient, le travail d'un seul jour suffirait à les faire subsister toute l'année ; jugez après cela si vous avez raison de m'accuser.

— Les vers que vous venez de réciter et ce dont vous parlez, reprit-elle, me plaisent fort. Mais comme vous le savez, la poésie est bien souvent mensongère. Cependant, souffrez que je vous remercie d'avoir si bien parlé de la rêverie en peu de mots, car elle est effectivement plus maîtresse du monde qu'on ne croit."

Ensuite de cela, Clymene malgré qu'en eût Hesiode, fut rejoindre la compagnie qui se rassembla toute en un endroit fort agréable. Comme Belinthe connaissait admirablement bien Clymene et Hesiode, elle connut dès qu'elle les vit, qu'ils s'étaient dit quelque chose qui occupait leur esprit, si bien que dès que le soir fut venu et que Belinthe et Clymene furent retirées à leur chambre, Belinthe demanda en souriant à son amie si Hesiode lui avait toujours récité des vers lorsqu'il l'avait entretenue en particulier. « Je le voudrais de tout mon cœur, reprit Clymene, il m'aurait bien moins embarrassée qu'il n'a fait.

— Mais encore, répliqua Belinthe, que vous a-t-il dit de si fâcheux ?

— Eh de grâce ! ma chère Belinthe, lui dit-elle, ne m'accablez point encore et laissez-moi oublier tout ce qu'Hesiode m'a dit.

— Quand on veut tant oublier les choses, répliqua-t-elle en souriant, on ne les oublie jamais, et puis à n'en mentir pas, je ne puis concevoir qu'un aussi honnête homme qu'Hesiode vous ait dit rien de fâcheux car il ne vous a pas dit qu'il vous hait.

— Non, répliqua Clymene en rougissant, mais il a eu la hardiesse de me dire qu'il m'aime et de me le dire d'une manière qui me persuade qu'il ne ment pas.

— Et quoi ! reprit brusquement Belinthe, ce que vous voulez oublier est une déclaration d'amour d'un fort honnête homme ? Croyez-moi, ajouta-t-elle, ne l'entreprenez pas car je crois d'une certitude infaillible que c'est la chose du monde qu'on a jamais le moins oubliée.

— Vous me parlez si peu sérieusement, répliqua Clymene, que j'ai presque envie de ne vous dire plus rien.

— Vous me parlez si peu sincèrement, répondit Belinthe, que le mieux que je puisse faire est de vous répondre en raillant.

— Vous croyez donc, répondit Clymene, que je veux bien qu'Hesiode m'aime ?

— Nullement, reprit Belinthe, mais ce que je crois fortement c'est que si Hesiode ne fait jamais rien que vous aimer fort respectueusement et fort ardemment, vous ne le haïrez pas pour cela.

— Le mot de haine est bien fort, reprit Clymene, mais dans les sentiments où je suis, vous me ferez un fort grand plaisir si vous pouvez empêcher Hesiode de s'opiniâtrer à m'aimer, car aussi bien suis-je persuadée que l'amitié que vous avez pour moi et celle qu'il a pour vous, fait plus de la moitié de sa passion, et dans l'envie que vous avez de me tirer de mon désert, je suis assurée que vous lui avez mis dans la tête la folie dont il m'a entretenue aujourd'hui.

— Je vous attraperais bien, reprit Belinthe, si je vous disais qu'il vous a parlé par mon conseil, et que je vous donnasse lieu de croire que ce qu'il vous a dit n'est qu'une feinte ! Mais comme je suis trop sincère pour cela, je vous dis comme je le crois, qu'Hesiode vous aime mille fois plus que Lysicrate ne vous a jamais aimée. Cependant, ajouta-t-elle malicieusement, je m'offre à faire tout ce que je pourrais pour l'empêcher de revenir ici, et je le lui défendrai même précisément de votre part, si vous le voulez.

— Je lui ai parlé d'un certain air, répliqua Clymene sans prendre garde à la malice de son amie, qui l'empêchera peut-être de continuer à me parler de sa prétendue passion,

— Je ne lui dirai donc rien, répliqua Belinthe en souriant,

— Ha ! cruelle amie, reprit-elle alors, vous moquerez-vous toujours de moi ? »

Après cela Belinthe lui parlant plus sérieusement, lui dit mille choses à l'avantage d'Hesiode, croyant qu'en effet, il ne pouvait rien arriver de plus avantageux pour elle de l'humeur dont elle était, que d'être aimée d'un aussi honnête homme que celui-là, et de qui la passion était respectueuse et innocente. Clymene demeura pourtant dans ses sentiments ordinaires, mais après tout, dans le fond de son cœur, elle n'était pas marrie qu'Hesiode l'aimât. Aussi conta-t-elle à Belinthe fort exactement tout ce qu'il lui avait dit, et l'aventure de la lettre de Lysicrate, bien différente de celle de cet ambitieux amant, pour qui elle sentit renouveler sa haine et son mépris dès qu'elle commença d'estimer davantage Hesiode. Cependant, comme elle avait lu ce que Lysicrate lui écrivait et ce que le prince avait mis au bas de son billet, elle voulut obliger Hesiode à partir le lendemain pour s'aller rendre auprès de lui. Mais il n'y eut pas moyen, et il aima mieux s'exposer à déplaire au prince que de quitter Clymene, et que de lui donner lieu de croire qu'il ne fût pas capable de tout abandonner pour elle. Il s'en retourna pourtant à Locres sans avoir rien gagné sur l'esprit de cette belle fille. Au retour du prince, il s'excusa le mieux qu'il put sans beaucoup d'empressement, mais depuis ce jour-là, s'acquérant toujours davantage la familiarité des frères de Clymene, il était plus souvent dans son désert qu'à la Cour. Si bien qu'ayant tant d'occasions de lui parler et de lui témoigner son amour, il commença d'ébranler la résolution qu'elle avait prise de ne rien aimer. Elle lui cacha pourtant ses sentiments assez longtemps, quoiqu'elle connût bien que personne n'avait jamais eu une plus tendre passion que celle qu'Hesiode avait pour elle. Il admirait tout ce qu'elle disait, la moindre de ses actions le charmait, il aimait les mêmes choses qu'elle, il remarquait même jusqu'aux lieux où elle se promenait le plus souvent afin d'y aller rêver seul quand elle n'y était pas et qu'il ne pourrait être auprès d'elle. Clymene de son côté connaissant de plus en plus son esprit, sa vertu et son amour, sentit une secrète douceur à être aimée d'Hesiode, et sans croire l'aimer encore, elle n'eût pourtant pas voulu qu'il eût cessé de l'aimer. Mais à la fin, la constance d'Hesiode, les conseils de Belinthe et la propre inclination de Clymene, la firent consentir que cet amant lui parlât des plus secrets sentiments de son cœur, et peu à peu elle vint à lui avouer qu'il avait touché le sien, et que pourvu que son affection fût innocente et constante, il pouvait s'assurer qu'il serait tendrement aimé. Belinthe sut même cette étroite liaison, et fut l'unique confidente de cette vertueuse amour.

Hesiode voulut alors l'obliger à souffrir qu'il parlât à ses parents de l'épouser, mais elle lui dit qu'ayant été trompée une fois, elle lui demandait pardon si elle ne pouvait se confier si tôt à son affection, qu'elle était ennemie déclarée du repentir, et qu'afin qu'ils ne se repentissent jamais de s'être aimés, il fallait qu'ils éprouvassent encore un peu si leur affection était aussi solidement établie qu'elle le désirait. Cependant, ils ne laissèrent pas de s'imaginer mille douceurs dans une espèce de vie libre et tranquille, qu'ils prétendaient mener quand leur fortune serait inséparable. En attendant, ils jouissaient de mille innocentes douceurs, leur amour était tendre et délicate, et ingénieuse à leur faire trouver les voies de la rendre secrète. Belinthe seule savait tout ce qui se passait entre ces deux personnes, car depuis qu'Hesiode fut aimé, il ne parla plus de sa passion à un ami qu'il avait, à qui au commencement il en avait dit quelque chose. Un esclave très fidèle et plein d'esprit qui se nommait Troïle, portait les lettres de son maître et lui en rapportait les réponses. Hesiode et Clymene se faisaient de petits présents de diverses choses galantes qui ne passaient aux yeux du monde que pour des présents d'amitié, quoique ce fussent des témoignages d'amour. Ils se disaient toutes leurs pensées, Hesiode n'écrivait rien qu'il ne le fît voir à Clymene, et Clymene n'avait pas une pensée qu'elle ne dît à son cher Hesiode. Elle fit même pour lui, par galanterie, ce que Belinthe lui avait dit qu'elle ne ferait jamais car elle lui donna ce chien bien aimé dont on lui avait tant reproché l'amitié. Ainsi, par mille petites choses obligeantes qui font les plus grands plaisirs de l'amour quand elles sont faites avec un certain esprit de tendresse qui redouble la sensibilité du cœur de ceux pour qui on les fait, Hesiode et Clymene jouissaient de mille innocents plaisirs.

En cet état, comme toutes les Cours sont sujettes à des évolutions subites, Lysicrate fut si absolument brouillé avec le prince pour une charge qu'il avait donnée, que toute la grâce qu'il en put obtenir fut d'avoir la permission de demeurer à son ancienne maison de la campagne qui était proche de celle où était Clymene. La disgrâce de Lysicrate n'affligea sans doute pas trop cette belle fille, néanmoins comme il venait à son voisinage, elle en fut fâchée et elle le fut d'autant plus quelques jours après, que ce favori disgracié l'ayant trouvée fortuitement à la promenade par une de ces bizarreries capricieuses de l'amour, sentit rallumer sa première flamme si vivement que sans hésiter un moment, il aborda Clymene, la voyant seule avec deux femmes qui la suivaient, pendant que sa tante se promenait plus loin avec un vieux sacrificateur. « Vous voyez, Madame, lui dit-il, que la mauvaise fortune me rapproche de vous, mais je la prendrai pour la bonne si vous voulez oublier tous les crimes dont vous m'avez accusé, quoiqu'ils ne soient peut-être pas aussi grands que vous les avez crus, car enfin, je n'ai commencé d'être ambitieux que pour vous seulement.

— Est-il possible Lysicrate, reprit-elle assez brusquement, que vous puissiez avoir l'audace de me parler comme vous parlez, et pouvez-vous croire sans avoir perdu la raison, que j'eusse assez de lâcheté pour souffrir encore votre affection ? Vous seriez sans doute bien aise, ajouta-t-elle, de trouver quelque consolation durant votre exil et que dans un temps où tous les flatteurs vous ont abandonné, je voulusse souffrir vos flatteries mais, Lysicrate, ne vous y trompez pas, c'est ce qui ne peut jamais arriver. Ainsi, il vous sera bien plus aisé de faire votre paix avec votre maître, que

d'obtenir votre pardon de votre maîtresse. Songez donc à retourner à la Cour, et laissez-moi en mon désert, car si vous vous accoutumez à m'y venir importuner, je le quitterai bientôt, seulement pour m'éloigner d'un homme qui a eu le discernement si mauvais qu'il a mieux aimé suivre une capricieuse qui quitte à la fin tous ceux qu'elle favorise, que d'être fidèle à une personne qui l'aimait assez pour s'estimer heureuse sans le secours de la fortune.

— Eh ! de grâce, charmante Clymene, s'écria Lysicrate, ne me désespérez pas. Je consens que tous mes services passés soient perdus, consentez seulement que je recommence de vous servir sans avoir aucun droit à votre affection que celui que mille soins, et mille respects m'y pourront acquérir à l'avenir.

— Non, non, Lysicrate, répliqua Clymene, je ne ferai point ce que vous désirez. Quand on est sorti de mon cœur on n'y rentre jamais. Si je vous haïssais encore, ajouta-t-elle avec une froideur pleine de fierté, il ne serait peut-être pas impossible que je vous pusse encore aimer quelque jour, mais la manière dont vous avez agi avec moi m'ayant fait passer de la colère à la haine, de la haine au mépris, et du mépris à une profonde indifférence, il ne peut jamais arriver nul changement dans mon esprit qui vous puisse être avantageux. Cependant, comme vous êtes malheureux, un reste de générosité fait que je ne vous dis rien de plus fâcheux et que je me contente de vous défendre de me parler jamais de votre prétendue affection, ni de me venir chercher. »

Après cela, Clymene quitta Lysicrate qui n'osa la suivre de peur de l'irriter, mais comme l'amour avait effectivement repris son ancienne place dans son cœur, il fut le lendemain voir la tante de Clymene qui le reçut civilement comme un malheureux. Hesiode y fut durant qu'il y était, mais il y eut bien de la différence à la manière dont Clymene parla à ces deux rivaux, car elle ne parla à Lysicrate que pour lui dire quelque chose de piquant, et elle parla toujours fort doucement à Hesiode, qui malgré la douceur que cette belle personne avait pour lui, eut pourtant quelque léger chagrin de voir que Lysicrate recommençait d'aimer Clymene, car il s'en aperçut d'abord. « Tout de bon, disait-il tout bas à cette belle fille, le malheur de Lysicrate m'afflige et me fait peur et je me tiendrais bien plus assuré s'il était encore favori du prince !

— Si vous parliez sérieusement, répondit Clymene, je m'en fâcherais, mais comme ce n'est sans doute que pour montrer que vous pensez des choses tout ce qu'on en peut penser, je vous pardonne. Cependant, si Lysicrate ne se désaccoutume de venir ici, je vous guérirai bientôt l'esprit d'une jalousie mal fondée. »

En effet, Clymene après avoir inutilement défendu à Lysicrate de la venir chercher, voulut obliger sa tante à ne le recevoir plus. Mais comme cette personne était bonne et généreuse, elle crut qu'il y avait quelque chose qui ne serait pas beau à défendre sa maison à un exilé, si bien que Clymene la conjura alors de vouloir s'en aller à Locres pour quelque temps, afin d'éviter les importunes visites de Lysicrate. Cette résolution donna beaucoup de joie à Hesiode. Belinthe s'en réjouit aussi et Lysicrate dans son désert se vit également abandonné de son maître, et de sa maîtresse. Malheureusement pour lui, les deux plus violentes passions du monde demeurèrent en possession de son cœur car comme il était alors sans nulle espérance prochaine de les satisfaire, elles ne s'entre-détruisaient point et il était en

état de se redonner tout entier à celle qui lui donnerait plutôt lieu d'espérer. Cependant, tout le monde se réjouit à Locres du retour de Clymene et Hesiode, et elle se conduisaient si bien que leur affection passait plutôt pour une amitié galante que pour une vraie amour, parce qu'en effet, entre les personnes d'esprit il y a un certain air qui convient à l'une et à l'autre de ces sortes d'affections.

En ce temps-là on fit plusieurs fêtes, où Clymene se trouva avec plaisir car encore qu'elle aimât toujours fort la solitude, elle ne laissait pas d'aimer toutes les compagnies où Hesiode se trouvait, qui sans changer de sentiments, la préférait toujours à toutes choses et lui rendait mille fois plus de soins qu'au prince qu'il ne voyait que quand la bienséance l'y forçait. Comme Clymene n'avait jamais été si contente qu'elle était alors, elle n'avait jamais paru si aimable, car outre que la joie embellit, elle en était de meilleure humeur, elle en avait l'esprit agréable et elle fit tant de conquêtes en peu de temps, qu'on ne parlait que des charmes de Clymene. Le prince lui-même l'ayant revue après avoir rompu avec une maîtresse qu'il avait alors, se rengagea à l'aimer, et se résolut absolument à conquérir son cœur par ses soins, sans vouloir employer son autorité. Si bien que le bonheur d'Hesiode se trouva alors étrangement traversé. Ce n'est pas qu'il n'eût pour Clymene autant d'estime que d'amour et que lorsqu'il écoutait sa raison il pût la soupçonner de lui être infidèle, mais après tout, les deux rivaux qu'il avait l'importunaient étrangement, et lui donnaient de la crainte malgré qu'il en eût. Il avait de l'obligation et au prince et à Lysicrate. La raison et la générosité voulaient qu'il rendît quelques soins au premier, et qu'il rendît de bons offices à l'autre ; et l'amour eût voulu qu'il les haïsse et qu'il les détruisît, puisqu'ils songeaient tous deux autant qu'ils pouvaient à détruire sa félicité, en établissant la leur. Mais ce qui l'affligeait le plus, était qu'il ne pouvait faire de raisonnements contraires qu'ils ne lui nuisissent pourtant également. S'il pensait que Lysicrate était malheureux et que par pitié Clymene pourrait se laisser regagner à lui, il pensait encore que le Prince de Locres par l'éclat de sa naissance et par son autorité, pourrait à la fin lui plaire. Ainsi, les heureux et les malheureux lui donnaient de l'inquiétude. L'amour du prince lui donna pourtant quelque soulagement d'ailleurs, car dès qu'il se fut déclaré, cette multitude d'amants qui s'empressaient auprès de Clymene se retirèrent. Lysicrate même dans son désert, fut affligé d'apprendre que le prince recommençait d'aimer Clymene, et ce qui lui donna le plus de douleur, fut qu'il regarda cette passion comme étant contraire à son amour et à son ambition tout ensemble, parce qu'il craignait que cette belle fille, pour le tenir dans un éternel exil, ne souffrît l'affection du prince à cette condition-là. Clymene de son côté souffrait aussi bien qu'Hesiode et que Lysicrate, car comme c'était une personne qui avait une affection tendre et sincère pour Hesiode, et dont l'âme grande et vertueuse était au-dessus de l'ambition, elle avait une douleur extrême de voir l'amour du prince et celle de Lysicrate, et de remarquer même le chagrin d'Hesiode, car elle ne savait plus quel remède y apporter. Quand elle était à Locres, le prince la voyait à toutes les heures ; quand elle allait aux champs, Lysicrate l'importunait autant qu'il pouvait, et elle n'avait plus de plaisir qu'il ne lui coûtât de douleurs. Hesiode vivait toujours également avec elle, mais il soupirait si souvent quand il le pouvait faire sans être vu que de Clymene, qu'il était aisé de connaître qu'il souffrait plus qu'il ne disait, car par un profond respect qu'il avait pour elle, il ne lui disait pas qu'il était

furieusement jaloux. Ce n'est pas que Clymene ne fit pas une action, ni ne dit pas une parole qu'il pût condamner, mais c'est que cette aventure était si cruelle, qu'il n'y avait pas moyen qu'il pût s'empêcher de craindre que le même destin qui la lui causait ne lui en gardât encore quelque autre plus fâcheuse. Clymene de son côté faisait tout ce qu'elle croyait devoir faire pour contenter Hesiode. Elle ne lui parlait point des sentiments qu'elle remarquait dans son cœur parce qu'elle ne voulait pas s'en plaindre. Si bien que ce malheureux amant n'ayant pas même le soulagement que les plaintes donnent, souffrait plus qu'on ne peut penser, principalement parce qu'il s'était persuadé qu'il ne fallait jamais donner de marques de jalousie. « Car, disait-il en lui-même, quand on a sujet d'être jaloux il ne faut pas songer à s'en plaindre, il faut essayer de n'aimer plus, et si la jalousie est mal fondée, il est injuste d'aller tourmenter une innocente. » Ainsi, par grandeur d'âme et par respect, Hesiode était jaloux sans le dire, et était par conséquent plus malheureux que tous les autres jaloux. Ce qui le tourmenta encore étrangement fut que le prince le pria de faire des vers qui parlassent de son amour, mais quoiqu'il jugeât bien qu'il s'en fâcherait, il s'en excusa, et lui dit qu'il lui était absolument impossible de faire des vers de cette nature s'il n'avait le cœur touché et s'il n'exprimait ses véritables sentiments.

En ce temps-là, il arriva à Locres deux Lydiens très savants en musique, principalement en celle qui émeut le cœur, qui le porte à la tendresse, à la langueur et à l'amour. Ils avaient de l'esprit, de la probité, et beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, et ils jouaient tous deux de la lyre si admirablement, que depuis Orphée on n'avait rien entendu de meilleur, soit qu'ils jouassent séparément ou ensemble. Mais ce qu'il y avait de merveilleux, c'est qu'ils étaient si bien concertés, qu'un même instrument entre les mains d'un excellent maître qui a l'oreille fort juste, ne peut pas être mieux d'accord que leur deux lyres l'étaient. Ce qu'ils jouaient était très beau et très savamment composé, et ils tiraient quelquefois un son si plaintif et si amoureux des cordes qu'ils touchaient, que sans l'aide d'aucunes paroles on avait le cœur attendri, l'âme émue et l'esprit transporté. Ainsi, disposant à leur gré des sentiments de ceux qui les entendaient, ils les forçaient de les accommoder à leur harmonie, et d'être gais ou tristes, selon qu'il leur plaisait. Mais outre cet admirable talent, il y en avait un des deux, qui non seulement composait de fort beaux chants aussi bien que son illustre ami, mais qui charmait d'une manière si passionnée et si touchante, qu'il n'y avait point de paroles qui ne parurent amoureuses en sa bouche. De sorte que ces deux excellents hommes étant arrivés à Locres, furent l'admiration et le divertissement de toute la Cour, et par conséquent fort caressés de tout le monde. Le prince les fit entendre plusieurs fois à la belle Clymene, mais après tout, personne n'eut tant de crédit sur eux qu'Hesiode qui aimait la musique, qui s'y connaissait, et de qui ils chantaient plusieurs belles chansons car il y avait longtemps qu'ils étaient en Grèce. Hesiode connaissant bientôt le pouvoir qu'il avait sur eux, principalement sur celui qui avait la voix fort belle, ne put s'empêcher, pour soulager un peu la jalousie dont il était tourmenté, de faire une chanson sur ce sujet-là. Il la fit donc, et la donnant en secret à ce Lydien qui était tant de ses amis et qui se nommait Usclame, il le pria d'y faire un air qui convînt aux paroles, de dire au prince et à toute la Cour quand il le chanterait qu'il y avait très longtemps qu'il le savait et qu'il ignorait qui en avait fait les paroles. Afin que

la chose fût plus déguisée, Clymene se nommait Iris dans cette chanson. Il voulut pourtant bien que le nom de bergère y demeurât, afin que celle pour qui elle était faite, s'en pût faire l'application quand elle l'entendrait chanter. Mais après avoir résolu la chose de cette sorte il s'en repentit, et crut qu'il valait mieux en user autrement. Il pria donc seulement cet excellent musicien de faire un air sur les paroles qu'il lui donna, de le noter, de n'en dire rien et de ne témoigner pas si on le lui montrait pour le chanter d'en avoir jamais entendu parler. Et en effet, la chose s'exécuta ainsi, car après que l'air fut composé et que ce Lydien le lui eut donné tout noté, il écrivit la chanson tout du long d'une écriture déguisée, afin que Clymene la pût lire de suite. Après cela, il en fit un paquet, et par un esclave inconnu à cette belle, il le lui envoya avec ordre de ne dire point qui l'envoyait. Mais afin de mieux savoir comment la chose réussirait, Usclame qui avait fait l'air se trouva chez Clymene lorsqu'Hesiode lui envoya la chanson. Le hasard fit que Belinthe s'y rencontra aussi, ainsi Hesiode ne pouvait manquer d'être bien informé de ce qui se passait. L'esclave arriva donc, et présenta le paquet dont il était chargé à Clymene, qui l'ouvrit à l'heure même, pensant que ce fût une lettre. Elle fut bien surprise d'y trouver la chanson qui suit, et de la voir après, notée de la manière dont on se servait alors dans la musique.



Chanson

Je pensais que sous votre empire,
Iris, le plus cruel martyre,
Avait je ne sais quoi de doux,
Hélas ! Je n'étais point jaloux.

Je prétendais que ma constance,
Au temps de votre indifférence,
Eût senti vos plus rudes coups,
Hélas ! je n'étais point jaloux.

Qui m'eût dit ingrate bergère,
Qu'on pût ne penser qu'à vous plaire,
Et se déplaire auprès de vous,
Hélas ! Je n'étais point jaloux.

Dès que Clymene eut lu les premiers couplets de cette chanson, elle connut qu'Hesiode l'avait faite et elle soupçonna celui qui était alors auprès d'elle, d'en avoir fait l'air. Mais afin que si elle se trompait, elle ne se découvrît pas trop, dès

qu'elle eut lu cette chanson, elle la bailla à Usclame, et lui adressant la parole : « De grâce, lui dit-elle, donnez-vous la peine de me chanter cette chanson, devant que je renvoie celui qui me l'a apportée, afin que je sache si l'air en est aussi passionné, que les paroles en sont passionnées.

— Mais Madame, reprit-il, je le dirai si mal si je le dis sans l'avoir étudié, que je ferai tort à celui qui vous l'envoie.

— Quoiqu'il en soit, reprit Clymene, je vous prie de le chanter le mieux que vous pourrez, et de ne vous mettre pas en peine du reste. »

Cet adroit Lydien fit alors semblant de chercher cet air et se retira même vers une fenêtre pour l'étudier, et chantant à demi haut, on eût dit qu'il cherchait à faire des passages à l'improviste. Mais à la fin, l'amour de son propre ouvrage ne pouvant consentir qu'il chantât mal un air qu'il avait fait, il le chanta admirablement bien et fit voir par là à Clymene et à Belinthe, qu'il convenait parfaitement aux paroles et qu'il eût été difficile de faire un air à quatre petits vers qui eût plus de grâce, plus de mouvement, et plus de passion que celui-là. « En vérité, lui dit alors Clymene en souriant, quand vous auriez fait cet air-là, vous ne le chanteriez pas mieux que vous faites. »

Après quoi, se faisant donner de quoi écrire, elle écrivit le billet qui suit pour répondre à celui qui lui avait envoyé la chanson :

> *J'ai si bonne opinion de celui qui a fait l'aimable chanson que j'ai reçue, que je ne puis croire que celle pour qui elle est faite lui puisse jamais donner sujet d'être jaloux. Ce serait pourtant dommage qu'il ne le fût pas, puisque sa jalousie a fait faire de si jolis vers et un si bel air. Adieu, quand vous voudrez qu'on vous connaisse, on vous connaîtra.*

Après que Clymene eut écrit, elle montra son billet à ceux qui étaient avec elle afin d'en faire moins de façon, mais comme elle craignit que si cette galanterie éclatait, elle ne nuisît à Hesiode auprès du prince, elle pria Belinthe et Usclame de n'en dire rien, et en effet, ils n'en parlèrent point. Mais Clymene ne songea pas qu'elle avait une jeune esclave qui avait une fort belle voix, et qui sans qu'elle y eût pris garde avait écouté tout ce qui s'était dit, excepté la prière qu'elle avait faite à Belinthe et à Usclame de ne dire rien de cette aventure. Cependant, Hesiode après avoir su de quelle manière Clymene avait reçu sa chanson, vit bien qu'elle connaissait qu'il l'avait faite, et trouvant quelque chose d'assez doux au billet de Clymene, il fut bien aise d'avoir pu lui faire savoir sa jalousie sans la fâcher. Il remercia donc Usclame, il le pria de garder son secret fidèlement, et il se découvrit aussi à Belinthe, afin qu'elle en fût plus secrète car une sincère confiance est bien plus propre à faire garder fidélité, qu'une demi-confidence. Mais enfin, il fut le lendemain chez Clymene et il y fut de si bonne heure qu'il la trouva seule. Dès qu'elle le vit elle changea de couleur et lui faisant obligeamment la guerre de sa jalousie : « Tout de bon, lui dit-elle, serait-il bien vrai que vous eussiez assez mauvaise opinion de moi pour être jaloux ?

— Ha ! Madame, lui dit-il, est-il possible que vous puissiez croire que je vous puisse aimer sans jalousie, lorsque je me vois deux rivaux tels que ceux que j'ai ? Lysicrate comme vous le savez a eu la gloire de n'être pas haï tant qu'il n'a pas été ambitieux, et le Prince de Locres a tant de choses propres à se faire aimer, que je ne puis m'empêcher de craindre qu'il puisse être aimé. Ainsi tout ce que je puis, est de vous cacher respectueusement ma jalousie.

— Il y a de l'esprit à ce que vous dites, reprit Clymene, et on dirait même qu'il y a de l'amour, mais il est pourtant vrai qu'il n'y en a point, et que la jalousie que vous avez ne peut être causée que par une faiblesse de votre cœur, ou par une injuste défiance de ma fidélité. Mais pour vous témoigner, ajouta-t-elle, que je fais tout ce que je puis pour vous soulager, dites-moi ce que je puis pour vous guérir l'esprit ? Vous savez que ma malheureuse fortune ne me permet pas de pouvoir être ailleurs qu'à Locres, ou à la campagne. Si je suis dans mon désert Lysicrate vous fait ombrage, si je suis ici, l'amour du prince vous donne de la jalousie et cependant, je ne puis être ailleurs. Que puis-je donc faire autre chose que ce que je fais, c'est-à-dire de maltraiter Lysicrate, de ne donner nulle espérance au prince, et de vous accorder toutes les innocentes grâces que la vertu me permet ? Parlez, Hesiode, parlez, et si je puis faire quelque chose davantage pour vous, dites-le, mais consultez un peu votre raison, et ne suivez pas votre passion toute seule.

— Hélas ! Madame, reprit-il, je ne distingue plus les conseils de ma raison d'avec ceux de mon amour, et je suis si peu maître de moi que je ne puis répondre de rien. Mais tout ce que je vous puis dire, est que la jalousie que j'ai, n'est causée que par un excès d'amour, car enfin je vous estime plus que vous ne pouvez vous l'imaginer, et je ne puis jamais croire que vous puissiez rien faire qui ne soit juste. Mais après tout, je ne laisse pas de craindre et je m'imagine même quelquefois que peut-être devriez-vous ne m'aimer pas, et que je ne suis moi-même pas assez généreux de ne vous conseiller point de profiter de la passion que ce prince a pour vous, et de me bannir. Mais à n'en mentir pas, ce sentiment est si faible dans mon esprit, il y dure si peu, et je le trouve un moment après si opposé à la véritable amour, que je m'en repens comme d'un crime.

— Vous avez raison, répliqua Clymene, et j'aime mieux que vous soyez jaloux que généreux de cette manière, quoique j'aime fort la générosité.

— Que je vous suis obligé de ce sentiment-là Madame, reprit Hesiode, et que je vous le serais encore si vous pouviez prendre la résolution de préférer la tendresse et la fidélité de mon amour à toutes choses,

— N'est-ce pas vous préférer à toutes choses, répliqua-t-elle, que de n'aimer que vous en toute la Terre, et de mépriser tout le reste du monde pour l'amour de vous ?

— C'est faire beaucoup plus que je ne mérite, répondit-il, mais ce n'est pas faire assez pour me rendre heureux, car enfin il faudrait pour faire cesser tous les malheurs qui nous persécutent, que vous voulussiez bien que votre fortune et la mienne fussent inséparables.

— Mais Hesiode, répliqua-t-elle, vous ne songez pas à ce que vous dites, car pensez-vous que le prince nous laissât en paix si vous m'aviez épousée ? Et pensez-vous que mes frères dont toutes les inclinations sont basses et intéressées, et qui attendent

toute leur fortune de l'amour que le prince a pour moi, consentissent à notre bonheur ?

— Non, Madame, reprit-il, mais puisque vous m'aimez assez pour vouloir mépriser l'amour du prince, et que par conséquent vous ne prétendez pas faire la fortune de Ganetor et d'Antiphanes aux dépens de votre repos, il faudrait me rendre heureux sans leur consentement, quitter Locres et venir à Helicon où j'ai assez de bien pour contenter une personne aussi généreuse que vous.

— Quoique ce que vous me proposez, répliqua Clymene, soit de telle nature que je ne croie pas que je m'y puisse jamais résoudre, je ne trouve pourtant pas mauvais que vous me l'ayez proposé, parce que cela n'étant pas contre l'innocence, je suis assez équitable pour ne me fâcher point que vous me demandiez une chose que la bienséance veut pourtant que je vous refuse. Car enfin, quoique je n'aie ni père, ni mère, et que mes frères aient agi avec moi d'une manière qui me dispense d'une partie du respect que je leur rends, il y a toujours quelque chose de fâcheux à une personne qui aime scrupuleusement sa réputation, de se dérober de ses parents pour suivre la fortune d'un homme hors du lieu de sa naissance, quoiqu'elle l'épouse. Ne me faites donc plus cette proposition, je vous en conjure, et attendons notre bonheur du temps, et de notre propre vertu. Si Lysicrate ne fait point bientôt sa paix avec le prince, je suis persuadée que le prince l'exilera tout à fait, et si la fortune le rappelle à la Cour, il me laissera en repos dans mon désert, où je retournerai dès qu'il n'y sera plus. Et pour le prince lui-même, il changera sans doute bientôt de sentiments, du moins n'est-ce guère la coutume des gens de cette qualité-là d'avoir de longues amours. Ayez donc un peu de patience, et cependant, si vous voulez m'obliger sensiblement, ne soyez point jaloux, ou du moins, soyez-le médiocrement car pour ne l'être point du tout, je n'ai garde de vouloir vous obliger à une chose assez difficile, s'il est vrai que vous m'aimiez ardemment.

— Eh ! Madame, reprit-il, savez-vous bien qu'il est presque aussi impossible de donner des bornes à la jalousie, qu'à la mer, et que dès qu'on a commencé d'en avoir, on ne peut plus l'empêcher de croître ? Ainsi, Madame, c'est plus à vous qu'à moi à la retenir, car je ne doute point que si vous prenez quelque soin d'un malheureux qui vous aime éperdument, vous n'empêchiez qu'il ne s'abandonne à cette furieuse qui préoccupe tous ceux qu'elle possède, et qui est plus ennemie de la raison, que l'amour qui la fait naître. »

Après cela, Clymene parla avec tant de vertu et tant de tendresse à Hesiode, qu'une partie de sa jalousie se dissipa. Le calme qui se rétablit dans son esprit ne fut pourtant pas long, car il arriva le lendemain une aventure qui l'affligea sensiblement. En effet, le prince étant dans la chambre de Clymene, où ces deux fameux Lydiens firent durant une heure un admirable concert qui charma toute la compagnie, il obligea ensuite Usclame à chanter un air, mais durant qu'il accordait sa lyre pour lui obéir, le prince se mit à faire la guerre à Hesiode de ce qu'il lui avait refusé de faire des vers. Si bien qu'Hesiode voulant détourner la conversation, trouva lieu de dire que Clymene avait une jeune esclave qui avait la voix si belle, que si elle eût eu la manière de chanter d'Usclame, elle eût ravi tout le monde. Le prince qui voulait considérer tout ce qui était à Clymene, dit alors qu'il la fallait entendre, afin qu'Usclame l'entendît et jugeât si sa voix méritait qu'on lui fît ap-

prendre. De sorte que Clymene qui aimait encore mieux que le prince écoutât chanter, que de l'entretenir, commanda que la jeune esclave vînt. Elle était jolie, enjouée, assez hardie, et fort obéissante. Ainsi, dès que sa maîtresse lui eut commandé de chanter, elle chanta. Mais Clymene, Belinthe, Hesiode, et Usclame, furent étrangement surpris de lui entendre chanter le premier couplet de la chanson d'Hesiode, car ils n'avaient pas pris garde à cette jeune esclave, et n'avaient pas soupçonné qu'elle pût l'avoir retenu. Clymene en rougit, Hesiode en parut surpris, Usclame la regarda avec étonnement, et Belinthe ne put s'empêcher de lui dire trop brusquement qu'il fallait qu'elle en chantât une autre. De sorte que le prince voyant ces divers mouvements, demanda à Belinthe pourquoi elle ne voulait pas que cette fille chantât cette chanson-là qui lui semblait fort jolie. « C'est parce que, reprit-elle en rougissant, elle est si vieille que personne ne la chante !

— Pour moi, reprit le prince, je ne l'ai jamais entendue,

— En vérité, Seigneur, répliqua étourdiment la jeune esclave pendant que Clymene disait quelque chose bas à Usclame, vous n'avez garde de l'avoir entendue, car elle est si nouvelle qu'un homme que je ne connais pas l'apporta hier toute notée à ma maîtresse. »

Cette réponse donnant du soupçon au prince, fit qu'il demanda à Clymene qui lui avait donné cette chanson. Cette sage fille jugeant alors qu'il y avait plus de danger à le nier qu'à l'avouer, lui dit qu'elle n'en savait rien, et qu'Usclame avait été présent lorsqu'on la lui avait apportée. « Pour moi, dit alors Belinthe, je crois que cette chanson était plus pour Usclame que pour Clymene, car il y a lieu de croire qu'elle a été faite par quelqu'un qui a voulu faire voir qu'il n'est pas seul qui puisse composer de beaux airs.

— Mais pourquoi avez-vous dit, répliqua le prince, que cette chanson était vieille ?

— En vérité, Seigneur, répliqua Belinthe, je n'en sais rien, si ce n'est que j'ai eu tant de dépit d'ouïr mal dire un air qu'Usclame dit hier admirablement, que j'ai voulu empêcher cette fille de le chanter.

— Puisqu'Usclame le dit si bien, répliqua le prince, il faut que j'aie le plaisir de l'entendre.

— Comme je ne l'ai chanté qu'une fois, reprit Usclame, je ne m'en souviendrais peut-être pas bien.

— Mais puisqu'on l'a envoyé noté à Clymene, répondit le prince, vous le chanterez aussi bien aujourd'hui qu'hier. »

Clymene jugeant qu'il ne fallait pas faire tant de difficulté de le montrer puisque les vers étaient écrits d'une écriture inconnue, le bailla à Usclame, des mains de qui le prince le prit, appelant Hesiode afin qu'il lui aidât, disait-il, à deviner qui avait fait les vers de cette chanson. « Si c'était un plus grand ouvrage, reprit Hesiode, il serait plus aisé d'en reconnaître l'auteur, mais trois petits couplets de chanson qui ont tous un vers semblable ne sont pas trop propres à faire connaître qui les a faits.

— Il y a pourtant un certain : "Hélas ! je n'étais point jaloux", reprit brusquement le prince, qui me fait soupçonner quelqu'un. Mais pour juger de l'air comme des paroles, il faut l'entendre chanter à Usclame. »

Alors cet illustre Lydien faisant semblant de ne le savoir pas, le chanta comme n'en étant pas bien assuré. Mais quoiqu'il se déguisât, le prince connut qu'il avait fait l'air de cette chanson et il soupçonna Hesiode d'en avoir fait les paroles. À peine ce soupçon fut-il dans son esprit, qu'il regarda Clymene si malheureusement et pour elle, et pour lui, et pour Hesiode, qu'il vit quelque sorte d'intelligence dans les regards d'Hesiode et de cette belle fille. Si bien que rappelant cent choses passées, il devint jaloux en un moment, et ne douta point que le peu d'assiduité d'Hesiode auprès de lui ne fût un effet de son amour pour Clymene, et que la rigueur de Clymene n'en fût un de son affection pour Hesiode. « Car enfin, disait-il en lui-même, si elle n'aimait rien, il ne serait pas possible qu'elle ne souffrît pas l'amour d'un prince qui peut faire sa fortune. »

Comme il était violent, il ne put cacher tout à fait l'agitation de son esprit. Il ne s'en expliqua pourtant point alors, et s'en alla assez brusquement, disant seulement à Clymene en s'en allant, que la première fois qu'il la verrait il lui dirait qui avait fait l'air et les paroles de cette chanson. « Vous me ferez plaisir, Seigneur, reprit froidement Clymene, car en vérité je ne le sais pas.

— Si vous ne le saviez point, répondit-il en sortant de sa chambre, je ne le saurais pas, et je ne le sais que parce que vous le savez et que vos yeux me l'ont dit.»

Après avoir dit cela assez brusquement, il s'en alla. Hesiode fut obligé de le suivre, et Usclame aussi. Ainsi, il ne demeura que Belinthe avec Clymene, qui ne crut pas que la prudence voulût qu'elle grondât fort la jeune esclave qui lui avait causé une si fâcheuse aventure, mais elle dit à Belinthe qu'elle n'avait pas bien fait de dire que cette chanson était vieille. Belinthe lui dit à son tour qu'elle avait paru trop interdite, et se faisant enfin des reproches inutiles pour une chose passée, elles finirent leur conversation par des plaintes car elles appréhendèrent fort que le prince ne bannît Hesiode s'il venait à savoir avec certitude qu'il fût son rival et qu'il fût aimé. Cependant, dès qu'Hesiode put se dérober du prince, il retourna chez Clymene avec qui il eut une conversation fort touchante. Ils résolurent pourtant de n'avouer jamais la vérité, car Usclame était un si homme d'honneur, qu'ils ne craignaient pas qu'il leur pût manquer de promesse. Cependant, le prince après avoir bien pensé à ce qui venait d'arriver, se résolut de ne témoigner point ouvertement ce qu'il pensait, qu'il n'en fût plus assuré. Pour l'être tout à fait, connaissant que les frères de Clymene étaient des ambitieux qui pouvaient tout sacrifier à leur intérêt, qu'Antiphanes était fin et Ganetor entreprenant, il résolut de se servir d'eux pour tâcher de découvrir au vrai si Hesiode était amoureux de Clymene, et si Clymene l'aimait. Il leur parla donc à tous deux séparément, et leur donna lieu d'espérer toutes choses de lui. Il leur parla même comme s'il eût dû être capable d'épouser Clymene s'il en pouvait être aimé, quoiqu'alors il n'en eût pas le dessein, et il les disposa enfin à lui être fidèles espions auprès de leur sœur. Mais quoiqu'il leur eût fort recommandé le secret, comme il leur avait dit ce qu'il pensait de l'aventure de la chanson, ils en parlèrent à quelqu'un qui le dit à d'autres. Si bien qu'en trois jours, on dit dans toute la Cour et dans toute la ville, qu'Hesiode était amoureux de Clymene et qu'il en était jaloux, et la chanson d'Hesiode fut même si généralement sue, qu'il n'y avait personne qui ne chantât : « Hélas ! je n'étais point jaloux ». De sorte que Lysicrate dans son désert, entendit parler de cette aventure

qui l'affligea sensiblement. Il jugea bien que si Clymene aimait Hesiode, il lui serait impossible de regagner jamais son cœur. Ainsi, n'ayant alors nulle espérance ni de se raccommoder avec le prince, ni de se remettre bien avec Clymene, il se trouva très malheureux, et il se le trouva d'autant plus quelques jours après, que les frères de Clymene rapportant tout ce qu'ils savaient au prince afin de se rendre nécessaires, lui apprirent que Lysicrate était redevenu amoureux de leur sœur, quoiqu'ils eussent reçu plusieurs bons offices de lui tant que sa faveur avait duré. Le prince fut si irrité de cette nouvelle, qu'il envoya commander à Lysicrate de sortir de son État, et ce fut avec assez de peine qu'il obtint quinze jours pour donner ordre à ses affaires. Cependant, comme Antiphanes et Ganetor n'oublièrent rien pour découvrir la vérité, ayant gagné par des présents la jeune esclave qui avait si mal à propos chanté cette chanson, ils surent par elle que Troïle, fidèle esclave d'Hesiode, apportait très souvent des lettres à Clymene et qu'elle les mettait dans une cassette où nulle autre qu'elle ne regardait jamais. Après avoir su cela, ils firent eux-mêmes une partie de promenade en un lieu assez éloigné de Locres, afin que leur sœur fût obligée de faire les honneurs de cette fête. Mais lorsqu'il fallut partir, Ganetor feignit de se trouver mal et ne fut point avec la compagnie. Dès que cette troupe fut partie, il éloigna sur divers prétextes, tous ceux qui eussent pu s'opposer au dessein qu'il avait et n'ayant plus que la jeune esclave qu'il avait gagnée, dans la chambre de Clymene, il envoya quérir un homme fort adroit au métier dont il se mêlait, pour lui faire ouvrir et refermer la cassette où Clymene conservait soigneusement toutes les lettres d'Hesiode. Si bien que par cette voie, Ganetor sut tout le secret de l'innocente affection de Clymene et d'Hesiode. Mais quoiqu'il ne vît rien qui ne fût un témoignage de la vertu de sa sœur, regardant cette affection comme un obstacle à l'établissement de sa fortune, il vint tout d'un coup à haïr et sa sœur et Hesiode. Il fit pourtant refermer cette cassette après y avoir remis toutes les lettres qu'il avait vues, et tous les vers qu'Hesiode avait faits en secret pour elle. Et en effet, il remit si bien tout cela dans le même ordre qu'il l'avait trouvé, que Clymene à son retour ne s'aperçut de rien. Cependant, quand Antiphanes parla à Ganetor, il fut bien surpris d'apprendre tout ce qu'il avait appris. Quoiqu'ils voulussent absolument servir le prince, même aux dépens de la gloire de leur sœur s'il l'eût voulu, plutôt que de ne faire pas leur fortune, et après avoir bien considéré la chose, ils pensèrent qu'il ne fallait pas dire toute la vérité au prince, parce que s'il eût su avec certitude que Clymene lui préférait Hesiode, il eût pu cesser de l'aimer. Ainsi, ils résolurent de dire seulement qu'ils avaient découvert sans en pouvoir douter, qu'Hesiode aimait leur sœur, mais qu'ils n'avaient encore pu apprendre s'il en était aimé. Ils firent aussi dessein de parler d'abord fort doucement à Clymene à l'avantage du prince, et ensuite, si elle ne se rendait pas, de la menacer et d'avoir recours aux voies les plus violentes. Ils dirent donc au prince ce qu'ils avaient résolu de lui dire, si bien qu'étant assuré de l'amour d'Hesiode, il vint à le haïr autant qu'il l'avait aimé, et prit la résolution de l'exiler aussi bien que Lysicrate. Il différa pourtant la chose de quelques jours, parce qu'il voulait précisément savoir s'il était aimé de Clymene, ce qu'il n'eût pu bien découvrir si Hesiode n'y eût plus été. Mais en diverses occasions il fit assez connaître qu'il avait changé de sentiments pour Hesiode. En effet, s'agissant un jour de parler d'Homere et de lui, il dit en riant qu'Homere était le poète des Lacédémoniens parce qu'il enseignait la

guerre, et qu'Hesiode n'était que le poète des Iliotes parce qu'il parlait fort de l'agriculture, voulant par cette raillerie diminuer la gloire d'Hesiode. Cependant, Antiphanes et Ganetor parlèrent un matin à Clymene. D'abord ils la flattèrent et lui dirent assez doucement tout ce qu'ils souhaitaient d'elle, mais comme ils connurent quoiqu'elle leur répondit avec beaucoup d'adresse, qu'ils ne la porteraient pas à ce qu'ils souhaitaient, ils s'emportèrent étrangement contre elle. « Quoi ! lui dit Ganetor, vous avez la lâcheté de préférer un homme qui fait le bel esprit à un prince ? De ne vous soucier point de la grandeur de votre maison, ni de la fortune de vos frères, pourvu que vous contentiez une folle passion qui vous est entrée dans la tête ? Ha ! cruelle sœur que vous êtes ! Vous vous en repentirez et vous ne ferez point mal d'être cruelle à Hesiode, si vous l'aimez bien. »

Clymene étant transportée de douleur d'entendre parler son frère de cette sorte, ne put s'empêcher de s'emporter à son tour. « Quoi ! lui dit-elle, cruel que vous êtes ! Vous auriez l'injustice de vouloir perdre un innocent qui vous a servi en mille rencontres et dont la vertu est bien au-dessus du rang des plus grands princes du monde ? Quoi ! Vous pouvez être les confidents de l'amour du prince et vous pouvez vouloir acheter votre fortune aux dépens de ma propre gloire ? Car enfin ! sans vous dire si j'aime Hesiode ou si j'en suis aimée, je vous dis seulement que vous n'ignorez pas que les souverains ne se marient jamais par amour, et qu'ainsi devant raisonnablement regarder la passion que le prince a pour moi comme une passion criminelle, vous ne devriez pas en être les confidents et vous devriez mourir de honte de chercher à faire votre fortune par une si injuste voie. Si j'étais à votre place, j'aimerais mieux l'aller chercher à la guerre et la devoir à mon épée, qu'aux yeux de ma sœur !

— Nous suivrons peut-être une partie de votre conseil, reprit Antiphanes assez brusquement. »

Et tirant son frère par le bras pour le faire sortir de la chambre de Clymene, ces deux furieux s'en allèrent. Clymene se repentant alors de leur en avoir tant dit, voulut les retenir et les apaiser, mais ils ne voulurent plus l'écouter, et la laissèrent dans une douleur incroyable. Sa douleur devint encore plus grande quelques jours après, car Hesiode découvrit par le fidèle Troïle, que Lysicrate qui durant sa faveur avait acquis de quoi être riche en quelque lieu qu'il voulût aller, faisait charger un vaisseau de tout ce qu'il pouvait avoir de plus précieux et que pour se venger du prince qu'il croyait lui faire injustice, et pour satisfaire son amour, il avait formé le dessein d'enlever Clymene. Comme il était fort aimé de tous les officiers du prince, il fut aussi averti qu'il devait bientôt être exilé. De sorte que disant à Clymene ces deux mauvaises nouvelles, cette sage fille se trouva dans une douleur incroyable. D'un côté elle craignait pour la vie d'Hesiode, sachant bien que ses frères étaient capables des résolutions les plus violentes, elle regardait son exil avec plus d'horreur que la mort, elle avait plus de peur d'être enlevée par Lysicrate, qu'elle n'en avait de mourir et elle appréhendait de telle sorte de demeurer seule sous le pouvoir du prince qui l'aimait, qu'elle ne savait lequel de tous ses malheurs elle devait le plus craindre. « Hélas ! disait-elle à Hesiode avec une douleur extrême, est-il possible qu'une affection aussi innocente que la nôtre, puisse être aussi malheureuse ? Est-ce

un crime de préférer la vertu à la grandeur ? Suis-je coupable de n'avoir point d'ambition ? Et êtes-vous criminel d'aimer qui vous aime ?

— Ha ! ma chère Clymene, reprit-il, ce n'est pas là votre crime, car si vous m'aimiez parfaitement, nous ne serions pas longtemps malheureux. Je vous ai déjà dit une autre fois que j'ai assez de bien pour être heureux avec une personne qui sait se contenter des choses honnêtes et commodes. De sorte que si vous étiez capable de prendre une généreuse résolution, je vous épouserais du consentement de votre tante, à qui seule vous devez du respect puisque vos frères ne sont pas dignes de vous être ce qu'ils vous sont, et après cela unissant notre fortune pour toujours, nous nous déroberions à la violence du prince, à celle de Lysicrate, et à l'injustice d'Antiphanes et de Ganetor, pour qui je veux pourtant toujours avoir quelque retenue, quoique je sache bien qu'ils me haïssent horriblement.

— Je vois bien, reprit Clymene, que ce que vous me proposez est la seule chose qui nous peut faire vivre ensemble, mais mon cher Hesiode, j'ai si peu accoutumé de faire rien qui choque la bienséance ordinaire, que je sens une répugnance étrange à examiner seulement si cela se doit, ou ne se doit pas. Et puis si nous ne pouvions pas exécuter notre dessein et si nous étions découverts, nous empirerions notre infortune et nous serions encore cent fois plus malheureux.

— Eh ! ma chère Clymene, reprit Hesiode, est-il un plus grand malheur que celui d'être contraints de se séparer et de se séparer pour toujours ?

— Celui-là est sans doute très grand, répliqua Clymene, mais si je vous voyais prisonnier pour l'amour de moi et que je me visse au pouvoir du prince, ou sous la puissance de Lysicrate, je serais peut-être encore plus à plaindre.

— Mais, Madame, répondit-il, quand j'aurai reçu le commandement qu'on me doit faire de sortir de l'État du Prince de Locres, si je lui obéis, ne vous verrez-vous pas sous son pouvoir ? Ne serez-vous pas exposée à la violence de Lysicrate ? Et si je ne lui obéis pas, comme il y a grande apparence que je ne pourrai lui obéir, ne serai-je pas exposé aux choses que vous pouvez le plus craindre ? Car pour moi Madame, je vous avoue que je ne puis me résoudre à vous quitter, et je sens bien que si vous ne vous déterminez pas à me rendre heureux, je prendrai le parti de me cacher ici chez quelqu'un de mes amis, afin d'être toujours en lieu où je puisse vous défendre, ou du moins, avoir la triste consolation de mourir auprès de vous. Songez donc bien, Madame, à ce que vous voulez faire, mais sur toutes choses, ne contraignez pas vos sentiments et si pour mon malheur il y avait dans votre cœur quelque sentiment qui fût favorable au prince, ayez la générosité de me le dire, car si cela est, je n'aurai plus qu'à mourir, et j'aurai même assez de respect pour vous, pour aller mourir hors de votre présence.

— Ha ! cruel que vous êtes, reprit Clymene, pouvez-vous seulement supposer que ce que vous dites pût jamais être ?

— Mais si cela n'est pas, répliqua-t-il, pourquoi ne voulez-vous point vous résoudre à prendre la seule voie qui peut nous rendre heureux ? Car enfin, si vous ne la prenez pas, je vous déclare que je ne pourrai m'empêcher de croire que je ne suis point nécessaire à votre félicité, que vous pouvez vivre sans moi, que vous croyez que je puis vivre sans vous, et que mesurant mon affection à la vôtre, vous ignorez absolument tout ce qu'une véritable amour demande. Car enfin Madame, quand

on aime parfaitement on ne peut jamais rien refuser à la personne que l'on aime de tout ce qui n'est point contraire à l'amour. Et puis, ce que je vous demande est-il criminel ? N'êtes-vous pas seule maîtresse de votre volonté ? N'est-il pas permis de choisir avec qui l'on peut passer sa vie, et ne serait-ce pas même choquer la vertu que de ne suivre pas ma fortune ? Vous m'avez promis une amour éternelle, et cependant vous la voudriez rompre sans nulle autre raison à me dire sinon qu'en vous mariant secrètement du consentement de votre tante, que vous savez bien qui l'approuvera, vous ferez, dites-vous, quelque chose qui blessera la bienséance ordinaire. Ne suffit-il pas, ajouta-t-il, que ce que je veux ne blesse point l'innocence ? Accordez-le moi donc, poursuivit cet amant en se mettant à genoux et en lui prenant la main qu'il lui serrait avec une tendresse extrême, et ne me rendez pas le plus malheureux de tous les hommes ! »

Comme Clymene songeait à ce qu'elle lui devait répondre, Belinthe entra qui lui parut fort triste. Un moment après quelqu'un étant venu dire quelque chose à Clymene qui l'obligea d'aller à la porte de sa chambre, Belinthe prit cette occasion-là pour lui parler en particulier. « Je suis au désespoir, lui dit-elle, de vous dire que je viens d'être avertie que vos frères ont une haine si horrible contre Hesiode que vous en devez tout craindre. Ne m'en demandez pas davantage, mais si vous m'en croyez, obligez-le de s'éloigner pour quelque temps. »

Clymene eut alors une douleur extrême. Elle n'eut pourtant pas la liberté de la témoigner, car en cet instant le capitaine des gardes du prince arriva, qui la trouvant à la porte de sa chambre : « Je vous demande pardon Madame, lui dit-il, de la douleur que je vais vous causer, mais le prince ayant su qu'Hesiode était ici, m'a commandé de l'y venir chercher. »

Hesiode s'entendant nommer, s'avança vers le capitaine des gardes, qui lui dit avec toute la civilité que sa charge lui permettait d'avoir en cette fâcheuse rencontre, que le prince lui commandait de sortir de Locres dès le lendemain, et de son État deux jours après. Comme Hesiode avait l'esprit préparé à ce commandement, il n'en parut pas surpris, et répondit sans emportement à celui qui le lui faisait, qui après avoir satisfait à sa charge, s'en alla et laissa ces trois personnes dans la liberté de dire ce qu'elles pensaient, car Belinthe savait si parfaitement tout ce qui se passait entre Hesiode et Clymene, qu'elle ne les contraignait pas. Ce fut alors que l'aimable Clymene se sentit l'esprit cruellement affligé, et qu'Hesiode faisant un dernier effort pour la fléchir, demanda secours à Belinthe, comme à une fidèle amie. « Pour moi, reprit cette généreuse femme, quoique je doive perdre Clymene, si elle fait ce que vous voulez, j'aime sans doute bien mieux ne la voir plus, que de la voir malheureuse. Et puis, ajouta-t-elle, comme j'ai des parents à Helicon, je ne la perdrai pas pour toujours. »

Pendant que Belinthe parlait ainsi, Clymene pleurait et n'avait pas la force de parler. Mais à la fin, après qu'Hesiode lui eut encore dit les choses du monde les plus passionnées et que Belinthe l'eut pressée de prendre une généreuse résolution, elle dit à Hesiode que pourvu que sa tante consentît qu'elle l'épousât, elle consentirait après à suivre sa fortune et à tâcher de se dérober secrètement, pourvu que sa tante ne la quittât point. Hesiode dit alors à Clymene tout ce que la plus tendre amour peut faire dire de plus obligeant pour lui rendre grâce. Ensuite de

quoi, Belinthe fut parler à la tante de Clymene. Elle s'acquitta si bien de cette commission et elle lui fit si bien voir toutes les funestes suites que cette aventure pouvait avoir, que cette femme qui haïssait ses neveux, qui aimait chèrement sa nièce, qui n'avait point d'enfants, dont le bien était facile à transporter, et qui était persuadée que l'amour du prince pour Clymene n'était pas innocente, se porta aisément à ce que Belinthe lui proposa. Si bien qu'allant trouver Hesiode et Clymene, ils songèrent alors conjointement à ce qu'ils avaient à faire. Ils résolurent donc que pour ne donner aucun soupçon au prince, Hesiode partirait le lendemain de Locres et qu'il agirait même comme devant sortir de l'État de ce prince deux jours après ; que néanmoins il irait se cacher dans une petite maison que Belinthe avait au bord de la mer, au-delà de Molycrie, assez près du temple de Neptune où l'on devait faire deux jours après, un grand sacrifice auquel il se trouvait tous les ans une grande multitude de personnes de toutes conditions. Que cependant, la tante de Clymene se trouverait à ce sacrifice, qu'ensuite Belinthe la mènerait à sa maison où Hesiode serait caché, et que la nuit suivante, ils s'embarqueraient dans une barque de pêcheurs pour tromper ceux qui pourraient avoir quelque connaissance de leur départ. Qu'ensuite ils mettraient pied à terre à cinquante stades de là, en un lieu où des chevaux les attendraient, afin d'aller jusqu'en une ville où ils pourraient prendre un chariot pour aller à Helicon, où leurs noces se devaient faire. Hesiode voulut pourtant, pour sa satisfaction, que Clymene en présence de sa tante et de Belinthe, lui promit qu'elle serait à lui. Après quoi, il sentit une joie si grande, qu'il ne la put exprimer. Cependant, pour ne donner aucun soupçon, Belinthe dit à Hesiode qu'il ne fallait pas qu'il fût plus longtemps auprès de Clymene. Et en effet, après avoir été encore un quart d'heure à l'entretenir en particulier pendant que Belinthe parlait à sa tante, il lui dit adieu, mais quoiqu'il ne crût pas que cet adieu dût être long, il sentit alors une douleur incroyable et craignit malgré qu'il en eût, qu'il ne lui arrivât quelque grand malheur dès qu'il ne la verrait plus. Il lui sembla qu'aussitôt qu'il serait hors de Locres, le prince entreprendrait de lui faire une violence, ou que Lysicrate l'enlèverait lorsqu'elle irait à ce sacrifice. Si bien que Clymene vit tant de douleur dans ses yeux et en eut le cœur si sensiblement touché, qu'elle ne put s'empêcher de l'en vouloir consoler. Elle lui tendit donc la main fort obligeamment et prenant la parole en le regardant avec autant d'amour que de modestie : « Vous me paraissez si touché d'une absence de trois jours, lui dit cette sage fille, que je suis fort aise de ne vous avoir pas condamné à une absence éternelle. Allez donc mon cher Hesiode, allez, mais pour me pouvoir attendre avec quelque douceur, croyez je vous conjure, que j'eusse été aussi malheureuse que vous eussiez été malheureux si je n'eusse pas consenti à notre bonheur.

— Le puis-je croire Madame ? lui dit-il, et puis-je aller vous attendre avec la satisfaction de penser que vous quittez votre patrie sans répugnance pour l'amour de moi ? Que vous renoncez volontiers à l'ambition pour suivre ma fortune et que sans moi vous ne pourriez vivre heureuse ?

— Oui mon cher Hesiode, vous le pouvez, reprit-elle, et il n'est rien de si obligeant que je ne vous permette de croire, aujourd'hui que la vertu ne me le défend pas. »

Après cela il lui baisa respectueusement la main, et la quitta pour aller songer à son départ. Mais comme Antiphanes et Ganetor faisaient toujours observer Clymene

par cette jeune esclave qu'ils avaient gagnée, ils surent confusément qu'Hesiode avait eu une grande conversation avec elle, avec Belinthe, et même avec leur tante, et que cet amant s'était séparé de Clymene d'une certaine manière qui leur fit penser que ce n'était pas avec l'intention de ne la revoir jamais, de sorte qu'ils en eurent l'esprit fort irrité. Cependant, la tante de Clymene pour donner moins de soupçon de son dessein, fut à sa maison de la campagne sans y mener Clymene. Le lendemain du départ d'Hesiode, Lysicrate le sachant la fut voir, et lui témoigna avoir une si forte passion pour sa nièce qu'il ne semblait pas avoir jamais été plus amoureux d'elle qu'il l'était. En effet, ne prétendant plus rien à la faveur du prince qui l'exilait, l'amour avait repris de nouvelles forces dans son cœur. Ainsi, se confirmant dans le dessein qu'il avait d'enlever Clymene et sachant qu'elle avait accoutumé de se trouver au temple de Neptune le jour du grand sacrifice qu'on y devait faire, et d'aller ensuite coucher à la maison que Belinthe avait assez près de ce temple, il se résolut d'exécuter son dessein ce jour-là et ne songea plus qu'à cela. D'autre part, Hesiode obéissant en apparence aux ordres du prince, partit de Locres et ne voulant mener avec lui que son fidèle Troïle qu'il avait amené de son pays, congédia les autres esclaves qu'il avait pris à Locres et s'en alla suivi de cet esclave seulement, à qui il recommanda fort ce chien favori que Clymene lui avait donné comme une marque d'amour. Toute la Cour regretta Hesiode, toutes les dames murmurèrent de son départ, et le peuple même en parla d'une manière qui faisait bien voir combien sa réputation était grande. Pour le prince, il eut une joie extrême quand on lui eut dit qu'Hesiode avait obéi à ses ordres. Enfin, le jour du sacrifice étant arrivé, la tante de Clymene qui était revenue de la campagne, se mit dans un chariot avec Belinthe et sa nièce, et fut à ce fameux sacrifice où tant de personnes se trouvaient. Mais pour Clymene, elle y fut avec une joie qui lui était toute particulière, dans la pensée qu'après le sacrifice elle irait à la maison de Belinthe, qu'elle y verrait son cher Hesiode, et qu'elle le verrait ensuite bientôt hors de la puissance du Prince de Locres sans pouvoir craindre la violence de Lysicrate. Qu'elle se verrait enfin, inséparablement unie à la fortune du seul homme du monde qu'elle pouvait aimer. Ainsi, elle y fut avec l'esprit rempli de mille pensées agréables. Elle avait bien quelque douleur de penser qu'elle quitterait sa chère Belinthe, mais l'espérance de la revoir à Helicon la consolait d'une partie de ce déplaisir. Elles arrivèrent donc auprès du temple de Neptune qui est situé au bord de la mer assez près du Cap de Rium, en une situation très agréable car on voit de là l'aimable ville de Molycrie qui paraît en demi-cercle vers la pleine mer, qu'on découvre à perte de vue de la porte de ce temple de Neptune, dont tous les ornements sont maritimes. En effet, entre les colonnes on voit plusieurs figures de Nereïdes, et sur les bases des colonnes et sur les frises qui sont à l'entour du temple, plusieurs basses-tailles où l'on voit des trophées de proues de vaisseaux, de rames croisées, de mâts rompus, et d'antennes brisées.

Le jour destiné à ce fameux sacrifice était si beau qu'on n'en a jamais vu un si clair, et la mer était si tranquille, qu'on eût dit qu'en effet, tous les flots s'étaient aplanis pour mieux célébrer la fête de Neptune. On commença donc le sacrifice avec toutes les coutumes requises, mais comme il y a plusieurs choses agréables à voir passer, on avait dressé plusieurs échafauds pour les dames de qualité devant la grande porte du temple, où la cérémonie se faisait. Clymene était donc sur un de

ces échafauds, bien disposée à prendre beaucoup de plaisir à la cérémonie, car encore que le prince y assistât, elle n'en pouvait être importunée ce jour-là parce qu'il fallait qu'il fût toujours auprès de celui qui offrait le sacrifice en son nom, et que la cérémonie voulait même qu'il ne sortît du temple que lorsque la nuit serait venue. Ainsi, sa présence ne faisait point d'obstacle au dessein caché de Clymene. Elle parut donc fort gaie, et regarda avec beaucoup de plaisirs toutes les diverses offrandes que l'on apporta un peu devant le sacrifice. On vit d'abord deux cents pêcheurs fort proprement habillés, qui ayant des lignes de soie à la main, allaient respectueusement offrir des hameçons d'argent à celui qui recevait les offrandes. Ensuite, deux cents autres chargés de filets et couronnés d'algues marines, allaient présenter chacun un poisson dans des paniers de jonc couverts de fleurs. Après cela, cent jeunes filles de pêcheurs habillées de vert et les cheveux épars comme des Nereïdes, portaient de petites corbeilles pleines de coquilles, qu'elles allaient offrir à Neptune. Ensuite, cent vieux mariniers avec des rames peintes et ornées de fleurs, allaient les porter au pied de la statue de Neptune, pour témoigner par cette soumission, que c'était lui qui les avait empêchés de faire naufrage. Lorsque toutes ces offrandes furent faites, on fit le sacrifice accoutumé. Après quoi, on entendit un concert de voix qui chanta une hymne à la louange de Neptune, qu'Hesiode avait composée cette année-là, et qui fut trouvée si admirable, que jamais on n'en avait chanté de si belle. Pendant qu'on la chantait et que tout le monde était dans un profond silence, on entendit je ne sais quel murmure de peuple et de voix confuses. Un moment après, la presse se fendit, et l'on vit quatre pêcheurs qui portaient un homme mort tout sanglant, sur des rames croisées, et qui après l'avoir trouvé en cet état assez près de l'endroit où le fleuve Daphnus se jette dans la mer proche de Molycrie l'apportaient en cet endroit, où il y avait tant de peuple assemblé, afin qu'on pût le reconnaître. Ce funeste objet troubla l'assemblée, mais il troubla bien davantage la belle Clymene, qui vit qu'après que ces hommes eurent posé ce corps à terre, ce chien qu'elle avait donné à son cher Hesiode parut entre ces pêcheurs, et se coucha sur ce corps qu'elle reconnut à l'heure même pour être celui de Troïle ce fidèle esclave d'Hesiode, car l'échafaud où elle était en était proche, et son habillement assez remarquable pour ne lui permettre pas de le méconnaître. À peine l'eut-elle reconnu, qu'elle fit un grand cri, mais un moment après, mille voix la forcèrent de tourner la vue vers la pleine mer, où le peuple s'imaginait que Neptune allait apparaître parce qu'il voyait de loin bouillonner l'eau d'une façon extraordinaire, et qu'il apercevait même je ne sais quoi qu'il ne pouvait discerner et qu'on n'avait pas accoutumé de voir. Clymene ayant alors l'esprit fort inquiet de voir l'esclave de son cher Hesiode en cet état, regarda pourtant alors comme les autres, quoique sa pensée fût tout à fait occupée ailleurs. Elle vit donc aussi bien que tout le reste du monde, que cet objet qui paraissait si confusément en s'approchant toujours, se rendait plus visible de moment en moment. Si bien qu'insensiblement en s'avançant davantage, on commença de connaître que c'était une grande troupe de dauphins qui portaient un corps tour à tour, s'entre-déchargeant de ce fardeau les uns sur les autres, en tirant toujours vers le rivage. Cet objet surprit d'une telle sorte toute cette multitude, que depuis le prince jusqu'au moindre pêcheur, il attacha les regards de tout le monde mais principalement de Clymene, qui ne l'eût pas plutôt aperçu que sans en savoir bien la raison, elle sentit un tremblement

universel, tel que la crainte le donne à ceux qui en sont les plus capables. Cependant, ces charitables dauphins s'approchant toujours du bord en s'aidant mutuellement les uns aux autres, en furent enfin si proches, qu'ils jetèrent sur le rivage le corps qu'ils avaient porté si longtemps, et ils l'y jetèrent si doucement, qu'il demeura étendu sur le gravier, comme si c'eût été un homme endormi ayant le visage tourné vers le ciel. Après quoi, ils se replongèrent dans la mer et s'éloignèrent de la côte. À peine ce corps fut-il à terre, que ce chien qui était couché sur le corps de Troïle courut au rivage, et criant de la plus pitoyable manière du monde fut se coucher sur ce corps que les dauphins venaient d'apporter. Clymene qui vit l'action de son chien, après avoir tremblé de crainte, rougit tout d'un coup, et s'avançant jusqu'au bord de l'échafaud qui donnait vers la mer, elle entendit plusieurs voix qui disaient que c'était le corps d'Hesiode qu'on voyait sur le rivage. De sorte que sentant ce qu'on ne peut exprimer et n'étant plus maîtresse d'elle-même, elle tendit la main à un homme qui lui aida à descendre et fut suivie de Belinthe malgré la presse, jusqu'à l'endroit où ce corps était étendu. En y arrivant elle vit son cher Hesiode mort, qui ayant un grand coup d'épée dans la gorge, paraissait avoir été assassiné. Dans le même instant, Antiphanes et Ganetor s'étant approchés de ce corps par l'ordre du prince afin de lui dire au vrai ce que c'était, vinrent en effet regarder le corps d'Hesiode comme les autres, justement dans le temps que la malheureuse Clymene arriva auprès de lui. Dès qu'ils parurent, ce chien qu'elle avait donné à Hesiode et qui était alors couché sur son corps, s'élança avec une fureur extrême, tantôt contre Antiphanes et tantôt contre Ganetor, comme s'il eût voulu les étrangler et les accuser de la mort de son maître. De sorte que Clymene voyant l'action de ce chien que tout le peuple regardait comme une chose prodigieuse, et voyant de plus, que les plaies d'Hesiode recommençaient de saigner et qu'Antiphanes et Ganetor en paraissaient épouvantés, ne put s'empêcher de dire dans le premier transport de sa douleur en regardant son amie qui était auprès d'elle : « Ha ! ma chère Belinthe, je ne vois pas seulement Hesiode mort, je vois encore que ceux qui l'ont assassiné sont mes frères ! »

Après cela, cette belle affligée n'en pouvant dire davantage, sentit un tel excès de douleur, qu'elle tomba à demi évanouie auprès du corps d'Hesiode. Belinthe s'assit alors auprès d'elle, et la tenant entre ses bras, fit ce qu'elle put pour la secourir. Cependant, comme le peuple avait entendu ce qu'avait dit Clymene, il joignit ses paroles à l'action de ce fidèle chien d'Hesiode, et ne douta point qu'Antiphanes et Ganetor ne l'eussent assassiné, joint qu'ils paraissaient si interdits, que leur visage les accusait. Si bien que comme Hesiode était fort aimé, que le peuple venait d'entendre un hymne de sa façon à l'honneur de Neptune dont il avait été fort touché, il crut qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable pour ce dieu dont il célébrait la fête, que de lui sacrifier les meurtriers de celui qui avait si bien chanté sa gloire. D'abord les frères de Clymene voulurent retourner vers le prince, mais cette multitude se saisissant d'eux, les maltraita étrangement. Comme on ne portait point d'armes lorsqu'on assistait à ce sacrifice, il fut aisé à ceux qui attaquèrent Antiphane et Ganetor de les prendre. Mais comme au lieu de se justifier, ils demandaient tantôt qu'on les menât au prince, une autrefois qu'on les secourût, et qu'ils disaient ensuite que le prince les punirait de vouloir venger la mort d'un homme qu'il avait exilé, ils achevèrent de se convaincre eux-mêmes. Si bien que

tout le peuple criant : « Il faut qu'ils meurent ! Autrement Neptune serait irrité ! » cette vengeance devenant un zèle de religion, il fut impossible ni au prince, ni au sacrificateur, d'empêcher qu'Antiphanes et Ganetor ne fussent déchirés par le peuple et jetés dans la mer. La malheureuse Clymene entendant donc crier de tous côtés : « Ils sont morts ! Hesiode est vengé ! » connut que ses frères avaient perdu la vie après l'avoir fait perdre à son cher Hesiode, car on sut en effet, par des bergers qui l'avaient vu, que ces frères ambitieux l'avaient assassiné avec Troïle, au bord du fleuve Daphnus à l'endroit où il se jette dans la mer, qu'ensuite ils y avaient jeté ces deux corps, dont l'un avait été rejeté par les vagues sur le rivage, et l'autre apporté par les dauphins auprès du Cap de Rium. Cependant, le prince sachant que Clymene était auprès du corps d'Hesiode voulut y aller après avoir fait disperser toute cette multitude irritée qui vengea si bien la mort d'Hesiode qu'elle rasa même une maison qui appartenait à Antiphares et à Ganetor. Mais dès que Clymene reconnut le prince, elle ferma les yeux pour ne le point voir, et lui faisant signe de la main qu'il se retirât, tourna la tête de l'autre côté et s'évanouit de douleur entre les bras de Belinthe. Ce funeste accident toucha d'une telle sorte le Prince de Locres, que craignant que sa présence ne fît mourir Clymene s'il s'opiniâtrait à demeurer auprès d'elle, il se retira après avoir prié Belinthe d'en avoir bien soin. Cependant, moitié par politique et moitié par générosité, il commanda qu'on enterrât Hesiode auprès d'un temple de Nemée en Locride, qui était caché dans les bois, afin qu'il fût moins en vue au peuple et que le souvenir de cette mort se perdît plutôt. Ainsi, cet oracle qui avait autrefois dit à Hesiode qu'il se gardât du temple de Nemée fut accompli, quoiqu'Hesiode eût quitté le Péloponnèse pour s'éloigner du fameux temple de Nemée qu'on y voit.

Cependant, Belinthe après qu'on eut ôté le corps d'Hesiode de là, fit un peu revenir Clymene. Après quoi, elle la fit mettre dans un chariot, où la tante de cette belle affligée et elle se mirent, et commanda alors à celui qui conduisait ce chariot, d'aller à la maison qu'elle avait à trente stades de là. Mais en y allant, quoi qu'elle pût dire à Clymene, elle ne lui répondit autre chose que ces paroles : « Hesiode est mort pour l'amour de moi, je veux mourir pour l'amour de lui. » Et en effet, cette belle fille qui jusqu'alors croyait être encore sur le bord du rivage auprès du corps d'Hesiode, tant son imagination était troublée, remarquant à la fin qu'elle était dans un chariot et qu'elle ne voyait plus son cher Hesiode, s'imagina qu'on la menait à Locres où le prince l'importunerait. Si bien que faisant un grand cri, « Ha ! non, non, dit-elle, il ne sera pas dit que je vive après mon cher Hesiode, et que j'aille en un lieu où il ne peut plus être. »

Et en effet, comme si elle eût été maîtresse de sa vie, elle retomba en une si grande faiblesse qu'il fallut faire arrêter le chariot. Ce fut pourtant en vain qu'on la voulut secourir car elle expira entre les bras de sa tante et de son amie, qui pensèrent mourir de douleur aussi bien qu'elle. Mais enfin, voyant leurs larmes inutiles, elles poursuivirent leur chemin de la plus triste manière du monde. À peine eurent-elles fait cinq cents pas dans un bois, que Lysicrate sans savoir rien de ce qui était arrivé, vint suivi de plusieurs cavaliers pour faire arrêter ce chariot avec l'intention d'enlever Clymene et de la mettre dans un vaisseau qui l'attendait pour cela. Mais quelle surprise fut la sienne, lorsqu'au lieu de trouver Clymene vivante il vit la

belle Clymene morte. « Venez, Lysicrate, venez, lui dit Belinthe qui connut bien son dessein, venez voir les funestes suites de votre ambition ! Car enfin, si vous n'eussiez jamais été ambitieux, Clymene vivrait encore, ses frères et Hesiode ne seraient pas morts, vous ne seriez ni exilé ni coupable, et vous seriez aussi heureux que je prévoie que vous serez misérable, car il n'est pas possible que vous ne le soyez pas, après avoir causé tant de malheurs.

— Ah ! Belinthe, s'écria Lysicrate en descendant de cheval et en s'approchant d'elle, que ce que vous dites est véritable ! Et que je suis criminel ! Mais, ajouta cet amant désespéré, la mort me punira sans doute de tous mes crimes, car puisque je suis cause de celle de la plus parfaite personne qui fut jamais, je suis indigne de vivre. Aussi bien, poursuivit-il, veux-je croire pour me donner encore plus de désespoir, que la malheureuse Clymene n'a aimé Hesiode que par vengeance, et que je lui dois même tenir compte de tout ce qu'elle a fait pour lui, aussi bien que de ce qu'elle a fait pour moi. Mais, ajouta cet amant désespéré, puisque nous n'avons pu vivre ensemble, il faut du moins que nous soyons en même tombeau, et que tout ce que l'ambition m'a fait acquérir, soit employé à lui en bâtir un. »

Et en effet, cette funeste pensée étant entrée en un instant dans l'esprit de Lysicrate, ce fut en vain que Belinthe et la tante de Clymene voulurent s'y opposer, car comme il avait un chariot dans ce bois dont il avait eu dessein de se servir à enlever Clymene pour la conduire jusqu'au bord de la mer qui n'était pas fort éloignée et où le vaisseau l'attendait, il fit prendre le corps de Clymene par les siens malgré les larmes et les cris de ces dames, et aida lui-même respectueusement à le porter dans ce chariot qui était à lui. Ensuite, il le fit mettre dans son vaisseau et faisant voguer diligemment, il traversa cette mer Ionique qui est à l'occident du Péloponnèse. Il fut aborder assez près de l'endroit où le fleuve qui passe auprès d'Elis se jette dans la mer, et faisant porter le corps de Clymene dans un temple de Diane qui était auprès du rivage, il lui fit rendre tous les honneurs de la sépulture. Après cela, il s'occupa tout entier à pleurer sa mort et à lui faire bâtir un superbe tombeau, où il employa effectivement toutes les richesses que son ambition lui avait acquises, n'en réservant justement que ce qu'il lui en fallait pour subsister durant ce temps-là. Et en effet, dès que ce tombeau fut achevé ce malheureux amant s'y enferma et mourut de la douleur qu'il eut d'avoir causé tant de funestes accidents, quoique d'autres aient cru que l'ambition ait eu autant de part à sa mort que l'amour. Ainsi, Clymene fut vengée après sa mort mais elle n'eut pas le triste bonheur d'être en même tombeau qu'Hesiode, qui a eu une gloire assez particulière, car les Orchomeniens ayant consulté un oracle qui leur promettait beaucoup de félicité s'ils pouvaient avoir le corps d'Hesiode en leur pouvoir, ceux de Locres, pour les en empêcher, cachèrent si bien aux étrangers le lieu de sa sépulture qu'il n'y eut pas un grand nombre de personnes qui le sussent. Joint que le Prince de Locres étant mort de mélancolie bientôt après, les Locriens augmentèrent encore les honneurs qu'ils rendaient à la mémoire d'Hesiode, dont le nom fait même connaître en sa langue combien il écrivait purement, et dont la gloire est si célèbre par tout le monde, qu'il y a lieu de croire qu'elle le sera dans tous les siècles.

Amilcar ayant achevé de lire l'histoire d'Hesiode vit que toutes les belles en avaient le cœur attendri, et qu'au lieu d'avoir diverti la compagnie il l'avait affligée. « En vérité, disait Clélie, la mort de Clymene me touche sensiblement.

— Pour moi, disait Valerie, Hesiode me fait une pitié que je ne puis exprimer,

— J'en ai même pour Lysicrate, i ajouta Clidamire.

— Je ne suis pas de votre sentiment, reprit Berelise, car je n'ai jamais de compassion pour ceux qui ont une fois cessé d'aimer, quoique l'amour renaisse dans leur cœur, et ce n'est qu'Hesiode et Clymene que je plains.

— Ma compassion va donc plus loin que la vôtre, dit Salonine, car j'en ai aussi pour le pauvre Troïle.

— La mienne est bien encore plus grande que celle dont vous vous vantez, répliqua Plotine en souriant, car de l'heure que je parle, je meurs de peur que ce pauvre chien si fidèle à son maître, après avoir fait découvrir ses meurtriers, n'ait été perdu dans cette multitude de peuples, ou qu'il ne soit mort de douleur après avoir perdu son maître et sa maîtresse. »

Toute la compagnie rit de la pitié de Plotine et s'alla promener par diverses troupes, à la réserve de Clélie, de Valerie, de Plotine, d'Anacreon, d'Herminius et d'Amilcar, qui commencèrent de railler Plotine de la pitié qu'elle avait du chien d'Hesiode. « Non, non, interrompit Anacreon, ne lui en faites point tant la guerre ! Peut-être la pitié qu'elle a de ce pauvre chien, a-t-elle un fondement plus effectif que la pitié que nous avons de la mort de Clymene, car à vous parler sincèrement, quoique je sois Grec et poète de plus, et que je me sois trouvé tantôt dans la prophétie d'Apollon que vous avez lue, je ne laisse pas de croire que l'histoire que vous venez de lire est presque toute inventée. Elle l'est pourtant assez ingénieusement, ajouta-t-il, car non seulement je la trouve plus belle que la vérité, mais encore plus vraisemblable. En effet, l'histoire ne dit autre chose d'Hesiode, sinon qu'il demeurait au bourg d'Ascra en Beotie auprès d'Helicon, que les muses l'inspirèrent, qu'un oracle qu'on lui rendit l'obligea de s'éloigner davantage du temple de Nemée qui est au Péloponnèse, qu'il voyagea en divers lieux, qu'il obtint le Trépied d'or, et qu'il remporta l'avantage sur Homère par le jugement de Panis. Encore y en a-t-il qui disent que ces deux grands hommes n'ont pas vécu en même temps. Mais du moins, tous ceux qui ont écrit d'Hesiode, conviennent qu'il fut à Locres et se contentent de dire en trois mots, qu'il logea chez Antiphanes et chez Ganetor qui avaient une sœur, et que l'ayant soupçonné d'être le confident d'une amour qu'elle avait, ils le tuèrent avec son esclave, que le corps de l'esclave fut trouvé à un cap, à qui l'on donna depuis le nom de Troïle à cause de lui, que celui d'Hesiode fut porté par des dauphins proche d'un temple de Neptune où l'on faisait un grand sacrifice, que le chien d'Hesiode fit connaître ses meurtriers qui furent déchirés par le peuple, et que de peur que les Orchomeniens ne voulurent avoir son corps, ils cachèrent sa sépulture. Pour ses ouvrages, celui qui a inventé cette histoire n'y a rien supposé que la chanson, ces quatre vers qu'il fait dire à Hesiode et cet hymne qu'il suppose qu'il avait faite pour le sacrifice de Neptune. Après cela, ne m'avouera-t-on pas que le mensonge en cette rencontre, est plus vraisemblable que la vérité ? Lorsqu'on veut faire arriver des événements extraordinaires, il est sans doute bien plus beau d'y introduire l'amour, que nulle autre cause. C'est ce qui

a été pratiqué par celui qui a inventé cette histoire car en supposant l'amour du Prince de Locres, celle de Lysicrate, et celle d'Hesiode, pour Clymene, il vous a fait connaître toutes ces diverses personnes, et vous a obligé d'aimer celles qui devaient être les plus malheureuses. Ensuite, il a donné de la vraisemblance à ce qui n'en avait guère, car il y a bien plus d'apparence que deux frères ambitieux et méchants se portent à tuer un homme qu'ils croient faire obstacle à leur fortune en empêchant leur sœur d'être favorable à un prince dont ils attendent leur établissement, que non pas de le tuer comme confident d'un amant de leur sœur, car crime pour crime, il valait mieux tuer l'amant que le confident. Il y a même encore eu de la raison à supposer qu'Hesiode eût fait cet hymne à Neptune, car outre que cette espèce d'ouvrage est assez de son caractère, c'est que cela lui avait concilié l'esprit du peuple qui venait d'entendre chanter ces vers et il fallait, ce semble, une cause extraordinaire comme celle-là, pour porter le peuple à cette action extraordinaire. Il a aussi encore été à propos de faire saigner ses blessures et de faire emporter Clymene jusqu'à accuser ses frères sans y penser, car autrement ce peuple aurait été bien inconsidéré d'aller déchirer ces deux hommes seulement parce que le chien d'Hesiode s'était jeté sur eux. Ainsi, je soutiens qu'un homme qui aurait inventé ce que l'histoire dit de cette aventure, aurait fait une mauvaise chose et que celui qui a composé la fable qu'Amilcar vient de lire, en a fait une qui est selon les règles de l'art.

— En effet, dit Herminius, il a assez bien profité de tout ce que l'histoire lui a donné, et je me trouve tout disposé à croire que si cela n'est pas, cela peut avoir été, n'y ayant sans doute rien qui établisse mieux une fable bien inventée, que ces fondements historiques qu'on entrevoit partout et qui font recevoir le mensonge mêlé avec la vérité. Mais à n'en mentir pas, ce sont deux choses plus difficiles qu'on ne croit à bien mêler ensemble, car il faut que cela soit si adroitement confondu, qu'on ne les puisse discerner l'un d'avec l'autre, si ce n'est qu'il faut presque toujours que ce que l'on invente paraisse plus vraisemblable que la vérité, car enfin il est permis au hasard de faire des choses incroyables, mais il n'est jamais permis à un homme sage d'inventer des choses qu'on ne puisse croire.

— Mais si tout ce que je viens d'entendre n'est point vrai, reprit Plotine, je veux qu'Amilcar me rende les larmes que j'ai répandues ou qu'il invente quelque autre histoire aussi gaie que celle-ci est mélancolique, ou qu'il dise, du moins, comment il faut qu'une histoire inventée soit faite pour être bien, car pour moi, ajouta-t-elle agréablement, si j'inventais quelque histoire, il me semble que je ferais les choses bien plus parfaites qu'elles ne sont. En effet, toutes les femmes seraient admirablement belles, tous les hommes seraient aussi vaillants qu'Hector, tous mes héros tueraient, pour le moins, cent hommes en chaque bataille, je bâtirais des palais de pierres précieuses, et je ferais arriver des prodiges à tous les moments. Et sans m'amuser à avoir du jugement, je laisserais agir mon imagination comme il lui plairait, si bien que ne cherchant que des événements surprenants, sans examiner s'ils seraient bien ou mal fondés, je ferais assurément des choses bien extraordinaires, comme des naufrages continuels, des embrasements de villes, et mille autres belles choses qui font faire de belles plaintes et de belles descriptions. »

Plotine dit cela d'un certain air spirituel, qui fit assez connaître qu'elle connaissait bien que ce qu'elle disait n'était pas ce qu'il fallait faire, et qu'elle ne cherchait qu'à faire parler Anacreon, Herminius et Amilcar, qui pouvaient sans doute fort bien parler sur ce sujet-là. Et en effet, elle arriva à la fin qu'elle s'était proposée, car Anacreon ne la connaissant pas encore assez pour connaître toute cette ingénieuse malice dont elle faisait profession, prit la parole et la regardant en riant, « Si vous inventiez une histoire de la manière que vous le dites aimable Plotine, lui dit-il, vous feriez sans doute chose assez particulière, car avec de fort beaux événements, des descriptions merveilleuses, des actions héroïques, des choses extraordinaires et des palais de pierres précieuses, vous feriez une des plus méchantes fables qu'on puisse jamais inventer, n'y ayant sans doute rien de plus mal, que de voir des choses de cette nature faites sans ordre et sans raison. Y a-t-il rien en effet, de plus étrange lorsqu'on peut faire arriver les événements tels qu'on veut, que de faire pourtant qu'ils arrivent comme ils ne pourraient jamais arriver ?

— Mais encore, reprit Plotine, comment faut-il que cela soit ? Et pourquoi ce que je dis serait-il si mal à propos ?

— C'est, reprit Anacreon, parce que dès que vous voulez inventer une fable, vous avez dessein d'être cru, et que le véritable art du mensonge est de bien ressembler à la vérité. Car dès qu'on s'éloigne de ce fondement-là, il n'y a plus de difficulté à quoi que ce soit, et il n'y a même rien de plus propre à faire briller l'esprit, quand on en a, que de n'avoir point de jugement.

— Pour moi, dit Clélie, je conçois bien ce que dit Anacreon, car assurément les choses qui ont du rapport avec la vérité et qui paraissent pouvoir arriver, touchent bien plus que celles qu'on ne peut ni croire ni craindre.

— Mais si l'on ne dit jamais que des choses qui paraissent vraies, reprit Valerie, et que l'on puisse croire aisément, on ne dira ce me semble que des choses assez communes, et qui ne divertiront guère.

— Ha ! Valerie, reprit Amilcar, vous touchez une chose fort délicate, car enfin en ne voulant pas souffrir les choses incroyables et impossibles, on ne prétend pas n'employer que des choses basses et communes, et il y a un troisième chemin à prendre qui est le plus agréable de tous et le plus raisonnable. Les choses merveilleuses bien loin d'être défendues, sont nécessaires, pourvu qu'elles n'arrivent pas trop souvent et qu'elles produisent de beaux effets, et il n'y a que les choses bizarres ou impossibles qui soient absolument condamnées. Car le moyen d'être persuadé de rien quand on a une fois trouvé une chose qu'on ne peut croire ? Quand un de mes esclaves m'a menti une fois seulement, je doute, après, de tout ce qu'il me dit, jugez donc si je pourrais croire un homme qui m'irait conter des aventures si extraordinaires que ma raison ne pourrait supposer qu'elles fussent possibles. Ainsi, il faut presque également s'éloigner des choses impossibles et des choses basses et communes, et chercher les voies d'en inventer qui soient merveilleuses et naturelles tout à la fois, car sans cette dernière qualité, il n'y a point de merveille qui puisse plaire à une personne raisonnable.

— En effet, reprit Herminius, dès qu'on veut inventer de ces sortes d'aventures qui peuvent instruire ou divertir, il faut regarder le monde en général comme un peintre regarde son modèle quand il travaille. Et comme la diversité est l'âme du

monde, il se faut bien garder d'aller faire que tous les hommes soient des héros, que toutes les femmes soient également belles, que les humeurs des uns et des autres soient semblables, et que l'amour, la colère, la jalousie, et la haine, produisent toujours chacune les mêmes effets. Au contraire, il faut imiter cette admirable variété qu'on voit en tous les hommes, à l'exemple d'Homere, que je sais que deux des dames qui sont ici connaissent, car on voit une si grande diversité d'images dans ses ouvrages, que c'est une des choses qui me le fait le plus admirer. Ces deux amants qui dès le commencement disputent entre eux, étant de tempérament différent, agissent aussi d'une manière différente. Ainsi, quoiqu'ils aient tous deux de l'amour, ils ne font point la même chose. On voit en Pâris un caractère de l'amour déréglée où la vertu n'a nulle part, en Hector et Andromaque un modèle de l'amour honnête, en Patrocle et en Achille celui de l'amitié héroïque, et pour mieux connaître cette variété de caractères différents dont Homère a orné ses ouvrages, il ne faut que se souvenir en gros, d'Agamemnon, de Nestor, d'Achille, d'Ulysse, d'Ajax, de Menelaus, de Diomede, de Pâris, d'Helene, d'Hector, d'Andromaque, de Priam, de Penelope, de tant d'autres, et jusqu'à des caractères plaisants, comme celui de Thersite qui est si particulier. Mais ce qu'il y a encore de beau, c'est que ces diverses personnes qu'Homère introduit, deviennent des personnes de votre connaissance, parce qu'elles agissent toujours selon le tempérament qu'il leur a attribué. En effet, il faut bien prendre garde à ne confondre pas ces divers caractères, mais sur toutes choses il faut bien connaître la nature des passions, et ce qu'elles peuvent faire dans le cœur de ceux à qui on les a données, après les avoir dépeints tels qu'ils sont, car chacun a sa manière d'aimer selon son humeur.

— Vous avez raison, reprit Plotine, et je commence de bien concevoir ce que vous dites, mais puisque l'on peut inventer une histoire, ajouta-t-elle, pourquoi ne pourrait-on pas inventer toutes choses et supposer même des pays qui ne sont point ? Ce serait bien de la peine épargnée !

— Cela est vrai, répliqua Anacreon, mais ce serait aussi bien du plaisir perdu, car si on ne nommait que des lieux et des personnes qu'on n'eût jamais entendu nommer, on en aurait moins de curiosité et l'imagination trouvant toutes choses nouvelles, serait disposée à douter de tout, ou au contraire quand on choisit un siècle qui n'est pas si éloigné qu'on l'en sache presque rien de particulier, ni si proche qu'on sache trop tout ce qui s'y est passé, et qui le soit pourtant assez pour y pouvoir supposer des événements qu'un historien a pu vraisemblablement ignorer et n'a pas même dû dire, il y a lieu de faire de bien plus belles choses que si on inventait tout. En effet, quand on emploie des noms célèbres, des pays dont tout le monde entend parler, et dont la géographie est exactement observée, que l'on se sert de quelques grands événements assez connus, l'esprit est tout disposé à se laisser séduire et à recevoir le mensonge avec la vérité, pourvu qu'il soit mêlé adroitement et qu'on se donne la peine d'étudier bien le siècle qu'on a choisi, de profiter de tout ce qu'il a eu de rare, de s'assujettir aux coutumes des lieux dont on parle, de ne faire pas croître des lauriers en des pays où l'on n'en vit jamais, de ne confondre ni les religions, ni les coutumes des peuples qu'on introduit, quoiqu'on puisse avec jugement les accommoder un peu à l'usage du siècle où l'on vit afin de plaire da-

vantage. Je suis assuré après cela, que si ceux qu'on introduit dans une fable composée de cette sorte, parlent bien, que les passions y soient bien dépeintes, que les aventures soient naturelles et sagement inventées, que toutes les petites choses qui font connaître le fond du cœur de tous les hommes y soient placées à propos, que le vice y soit blâmé et la vertu récompensée, que la diversité y règne sans confusion, que l'imagination y soit toujours soumise au jugement, que les événements extraordinaires y soient bien fondés, qu'il y ait du savoir sans affectation, que la galanterie soit partout où il en faut, que le style n'en soit ni trop élevé ni trop bas, et qu'en nul endroit la bienséance ni les bonnes mœurs ne soient blessées, il est, dis-je, assuré, que cet ouvrage plaira à ceux qui le liront, qu'il leur donnera plus de plaisir qu'une histoire, et qu'il leur sera même plus utile. Car enfin, une personne qui écrit l'histoire d'un prince, ne peut blâmer que les vices de celui dont il écrit la vie, mais un homme qui voudrait composer quelque fable ingénieuse trouverait lieu, s'il voulait, de condamner tous les vices et d'enseigner toutes les vertus. Ainsi, je voudrais de tout mon cœur qu'Herminius ou Amilcar voulussent entreprendre de faire un ouvrage de cette nature.

— Ha ! Pour Amilcar, reprit Clélie, je m'y oppose car de l'humeur dont il est il ne pourrait jamais se résoudre à blâmer l'inconstance ! Mais pour Herminius qui fait profession d'être constant et qui connaît toutes les vertus, je voudrais bien qu'il voulût s'en donner la peine.

— Je vous assure, reprit-il, que je l'entreprendrais avec joie, si je croyais le faire aussi bien que je conçois qu'on le pourrait, car je suis persuadé qu'un tableau du monde, et du monde un peu embelli, serait une chose fort agréable, et même fort utile. Mais à n'en mentir pas, cette entreprise est plus difficile qu'elle ne paraît, et je crois qu'il est plus aisé d'écrire une belle histoire que de composer une fable parfaite de la manière que je conçois qu'on en peut faire. Il faut pourtant qu'un historien ait de grandes qualités, il faut qu'il ait un esprit d'une grande étendue, que son imagination le pare quand il en est besoin, que son jugement les puisse retenir l'un et l'autre quand il le faut, et que sa mémoire ne lui soit jamais infidèle. Il faut qu'il ait une connaissance universelle du monde, des intérêts des princes et de l'humeur des nations, que la politique ne lui soit pas inconnue, qu'il n'ignore pas l'art militaire, qu'il sache peindre des batailles et, ce qui est le plus nécessaire, qu'il représente parfaitement ces guerres du cabinet qui se trouvent dans toutes les Cours, qui se passent en intrigues, en fourbes, et en négociations feintes ou véritables, et qui sont pourtant de telle importance que c'est de là que naissent les guerres les plus considérables, que dépend la ruine ou la félicité des peuples, aussi bien que la vérité de l'histoire. Il faut encore savoir bien représenter les diverses passions des princes ou de ceux qui gouvernent, n'en dire ni trop, ni trop peu, et ne dire jamais rien qui n'instruise ou ne divertisse, qui ne soit bon ou agréable. Après tout néanmoins, quand on a des mémoires fidèles, qu'on a soi-même vécu dans le monde, et qu'on a une partie des qualités nécessaires à un historien, on peut aisément ne faire pas une histoire tout à fait mauvaise. Mais pour composer une fable parfaite, ornée de tout ce qui la peut rendre agréable et utile, je soutiens que non seulement il faut avoir tout ce que j'ai dit qui est nécessaire à un excellent historien, mais qu'il faut encore avoir cent connaissances plus étendues et plus particulières. Il faut, pour ainsi dire,

être le créateur de son ouvrage, il faut savoir l'art de parer la vertu et de ne la montrer pas comme une chose difficile à pratiquer. Il faut non seulement connaître le monde de la manière que le doit connaître celui qui fait une histoire, mais il faut encore savoir parfaitement le bel usage du monde, la politesse de la conversation, l'art de railler ingénieusement, celui de faire d'innocentes satires, n'ignorer pas celui de faire des vers, d'écrire des lettres, et de faire des harangues. Il faut même, pour ainsi dire, savoir le secret de tous les cœurs et n'ignorer pas un de tous les beaux-arts dont on peut quelquefois trouver occasion de parler en passant. Mais sur toutes choses, il faut savoir ôter à la morale ce qu'elle a de rude et de sec, et lui donner je ne sais quoi de si naturel et de si agréable, qu'elle divertisse ceux à qui elle donne des leçons, et que comme les dames ne cassent pas leurs miroirs qui leur montrent des défauts qu'elles corrigent quand elles les connaissent, elles ne haïssent pas non plus un ouvrage où elles voient bien souvent des choses qu'on n'oserait leur dire, et qu'elles ne se diraient jamais à elles-mêmes. Ainsi, il vous est aisé de juger qu'il est encore plus difficile de bien faire un ouvrage de cette sorte, que de bien faire une histoire.

— Ce que vous dites est admirablement bien dit, reprit Anacréon,

— J'en tombe d'accord, répliqua Amilcar, mais ce que je trouve de plus rare, c'est que s'il était possible qu'il se trouvât quelqu'un qui composât une fable de cette nature, il se trouverait encore un grand nombre de gens qui en parleraient comme d'une simple bagatelle, comme d'un amusement inutile, et je connais plusieurs vieux sénateurs ici, et mêmes plusieurs matrones romaines, à qui l'amour ferait tant de peur, qu'ils défendraient même à leurs enfants de lire une fable de cette manière.

— Ce sentiment-là, reprit Herminius, serait bien injuste, car enfin l'amour ne s'apprend point dans les livres, la nature l'enseigne à tous les hommes, et dans tous les lieux où j'ai voyagé, j'ai trouvé l'amour partout. Mais je l'ai bien trouvé plus grossier, plus brutal et plus criminel, parmi les gens qui n'ont aucune politesse et qui sont tout à fait ignorants de la belle galanterie, que parmi les honnêtes gens. Et puis si l'on ne devait pas lire les livres où l'on trouverait de l'amour, il ne faudrait pas lire les histoires où vous trouvez des exemples de tous les crimes et où bien souvent les criminels sont heureux, et peuvent faire envie à quelques-uns de les imiter. En effet, on verra quelque jour dans l'histoire, l'effroyable action de Sextus, la pitoyable mort de Servius Tullus, les injustes amours de Tarquin et de Tullie, et mille autres choses de très dangereux exemple, ce qui ne serait pas dans une fable de la manière que je l'entends. Au contraire, la modestie y serait toujours jointe avec l'amour, et l'on n'y verrait jamais d'amours criminelles qui ne fussent malheureuses.

— Pour moi, dit alors Clélie, je trouve qu'il importe plus qu'on ne croit, de montrer qu'il peut y avoir des amours innocentes et agréables tout ensemble, car il n'y a que trop d'hommes qui croient que cela ne peut presque jamais être.

— Clélie a sans doute raison, répliqua Herminius, ainsi ces bons sénateurs et ces sévères matrones auraient grand tort d'empêcher leurs enfants de lire une chose où ils trouveraient de quoi apprendre l'usage de toutes les vertus, et où ils pourraient s'épargner la peine de voyager pour devenir honnêtes gens, puisqu'on pourrait faire un si beau tableau du monde, qu'on le verrait en raccourci sans sortir de son cabinet. Et pour les dames, je soutiens même que la lecture d'un ouvrage tel que je

l'imagine, les empêcherait plutôt d'avoir des galants que de les y porter, car si elles voulaient bien faire comparaison de l'amour qu'on a pour elles à celle qu'elles verraient dépeinte dans un livre de cette nature, elles y trouveraient tant de différence, qu'elles ne s'en laisseraient pas toucher. J'avance même hardiment qu'un livre de cette manière, non seulement pourrait enseigner toutes les vertus, blâmer tous les vices et reprendre tous ces petits défauts dont le monde est plein, mais qu'il pourrait même apprendre à révérer les dieux, par l'exemple qu'on en pourrait donner en la personne des héros qu'on proposerait pour modèle, et de quelque nation, et de quelque religion qu'on fût, on pourrait en tirer profit. Car lorsque je vois un Romain qui révère les dieux de sa patrie, il ne laisse pas de me donner bon exemple quoique je sois Africain, et de m'apprendre que je dois révérer ceux de mon pays. Ne m'allez donc pas dire qu'il y aurait des gens assez déraisonnables pour blâmer un travail de cette nature, car au hasard d'éprouver cette injustice, je voudrais en avoir fait un. Enfin comme je serais content de mon intention, je me consolerais de la sévérité d'un petit nombre de personnes par l'applaudissement général du monde, et par la propre connaissance que j'aurais de l'utilité de cette espèce d'ouvrage où l'on peut trouver de l'expérience sans l'aide de la vieillesse, des leçons sans sévérité, des plaisirs sans crime, des satyres innocentes, du jugement qui ne coûte rien, et le moyen d'apprendre l'état du monde sans lequel on ne peut jamais être agréable.

— Si vous en faites un, dit Plotine, je vous promets de le lire avec plaisir,

— En mon particulier, ajouta Clélie, je promets mon admiration à Herminius.

— Je lui promets plus que vous, ajouta Valerie, puisque je lui promets de me corriger de plusieurs défauts que j'ai.

— Pour ce qui me regarde, dit Anacreon, je m'engage à chanter sa gloire,

— Et pour moi, reprit Amilcar, je lui promets de le lire avec plaisir, de l'estimer fort, de le louer partout, et de ne rien faire de ce qu'il dira, car je ne fais jamais que ce que je me dis à moi-même. Et puis il a tellement la mine de vouloir toujours des amours constantes, que je ne m'en accommoderais pas. »

Après cela, toute la compagnie s'étant rejointe, la musique commença. La collation fut servie ensuite, qui fut aussi magnifique que l'harmonie était douce. Après quoi, la conversation fut encore fort agréable. Mais comme il était assez tard la compagnie se sépara avec la douleur de savoir qu'elle perdrait Telane le lendemain, à cause que cette figure que les Veientins devaient bailler, devait arriver le jour suivant. Il est vrai que Clélie fut exempte de ce chagrin-là, quoiqu'elle estimât fort Telane, parce que ne pensant qu'à ce qui pouvait avoir quelque rapport à la passion qu'elle avait dans l'âme, elle ne fit autre chose que rêver sur la mort d'Hesiode, s'imaginant la douleur qu'elle aurait si durant la guerre qui allait commencer entre Porsenna et Rome, elle y voyait périr son cher Aronce.

Fin du Deuxième Livre de la Quatrième Partie.

QUATRIÈME PARTIE
LIVRE TROISIÈME

Le peuple de Rome ayant su que cette figure que Tarquin avait commandée à Veies était arrivée, il en témoigna une joie extrême n'ayant rien qui se communique si facilement que la superstition dans l'esprit de la multitude. Le consul Horace en l'absence de Publicola, fit placer cette figure et permit à Telane de s'en retourner. De sorte que ne pouvant avoir nul prétexte de demeurer plus longtemps à Rome, il fut contraint d'en sortir et de se séparer de toutes les illustres personnes avec qui il avait passé quelques jours si agréablement. Il est vrai qu'il laissa son cœur à l'aimable Plotine, et qu'il s'en retourna l'esprit si rempli du mérite de cette fille, que tout brave qu'il était, il eût bien voulu que la guerre eût bientôt fini. Il se sépara pourtant fort tendrement d'Amilcar, tout son rival qu'il était, mais pour ses trois autres rivaux il ne leur dit point adieu. Il n'en fut pas de même de Clélie, à qui il fit mille protestations d'amitié aussi bien qu'à Octave, qui se portant beaucoup mieux, eut une longue conversation avec lui devant son départ afin de l'obliger à servir Aronce autant qu'il pourrait puisqu'il allait être dans le même parti, le priant de l'assurer s'il pouvait trouver occasion de le voir, qu'il le servirait fidèlement auprès de Clelius et contre Horace. Ensuite de quoi, ce généreux Veientin, après avoir remercié Clelius de toutes les grâces qu'il avait reçues de lui, partit de Rome où il arriva le même jour des nouvelles qui ne furent pas agréables. Car on sut que Porsenna apportait tant de diligence à secourir Tarquin, qu'en fort peu de temps les troupes de Veies et de Tarquinie seraient jointes aux siennes, et qu'il avait résolu d'être en personne à la tête de son armée. On sut même que Publicola reviendrait dans trois jours parce qu'ayant été averti par Herminius qu'il y avait quelque commencement de division dans le sénat depuis son départ, il jugea qu'il valait encore mieux songer à s'assurer du dedans de Rome, qu'à en conserver les dehors. Joint que son armée étant trop faible pour entreprendre de soutenir le premier effort de celle du Roi d'Etrurie, quand les troupes des Veientins et celles de Tarquin seraient jointes aux siennes, il pensa qu'il était à propos de laisser affaiblir les ennemis, devant que d'entreprendre de les combattre. Et en effet, comme la vertu de Publicola était respectée de tous les Romains, le bruit de son retour produisit un bon effet dans Rome. Ceux qui avaient commencé de se diviser, se réunirent et n'eurent pas l'audace de ne paraître pas zélés pour leur patrie, devant un homme qui n'avait point d'autre intérêt que le sien, et qui ayant tout le peuple pour lui eût pu facilement les punir de leur lâcheté. Le retour de Publicola était sans doute fort agréable à Valerie, mais comme Mutius revenait avec lui cela diminuait une partie de sa joie, parce qu'il avait je ne sais quoi de si altier, qu'elle eût mieux aimé que cet impérieux amant eût toujours été à la guerre que de revenir à Rome. Comme les troupes devaient arriver, Clidamire et Berelise jugèrent qu'elles devaient attendre que l'armée fût revenue pour achever leur voyage de Preneste, joint qu'Artemidore étant à Rome, elles n'avaient pas grande impatience d'en partir. Mais pour ce prince, il eût ardemment souhaité que Berelise y eût été seule. Ne la pouvant presque point voir sans Clidamire, il aimait quasi mieux ne la voir point, et était

plus souvent avec Clélie qu'avec elle, car cette aimable fille le regardant comme un ami d'Aronce, et comme un prince sage, bon, et discret, avec qui elle pouvait parler de tout ce qu'elle avait de plus secret dans l'âme, avait beaucoup de complaisance pour lui. Comme ils étaient donc un jour ensemble, un esclave d'Artemidore apporta un billet à ce prince, qui l'obligea de la quitter sans lui en dire la cause. Il est vrai qu'il fut la retrouver le soir même, pour la conjurer de vouloir, le lendemain, faire une promenade avec Valerie, Cefonie, et Plotine, à un jardin qui était assez près du pont Sublicien. Comme Clélie ne cherchait pas à se divertir, elle voulut s'en excuser, mais Artemidore lui ayant dit qu'il s'agissait de rendre office à Valerie, et qu'il ne pouvait lui expliquer la chose plus clairement, elle promit que quand Cefonie, Valerie, et Plotine, la viendraient prendre, elle se tiendrait prête, sachant bien que Sulpicie ne lui refuserait pas d'aller avec ses chères amies. Et en effet, le lendemain celles qu'Artemidore lui avait nommées la vinrent prendre, n'y ayant point d'hommes de cette partie qu'Artemidore et Herminius. En allant à ce jardin, Clélie demanda à Valerie, quel service elle désirait d'elle. « C'est plutôt à moi, reprit Valerie, à vous demander ce que vous voulez que je fasse pour votre service, car Artemidore m'a dit que vous aviez besoin de moi à quelque chose.

— Il faut donc croire, reprit Clélie, que c'est qu'il a besoin de nous, mais pour ce qui me regarde, il a tort d'en user ainsi, car je le servirais avec joie.

— À mon avis, dit Valerie, il faut que ce soit pour quelque chose où Berelise soit mêlée. »

Ensuite, elles demandèrent à Cefonie et à Plotine, si elles savaient bien ce qu'elles allaient faire à ce jardin. « Pour moi, répondit la première, je n'en sais autre chose, sinon qu'Artemidore m'a dit que vous me priez toutes deux de vous aller prendre et de mener Plotine avec moi.

— Ce qui me console, reprit Clélie, c'est que nous saurons bientôt ce que l'on nous veut. »

Et en effet, ces dames étant arrivées à la porte de ce jardin où Artemidore et Herminius les attendaient, elles descendirent de leur chariot, et entrèrent dans ce jardin où elles ne virent personne. Ainsi, elles demandèrent à Artemidore ce qu'elles y venaient faire. « Ne vous impatientez pas, leur dit-il, vous le saurez bientôt, mais vous ne le saurez pas toutes ensemble, et ce sera s'il vous plaît séparément que vous apprendrez ce qui m'a obligé de vous tromper, et de vous amener ici. Du moins Clélie et Valerie seront-elles ensemble en un endroit, durant que Cefonie et Plotine seront en un autre. »

Si Artemidore n'eût pas été bien connu de ces quatre personnes, elles en eussent été en peine, mais sachant combien il était sage et discret, elles eurent de la curiosité sans avoir de l'inquiétude. « Mais, dit Plotine, encore voudrais-je bien savoir si Herminius est plus savant que nous ne le sommes ?

— Il le sera du moins, davantage que vous ne l'êtes présentement, reprit Artemidore, car il saura tout ce que saura Clélie et Valerie, mais ce ne sera qu'après qu'elles l'auront su.

— Pour moi, dit Herminius, je ne veux jamais rien savoir de mes amis que ce qu'ils veulent que je sache. »

Après cela, Artemidore ayant été donner ordre qu'on ne laissât entrer personne dans ce jardin, mena Cefonie et Plotine dans une allée qui était de l'autre côté du parterre, où elles trouvèrent un vieillard qui ne vit pas plutôt Plotine qu'il la reconnut, quoiqu'il y eût très longtemps qu'il ne l'eût vue. Mais pour cette belle fille, ce ne fut qu'à la voix qu'elle put le reconnaître, encore fut-elle quelque temps sans pouvoir se le remettre. Mais à la fin, s'en étant ressouvenue, elle lui témoigna beaucoup de joie de le voir. Comme elle croyait qu'il était son oncle, elle lui fit mille caresses. « Hélas, lui dit-elle en l'embrassant, où avez-vous été si longtemps ?

— Vous le saurez, lui répondit-il, quand je vous pourrai parler sans autre témoin que Cefonie, à qui je sais que vous avez de si grandes obligations qu'il est juste qu'elle sache toute votre fortune.

— Hélas ! répliqua Plotine, ma fortune est bien aisée à savoir, car dès que j'aurai dit que j'ai perdu mon père et ma mère que j'étais encore au berceau et que j'ai toujours été auprès de la vertueuse Egesile votre femme jusqu'à mon départ d'Ardée, j'aurai presque tout dit.

— Vous vous connaissez si peu vous-même, reprit ce sage vieillard, que vous ne pourrez bien parler de vous que quand je vous aurai appris qui vous êtes. »

Artemidore jugeant alors que sa présence n'était pas nécessaire en ce lieu-là et sachant qu'elle l'était ailleurs, laissa Cefonie et Plotine avec celui qui avait tant de choses importantes à leur dire, et fut retrouver Clélie, Valerie, et Herminius. Pour achever son dessein, il pria Herminius de demeurer avec lui, et pria ces deux personnes de vouloir entrer dans un petit jardin séparé du grand, où il y avait un petit parterre de fleurs, enfermé de palissades de myrtes. De sorte que ces deux belles filles ne voyant pas grand danger à faire ce que voulait Artemidore, y entrèrent. À peine furent-elles dans ce jardin, qu'elles virent paraître Aronce sortant d'un petit cabinet qui était à un coin de ce parterre. Cette vue les surprit étrangement, mais particulièrement Clélie qui dans ce premier instant ne sentit que de la joie en voyant son cher Aronce. Dès que ce prince la vit, il la salua respectueusement et s'approcha d'elle avec tout le transport qu'une véritable amour peut donner à un amant qui a le cœur tendre et sensible lorsqu'il revoit la personne qu'il aime après avoir été longtemps sans la voir. « Enfin, Madame, lui dit-il, malgré tous les obstacles qui s'opposent à mon bonheur, j'ai du moins la satisfaction de vous pouvoir dire tous mes malheurs, et de pouvoir apprendre de votre bouche ce que vous voulez que je sache. Comme je sais que Valerie sait tout le secret de votre cœur, qu'elle est généreuse, bonne et fidèle, j'ai bien voulu qu'elle sût que je suis ici, car encore que j'aie le malheur d'avoir un père qui est protecteur de Tarquin, je ne pense pas lui devoir être suspect.

— Vous avez raison Seigneur, reprit cette sage fille, de ne vous défier pas de moi, car j'ai une si haute estime de votre vertu, qu'excepté Clélie, il n'y a personne au monde qui fût plus touchée de votre perte que moi, et en effet, ajouta-t-elle, je vois déjà sur le visage de Clélie tant de frayeur de vous voir si près de Rome où vous avez de plus fiers ennemis que vous ne croyez, que je ne puis m'empêcher de craindre que vous ne soyez vu. C'est pourquoi, durant que vous parlerez à Clélie, il est assez à propos que je prenne garde que vous ne soyez point aperçu. »

Clélie voulut la retenir, mais elle se recula jusqu'à la porte où Artemidore et Herminius étaient à s'entretenir et d'où elle les pouvait pourtant voir, quoiqu'elle ne les pût pas entendre. Dès qu'elle se fut éloignée, Clélie prenant la parole : « J'avoue, dit-elle à Aronce, que le premier sentiment que j'ai eu en vous voyant, m'a donné de la joie, mais hélas ! ma raison commence de la détruire car enfin, mon père vous hait presque autant qu'il vous a aimé, Horace m'aime plus que jamais, son parent est second consul, et Publicola n'est point ici. Mon frère est sans doute toujours dans vos intérêts, mais mon père croit si fortement que ce fut vous qui le blessâtes à la bataille, qu'il ne peut plus souffrir que l'on vous nomme en sa présence, et lorsqu'il se met à exagérer que vous avez blessé son fils de la même épée qu'il vous avait donnée autrefois, il s'emporte d'une telle sorte contre vous que ma mère n'ose seulement songer à vous excuser.

— J'ai su ici par Artemidore cette injuste accusation, reprit Aronce, mais s'il m'était aussi aisé d'être heureux qu'il me le sera de m'en justifier, je serais moins à plaindre que je ne le suis. Car enfin, je ne pouvais avoir cette épée à la bataille où je servis Rome assez heureusement et où Octave fut blessé, puisque quand Tarquin me fit mettre en prison au sortir de Rome, on me l'ôta, et quand je suis sorti de ses fers, on n'avait garde de me la rendre, car je sus que ce prince l'avait donnée à un officier qui m'avait pris. Joint que l'épée que j'avais à la bataille où je fus pris avec Horace, se rompit entre mes mains devant qu'on m'eût pris. Ainsi, cette accusation se détruit d'elle-même et si je l'avais sue plus tôt, j'en serais déjà justifié dans l'esprit de Clelius et dans celui d'Octave.

— Pour mon frère, reprit-elle, il a été assez généreux pour croire que vous l'aviez blessé sans vous en vouloir mal, et pour dire que ce n'était pas au fils de Clelius à venger le Prince de Numidie. Mais pour mon père, quand il croira que vous n'avez pas blessé mon frère, il ne vous redonnera pas la place que vous avez tenue dans son cœur, tant que le Roi d'Etrurie sera protecteur de Tarquin et ennemi de Rome. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, qu'il ne dise des choses qui semblent avoir quelque contrariété, car si vous quittiez le parti du Roi votre père, pour venir vous jeter dans Rome, il trouverait que ce que vous feriez serait indigne de vous, et cependant, quand vous ferez ce que vous devez faire, il vous trouvera indigne de moi, et c'est ainsi qu'il me parle tous les jours quand l'occasion s'en présente.

— Mais que faut-il donc que je fasse, reprit Aronce, puis-je n'être pas fils du Roi d'Etrurie ? Dépend-il de moi de lui faire prendre tel parti qu'il me plaira ? Me peut-on soupçonner d'aimer Tarquin, de haïr tant d'illustres amis que j'ai à Rome et de ne vous préférer pas à toutes sortes de choses ? Puis-je renverser les lois et la raison, et faire que la vertu me permette de porter les armes contre le Roi mon père, et de ne les porter pas contre un rival aussi brave et aussi redoutable qu'Horace ? De grâce, Madame, poursuivit-il, examinez bien l'état de ma fortune tel que je m'en vais vous le représenter, et après cela prononcez souverainement. Je sais que vous avez un grand esprit, le cœur très noble et l'âme très généreuse, et je veux même croire que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer, quoique ce soit infiniment moins que je ne vous aime, c'est pourquoi je m'engage hardiment à faire tout ce que vous m'ordonnerez. Mais de grâce songez à ma gloire, comme je songerais à la vôtre, et si vous ne pouvez trouver les voies d'accorder mon amour et mon

honneur, et de pouvoir faire que je sois innocent et heureux, commandez-moi de mourir, je vous en conjure ! Car la mort me sera bien plus douce, que ne me le serait la cruelle aventure de vous perdre, ou de faire une lâcheté.

— Hélas ! Seigneur, reprit Clélie, que demandez-vous à une malheureuse ! Voulez-vous qu'elle vous conseille contre ses propres intérêts ?

— Nullement, répliqua Aronce, car je n'en ai point de séparés des vôtres, mais je veux que vous me disiez positivement ce que vous voulez que je fasse et sur toutes choses, ajouta-t-il, ne me traitez point en fils du Roi d'Etrurie, souvenez-vous de l'inconnu Aronce, et croyez que vous ne pouvez rien faire de plus désobligeant pour moi que de me parler comme vous venez de faire.

— Je vous en demande pardon, lui dit-elle, mais puisque vous voulez que je vous dise ce que je pense, dites-moi comment vous pouvez être ici ? Car je vous croyais toujours prisonnier. »

Aronce obéissant alors à Clélie, lui dit en peu de paroles tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il ne l'avait vue, quoiqu'elle en eût su une bonne partie. Il lui dit même la visite qu'il avait reçue de la Reine sa mère, et de la Princesse des Leontins, et la proposition que Galerite lui avait faite de feindre d'aimer cette princesse afin de savoir si Clélie qui avait l'esprit délicat, ne trouverait pas mauvais qu'il y consentît, quoique ce fût pour empêcher qu'on ne lui proposât d'épouser la fille du Roi de Cere. Ensuite, il lui fit connaître qu'en fort peu de jours il fallait qu'il résolût s'il voudrait sortir de prison à condition de servir dans l'armée qui devait assiéger Rome et que le Roi son père commanderait ou de demeurer toujours prisonnier. Il ajouta que se voyant en un état si malheureux, sans pouvoir résoudre ce qu'il avait à faire, il avait fait tant de pitié à celui qui le gardait dans le château où on l'avait mis, que quoiqu'il hasardât beaucoup en le contentant, il l'avait laissé sortir une nuit sur sa parole, avec serment de retourner le troisième jour à la même heure. « Mais comment vos gardes, reprit Clélie, ne s'apercevront-ils pas que vous n'êtes point dans ce château ?

— En feignant que je suis malade, reprit-il, et que je ne veux voir personne. Et en effet, pour mieux feindre, il y a un esclave qui se tient au lit, et un autre qui est de l'intelligence qui feint de me servir comme à l'ordinaire, et puis celui qui commande ceux qui me gardent est si fort attaché à la Reine ma mère, qu'il sait être dans tous mes intérêts, qu'il se hasarde moins en m'obligeant. Mais enfin généreuse Clélie, il s'agit de bien examiner ce que je puis et ce que je dois. Si je me jette dans Rome, je suis un fils dénaturé, je me détruis dans l'esprit de tous les gens d'honneur, et par conséquent dans celui de Clelius. Je sers mon rival, je défends sa vie, et je combats pour son parti, mais aussi je suis auprès de vous, je vous vois tous les jours, et je dispute votre cœur au mérite de mon ennemi. De l'autre côté, si je sers dans l'armée du Roi mon père, je fais ce que la vertu et l'honneur veulent que je fasse, et je me vois l'épée à la main contre Horace, mais aussi je sers Tarquin et Sextus que je hais horriblement, je suis opposé à Clelius, à Octave, à mes plus chers amis, à la vertu, à Rome enfin, et à tout ce qui m'est de plus cher. Et ce qui est le plus cruel, je suis éloigné de vous, je vous abandonne presque à mon rival, et je n'ai que votre seule confiance qui puisse faire obstacle à son bonheur. Ainsi, de quelque façon que je puisse considérer la chose, je suis toujours le plus malheureux de tous

les hommes. Il y aurait encore un troisième parti qu'on pourrait me proposer, mais pour celui-là Madame, je vous avoue que je ne le puis prendre et qu'il ne m'est pas possible de me résoudre de demeurer en prison sans prendre aucun parti, et d'attendre lâchement la fin de la guerre, enfermé entre quatre murailles, sans rien faire que contre moi-même et contre vous, durant qu'Horace se couvrirait de gloire et forcerait Clelius à récompenser ses services. Cela étant ainsi, il n'y a que deux choses à examiner. Parlez donc Madame, et prononcez souverainement quel doit être mon destin. Si j'étais assez heureux pour voir le Roi mon père dans des sentiments aussi équitables pour vous que ceux où je vois la Reine ma mère, j'aurais d'autres choses à vous proposer, mais tout fils de roi que je suis, je n'ai pas une retraite assurée à vous offrir en nulle part, quand même je pourrais vous persuader de vouloir suivre ma fortune. Et puis vous m'avez tant dit de fois que vous ne pourriez jamais me rendre heureux si Clelius n'y consentait, que votre vertu soutient la mienne en cette rencontre. Mais après tout, ajouta-t-il emporté par l'excès de son amour, que n'abandonnons-nous courageusement et les intérêts de Rome, ceux de Porsenna et de Tarquin, et que n'allons-nous à l'autre bout du monde chercher un asile où nous puissions vivre ensemble ? Notre vertu nous ferait des protecteurs partout, et si vos sentiments étaient semblables aux miens, nous ne serions malheureux en nulle part, pourvu que notre fortune fût inséparable.

— De grâce, reprit sagement Clélie, ne nous amusons point à parler d'une chose où nous ne devons pas penser et que nous ne ferons pas.

— Considérez donc bien les deux propositions que je vous ai faites, reprit-il, et puis après dites au malheureux Aronce ce que vous voulez qu'il devienne.

— Vous connaissez si bien, reprit Clélie, que je ne vous conseillerai jamais de faire une chose qu'on vous pourrait reprocher et qui vous serait peut-être nuisible, que vous pourriez m'épargner la douleur de vous dire moi-même qu'il faut que vous suiviez ce que la raison vous conseille, car j'aurais quelque difficulté à vous dire ce qu'elle vous dira, et tout ce que je puis, est de vous conjurer quand vous ferez la guerre, de vous bien souvenir que mon père et mon frère peuvent être parmi les ennemis que vous combattrez afin d'éviter de vous rencontrer l'épée à la main contre eux. Car si le malheur voulait que vous en blessassiez quelqu'un des deux, vous jugez bien que je ne pourrais plus sans crime, conserver nulle tendresse pour vous. Pensez-y donc bien mon cher Aronce, et soyez assez généreux pour servir à regret le cruel Tarquin et l'injuste Sextus. Mais sur toutes choses, ajouta-t-elle en rougissant, lorsque vous feindrez d'aimer la Princesse des Leontins, que l'on m'a dit être très aimable, défendez bien votre cœur contre ses charmes, et souvenez-vous que durant que vous serez auprès d'elle, il y aura une malheureuse personne à Rome qui maltraitera Horace pour l'amour de vous, et qui sera maltraitée parce qu'elle voudra vous être fidèle.

— Ha ! Madame, s'écria Aronce, pouvez-vous me croire capable d'une faiblesse comme celle-là ?

— Non, reprit Clélie, mais si je ne le puis croire, je le puis craindre.

— Cette distinction est bien délicate, répliqua-t-il, mais après tout, on ne craint que ce que l'on peut croire, et personne ne s'est jamais avisé d'appréhender fortement les choses impossibles. Ne craignez donc point Madame, que je puisse

jamais cesser de vous aimer, car vous serez toujours ma première et ma dernière passion, et il n'y a que la gloire toute seule qui ait quelque part en mon cœur avec vous, encore suis-je persuadé que je l'aimerais beaucoup moins que je ne fais, si je ne vous aimais point. Vivez donc en repos de ce côté-là, et laissez-moi craindre avec plus de sujet, que durant que j'agirai par force comme un ennemi de Rome, l'amour de la patrie ne détruise dans votre cœur une amour aussi juste et aussi innocente que la mienne, et que pendant que je combattrai Horace comme un redoutable rival, il ne me surmonte dans votre cœur. Il vous verra tous les jours, vous n'entendrez faire que des vœux contre moi, on vous déguisera tout ce qui me pourrait être avantageux, et vous n'entendrez dire nul bien du malheureux Aronce, que celui que vous vous direz en secret à vous même. Au contraire, suivant la coutume, on embellira toutes les actions des Romains et principalement celles de mon rival si bien que peu à peu, il pourrait être que vous changeriez de sentiments et que je n'aurais plus qu'à mourir désespéré.

— Non, non, mon cher Aronce, reprit Clélie, n'appréhendez pas que je change jamais pour vous, ou du moins ne craignez pas que je puisse jamais rien aimer après vous avoir aimé. Mais ce qui m'afflige, c'est que je ne pourrai faire de vœux pour votre parti, qu'au contraire il faudra que j'en fasse qui lui soient contraires, et que je doute même si l'exacte vertu me permettra d'en faire pour vous en particulier. J'en ferai pourtant, ajouta-t-elle sans lui donner loisir de l'interrompre, et dans le même temps que je demanderai aux dieux que Rome remporte la victoire je les prierai qu'ils vous conservent et qu'ils vous empêchent de nuire à toutes les personnes qui me doivent être chères. Ainsi, accommodant mon innocence et mon affection le mieux que je pourrai, je mènerai sans doute la plus malheureuse vie du monde. Cependant, la chose n'a point de remède, car comme je ne quitterais pas les intérêts de mon père pour l'amour de vous, je ne veux pas vous obliger à abandonner ceux du vôtre pour l'amour de moi, aussi bien comme je vous l'ai déjà dit, cela ne vous servirait-il de rien auprès de Clelius. Allez donc mon cher Aronce, n'ayons du moins, rien à nous reprocher à nous-mêmes, peut être que notre patience lassera notre mauvaise fortune et obligera les dieux à nous rendre heureux, car lorsque je songe que vous pouvez être découvert ici, et que si le consul Horace savait que vous y fussiez vous seriez arrêté un moment après, j'en ai l'esprit fort inquiété. Le Roi d'Etrurie penserait que vous vous seriez fait arrêter vous-même, mon père m'accuserait peut-être d'y avoir consenti, et dans la vérité vous ne seriez pas trop heureux d'être prisonnier en un lieu où je ne vous verrais non plus que si vous étiez au camp des ennemis, où vous seriez inutile à toutes choses, où vous dépendriez peut-être à la fin de vos ennemis, et d'où vous ne sortiriez du moins, qu'à la fin de la guerre. Ainsi, il vaut encore mieux que vous soyez en un lieu où vous puissiez servir mon père, mon frère, et vos amis, s'ils sont prisonniers dans votre parti, et d'où je pourrai même peut-être recevoir quelquefois de vos nouvelles.

— Vous avez donc absolument déterminé quel doit être mon destin ? répliqua Aronce,

— Nullement, reprit Clélie, mais comme je ne puis jamais rien vouloir d'injuste, je soumets ma volonté à la raison et je me contente de vous prier de m'aimer toujours

et de croire que je vous serai si fidèle que quand même vous seriez inconstant, je n'aimerais jamais rien.

— Je vous défie Madame, reprit Aronce, de me pouvoir jamais donner cette marque de fidélité, mais si vous ne me promettez, ajouta-t-il, d'être aussi assurée de ma constance que je le veux être de la vôtre, je pense que je ne pourrai m'en retourner, et que sans considérer les suites de mon destin, j'irai trouver Clelius. Aussi bien, ajouta-t-il, veux-je qu'il soit désabusé de l'opinion qu'il a que j'ai blessé Octave,

— Il suffira, reprit Clélie, que le Prince Artemidore prenne soin de vous justifier sans que vous vous en mêliez. Cependant, ajouta-t-elle, je pense qu'il est bon de se confier à Herminius, dont la probité ne peut jamais être suspecte à ceux qui le connaissent.

— C'est bien mon intention, reprit Aronce, mais devant que de le voir, souffrez, Madame, que je vous dise adieu en particulier, puisque mon mauvais destin veut que je ne puisse demeurer auprès de vous car enfin, les sentiments d'un cœur amoureux ne doivent point être partagés. Dites-moi donc Madame, que vous m'aimerez, que vous me plaindrez, et que dès que vous le pourrez je serai heureux. Et pour vous assurer encore mieux de ma fidélité, et vous ôter tout sujet d'en douter jamais, sachez que toutes les fois que vous le voudrez, je viendrai vous rendre compte de mes actions, quand même je devrais entrer à Rome sans être déguisé, que toutes les fois que vous le voudrez, vous me ferez tomber les armes des mains, et que vous serez enfin toujours maîtresse absolue de mon destin. Mais permettez-moi aussi d'espérer que j'aurai part à toutes vos pensées, et que vous ne pourrez jamais être heureuse que vous ne m'ayez rendu heureux.

— Je vous le promets, reprit cette belle personne, mais hélas, ajouta-t-elle en soupirant, je crains bien que nous ne soyons toujours misérables, du moins sais-je bien que je ne puis seulement prévoir par où nous pourrions cesser de l'être.

— Tarquin peut mourir, répliqua Aronce, les intérêts du Roi mon père peuvent changer, je puis peut-être fléchir son cœur, la paix se peut faire, Clelius peut cesser d'être injuste, et Horace peut être contraint de céder ce qui ne lui appartient pas. Ainsi, il faut espérer qu'à la fin par des voies qui nous sont inconnues, le ciel nous pourra rendre heureux.

— Il faut bien, reprit Clélie, se faire soi-même une espérance mal fondée pour ne se désespérer pas. Mais à n'en mentir point, la crainte est la maîtresse dans mon cœur. Je veux pourtant vous en cacher une partie, poursuivit-elle, et me contenter de vous conjurer de vous conserver pour l'amour de moi. Après cela, souffrez que j'appelle Valerie, Artemidore, et Herminius, afin que vous vous en alliez, car bien que votre vue fasse toute la douceur de ma vie, je n'aurai point de repos que je ne sache que vous soyez retourné dans votre prison, où du moins, votre vie est en sûreté.

— Eh de grâce ! Madame, reprit Aronce, que je vous dise encore trois ou quatre paroles seulement,

— Dites-les donc, répondit-elle, mais dites-les promptement, car lorsqu'on n'a plus que trois ou quatre paroles à dire, il vaut presque mieux ne dire plus rien.

— Eh ! Madame, s'écria-t-il, vous ne savez point aimer si vous comptez pour rien trois ou quatre paroles, puisqu'il est vrai qu'une seule parole favorable donne mille et mille plaisirs à s'en souvenir. Donnez-en donc quelques-unes à garder à ma mémoire, pour me consoler durant une absence dont la durée est incertaine ; dites-moi donc, trop sage personne que vous êtes, si vous m'aimez.

— Hélas ! répliqua Clélie, pouvez-vous douter de ce que je pense, et peut-il être nécessaire de vous dire ce qu'on vous a prouvé par mille innocents témoignages de tendresse ?

— S'il n'est tout à fait nécessaire, reprit-il en la regardant avec beaucoup d'amour, il est tout à fait agréable. Dites-moi donc positivement que vous m'aimez, et que vous m'aimerez éternellement, afin que j'aie de quoi me faire une consolation dans mes plus grandes infortunes,

— Je vous dis tout ce qui vous peut consoler, reprit Clélie, mais après cela ne me demandez plus rien, car je n'ai plus que des larmes à vous donner. »

À peine Clélie eut-elle achevé ces paroles, qu'elle fit signe à Valerie qu'elle obligeât Artemidore et Herminius à s'approcher d'eux, et en effet, après avoir fermé la porte de ce petit jardin, ils s'approchèrent. Ce fut alors qu'Aronce fit mille caresses à Herminius, car pour Artemidore il l'avait vu dès le soir auparavant, parce que c'était à lui qu'il s'était confié. L'entretien de ces personnes ne fut pourtant pas long, parce que Clélie craignait tellement qu'Aronce ne fût découvert, qu'elle n'eût point de repos qu'il ne fût retiré dans la maison du jardinier où il avait passé la nuit. Aronce dit pourtant à Artemidore et à Herminius les raisons qui l'obligeaient de servir le Roi son père, contre Rome. Il les pria de désabuser Clelius de l'opinion qu'il avait qu'il eût blessé Octave, il les conjura de le servir auprès de lui, de parler toujours en sa faveur à Clélie, et de le plaindre d'être dans un parti dont son cœur n'était point, et de ne l'en aimer pas moins. « Il est si ordinaire, reprit Herminius, de voir de braves gens engagés à faire la guerre pour des causes injustes, qu'il n'y a personne à Rome qui ait de la raison qui n'admire ce que vous faites bien loin de le blâmer, et je suis assuré que Clelius vous estimera bien davantage de demeurer attaché aux intérêts du Roi votre père, que si l'amour que vous avez pour Clélie vous obligeait à vous venir jeter dans Rome. Car enfin, après que vous avez seul fait gagner la bataille qui nous a mis en pouvoir de nous défendre, on peut assez connaître que si l'honneur vous le permettait, vous feriez encore pour Rome ce que vous avez fait contre ses ennemis. Soyez donc assuré qu'en mon particulier je soutiendrai vos intérêts hautement, et qu'il ne tiendra pas à moi qu'on ne rende justice à votre vertu. »

Après cela, ces deux illustres amis se séparèrent, car pour Artemidore il demeura avec Aronce jusqu'à l'entrée de la nuit qu'il devait partir. Ce généreux amant dit pourtant encore un second adieu à Clélie, plus tendre et plus touchant que l'autre. Hermimus fût volontiers demeuré avec Aronce, aussi bien qu'Artemidore, mais on eut peur que cela ne fît découvrir qu'il y avait quelqu'un caché dans ce jardin, de sorte qu'il s'en alla avec Clélie et Valerie, pour rejoindre Cefonie et Plotine, qu'ils virent sortir du bout d'une allée avec un vieillard qu'ils ne connaissaient pas. Cet homme les quitta pourtant en cet endroit, et s'en alla dans ce même petit jardin où

étaient Aronce et Artemidore. « Et bien, dit Herminius à Cefonie et à Plotine, saurai-je votre secret aussi bien que je sais celui de Clélie et de Valerie ?

— Vous le saurez sans doute, répliqua Plotine, car j'aurai tant de besoin de la généreuse Sivelia, que sans elle je ne saurais presque que faire du secret qu'on m'a révélé. Cependant, ajouta-t-elle, comme il n'y a personne ici en qui je ne puisse me confier, je ne craindrai point de dire que ce secret m'est si important qu'il m'apprend que je ne suis point ce que j'avais toujours cru être, car enfin je pensais être d'Ardée, et je n'en suis pas ; je pensais être fille d'un homme qui n'était qu'ami de feu ma mère, et je suis enfin toute autre que je n'avais cru. »

Clélie entendant parler Plotine comme elle faisait, ne put s'empêcher malgré ce qui l'occupait, de lui demander alors qui elle était. « Hélas ! ma chère Clélie, lui dit-elle, vous ne le saurez peut-être que trop tôt. Je voudrais pourtant vous le pouvoir dire à l'heure même mais comme on m'a fait promettre de n'en parler point encore, il faut que je me contente de vous dire que je suis ce que je n'eusse jamais cru pouvoir être, et que je vous conjure de me promettre que quand vous saurez qui je suis, vous ne m'en aimerez pas moins.

— Je vous assure, reprit Clélie, que comme l'amitié que j'ai pour vous est fondée sur votre mérite, quand votre naissance serait moins noble que je ne l'ai crue, je ne changerais pas de sentiments pour vous.

— Ce que vous dites est fort généreux, répliqua Cefonie, mais ce n'est pas par ce sentiment-là que Plotine craint que vous l'aimiez moins, car sa naissance est encore plus noble qu'elle n'avait pensé. Mais enfin, je suis assurée qu'elle ne vous le dira pas présentement, car celui qui peut éclaircir cette énigme est obligé de s'en retourner cette nuit, de rentrer dans la prison dont il est sorti, d'attendre qu'une grande Princesse l'en tire, et après cela il reviendra à Rome vous apprendre véritablement qui est Plotine. Cependant, ajouta Cefonie en parlant à Clélie, aimez-la toujours tendrement, car quoiqu'elle vous dise qu'elle appréhende que vous l'aimiez moins, je ne laisse pas de vous assurer qu'au contraire, vous vous trouverez obligée à l'aimer davantage. »

Après cela, ces dames montèrent dans leur chariot et Herminius s'en retourna à cheval. D'autre part, la nuit ne fut pas plutôt venue, qu'Aronce et ce vieillard qui avait tant entretenu Cefonie et Plotine, s'en retournèrent dans la prison dont ils étaient sortis, car c'était avec Aronce que cet homme était venu. Pour Clélie, comme il lui semblait que tout secret était criminel, elle dit à Sulpicie qu'elle avait vu Aronce, elle le dit même à Octave, afin de lui apprendre que ce ne pouvait avoir été lui qui l'avait blessé. Cette sage fille leur rapporta si fidèlement tous les sentiments généreux de cet illustre prince, qu'ils admirèrent sa vertu et se confirmèrent dans la résolution de le servir encore avec plus d'ardeur. Pour commencer de le faire, ils obligèrent Artemidore à dire à Clelius qu'il avait su à Clusium, que lorsqu'Aronce avait été arrêté par Tarquin on lui avait ôté son épée, afin de lui faire connaître par là que ce n'était pas lui qui avait blessé Octave, ajoutant qu'il s'étonnait qu'on n'eût pas deviné la vérité puisque c'était un ordre général de désarmer tous ceux qu'on mettait en prison. « Ainsi, poursuivit Artemidore, il vous est aisé de juger que cette épée que vous aviez autrefois donnée à Aronce et que l'on tira du corps d'Octave après la bataille, n'était pas entre les

mains d'Aronce lorsqu'il en fut blessé, car quand un prisonnier se dérobe de sa prison, il ne peut pas aller reprendre une épée qu'on lui a ôtée. Joint que j'ai su que Tarquin avait donné celle qui a été à vous, à un de ses officiers.

— Quand Aronce serait innocent de la blessure d'Octave, interrompit Clelius, il n'en serait guère mieux dans mon esprit, car puisqu'il est fils de Porsenna qui est protecteur de Tarquin et par conséquent ennemi de Rome, il n'en faut pas davantage pour être haï de moi.

— Vous ne haïssez pourtant pas Telane ni Mamilius, reprit Artemidore, quoiqu'ils soient Veientins, et que Veies soit ennemie de Rome.

— Mamilius et Telane, reprit Clelius, sont deux particuliers qui n'approuvent pas dans leur cœur ce que font ceux qui gouvernent leur ville !

— Mais Aronce est un illustre malheureux, reprit Artemidore, qui est au désespoir de ce que Porsenna protège Tarquin.

— Quoiqu'il en soit, répliqua Clelius, tout ce que je puis répondre c'est que je ne considère plus rien que l'intérêt de ma patrie, qu'il n'est rien que je ne croie lui devoir sacrifier, et que plutôt que de lui être ingrat, j'aimerais mieux l'être à Aronce. Il est vrai qu'ayant fait autant pour lui qu'il a fait pour moi, je ne pense pas pouvoir être accusé d'ingratitude quand je le haïrai autant que je l'ai aimé. »

Artemidore voulut le presser davantage, mais voyant que cela ne faisait que l'irriter, il ne lui en parla plus.

Deux jours après, Publicola ramena l'armée pour les raison qui ont été dites, mais quoiqu'il prétextât son retour du dessein d'épargner le sang du peuple, de ne vouloir plus donner de bataille, et de faire périr l'armée ennemie devant leurs murailles si elle osait y venir, son retour causa une grande émotion parmi le peuple. Comme Publicola et le second consul s'occupèrent à fortifier tous les dehors de Rome, que la garde en fut redoublée, et que l'on commanda d'apporter dans la ville tous les blés qui étaient à la campagne et de faire venir tous les troupeaux, les meubles des particuliers qui avaient des maisons aux champs, le peuple connut bien que ceux qui savaient le secret des affaires, prévoyaient avec certitude que Rome allait être assiégée bien que chacun donnant ordre à sa subsistance particulière, il n'était pas possible que cela se fît sans quelque trouble et sans quelque confusion. En effet, on voyait tous les chemins qui aboutissent à cette grande ville, couverts de chariots, de chevaux, et de peuple effrayé et affligé. Les uns conduisaient des troupeaux, les autres des meubles, quelques-uns des grains et des fruits, et quelques autres sans se soucier de leurs biens, menaient seulement leurs femmes et leurs enfants en lieu de sûreté. Il y en avait qui assuraient avoir vu paraître des troupes, quoique cela ne fût pas en vrai ; d'autres mentant après eux et augmentant leurs mensonges, contaient les désordres que ces troupes avaient faits. Ils nommaient les villages qu'ils avaient brûlés et disaient tant de circonstances des violences qu'ils avaient faites, qu'ils portaient l'épouvante partout. De sorte que ce peuple se pressant de vouloir entrer dans la ville, les portes de Rome ne suffisaient pas pour faire entrer commodément tous ceux qui s'y voulaient retirer. En effet, il y avait de l'embarras dans les chemins, dans les portes et dans les rues, tous les artisans ne faisaient rien et regardaient arriver toutes ces diverses choses avec une tristesse extrême. Il y avait même une si grande disposition au murmure, qu'il n'y

avait personne qui ne se plaignît. Les pauvres disaient qu'il n'y aurait qu'eux qui souffriraient pendant le siège, et que les riches s'engageaient à la guerre bien aisément parce qu'ils savaient bien qu'ils n'en auraient pas les incommodités. Ceux qui inclinaient à la royauté, disaient qu'il était bien fâcheux d'avoir tant de maîtres ; les autres que tous les changements n'apportaient jamais que du mal, quelques autres zélés pour la liberté, querellaient ceux-là et soutenaient qu'il vaudrait mieux se manger eux-mêmes et mettre le feu à leur propre ville, que de céder jamais à Tarquin. Les uns disaient qu'il ne fallait point attendre d'être assiégés, qu'il fallait faire sortir tous les Romains et aller au-devant des ennemis ; les autres qu'ils voulaient bien défendre leurs murailles, leurs femmes, leurs enfants et leurs dieux domestiques, mais qu'ils ne prétendaient point aller donner des batailles ; et les gens sages et bien intentionnés voulant reprendre cette multitude, et cette épouvante précipitée, entraient eux-mêmes en fureur de ce qu'ils ne pouvaient rassurer ce peuple. De sorte que Publicola ayant assemblé le sénat, il fut résolu qu'il fallait flatter le peuple pour le remettre en son devoir. En effet, on fit plusieurs ordonnances favorables au peuple car on le dispensa de contribuer aux frais de la guerre. On mit un prix raisonnable aux choses nécessaires pour sa subsistance, on ouvrit des magasins publics, on l'assura qu'il aurait toutes les choses qui lui seraient nécessaires aussi abondamment que les riches, on fit dire par plusieurs personnes interposées que les ennemis n'étaient pas si forts qu'on l'avait cru ; on témoigna même ne les craindre pas et les principaux du sénat firent des festins par politique, pour témoigner au peuple qu'on ne craignait pas de manquer de rien. Si bien que comme il est quelquefois aussi aisé d'apaiser une multitude que de l'émouvoir, en deux jours tous les artisans travaillèrent comme à l'ordinaire, tout ce peuple de dehors fut logé, et les fausses nouvelles changeant de face, ce même peuple qui en avait dit de si funestes et de si désavantageuses à Rome, en publia cent contraires à Tarquin et à Porsenna, qui encore qu'elles n'eussent bien souvent aucune vraisemblance, ne laissaient pas d'être crues.

Cependant, tous ces divers bruits empêchèrent Clidamire et Berelise d'achever leur voyage de Preneste, jugeant bien qu'il valait encore mieux demeurer dans Rome quand même elle devrait être assiégée, que de se mettre en chemin dans un temps où il n'y avait pas encore de parti formé et où tout passait pour ennemi. Joint qu'Artemidore étant à Rome, elles n'avaient pas grande affaire ailleurs. Pour Anacreon, il s'y trouvait si bien qu'il ne pouvait se résoudre d'en partir si tôt ; Themiste en son particulier croyant ne pouvoir passer plus noblement le temps de son exil qu'en voyant une aussi grande occasion que celle que la fortune lui présentait, se résolut d'y demeurer ; Merigene et son autre ami en firent autant ; Artemidore et Zenocrate n'avaient garde de s'en aller par diverses raisons et Amilcar tenait alors si fortement à Rome, qu'il ne pouvait pas seulement penser qu'il en dût sortir quelque jour. Si bien que malgré tous les préparatifs de la guerre, on ne laissait pas de jouir d'une partie des plaisirs de la paix. Les prétextes des promenades étaient pourtant alors militaires, car au lieu qu'autrefois on eût été se promener pour entendre quelque musique, les dames allaient voir faire la revue des troupes dans le champ de Mars, ou voir travailler aux fortifications en divers endroits de la ville. Parmi tout cela, l'amour ne laissait pas de régner. Spurius s'apercevait pourtant bien moins qu'il en avait par la tendresse qu'il avait pour Valerie, que par

la haine qu'il avait pour Herminius, pour Émile, et pour Mutius, qui ne se sentant pas aussi propre que ses rivaux, à tous ces petits soins que l'amour inspire aux gens qui ont l'esprit naturellement galant, se mit dans la fantaisie de les surpasser tous en grandeur de courage, et de faire des choses si extraordinaires durant cette guerre que Publicola n'osât lui refuser Valerie, et que ses rivaux même n'eussent plus la hardiesse d'y prétendre à son préjudice. Pour Horace il avait alors plus d'espérance qu'il n'en avait jamais eu. Aronce était détruit dans l'esprit de Clelius, il était très puissant dans Rome, son rival était dans le parti ennemi, il prétendait si bien servir sa République qu'on ne pourrait lui rien refuser à la fin de la guerre. Pour Octave, lorsqu'il commença de sortir il fut voir Hermilie et la trouvant toujours avec une tristesse qui avait quelque rapport à l'humeur où il était alors, il se plut beaucoup davantage auprès d'elle qu'en nul autre lieu. En ce temps-là on sut que le Prince de Messene au lieu d'aller à Rome comme on l'avait cru, était allé se jeter dans le parti ennemi, pour être opposé à Themiste qui se trouva encore plus engagé à passer tout le temps de son exil à Rome et à la servir pendant cette guerre. Pour Clélie, quoique l'état de sa fortune fût très malheureux, elle avait beaucoup de consolation d'avoir vu Aronce et d'avoir connu dans ses yeux qu'elle avait lieu d'espérer qu'il serait constant et que tous les obstacles que la mauvaise fortune apportait à leur bonheur ne changeraient pas ses sentiments. Pour Plotine, ce qu'elle apprit de ce vieillard qui était venu avec Artemidore, lui donnait une secrète joie qui eût été tout à fait douce si elle n'eût pas été mêlée de l'impatience qu'elle avait de ne pouvoir la faire éclater. Mais quoique cela la fît quelquefois un peu résister, elle n'en était guère plus mélancolique et ne laissait pas de se divertir de tout. En effet, Amilcar étant un jour dans sa chambre, comme Valerie, Berelise, Clidamire et Cefonie y étaient, elle eut lieu de faire paraître sa belle humeur car le hasard ayant fait venir Acrise qui parlait trop, Sicinius qui parlait peu, et Damon qui était de la secte de Pythagore, Amilcar et elle se divertirent fort au désavantage de ces trois rivaux et principalement de ce dernier. Comme cette compagnie parlait de plusieurs choses indifférentes, Anacreon et Herminius entrèrent qui dirent qu'ils venaient d'apprendre une nouvelle qui les touchait de pitié. Valerie demanda alors ce que c'était, de sorte qu'Herminius prenant la parole : « C'est, dit-il, que je viens de savoir que le malheureux Calianthe, qui comme vous le savez avait demandé permission de bâtir un tombeau pour ses deux rivaux qui furent tués à la dernière bataille, a lui-même été tué par un parti des ennemis en défendant le tombeau qu'il faisait bâtir. Ainsi, des quatre amants qui avaient disputé ensemble, il n'y a plus que Melicrate vivant.

— Puisqu'il ne pouvait y avoir que lui d'heureux, reprit Acrise, il vaut autant qu'ils soient morts, car à quoi la vie est-elle bonne quand on n'y peut avoir ce qui la peut rendre agréable ?

Acrise en eût bien dit davantage si Plotine l'eût laissé parler, mais pour le faire taire, elle se mit à regretter Calianthe avec exagération. Les autres dames le plaignirent aussi et Anacreon lui-même, tout ami de la joie qu'il était, témoigna avoir pitié de sa mort. « Pour moi, dit alors Damon parlant toujours selon les sentiments de Pythagore, je n'ai pas l'âme aussi sensible à la compassion pour ceux qui meurent que pour ceux qui souffrent quelque douleur, car dans les sentiments où je

suis, je regarde ceux que je vois mourir comme des gens qui changent de pays et de condition, et non pas comme des gens qui cessent d'être puisqu'enfin ce changement continuel qui se fait de toutes les âmes, fait qu'il y a de l'injustice à s'affliger si fort de la mort de ceux qu'on connaît, si ce n'est qu'ils soient absolument nécessaires à notre félicité.

— Pour moi, dit Plotine, je ne sais pas comment vous l'entendez, mais si j'étais de votre opinion, je ne me consolerais pas de mourir, quand je saurais même que mon âme devrait passer dans le corps de la plus jolie tourterelle du monde, et puis, à dire vrai si ce que vous dites était vrai, on se souviendrait de quelque chose de ce que l'on aurait été autrefois. Je suis pourtant fort assurée qu'il ne me souvient de rien et je crois même avec assez de certitude, que dès que je serai morte, il ne me souviendra plus de ce que je dis présentement.

— Comme vous avez été élevée, reprit Damon, par des personnes qui n'avaient pas été instruites par ceux qui savent bien la doctrine de Pythagore, il ne faut pas trop s'étonner si vous ne comprenez point ce que je dis. Cependant, il est certain qu'il n'y a rien de plus raisonnable que l'opinion de ce grand philosophe sur ce sujet-là. Car enfin, comme les dieux qui sont les maîtres du monde ne changent rien à leur ouvrage et que l'on voit toujours les mêmes mers, les mêmes rivières, les mêmes montagnes, et qu'ils ont formé un certain nombre d'étoiles qui ne croît ni ne diminue, il est aisé de s'imaginer qu'ils ont aussi créé un certain nombre d'âmes qui ne font que passer d'un corps à un autre selon leur volonté. Ainsi, nous regrettons bien souvent des gens qui sont en une condition plus heureuse que celle qu'ils ont quittée.

— Mais que me sert ce bonheur présent, reprit Plotine, puisqu'il ne me souvient point du malheur passé, et n'ai-je pas raison de dire que les choses dont nous ne nous souvenons plus, ne sont plus à nous ?

— Mais, Madame, reprit-il en branlant un peu la tête, il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait personne au monde qui se souvienne de ce qu'il a été autrefois, car j'ai entendu assurer à plusieurs disciples de Pythagore, qu'il y en a qui s'en souviennent parfaitement.

— Mais vous souvenez-vous, reprit Acrise, de ce que vous avez été ?

— Je n'ai pas assez de vanité pour le dire, répliqua gravement Damon, car cela n'arrive guère qu'à des personnes qui sont d'un tempérament si exquis que toutes les qualités de leur âme sont en leur dernière perfection, parce que les corps qu'elles animent se sont trouvés si bien disposés, que rien ne trouble ni leur imagination, ni leur mémoire, ni leur jugement.

— Après cela, dit Plotine, il faut que je demande à tous ceux qui sont ici, s'ils se souviennent de quelque chose.

— Pour moi, dit Cefonie, je n'ai garde de me souvenir de ce que j'étais devant que d'être ce que je suis, car à peine me souvient-il de ce que je fis hier.

— En mon particulier, dit Anacreon, je songe tellement au présent, que je ne puis songer au passé,

— Pour ce qui me regarde, dit Valerie, l'avenir m'occupe plus que toute autre chose, ainsi il ne faut pas s'étonner si je ne me souviens de rien.

— II y a bien des choses passées dont je me souviens, dit Berelise, mais ce ne sont que de celles que j'ai vues de mes propres yeux !

— Je suis assez comme vous de ce côté-là, reprit Clidamire, car je sais bien des choses que je n'oublierai de ma vie, mais elles ne sont pas de la nature de celles dont Damon entend parler.

— J'avoue, dit alors Sicinius en souriant, que j'aime si peu à parler de ce qui m'arrive que quand je me souviendrais de ce que j'ai été devant que d'être ce que je suis, je pense que je ne le dirais pas.

— Pour moi, dit Acrise, si je me souvenais de quelque chose, je le dirais volontiers.

— Je ne sais si c'est la faute de mon tempérament, reprit Herminius, ou celle de la doctrine, mais il ne me souvient de quoi que ce soit. »

Pendant que tout le monde parlait ainsi, Amilcar paraissait sombre et rêveur et ne parlait point, si bien que Plotine ne doutant pas qu'il ne songeât à quelque malice, lui demanda s'il ne voulait pas dire s'il se souvenait de ce qu'il avait été. Amilcar revenant alors de sa feinte rêverie, répondit ambigument, et força Plotine à lui commander de dire ce qu'il pensait. « Sans mentir, lui dit-il, vous êtes une cruelle personne de me contraindre d'être de l'avis d'un de mes rivaux.

— Quoi, reprit brusquement Plotine en contrefaisant l'étonnée, il serait possible qu'un Africain fût de la secte de Pythagore ?

— Que sert-il de le nier, reprit-il d'un ton assez furieux, je suis non seulement charmé de sa doctrine, mais j'en suis même convaincu par ma propre expérience, et si j'étais à Metapont ou à Crotone, je parlerais plus librement de ces choses-là qu'à Rome, où cette opinion n'est pas suivie, quoiqu'elle n'y soit pas condamnée. Du moins ai-je su que la mémoire de Pythagore est en vénération, et qu'on n'ignore pas qu'il était le plus sage philosophe qui ait jamais été, le plus doux et le plus humain. En effet, ajouta-t-il, pour donner plus de poids à son discours, il paraît assez qu'il était véritablement persuadé que les âmes ne faisaient que changer de corps, puisque c'était sans doute pour cela qu'il défendait l'usage de toutes les choses vivantes.

— Vous avez fait un grand secret de votre opinion, reprit Plotine qui connut bien qu'il se moquait de Damon, mais pour vous punir de votre dissimulation, dites-nous un peu si vous qui avez un si bel esprit, une imagination si vive, une mémoire si fidèle, et une santé si parfaite, vous souvenez de ce que vous étiez devant que d'être Amilcar ?

— Il est certain, dit alors Damon, que la vérité me force de dire que je n'ai jamais connu d'homme si propre que lui à se souvenir de ce qu'il a été, car il est de cet heureux tempérament où l'âme est tellement débrouillée de l'embarras des sens, qu'on dirait qu'elle s'en peut détacher quand elle veut, et qu'elle peut agir sans eux.

— Eh de grâce ! mon cher rival, reprit Amilcar avec une feinte colère, n'allons point nous faire railler en si bonne compagnie en publiant des choses qui n'y seraient point crues.

— Je m'engage à vous faire croire par plus de la moitié de tous ceux qui sont ici, reprit agréablement Plotine, et dites-nous s'il vous souvient d'avoir été quelque chose devant que vous fuissiez tel que je vous vois ?

— Au nom des dieux, dit alors Damon en parlant à Amilcar, si vous êtes assez heureux pour être du nombre qui ont l'avantage de savoir ce qu'ils ont été, dites-le courageusement afin de soutenir une vérité qui est de la dernière importance et que vous pourrez peut-être persuader à des gens, qui la persuaderont ensuite à tout ce qu'il y a de plus illustre à Rome. »

Herminius voyant que le zèle de la doctrine de Pythagore faisait que le pauvre Damon était tout disposé à se laisser tromper et à bien divertir la compagnie, pria Amilcar comme les autres, de dire tout ce que sa mémoire lui dirait. Valerie en fit autant, Berelise, Clidamire, et Cefonie s'y joignirent, Acrise l'en importuna, Anacreon l'en pria aussi, et Sicinius lui fit un signe de consentement qui lui fit connaître qu'il joignait ses prières à celles de toute la compagnie. Après quoi, Plotine lui commandant de parler, il prit la parole de cette sorte : « Je vais vous obéir Madame, lui dit-il, mais de grâce, n'allez pas révéler ce que je vous dirai, et obligez ensuite ceux qui sont ici à me garder fidélité car il n'y a pas grand plaisir à être montré dans les rues comme un homme à qui il arrive des choses extraordinaires. »

Amilcar dit cela si sérieusement que Plotine pensa croire alors qu'il parlait tout de bon, mais enfin tout le monde lui ayant promis de ne dire point ce qu'il dirait, il songea quelques temps et paraissant tout recueilli en lui-même il parla enfin en ces termes, en adressant la parole à Plotine : « Quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire, reprit-il, vous vous étonnerez moins de la hardiesse que j'ai eue de vous aimer, car je n'ai pas toujours été bel esprit. Il est vrai que mon âme a éprouvé une grande variété de fortunes différentes et que ce même esprit qui m'anime, a passé dans des corps qui ne se ressemblaient guère. Au reste, ajouta-t-il d'un air grave et impérieux, il ne faut pas s'imaginer que je parle sans savoir ce qui me fait parler, car quoique je semble être plus propre à faire une jolie chanson qu'à savoir à fond toute la doctrine de Pythagore, si je l'avais entrepris je vous ferais entendre clairement les choses les plus obscures, et je vous ferais si bien voir qu'il faut qu'il y ait éternellement un nombre précis d'âmes en tout l'univers qui animent tous les corps qui sont au monde, que vous ne pourriez douter après cela, de toute la doctrine de ce philosophe. En effet, poursuivit Amilcar après avoir fait toutes les façons d'un homme qui a bonne opinion de ce qu'il dit et qui cherche pourtant un peu ce qu'il veut dire, comme il est constamment vrai que les principes des choses consistent en nombres, que la proportion et la symétrie se trouvent partout, et que l'harmonie qui naît de cette rudesse est ce qui maintient le monde, il est aisé de comprendre qu'il n'y a pas un nombre inégal d'âmes. L'ordre de l'univers est toujours égal, il n'y a ni plus ni moins de matière en un siècle qu'en un autre, un arbre pousse des feuilles au printemps, ces feuilles tombent à l'automne, et l'arbre rend à la terre tout ce qu'il en a reçu, si on le brûle, la cendre retourne où les feuilles sont allées. On a beau faire des canaux, diviser des rivières, faire jaillir des fontaines, il n'y a pas une goutte d'eau de moins en tout l'univers, où il se fait une transmutation continuelle de tous les corps. Pourquoi donc voudrait-on, puisque la matière est toujours égale, qu'il y eût inégalité d'âmes ? Les étoiles sont toujours en nombre égal, comme la fort bien remarqué Damon, nous ne voyons qu'une Lune et un Soleil, et si ce n'était qu'il ne sied jamais bien de vouloir faire le savant devant des

dames, je vous jure par le nombre de quatre, qui est le plus grand serment des disciples de Pythagore, que vous croiriez bientôt tout ce que je crois.

— En mon particulier, dit Plotine, je suis presque déjà toute disposée à vous croire, mais comme j'aime toujours mieux des exemples que des raisons, et que les principes des choses et les nombres ne sont pas autrement de ma connaissance, je vous prie d'imaginer que je crois qu'il n'y a qu'un certain nombre de dames qui passent successivement dans le corps des hommes et des bêtes, car je meurs d'envie de savoir quelle bête, ou quel héros vous avez été.

— Ha ! Madame, s'écria Damon qui eût ardemment souhaité qu'Amilcar l'eût bien persuadée de ce qu'il croyait, quand on croit si aisément on ne veut rien croire.

— Sincèrement, reprit-elle, je suis la mieux disposée qu'il est possible pour écouter Amilcar,

— Laissez-moi donc parler, reprit-il, car il n'est pas plus vrai que le nombre de dix est le plus parfait de tous les nombres selon la doctrine de Pythagore, qu'il est vrai que je meurs d'envie de vous dire tout ce que je me souviens d'avoir été.

— Parlez donc, dit Plotine, et ne craignez pas d'être interrompu, si ce n'est pour vous demander quelques particularités que j'aurai envie de savoir.

— Sachez donc, reprit-il d'un ton très sérieux, que la plus ancienne chose dont je me puisse souvenir est d'avoir été grand prêtre en Égypte, assez longtemps devant qu'on eût bâti la première des pyramides qu'on y voit. Mais de cela il m'en souvient si confusément, qu'il ne m'en reste que la connaissance des hiéroglyphiques, que j'entends sans doute encore assez bien, c'est pourquoi je ne m'arrête pas à vous en parler, car j'ai d'autres choses plus curieuses à vous dire, et même plus divertissantes. En effet, après être mort dans un temple, mon âme passa dans le corps d'un jeune prince, beau, bien fait, et agréable. Mais ce qu'il y a de bizarre, poursuivit-il en parlant toujours très sérieusement, c'est que je ne puis me souvenir, quelque effort que je fasse, en quel pays je vivais. Je sais seulement que j'étais dans une Cour assez belle, que j'avais l'inclination amoureuse, que j'aimais tous les plaisirs d'éclat, que je ne pouvais souffrir la solitude, non pas seulement pour un quart d'heure. J'avais même une si grande inclination à toute sorte de société, que je me souviens que je promis à plus de huit ou dix filles de les épouser, et je ne sais même si je n'en épousai point deux ou trois. Au reste, je me souviens fort bien que j'aimais la flatterie, que je ne récompensais pourtant pas trop bien les flatteurs, que j'oubliais assez aisément les services qu'on me rendait, que je croyais avec une égale facilité tout le bien qu'on me disait de moi et tout le mal qu'on me disait des autres, et que je n'étais pas de trop bonne amitié. Pour la guerre je ne sais si je l'aimais, mais enfin, je sais bien que je mourus assez jeune, et que comme je n'avais jamais eu le loisir de songer à la mort, et que je n'y avais fait nulle réflexion pour affermir mon esprit contre elle, je me trouvai fort embarrassé quand je la vis proche, et pour dire la vérité, je la reçus d'assez mauvaise grâce. Mais ensuite, je me trouvai étrangement étonné après avoir été en si bonne compagnie, de me trouver phœnix en Arabie, et de m'y trouver unique de mon espèce, car comme vous le savez sans doute Madame, il n'y a qu'un phœnix au monde. »

Amilcar disait cela si sérieusement, que personne n'avait la hardiesse d'oser rire, et puis la compagnie prenait tant de plaisir à tromper Damon que tout le monde se contraignait. « Quoi ? lui dit alors Plotine, vous avez été phœnix ?

— Oui Madame, répliqua-t-il, et si j'étais un bel esprit de province, je vous soutiendrais que j'en suis encore un présentement, et qu'après avoir été phœnix en Arabie, je suis encore le phœnix des amants à Rome, mais comme je parle sérieusement aujourd'hui je me contente de vous assurer que j'ai effectivement été phœnix et que jamais il ne m'a tant ennuyé. J'étais véritablement fort beau, et quand je me voyais quelquefois dans quelque rivière, j'avais assez de plaisir à me regarder, mais comme je n'avais point d'amour et que je n'en pouvais avoir, ma beauté m'était assez inutile.

— Si je vous demandais votre portrait, reprit Plotine, aujourd'hui que vous êtes Amilcar, je crois que cela ne serait pas bien, mais je pense qu'il n'y a pas grand danger à vous prier de me donner votre peinture en phœnix !

— Puisque vous me l'ordonnez, reprit Amilcar, je vous dirai que le phœnix est grand comme un aigle, qu'il a les plumes du corps et des ailes, moitié incarnate et moitié couleur d'or, qu'il a la queue du plus beau bleu qui fut jamais, le col comme l'arc-en-ciel, une grosse et large huppe sur la tête de couleurs vives et bien mêlées, les yeux perçants et les pieds comme du corail. Voilà donc Madame, comme sont faits les phœnix, et comme j'étais alors. Cependant, j'étais étrangement mélancolique, bien que je me trouvasse fort beau et que je fusse en un pays très agréable car l'Arabie heureuse a un certain endroit où tous les arbres, toutes les fleurs, et toutes les herbes sentent bon, où l'encens se trouve en abondance et où je me perchais quand il me plaisait sur des arbres de cannelle. Ainsi, mille odeurs agréables parfumant l'air et mille beaux objets s'offrant à mes yeux de toutes parts, on eût dit que j'eusse dû être heureux. Mais à dire vrai, comme on ne le peut jamais être quand on n'aime rien, j'étais assez misérable. En effet, je voyais tous les ans au printemps avec envie, les rossignols chanter et faire l'amour. C'était en vain que je cherchais quelque compagne, je me trouvais toujours tout seul, les autres oiseaux s'en allaient quelquefois par troupes durant que j'étais seul avec ma beauté dans une solitude forcée qui m'était insupportable.

— Mais, reprit alors Plotine, n'étiez-vous point heureux de n'être sujet ni à l'amour, ni à la jalousie, de n'avoir point la peine de faire de nid comme les autres oiseaux, d'être toujours le plus bel oiseau du monde, et de n'avoir, par conséquent, point d'envie ?

— Eh ! Madame, reprit-il, je pense qu'il vaudrait encore mieux avoir de l'envie que de l'ennui, comme les phœnix en ont. Aussi depuis cela, ajouta-t-il, ai-je toujours eu une fort grande compassion de ces belles femmes que des maris jaloux laissent à la campagne dans des déserts, où elles ne voient rien qu'elles puissent aimer, et où la solitude ne leur est pas volontaire car il n'y a rien de si fâcheux que d'être contraint d'être seul, lorsqu'on voudrait être en compagnie. Et je puis vous assurer, que lorsque j'eus vécu cent soixante ans qui est la vie ordinaire des phœnix, j'eus la plus grande joie du monde d'être obligé de travailler à mon bûcher, que je fis le plus promptement qu'il me fut possible avec de l'encens, de la cannelle et de plusieurs autres bois aromatiques, en la saison que le Soleil est le plus chaud. Après

quoi, me mettant dessus assez languissamment, je m'endormis d'ennui de ma longue solitude. Pendant mon sommeil j'expirai de faiblesse, le Soleil alluma le bûcher que j'avais fait et me réduisit en cendre, pour laisser de quoi renaître à mon successeur. Cependant, je me souviens fort distinctement que mes dernières pensées de phœnix étaient fort mélancoliques, d'avoir passé une si longue vie sans rien aimer quand je me remettais dans l'esprit que j'avais vu cent soixante printemps faire l'amour à tous les oiseaux de mon aimable bocage, j'en avais bien du chagrin. C'est pourquoi, poursuivit-il, s'il y a quelqu'un dans la compagnie qui pour son malheur eût pris la résolution de ne rien aimer, qu'il se hâte de la changer, car il n'y a rien de plus cruel à l'heure de la mort, que l'affliction de n'avoir pu ni aimer ni être aimé.

— Je vous assure, reprit Valerie, que je crois qu'il est bien fâcheux aussi de se reprocher d'avoir aimé mal à propos,

— Quoiqu'il en soit, dit Damon qui ne voulait pas que l'on interrompit Amilcar, laissez achever le récit qu'on a si agréablement commencé car encore qu'Amilcar mêle toujours quelque raillerie à ce qu'il dit, il ne faut pas laisser d'ajouter foi à ses paroles, puisque toute la compagnie sait bien que c'est sa coutume de ne parler jamais tout à fait sérieusement des choses les plus sérieuses.

— Vous avez raison, reprit Plotine, c'est pourquoi je prie Amilcar de continuer son récit.

— Après que j'eus cessé d'être phœnix, dit Amilcar, je changeai bien de fortune et de figure, car je devins un des plus laids hommes du monde, mais en récompense un des plus vaillants. En effet, je n'aimais rien tant que la guerre où j'étais continuellement. Ce n'est pas que je n'eusse en quelque sorte le cœur sensible à l'amour, mais c'était d'une certaine amour militaire qui ne fait guère soupirer et qui a quelque chose de libre, d'enjoué, et où l'on voit souvent peu de politesse. Aussi prenais-je bien plus de plaisir à conter une belle occasion où je m'étais trouvé, un siège que j'avais vu, ou un combat que j'avais fait, qu'à m'entretenir des faveurs d'une maîtresse.

— Mais peut-être, interrompit Plotine en souriant, était-ce que vous n'aviez pas grand-chose à dire sur ce sujet-là ? Du moins sais-je bien que si l'on m'aimait aussi militairement que vous venez de me le représenter, il serait aisé de conter les faveurs que je ferais.

— Toutes les femmes, répliqua Herminius, ne sont pas de votre humeur car il y en a qui aiment mieux ces braves déterminés à mines fières, qui parlent avec audace et qui ont bien tué des hommes, que des gens galants et polis qui ont du respect et de la tendresse.

— Herminius a sans doute raison, reprit Amilcar, aussi ne fus-je pas trop maltraité, et ma bravoure me fit, pour le moins, obtenir autant de faveurs que mon bel esprit. Il est vrai que je ne m'en souciais pas trop, et je me souviens d'une chose qui fait bien voir ce que je dis, c'est qu'un jour que je perdis un portrait que j'avais de ma maîtresse, en me battant contre un homme qui m'avait attaqué avec avantage, je fus bien plus aise de lui avoir ôté son épée, que je ne fus affligé d'avoir perdu cette peinture. En effet, quand on se met dans la fantaisie de passer pour être plus brave que les autres, on est, je vous assure, bien occupé. Car on a de l'envie, de la jalousie,

et de l'ambition tout à la fois, on cherche le péril avec empressement quoiqu'à parler sincèrement il ne soit jamais agréable. On veut toujours aller plus loin qu'un autre, et l'on n'a enfin guère de repos. Il est même assez fâcheux d'être tantôt blessé, tantôt prisonnier, car la plupart du temps les rois et les princes pour qui vous vous faites tuer ne s'en soucient guère. Cependant, puisque c'est la mode il la faut suivre, et je la suivis enfin si bien que je n'avais que vingt-neuf ans lorsque je fus tué. Il est vrai que j'avais fait quatorze campagnes avec assez d'honneur, pour être content de la vie, si ce n'était qu'il est toujours assez difficile de se résoudre à mourir. Mais enfin, ajouta-t-il sans donner loisir à personne de l'interrompre, mon aventure fut assez bizarre, car après avoir été brave, les dieux pour me punir de ce que j'en avais eu trop de vanité voulurent que ce même esprit qui dans un autre corps avait été si ferme et si hardi, animât celui d'un des moins vaillants hommes du monde. D'abord, je n'en fus pas trop marri, car je vous l'avoue, j'étais un peu las de la vie tumultueuse que j'avais menée et ces premières impressions n'étant pas encore bien effacées, je m'imaginai que choisissant une sorte de vie tranquille, je pourrais passer ma vie assez doucement. Mais hélas ! Je fus bien trompé, car dès qu'on se fut aperçu que je n'avais point de cœur, je fus exposé à cent mille choses fâcheuses, et je puis vous assurer que les gens du monde qui souffrent le plus, sont ceux qui ont le malheur d'être lâches. En effet, je soutiens hardiment qu'il y a cent fois plus de peine à n'avoir point de courage, qu'à être très brave car un homme qui a de la valeur se résout à la mort sans frayeur dès le commencement du combat, au contraire un pauvre misérable qui n'en a point, la craint en des lieux où l'on ne la saurait trouver. Pour moi, tant que j'étais poltron, je craignais mes amis et mes ennemis. Quand j'étais forcé d'aller à la guerre et que la honte me faisait trouver en quelque occasion, je souffrais ce que l'on ne peut s'imaginer. L'exemple ne me rassurait point, le bruit des flèches qui s'entrechoquaient me faisait transir le cœur, j'étais toujours préparé à la retraite, et l'on me voyait toujours le dernier au combat, et le premier à la fuite. J'allais où je ne voulais point aller, je n'allais pas où j'eusse voulu être, j'avais de la timidité et de la honte, et parmi tout cela un fort orgueil qui me faisait faire des choses dont je me repentais un moment après. Mais ce qui m'affligeait le plus c'est que quoique je parlasse au retour de la guerre comme si j'eusse été brave, je connaissais bien que l'on savait que je ne l'étais pas. Ainsi, je le dis encore une fois, il n'y a rien de plus pénible que de n'avoir point de cœur, et un brave qui se trouvera à cent mille périls, souffrira beaucoup moins que ne souffre un homme qui craint continuellement les choses qui ne sont point à craindre.

— Après cela, dit alors Damon, pourra-t-on mettre en doute ce que dit Amilcar, car enfin si ce n'était la vérité qui le force de parler, supposerait-il une aventure de cette nature ? »

Damon dit cela d'un air qui surprit toute la compagnie, car enfin ce n'était pas un homme absolument sans esprit mais c'est que dès qu'on est capable de se porter une fois à croire une chose difficile et extraordinaire, on la soutient plus opiniâtrement que si elle était plus aisée à croire, et on est si préoccupé, qu'on se persuade aisément tout ce qui peut servir à l'autoriser. Ainsi, le pauvre Damon ne s'apercevant pas que son rival se moquait de lui, le conjura de vouloir continuer. Cefonie et Valerie en firent autant, Anacreon, Herminius, Acrise et Sicinius l'en

pressèrent, si bien que reprenant la parole : « Je vous assure, dit-il, que la vie qu'on dit qui est une chose fort précieuse est pourtant plus pénible qu'on ne pense. Car enfin, quoique je me souvienne de tout ce que j'ai été, je ne me souviens point d'avoir été tout à fait heureux. Je ne fus pourtant pas tout à fait misérable après avoir été si timide, car je fus destiné à devenir cygne. J'eus même le bonheur de l'être dans un des plus beaux étangs que je vis jamais, et de manger assez souvent dans les plus belles mains du monde, car le lieu où j'étais appartenait à une très belle personne qui m'aimait fort. Mais après tout, il fallut chanter pour mourir, de sorte que quoiqu'on dise que le chant des cygnes est très agréable, il est si fâcheux pour ceux qui chantent que je fus fort aise de changer de figure. Je me repentis bientôt après de ce souhait-là, car les dieux pour me punir de m'être ennuyé de ma condition lorsque j'étais un des plus beaux cygnes qui fut jamais, me firent un méchant poète. De sorte que je fus très misérable. Ce n'est pas que je ne trouvasse que tout ce que je faisais était très beau et que je ne m'admirasse moi-même, mais c'est qu'il m'arrivait toujours quelque aventure qui me faisait connaître que j'étais mon unique admirateur. En effet, je m'avisai un jour malheureusement, d'aller montrer en une grande compagnie des vers que j'avais faits, sans dire qu'ils fussent de ma façon, espérant d'en être loué davantage. Mais je m'en repentis étrangement, car il n'y eut personne qui ne les trouvât mauvais et qui n'en fît une raillerie. Mais ce qui m'affligea encore plus, fut que je les défendis d'une manière qui fit connaître à ceux qui s'en moquaient que je les avais faits, si bien que voulant radoucir ce qu'ils avaient dit, ils achevèrent de me désespérer. Ce n'est pas que je ne crusse qu'ils jugeaient mal de mes vers, mais cela n'empêchait pas que je n'eusse bien du dépit. Je croyais que mon siècle était ignorant, qu'on n'y jugeait des choses que par caprice ou par faveur, que je valais mieux que ceux qu'on louait plus que moi, et je mourus enfin dans l'erreur où j'avais vécu, c'est-à-dire que je crus toujours que mes vers étaient bons, quoiqu'il me souvienne bien aujourd'hui qu'ils étaient très mauvais. Mais comme je m'étais toujours dévoré moi-même, la fatalité voulut que je devinsse pélican. C'est pourtant un oiseau assez rare et dont il n'est guère plus que de phœnix, mais enfin, après être mort, pour donner la vie à mes petits pélicans qui étaient tout à fait jolis, mon esprit fut envoyé à Sparte, animer le corps d'un jeune Lacedemonien, qui fut le plus adroit voleur qu'on n'y vit jamais. En effet, je dérobai si finement, qu'il y eut un jour une jeune et belle personne qui m'avoua qu'il y avait plus de six mois que je lui avais dérobé le cœur qu'elle ne s'en était pas encore aperçue.

— Ha ! Amilcar, s'écria Plotine qui ne cherchait qu'une occasion de rire, que vous me faites de peur, et que je serais attrapée si vous aviez pris mon cœur sans que j'en susse rien !

— Pour cet article-là, reprit froidement Damon, on voit bien qu'Amilcar a voulu joindre un agréable mensonge à la vérité, quoiqu'il fît mieux de parler un peu plus sérieusement d'une chose de cette importance.

— Je ferai ce que vous désirez, répliqua Amilcar sans s'émouvoir, mais pour accourcir mon récit, je dirai qu'après cela je devins mari jaloux, ensuite maîtresse jalouse, aussitôt après amant jaloux, femme jalouse, ami jaloux de son ami, jaloux sans sujet, jaloux avec raison, et que j'éprouvai, enfin, la jalousie de tant de

manières, que je puis dire que je fus plusieurs siècles très malheureux. Mais ce qu'il y a de remarquable, poursuivit Amilcar, c'est que je n'ai jamais été vieillard, de sorte que par curiosité seulement, je voudrais bien le devenir cette fois-ci.

— Je le crois, répondit Plotine en riant, mais pour ne laisser pas perdre l'occasion de contenter ma curiosité, puisque vous avez éprouvé la jalousie de toutes les manières dont on la peut éprouver, dites-nous un peu si une femme jalouse souffre plus qu'un homme jaloux ?

— Elle souffre sans doute davantage, reprit-il, car comme les femmes quand elles aiment bien ont les passions plus violentes, il est aisé de juger que leur jalousie est encore plus fâcheuse que celle des hommes, joint que n'ayant pas tant de liberté d'agir pour s'éclaircir de leurs soupçons, ni tant de pouvoir de se venger, elles en souffrent davantage !

— Pour moi, dit Anacreon, je voudrais bien vous demander si la jalousie d'un mari est plus incommode que celle d'un amant ?

— Celle d'un mari est plus fâcheuse pour la femme, que celle d'un amant ne l'est pour la maîtresse, reprit Amilcar, mais pour celui qui la souffre, je vous assure que selon l'expérience que j'en ai faite, il est aussi bien plus incommode d'être mari jaloux que d'être amant jaloux.

— En mon particulier, dit Hermimus, je trouve qu'au lieu de demander à Amilcar tous ces différents degrés de jalousie, il vaudrait mieux qu'il nous dît ce que c'est que la jalousie, car après l'avoir tant éprouvée il doit, ce me semble, la mieux connaître que nous ne la connaissons.

— Herminius a raison, dit alors Damon, car par tant de divers effets qu'Amilcar a vu de la jalousie, il peut avoir découvert sa véritable cause et sa véritable nature.

— Je vous assure, reprit-il, que la jalousie est une chose plus difficile à connaître que l'on ne croit, et quand je songe bien à toutes mes diverses jalousies, je me trouve assez empêché de vous dire ce que je pense de la jalousie. Il est pourtant certain que c'est quelque chose de très puissant et même de plus puissant que l'amour, puisqu'elle l'étouffe quelquefois. Mais ce qu'il y a de constamment vrai, c'est que comme une pierre fait plus ou moins de mal, à proportion que le bras qui la pousse est fort ou faible, de même la jalousie est grande ou petite, selon que l'amour qui la fait naître est petite ou grande.

— Mais, reprit Anacreon, encore voudrais-je bien savoir si la jalousie naît de la grandeur de l'amour, ou de la défiance qu'on a de soi-même, ou de celle que l'on a de la personne que l'on aime ? Pourquoi on ne peut pas aimer fortement sans être un peu jaloux, et pourquoi il faut, de nécessité, que le plus grand supplice de la vie soit inséparablement attaché au plus grand plaisir du monde ?

— C'est parce que, reprit Amilcar, l'amour n'est qu'un désir, qu'il n'y a presque jamais de désirs sans crainte, ni de crainte en amour, sans jalousie. Car comme il faut de nécessité que l'amour précède la jalousie, il faut de nécessité aussi que la jalousie soit précédée par la crainte. En effet, si on ne craignait pas qu'une femme pût être infidèle on ne serait point jaloux. Si on ne craignait point qu'un rival pût être aimé, on n'aurait point de jalousie. Ainsi, on peut dire que si on ne craignait rien on ne serait jamais jaloux, si on n'avait point de crainte on n'aurait point de

désirs, et que si on n'avait point de désirs, on n'aurait jamais d'amour. Mais parce qu'on désire, on aime, parce qu'on aime, on craint et parce qu'on craint, on a de la jalousie. Si bien qu'à bien chercher la naissance de la jalousie, on peut assurer qu'elle est fille du désir et de la crainte, et que comme on ne peut aimer sans désir et sans crainte, il ne s'en faut guère qu'il ne soit impossible d'aimer longtemps sans jalousie.

— Tout ce que vous dites est fort bien dit, reprit Damon, mais il vaudrait pourtant mieux achever de savoir ce que vous avez été dans les derniers temps.

— De jaloux mari, reprit Amilcar, je devins tigre en Libye, berger en Arcadie, sculpteur à Corinthe, paon en Sicile, peintre à Athènes, musicien en Lydie, et hibou à Preneste. Mais comme le récit de mes aventures de hibou ne vous donneraient pas grand plaisir, je me contenterai de vous dire seulement ce que j'étais devant que d'être Amilcar.

— Eh ! de grâce, dit Plotine, dites-le moi promptement !

— J'étais Servius Tullus, reprit-il avec une hardiesse étrange,

— Quoi ? reprit Plotine avec un feint étonnement, vous avez été Roi de Rome ?

— Oui, répondit-il, et c'est pour cela que je vous ai dit au commencement de mon discours, que vous ne vous étonneriez plus tant de la hardiesse que j'ai de vous aimer, quand vous sauriez tout ce que j'ai été. Et c'est pour cela encore que je hais tant Tarquin, et que je me suis attaché à servir Rome. Car ceux à qui il reste quelque souvenir de ces divers changements ont encore quelques inclinations mêlées de ce qu'ils ont été avec ce qu'ils sont, ainsi vous ne devez pas vous étonner de ce que j'aime Rome, quoique je sois Africain.

— Non, reprit malicieusement Plotine, car Rome est assez aimable d'elle-même pour être aimée, mais je m'étonne fort que vous vous souveniez si précisément de tant de choses, et que je ne me souvienne de rien. Car pour moi je vous le déclare, je ne me souviens point d'avoir jamais été nulle autre que Plotine.

— Mais peut-être est-ce que vous n'y avez pas bien songé, reprit Amilcar en souriant, car ce n'est assurément qu'à force d'y bien penser que j'ai pu vous dire tout ce que je vous ai conté. »

Amilcar dit cela d'un certain air en regardant Plotine, qui fit connaître tout d'un coup à Damon que son rival se moquait de lui, et qu'il avait fort diverti la compagnie. « Pour moi, dit alors Acrise qui ne cherchait qu'à parler, je voudrais bien conter tous les changements dont Amilcar se souvient.

— Ne vous en donnez pas la peine, reprit Damon en se levant, car je suis assuré que quoiqu'il soit vrai qu'Amilcar se souvienne de ce qu'il a été, il dira dès que je serai parti qu'il a voulu railler et se divertir. Mais quoi qu'il dise, il est certain que l'opinion de Pythagore est la seule qu'on peut suivre avec raison. »

Damon dit cela d'un certain ton de voix un peu aigre qui fit assez connaître qu'il s'était enfin aperçu qu'Amilcar avait voulu se moquer de la croyance qu'il avait. Plotine voulut alors lui dire quelque chose pour l'apaiser, mais il s'en alla et ne voulut pas demeurer davantage. Il est vrai qu'il fit grand plaisir à la compagnie, et principalement à Plotine qui avait une envie extrême de rire en liberté de la hardiesse qu'Amilcar avait eue de conter tous ces bizarres changements. « Pour

moi, disait-elle, je ne puis comprendre comment un homme qui d'ailleurs a de la raison, peut être capable de croire des choses si extravagantes.

— Je ne suis pas comme vous, reprit Anacreon, car je ne m'étonne jamais de rien et bien moins de ces sortes de choses que d'autres, parce qu'il n'y a jamais de préoccupation si forte que celle qui a quelque apparence de religion et de piété. En effet, la morale de Pythagore ayant plu à Damon parce qu'elle est pleine d'humanité et de douceur, il a ensuite soumis facilement son esprit à croire tout ce qu'a enseigné un homme dont la vertu l'a charmé. Car comme nous croyons bien plus aisément ce que nos amis nous disent que ce que nous apprenons de nos ennemis, ou de gens qui nous sont indifférents, il en arrive souvent autant de la lecture des livres. On s'affectionne aux sentiments d'un homme en certaines choses, et quand on s'y est affectionné, on se trouve après capable de croire tout ce qu'il dit sur sa parole, quoiqu'on pense en être persuadé par sa propre raison !

— Mais enfin, interrompit Plotine, quand la meilleure de mes amies me dirait qu'il y a plus loin du haut du Capitole au bord du Tibre, que du bord du Tibre au haut du Capitole, je ne le croirais pas parce que ma raison ne me le dirait point.

— Toutes les fois qu'on entreprendra de vous dire des choses contraires à une vérité connue de tout le monde, répliqua Anacreon, on ne vous les persuadera pas, mais lorsqu'une personne pour qui vous aurez une très grande estime voudra vous persuader de suivre aveuglément son opinion, il faut sans doute que ce soit une de ces choses que personne ne peut jamais savoir parfaitement, qu'on ne sait que lorsque les dieux les révèlent et dont on ne peut juger que par des conjectures et de qui les témoignages sont si souvent infidèles, qu'elles font quelquefois les plus grandes erreurs du monde. Cela étant ainsi il ne faut pas s'étonner si une personne qui par sa propre raison ne peut pénétrer jusqu'à la vérité, croit qu'un homme que d'ailleurs elle estime infiniment, a découvert ce qu'elle n'a pu découvrir, et qu'elle croie enfin aveuglément ce qu'elle pense, qu'il n'a cru qu'après en avoir été convaincu par mille raisons. Ainsi, il faut excuser ceux qui ne sont pas dans nos sentiments, car enfin la croyance que nous avons des choses surnaturelles ne dépend pas absolument de nous. En effet, si j'étais Égyptien, je ne croirais pas ce que je crois ; si Amilcar était Romain, il aurait d'autres sentiments ; si Herminius était Grec, il aurait des opinions qu'il n'a pas quoique les Grecs et les Romains conviennent en plusieurs choses. Ainsi, je pense avoir raison de dire qu'il y a de l'injustice a accuser de folie ceux qui veulent défendre les opinions de leurs pères et de leur patrie, et qu'il est juste de les plaindre du malheur qu'ils ont de naître avec une raison préoccupée qui les empêche de connaître la vérité, et il faut même prier les dieux qu'ils les éclairent.

— Plaignons donc le pauvre Damon, reprit Plotine, car il est en effet digne de pitié de croire qu'Amilcar ait été phœnix. »

Ensuite la conversation changeant d'objet, on parla de cent choses agréables, jusqu'à ce qu'Artemidore étant arrivé, apprit à la compagnie qu'on avait su que le siège de Rome avait été résolu, et qu'en fort peu de jours il fallait se préparer à voir paraître l'armée ennemie. Cette nouvelle fit changer la conversation et obligea même cette belle troupe à se séparer.

Trois jours après, il y eut une cérémonie célèbre à Rome, car la grande Vestale étant morte assez subitement, celle qui lui devait succéder et à qui volontairement depuis quelque temps elle avait donné toute l'autorité, fut mise en possession par le chef de la religion en présence du sénat et de tout le peuple. Comme la Vestale qui venait de mourir, était sœur de Clelius, Clidamire et Berelise voulurent aller consoler Sulpicie et Clélie, mais Valerie les en empêcha, leur disant que quand une Vestale mourait après avoir toujours satisfait à toutes les choses où elle était obligée, c'eût été faire une injure à ses parents que de s'affliger de sa mort, n'y ayant rien de si glorieux que d'avoir passé sa vie à garder le feu sacré, sans avoir jamais fait la moindre faute. « Et puis, ajouta Valerie, ces deux personnes sont présentement assez occupées à tâcher de deviner ce que la grande Vestale a voulu dire en mourant, car se sentant fort mal, elle donna charge qu'on dît à Clelius, qu'il prît soin de Plotine, et qu'elle était fille… elle voulut alors encore dire quelque chose, mais la mort l'en empêcha. Ainsi, on ne sait que penser de cette aventure. Cependant on se réjouit fort à Rome, de savoir que celle qui va être la première des Vestales, soit digne de l'honneur qu'elle va posséder.

— Comme nous sommes étrangères ici, reprit Berelise, je serai fort aise que vous me fassiez connaître cette personne, devant que je voie la cérémonie qui se fait aujourd'hui, car dans les sentiments où je suis présentement, si on pouvait se faire Vestale à l'âge que j'ai et qu'une étrangère le pût être, je le serais avec joie. Mais comme je sais que cela n'est pas, il faut que je me contente d'être des amies de la grande Vestale.

Et en effet, Berelise qui avait toujours davantage de jalousie ne pouvant plus se résoudre d'être toute sa vie auprès de Clidamire, eut quelque dessein d'acquérir l'amitié de la grande Vestale, afin de se servir du pouvoir qu'elle avait à Rome selon le besoin qu'elle en aurait, si bien que pressant Valerie de la lui dépeindre et Clidamire ne s'opposant pas à sa curiosité, Valerie la contenta en ces termes : « La sage Octavie, car c'est ainsi que s'appelle la grande Vestale, est si digne du rang qu'elle va tenir, que depuis qu'il y a des Vestales, il n'y en a point eu dont la naissance ait été plus illustre, et dont la vertu ait été plus éclatante. En effet, elle est d'une origine si noble qu'il n'y en a point qui le soit plus, soit qu'on considère sa maison, ou celle de sa mère dont la beauté fut si admirable que ceux qui l'ont vue assurent que celle de Lucrèce n'était pas si éclatante que la sienne. Elle eut même cet avantage extraordinaire que le temps respecte sa beauté. En effet, quoiqu'elle ne fût plus jeune lorsqu'elle mourut elle effaçait encore toutes les autres belles. Elle eut même la gloire non seulement de mourir avec tous ses charmes, mais encore de regarder la mort avec tant de confiance, qu'on peut dire qu'elle en triompha quoiqu'elle fût contrainte de lui céder, tant il est vrai qu'elle témoigna de courage en cette funeste occasion. Mais enfin, pour en revenir à la vertueuse Octavie, il faut que vous sachiez qu'elle fut enfermée dans l'enceinte des Vestales qu'elle n'avait encore que sept ans, et comme elle est d'une maison où la beauté semble être nécessairement attachée, elle était alors la plus belle enfant du monde, et elle est encore aujourd'hui si belle, si aimable, de si bonne mine, et si charmante, qu'il est aisé de concevoir ce que je dis. Octavie est grande, elle a de la modestie sur le visage, de la bonté dans la physionomie, mille charmes à la bouche, de l'esprit et de

la douceur dans les yeux, et même quelquefois de l'enjouement, quoiqu'elle ait l'air le plus sage du monde, et qu'elle soit en effet une des plus sages personnes de la Terre. Octavie a le teint vif, le visage rond, de petites fosses aux joues et au menton, de grands yeux bleus admirablement beaux, et un certain air de franchise, de bonté et de modestie, qui plaît tout à fait. C'est pourtant une modestie qui a de la grandeur, et qui ne lui ôte rien d'un certain air noble qui est assez ordinaire à celles de sa maison. En effet, elle a une jeune sœur qui a été élevée auprès d'elle et de qui elle est tendrement aimée, qui est une des plus belles personnes du mondes, de qui la beauté a tout ce qui peut inspirer du respect, car elle est grande et de belle taille, elle a les cheveux d'un blond cendré, le teint le plus beau qu'on ait jamais vu, elle rougit de la plus charmante manière dont personne ait jamais rougi, elle a les yeux très beaux, et elle les a d'un certain bleu qui les rend si doux qu'il ne fut jamais de plus agréables regards que les siens. Ce sont pourtant des regards négligés mais si pleins d'amour, qu'ils en inspirent à tous ceux qui en sont capables. Ce que la belle Cerinte a encore de merveilleux, c'est qu'elle a le tour du visage si beau, la bouche si bien taillée, les lèvres si incarnates et le sourire si charmant, qu'on ne peut se figurer rien de plus parfait. Elle a pourtant la gorge si belle, qu'on ne sait à qui donner la préférence, mais avec tant de choses propres à donner de l'orgueil, Cerinte est modeste, elle compte sa beauté pour rien, elle aime la gloire avec passion et commence de voir le monde avec autant de sagesse que si elle avait eu loisir de le connaître. Ainsi, on peut dire que sa vertu surpasse sa beauté, et qu'elle acquerra autant d'estime par sa sagesse, qu'elle donnera d'amour par tous les charmes qu'elle possède. Mais enfin, pour retourner à Octavie, quoiqu'elle ait été enfermée parmi les Vestales dès sa plus tendre enfance et qu'elle soit en un âge où l'on ne peut pas dire qu'elle ait eu loisir d'avoir une fort longue expérience, elle a pourtant un esprit plein de capacité, une âme confirmée à la vertu par mille actions qu'elle a faites sur la condition qu'elle a choisie et dont elle s'acquitte admirablement bien. Car encore que naturellement Octavie soit assez gaie, ç'a pourtant toujours été une des plus exactes personnes du monde à faire son devoir, et depuis qu'il y a des Vestales il n'y en a jamais eu de si soigneuse, ni de si exact à observer toutes les choses que sa profession demande. Tant qu'elle a été en âge d'obéir, elle a obéi avec soumission, dès qu'elle a eu le commandement, elle a commandé avec une autorité qui la fait craindre, et qui la fait pourtant aimer par celles mêmes qui la craignent. Elle maintient avec vigueur les privilèges des Vestales et se relâche avec humanité en faveur de ses compagnes, de plusieurs petites choses inutiles quand il n'y va que de son intérêt. L'ordre est admirablement observé dans cette maison, le temple est bien servi, la modestie règne en toute sa conduite, il y a de la fermeté et de la douceur, de la justice et de l'humanité dans son esprit. Au reste, Octavie parle très bien de toutes choses sans affecter une certaine capacité que les personnes raisonnables ne peuvent endurer, et quand il se présente quelque occasion où il faut qu'elle parle aux autres Vestales pour les exhorter à faire leur devoir, elle le fait avec tant d'éloquence, qu'elles admirent autant son esprit qu'elles aiment sa personne. Ce qu'il y a aussi de fort considérable, c'est qu'encore qu'Octavie fût née pour être fort propre au monde, elle demeure pourtant très étroitement renfermée dans les bornes de sa profession, et ce qu'il y a encore de merveilleux, est que tous ses sentiments sont héroïques ; elle pense les choses fort délicatement, elle les dit et les

écrit de même, et ce qui la rend infiniment aimable est qu'elle connaît toute la tendresse de la véritable amitié, et qu'elle choisit même très bien celles à qui elle veut donner la sienne. Elle a même le bonheur que les autres vestales sont dignes d'être auprès d'elle, principalement trois qui sont toutes très aimables, mais il y en a une entre les autres qui touche son cœur sensiblement, et qui mérite en effet de le toucher car elle est bien faite, de bonne mine et de bonne grâce, sa naissance est très noble, son cœur est généreux et tendre, elle a infiniment de l'esprit, l'humeur douce et complaisante, et avec cela le véritable air d'une honnête personne, et de plus une amitié tendre et constante pour l'admirable Octavie, qu'on n'oserait même louer de toutes les manières dont elle mériterait d'être louée, parce qu'elle ne veut pas qu'on la loue avec exagération. Il faut pourtant encore dire à son avantage, qu'elle aime passionnément la gloire, que rien ne la touche si sensiblement, et que lorsqu'on pense la louer devant les autres vestales, elles disent qu'on ne connaît pas la moitié de toutes les qualités admirables qu'elle possède, et de tous les charmes qui la rendent si merveilleuse.

— Ha ! Valerie, reprit Berelise, je veux être aimée de la grande Vestale !

— Vous êtes si accoutumée, reprit malicieusement Clidamire, à vous faire aimer de qui vous voulez, que puisque vous en avez le dessein vous n'avez qu'à chercher l'occasion de vous en faire connaître,

— Ce que vous dites paraît obligeant, répliqua Berelise, mais je vous assure pourtant que je l'entends comme je dois. »

Après cela, Valérie leur ayant dit qu'il était temps d'aller au temple s'ils voulaient voir cette cérémonie, ces belles étrangères y furent. Comme elles furent bien placées, elle virent que Valerie n'avait point flatté la grande vestale, et qu'elle était encore plus belle qu'elle ne leur avait dit. Elle fit même cette cérémonie avec tant de majesté et de si bonne grâce, qu'elle charma tous ceux qui la virent. Berelise en son particulier la regardant comme une personne de qui elle attendait d'être protégée, s'engagea à l'aimer dès ce moment-là. Clélie de son côté après avoir perdu celle qui l'avait précédée songea aussi à gagner son affection afin de se pouvoir servir de son autorité si elle en avait besoin, car les Vestales étaient fort considérées à Rome. Plotine espérant aussi savoir plus précisément par Octavie, ce que la Vestale qui venait de mourir avait dit d'elle en mourant, pensa à s'en faire aimer. Ainsi par diverses raisons, diverses personnes pensaient à acquérir l'amitié de la grande Vestale, qui à la fin de cette cérémonie demeura seule auprès du feu sacré pour montrer l'exemple à toutes les autres Vestales.

Le lendemain, le bruit courut que l'armée ennemie marcherait bientôt. En effet, cette nouvelle avait de la vérité car le Roi d'Etrurie étant averti qu'on se préparait à Rome à se bien défendre crut qu'il ne fallait pas donner loisir de la fortifier davantage, et précipita son dessein. Il est vrai que Tarquin le pressa de telle sorte lui-même, lorsqu'il fut arrivé à Clusium, qu'il ne lui donna point de repos. Ce n'est pas que Galerite et la Princesse des Leontins, ne fissent ce qu'elles pouvaient pour tirer les choses en longueur, mais comme elles ne voulaient pas se rendre suspectes, elles n'osaient pas employer tout leur crédit. Ainsi, elles ne purent retarder de beaucoup l'exécution de ce grand dessein, mais comme elles voulaient, du moins, qu'Aronce fût libre, elles firent ce qu'elles avaient promis à cet illustre prisonnier, c'est-à-dire

qu'elles persuadèrent à Porsenna qu'il fallait qu'il sortît de prison à condition de servir dans l'armée qui irait assiéger Rome, et que durant ce temps-là, elles le disposeraient à épouser la Princesse de Ceres, qu'on disait être très belle. Galerite ayant promis au nom d'Aronce, plus qu'Aronce ne voulait promettre, Porsenna envoya ordre à celui qui commandait dans l'île des Saules, d'amener promptement Aronce à Clusium. Mais lorsqu'il reçut cet ordre, ce prince n'était pas encore revenu de ce voyage secret qu'il avait fait à Rome, accompagné de ce vieillard qui avait tant appris de choses à Plotine, de sorte que cet homme se trouva dans un embarras étrange. D'abord il dit à celui qui le lui apportait, que le prince était malade, qu'on ne le voyait point et qu'il fallait attendre qu'il se portât un peu mieux pour le mener à Clusium. Mais quoiqu'il fît bonne mine, il était pourtant dans une peine extrême. Il est vrai qu'il n'y fut pas longtemps, car vers le milieu de la nuit, Aronce, suivant sa promesse, rentra dans sa prison pour en sortir le lendemain. En effet, dès qu'il fut jour, on dit à celui qui avait apporté l'ordre de Porsenna, que le prince ayant bien dormi la nuit, se portait mieux, qu'il obéirait au Roi d'Etrurie, et qu'il pouvait en aller assurer Porsenna. On le fit même parler à Aronce, qui lui parla très respectueusement du Roi son père, mais enfin après que cet envoyé de Porsenna fut parti, Aronce se disposa lui-même à partir, et promit à ce parent de Plotine, qu'il le ferait bientôt sortir de prison, ne doutant pas qu'il n'en vint à bout par le crédit de Galerite. Mais quand il pensait en chemin qu'il n'allait à Clusium que pour aller, après, assiéger Rome, et qu'il fallait qu'il vécût bien avec Tarquin et avec Sextus, il était au désespoir. Pour le Prince Titus il était son ami, il espérait même quelque consolation de sa vue, mais lorsqu'il s'imaginait que la guerre allait commencer, qu'il ne pouvait tant qu'elle durerait, songer à voir Clélie, ni raisonnablement espérer d'être heureux, il souffrait plus qu'on ne peut dire, et si un sentiment de gloire n'eût soutenu sa vertu, il eût pris quelque extrême résolution et n'aurait pu se résoudre d'aller servir des princes qu'il méprisait et qu'il haïssait, contre des gens qu'il aimait et qu'il estimait. Il est vrai que dès qu'il pensait qu'Horace défendait Rome, il sentait dans son cœur malgré lui, une secrète envie de l'attaquer. Ce fut avec de pareils sentiments qu'Aronce arriva à Clusium. Dès qu'il y fut, la Reine sa mère le vit pour l'instruire de la manière qu'il fallait qu'il parlât au Roi son père, qu'il vit la première fois en particulier. Comme Aronce était le prince du monde le mieux fait, Porsenna ne put le revoir sans avoir le cœur attendri, et Aronce fut si absolument maître de lui en cette occasion, que Porsenna en fut très content. Il est vrai que Galerite avait obtenu du Roi d'Etrurie qu'il ne dirait rien à Aronce de son amour, mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour Aronce, c'est que Tarquin et Sextus étant alors à Clusium, il fallut qu'il les vît le même jour. Il est vrai que ce fut en présence de Porsenna et qu'ainsi la chose se fit un peu plus facilement. Et puis comme Tarquin était un prince adroit qui savait admirablement dissimuler, et que Sextus avait un esprit enjoué, facile, et capable d'oublier toutes les choses passées en un moment, ils reçurent tous deux Aronce comme s'ils l'eussent toujours aimé, et comme le fils d'un roi de qui seul ils pouvaient attendre leur rétablissement à Rome. Pour Aronce il était aisé de voir que le respect qu'il voulait rendre au Roi son père, l'obligeait à recevoir les civilités de Tarquin et de Sextus, et il eut même la générosité de donner des marques de la différence qu'il faisait entre le vertueux Titus et eux, car il agit fort différemment avec lui, à la vue de toute la Cour. Ce-

pendant, Aronce pour suivre les avis de Galerite en toutes choses, fut visiter la Princesse des Leontins qu'il honorait infiniment, car dans le dessein qu'il avait qu'on ne le persécutât point du mariage de la fille du Roi de Ceres, il se résolut enfin à laisser croire à Porsenna, que la Princesse des Leontins pourrait lui faire oublier Clélie. Ce n'est pas que cette sorte d'artifice ne lui déplût, mais en ayant averti Clélie, il s'y résolut pourtant avec la pensée que, du moins, il pourrait souvent être en liberté de se plaindre de son malheur avec une princesse très généreuse. Lorsqu'il fut chez elle, il trouva dans sa chambre une des femmes du monde qui avait le plus de vertu et qui était fort aimée d'elle, aussi bien que de Galerite. Elle se nommait Melinthe car sa maison étant originaire de Grèce, son nom était grec. Comme elle était très puissante dans cette cour-là, par ce grand nombre d'amis qu'elle y avait, la Princesse des Leontins voulut qu'Aronce fît amitié avec elle. Et en effet, la trouvant d'abord bonne, douce, spirituelle, et pitoyable, il souhaita d'avoir quelque place en son affection et la lui demanda si obligeamment, qu'elle la lui promit avec joie car elle voyait qu'il avait autant de malheur que de vertu, et elle était bien aise d'être de ses amies, principalement parce qu'elle le pouvait servir. Au retour d'Aronce, toute la Cour fut en joie, tous les jeunes gens de qualité s'attachèrent à lui. Le peuple en fit une réjouissance publique, et il n'y eut pas même une belle qui n'espérât de chasser Clélie de son cœur. C'était pourtant un dessein bien téméraire et qui réussit fort mal à celles qui le prirent, car Aronce quoique très civil et très complaisant, ne pouvait se plaire qu'avec la Princesse des Leontins avec qui il parlait en liberté, ou avec Titus, qui aimant à Rome aussi bien que lui, le plaignait avec tendresse et n'agissait point en fils de Tarquin, mais en véritable et fidèle ami. Comme l'amitié des princes, surtout quand ils sont jeunes, passe facilement pour de l'amour, en très peu de jours on dit à la Cour du Roi d'Etrurie, qu'Aronce devenait amoureux de la Princesse des Leontins, quoiqu'il ne fît nulle galanterie pour elle, joint que Galerite voulant que Porsenna le crût ainsi afin que le Prince son fils, fut mieux auprès de lui, contribua beaucoup à le faire croire malgré Aronce, espérant que cela empêcherait Porsenna de lui parler d'épouser la fille du Roi de Ceres, puisqu'il ne cherchait qu'à dégager son cœur de l'amour de Clélie. Et puis Aronce était si souvent auprès de la Princesse des Leontins, qu'on s'imaginait que cela ne pouvait être sans amour. Il ne l'entretenait pourtant que de celle qu'il avait pour Clélie et du mérite de cette admirable fille. Mais comme les Cours des rois ne sont jamais si grosses, ni si belles que lorsqu'ils doivent bientôt commencer de faire la guerre, celle du Roi d'Etrurie était alors magnifique et nombreuse. Tarquin, Sextus, et le Prince son frère, y étaient, un ancien amant de la Princesse des Léontins y fut moins pour servir Porsenna que pour importuner cette généreuse personne. Le Prince de Messene y arriva, qui fut assez surpris d'apprendre que la sœur d'Artemidore y était car on disait en Sicile qu'elle était parmi des vierges voilées. Néanmoins, la chose étant faite il lui rendit toute la civilité qu'il lui devait, quoiqu'il fût rival du Prince son frère. Outre tous ces princes, tout ce qu'il y avait de gens de qualité à Tarquinie et à Veies, furent à Clusium. Ainsi Telane s'y rendit, et s'acquitta exactement de ce qu'il avait promis à Clélie et à Octave, car il s'offrit à Aronce comme un homme qui voulait le servir aveuglément en toutes choses. Comme Artemidore et Zenocrate étaient à Rome, la Princesse des Leontins eût bien voulu que les choses se

fussent pacifiées. Elle eût même bien désiré de pouvoir contribuer à ce grand dessein. Ce n'est pas qu'elle y vît beaucoup d'apparence, mais elle pensait que si on eût pu reculer la guerre d'une année, c'eût été se mettre en état de l'empêcher. Tarquin était vieux et il pouvait arriver plusieurs choses qui eussent changé la face des affaires. Elle dit ce qu'elle pensait à Galerite, qui trouvant qu'elle avait raison, tâcha de faire en sorte qu'on commençât quelque négociation secrète. Elle ne dit pourtant pas son dessein à Aronce, s'imaginant bien que tout ce qui pouvait tirer les choses en longueur, ne lui semblerait pas avantageux pour lui, parce que l'amour préoccupe tous ceux qui en ont. Et en effet, ces deux princesses agirent avec tant d'adresse, que Porsenna consentit qu'on essayât de trouver quelque expédient d'accommoder les affaires, afin que la guerre qu'il voulait faire à Rome en parût plus juste, si on refusait une proposition équitable. Tarquin eut assez de peine à consentir à ce retardement, mais Porsenna lui ayant promis que cette négociation ne durerait que quinze jours, il s'y résolut à condition que la chose se ferait sans éclat, afin que si elle ne réussissait pas, on ne pût pas lui reprocher d'avoir demandé la paix à Rome. Galerite profitant de cette occasion, proposa de prier la Princesse des Leontins, qui était de qualité à se méfier de semblables choses et qui avait toute capacité nécessaire aux grandes affaires, de vouloir aller à Rome accompagnée de deux hommes de condition. Cette proposition plut à Porsenna, parce que croyant que cette princesse avait donné de l'amour à Aronce, il pensait qu'elle voudrait conserver sa conquête et que songeant à être Reine d'Étrurie, elle ne ferait rien qui pût être avantageux à Clélie. La difficulté était de proposer quelque chose qui eût quelque apparence de réussir mais comme plusieurs personnes habiles se mêlèrent de cette affaire, il fut résolu qu'on demanderait que la forme du gouvernement demeurât monarchique, qu'on laissât le titre de roi à Tarquin, et que pour rassurer les Romains, il serait un an sans demeurer à Rome, ni Sextus aussi, pourvu que le Prince Titus qui n'y était pas haï, y demeurât. Tarquin ne s'opposa pas à cette proposition, ce n'est pas qu'elle lui plût, mais jugeant bien que Rome ne l'accepterait pas, il y consentit. Quand Aronce sut la chose, il en fut d'abord affligé, mais après l'avoir bien considérée, il pensa qu'il lui serait avantageux que la Princesse des Leontins vît Clélie. Ce dessein fut donc bientôt exécuté. Pour cet effet, Telane fut choisi pour aller à Rome, demander sûreté pour la Princesse des Leontins. Durant cela, Aronce parla à Galerite de faire délivrer ce parent de Plotine qui était prisonnier à l'île des Saules. Elle promit de le faire et demanda quelque temps pour obliger Porsenna à le mettre en liberté. Aronce écrivit à Clélie par Telane, et Telane s'acquittant promptement de la commission rapporta toutes les sûretés qu'on voulait pour la Princesse des Leontins, qui sachant le crédit qu'Artemidore et Zenocrate avaient à Rome, n'eût pas craint d'y aller sans autre assurance, que celle qu'elle eût prise en leur pouvoir. Mais enfin, après avoir été bien instruite par Porsenna et après qu'Aronce lui eût dit les choses du monde les plus touchantes pour Clélie, et qu'il eût donné une seconde lettre à Telane pour cette belle fille, cette princesse s'en alla à Rome. Cependant, Publicola n'était pas trop marri de ce retardement parce que cela donnait le temps de fortifier la ville et de la munir. La Princesse des Leontins avait avec elle, outre Telane, deux hommes assez avancés en âge. Cependant, cette négociation se faisant avec quelque sorte de secret, on reçut cette princesse à Rome comme une princesse étrangère qui y serait venue par cu-

riosité seulement. Mais comme Publicola et plusieurs autres savaient qu'elle était à Artemidore et qu'ils n'ignoraient pas que son cœur était du parti de Rome et qu'elle était bien fâchée que Porsenna protégeât Tarquin, on lui rendit en particulier tous les honneurs imaginables. Pour Clélie, elle eut d'abord beaucoup de joie de son voyage, dans la pensée d'acquérir quelque place en son amitié, et de s'engager à lui être encore plus favorable. Plotine fut aussi fort aise d'apprendre par Telane que celui qui devait la faire connaître pour ce qu'elle était, serait bientôt délivré. Horace ne sachant pas toute l'amitié qu'elle avait avec Aronce, lui rendit tout l'honneur qui était dû à sa condition, mais pour Themiste, Meleagene, Herminius, Amilcar, Octave, Merigene, Anacreon, Émile, et beaucoup d'autres, ils la virent tous les jours. Clidamire et Berelise la virent aussi fort assidûment, et la première voulant se la rendre favorable, lui proposa plusieurs choses qui pouvaient faire sa paix, et la faire retourner à Leonte. Valerie, Cefonie, Plotine, s'assujettirent fort aussi à la voir. Sulpicie, Sivelia, et la tante de Brutus qui étaient les principales femmes de Rome, la visitèrent avec soin et Clélie la vit tant qu'elle la put voir. Il est vrai qu'Artemidore servit beaucoup à rendre cette société plus libre, car il dit tant de choses à la Princesse sa sœur, à l'avantage de Clélie, qu'on n'y pouvait rien ajouter, et il assura si fortement Clélie des bonnes intentions de cette princesse que lorsqu'elles se virent elles étaient déjà très bien persuadées l'une de l'autre. La Princesse des Leontins trouva Clélie si belle, si bien faite, et si charmante, qu'elle loua fort Aronce de sa constance, et Clélie trouva la Princesse des Leontins si aimable et si propre à faire un infidèle, qu'elle craignit qu'il ne fût dangereux pour elle qu'Aronce la vît trop souvent, et cette pensée fit une si forte impression dans son cœur qu'elle ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque chose un jour qu'elles se parlaient avec beaucoup de tendresse. « Je vous avoue, lui disait alors la Princesse des Leontins, que j'aime si fort la confiance, que j'ai toujours servi Aronce autant que j'ai pu seulement parce que je voyais qu'il vous était fidèle. Mais après vous avoir vue, je le servirai encore avec plus d'ardeur, parce qu'ayant beaucoup d'amitié pour lui je serai fort aise d'aider à lui conserver un bien qui est d'un prix infini. En effet, ajouta-t-elle, y a-t-il rien de si précieux que l'affection d'une personne qui a de la beauté, de l'esprit, de la vertu, de la tendresse, et de la fidélité ?

— De grâce, Madame, ne me louez point tant, répliqua Clélie, souffrez que je vous loue à mon tour et que je vous dise que je trouve que vous avez tant de charmes, que je crains fort qu'Aronce ne devienne infidèle. Car pour moi je vous l'avoue, je ne sais comment on peut vous résister, et je vous trouve si fort au-dessus de moi que je ne puis m'empêcher de vous regarder avec autant de crainte que de plaisir.

— Ce que vous dites est bien flatteusement dit, reprit la Princesse des Leontins, mais il est si mal fondé, qu'il y aurait de la vanité à y répondre sérieusement. Et puis, ajouta-t-elle en souriant, vous vous connaissez mieux que vous ne dites, mais quand cela ne serait pas, et que votre modestie vous cacherait une partie de vos charmes, vous connaissez assez bien le cœur d'Aronce pour ne craindre pas qu'il puisse être inconstant.

— Hélas ! Madame, reprit Clélie, je ne crois point qu'on puisse jamais s'assurer de ne pouvoir perdre une chose dont la possession est douce.

— Je tombe d'accord, répliqua cette princesse, qu'on le peut craindre mais je vous soutiens que vous ne pouvez sans injustice appréhender qu'Aronce puisse cesser de vous aimer. Donnez-moi donc votre amitié sans scrupule, je vous en conjure, et croyez que ce prince a pour vous la plus tendre et la plus fidèle amour que personne ait jamais eue, et que je suis disposée à vous aimer de la plus sincère et de la plus constante amitié qui fut jamais.

— Si cela est ainsi, Madame, répondit Clélie, je suis tout à fait glorieuse, car je vous trouve si aimable, qu'il me sera infiniment doux de penser que je suis aimée d'une personne qu'on ne peut voir sans l'aimer. »

Cette conversation eût été plus longue, si on ne fût pas venu dire à la Princesse des Leontins que Publicola demandait à lui parler. Clélie jugeant bien que c'était une visite d'affaire plutôt que de civilité, voulut s'en aller, mais la Princesse des Leontins lui pria d'entrer dans un grand cabinet qui était dans sa chambre, avec une dame de qualité qui était venue avec elle, qui se nommait Amiclée et qui avait beaucoup d'esprit. Un moment après, Valerie, Plotine, Herminius, et Telane arrivèrent, ainsi il se fit une conversation assez douce entre ces six personnes. Mais comme on aime naturellement à parler aux étrangères de ce qu'elles savent le mieux, non seulement par cette raison, mais encore pour apprendre ce que l'on ne saurait point, toutes ces dames parlèrent toujours à Amiclée, ou de la Princesse des Leontins, ou de la Cour du Roi d'Étrurie. Valerie connut même si bien qu'elle faisait plaisir à Clélie de s'informer curieusement de tout ce qui se passait à Clusium, qu'elle demanda cent choses à l'aimable Amiclée, dont elle ne lui eût point parlé sans elle. « De grâce, lui dit-elle après plusieurs choses qui regardaient directement la Princesse des Leontins, dites-nous un peu je vous en conjure, quelles sont les dames qu'Aronce a vues le plus souvent depuis qu'il est hors de prison, et s'il est vrai qu'il y ait beaucoup de femmes aimables à Clusium ?

— Il y en a tant de belles, reprit Amiclée, qu'on y compte presque la beauté pour rien.

— Ce n'est pourtant guère la coutume, répliqua Plotine, et parmi les jeunes gens on loue bien moins la vertu que la beauté !

— Il est vrai, reprit Amiclée, mais il faut dire à la louange de notre Cour qu'une femme qui n'est simplement que belle, attire quelques regards et n'y acquiert pas beaucoup d'estime. On y veut sans doute de la beauté, mais on cherche surtout de l'agrément, de l'esprit, de la politesse et je ne sais quel charme secret qui ne se trouve jamais avec la stupidité.

— Mais de grâce, reprit Valerie, répondez à ce que je vous ai demandé, et me dites qui sont celles qu'Aronce voit le plus ?

— Je vous assure, reprit Amiclée, que quoique ce prince soit très civil, qu'il se contraigne autant qu'il peut, on voit pourtant bien que son cœur est à Rome, et qu'il ne songe guère à ce qu'il voit. Il y a pourtant deux personnes qu'il visite très souvent, et qui sont ses principales amies.

— La Princesse des Leontins en est assurément une, dit alors Clélie,

— Il est vrai, reprit Amiclée, et la seconde est une femme de qualité qui a une fort grande part à son estime, et qui est si considérée dans notre Cour qu'il n'y en a point qui le soit davantage. »

Clélie ayant alors une forte envie de savoir un peu plus précisément qu'elle était cette amie d'Aronce, fit signe à Valerie, qui entendant ce qu'elle voulait, pria Amiclée de vouloir lui dire quelles bonnes qualités avait cette dame dont elle parlait. « Vous demandez plus de choses que vous ne croyez, répondit Telane, car Melinthe est une femme d'un si grand mérite qu'il y en a peu qui l'égalent.

— Eh ! de grâce, reprit Plotine en souriant, faites-moi faire connaissance avec elle, de la manière que vous le pouvez présentement,

— C'est-à-dire en un mot, ajouta Valérie, que toute la compagnie voudrait bien que vous lui fissiez une peinture fidèle de cette amie d'Aronce, afin de savoir si nous devons craindre qu'il l'aime plus que nous.

— Je vous assure, répondit Telane, que si l'aimable Amiclée vous fait son portrait exactement, vous trouverez qu'on ne la peut trop aimer et toute la compagnie sera persuadée qu'elle doit être amie d'Aronce.

— Pour moi, dit Herminius, il me semble que je l'aime déjà, tant je me la figure accomplie.

— Parlez donc je vous en conjure, dit alors Clélie, et n'oubliez rien de tout ce qui nous peut faire bien connaître cette amie d'Aronce.

— Puisque vous le voulez, reprit Amiclée, je vous dirai que Melinthe est une femme d'une si rare vertu qu'elle mérite d'être proposée pour exemple à toutes les autres, et il y a dans son cœur je ne sais quoi de si noble, de si grand, de si bon, de si tendre et de si héroïque, qu'on peut dire que les dieux ont fait un chef-d'œuvre en la faisant. Car enfin, il n'y a rien de plus difficile à trouver qu'une femme qui ait tout à la fois toutes les vertus qui font un homme d'honneur, et toutes celles qui font une honnête femme. Le même tempérament qui donne le grand cœur, et la haute générosité, n'est pas toujours propre à donner de la modestie, celui qui fait aimer l'exacte justice, ne donne pas souvent de cette complaisance douce et sociable, si nécessaire aux dames qui vivent dans le monde. Celui qui donne de la fermeté dans les affaires importantes, ne donne pas de la douceur dans les petites choses. Celui qui rend capable des grandes actions, ne s'abaisse pas jusqu'à certaines bagatelles, qui sont pourtant une bienséance presque nécessaire aux femmes en certaines occasions. De sorte que Melinthe ayant effectivement dans le cœur toutes les vertus d'un fort honnête homme et toutes celles d'une très honnête femme, mérite toutes les louanges qu'on peut donner séparément à tous les deux sexes. Pour sa personne, quoiqu'elle soit infiniment aimable, qu'elle ait la taille bien faite et déliée, les cheveux fort beaux, les yeux pleins d'esprit et de douceur, la physionomie spirituelle, modeste et agréable, qu'elle ait une certaine langueur pleine de charmes, qu'elle ait même dans le son de la voix je ne sais quoi de doux et de tendre qui touche le cœur de ceux à qui elle parle, et qu'elle chante de la manière du monde la plus passionnée, on dirait qu'on ne doit point parler de tout cela et que la vertu de Melinthe, son esprit, sa conduite, et sa générosité, doivent s'opposer à tous les autres éloges qu'elle mérite. Il est vrai que ce n'est pas sans sujet qu'on a quelque impatience de parler de cet esprit doux, insinuant, agréable, et

solide, qui la rend capable de plaire à toutes sortes de personnes, et qui par son étendue, sa capacité, et son adresse, mérite d'avoir part à des affaires très importantes, qu'elle sait démêler avec une prudence qui égale le secret et la probité dont elle fait profession. En effet, il n'y a jamais eu une personne plus fidèle, ni plus sincère, ni plus généreuse que celle-là. Et ce qu'il y a de beau en cette illustre femme, c'est qu'avec cet air doux et complaisant qu'elle a, et avec une santé délicate, elle a pourtant toute la fermeté imaginable dans le cœur, et agit aussi continuellement que si la force de son corps égalait celle de son esprit, principalement quand elle trouve occasion de rendre office à quelqu'un de ses amis, ou seulement à quelque personne malheureuse, qu'on lui aura assuré avoir quelque mérite. Elle néglige même ses propres affaires pour celles d'autrui, elle est incapable de manquer jamais à sa parole, elle a de l'humanité pour tous les misérables, elle a le cœur le plus tendre du monde, elle aime tout ce qu'elle doit aimer, et sait aimer avec choix et avec constance. Elle aime les belles choses et les connaît, comme la musique, la poésie, la peinture, et quoiqu'elle soit d'un tempérament un peu mélancolique, elle inspire pourtant une douce joie à ceux qui lui parlent, et sans qu'il paraisse qu'elle y songe, elle gagne bientôt le cœur de ceux qui s'en rapprochent. Cependant pour ne laisser pas oisive cette aimable tendresse dont son cœur est capable, et pour lui donner des objets innocents qui en fussent dignes, les dieux lui avaient donné un illustre mari, d'illustres frères, d'illustres amis, et d'aimables enfants. Mais pour son malheur, le vaillant Belisante mourut à la guerre, lorsque la fortune était prête de le récompenser d'un nombre infini d'actions éclatantes qui lui ont acquis une gloire immortelle, et qui l'avaient rendu digne de l'amour de la vertueuse Melinthe. Aussi, avait-elle trouvé en cet illustre mari tout ce qu'elle eût pu désirer. Il était d'une race très noble aussi bien qu'elle, il avait de l'esprit, il était brave, il était bon, il aimait la gloire plus que toutes choses, et il aimait Melinthe autant que la gloire. En effet, cette généreuse femme se trouvant enfermée dans une ville assiégée que son illustre mari défendit avec une valeur et une opiniâtreté incroyable, il voulut l'obliger à sortir avec ses enfants, mais elle ne voulut jamais l'abandonner. Au contraire, tant que le siège dura, elle lui fut d'un très grand secours car durant le peu d'heures qu'il prenait pour se reposer, elle prenait garde que les ordres de son cher Belisante fussent exactement observés, et elle en donnait elle-même avec autant de jugement qu'un grand capitaine l'eût pu faire. Comme elle connaissait parfaitement son illustre mari, elle n'entreprenait point de s'opposer à son courage. En effet, après que Belisante eue défendu cette place au-delà de toute apparence de possibilité, il ne pouvait encore se résoudre de capituler, et préférait une mort glorieuse à une capitulation qui ne pouvait pourtant manquer de lui être très honorable. Néanmoins, un sentiment de tendresse pour Melinthe l'obligeant de vouloir avoir son consentement, il lui proposa de ne se rendre point, et puisqu'il fallait abandonner la ville aux ennemis, de faire une sortie avec tout ce qui lui restait de gens et d'essayer enfin, par sa valeur, de se faire un chemin l'épée à la main et de battre encore les ennemis en leur cédant la place. La sage Melinthe connut bien tout le danger de cette résolution, mais voyant l'aversion que Belisante avait à se rendre, elle consentit courageusement à ce qu'il voulut, et en effet il disposa les choses pour cela. Les chariots de Melinthe et de ses enfants furent prêts, et pour montrer la tranquillité de son âme à la vue des plus grands périls, il

eut même soin d'y faire mettre diverses choses qui ne servaient qu'à son plaisir. Cependant, ayant été obligés de tenir conseil de guerre, les officiers lui représentèrent si fortement les raisons qui devaient l'obliger à se rendre sans scrupule, qu'à la fin il fit une capitulation très glorieuse. Ainsi le généreux Belisante sortit de cette place, dont la prise fut bien moins glorieuse à ceux qui la prirent qu'à celui qui la rendit après y avoir fait périr une grande armée, et l'avoir défendue deux mois, quoiqu'on eût cru la prendre en deux jours et qu'elle n'eût point d'autres forces que le courage de celui qui la défendait. Mais pour vous faire encore voir que le grand cœur de Melinthe avait autant de tendresse que de fermeté, il faut entre tant d'actions généreuses qu'elle a faites pendant ce siège, que je vous en dise, du moins, une. Ses enfants étant dans une maison qui n'était pas trop loin des murailles de la ville, il arriva un jour que les ennemis, tout d'un coup, s'avisèrent de mettre des machines sur une tour qu'ils avaient élevée de ce côté-là. De sorte qu'on commença de voir fondre en cet endroit une grêle de cailloux qui par la rapidité dont ils étaient poussés, renversaient tout ce qu'ils rencontraient et tuaient tous ceux qui en étaient frappés. Melinthe était alors chez une de ses amies, de l'autre côté d'une place où cette maison était assise, et voyant cette funeste grêle et l'horrible fracas que faisaient ces machines, et sur la maison où étaient ses enfants, et dans la place qu'il fallait traverser pour y aller, elle n'hésita pas un moment. Poussée par une véritable tendresse de mère et de mère généreuse, elle fut courageusement à travers cette grêle de pierres tirer ses enfants d'un lieu si dangereux, et elle y fut avec tant d'ardeur et tant de promptitude, qu'elle ne fit presque nulle réflexion sur un si grand péril que lorsqu'elle l'eut évité, n'ayant en cet instant autre chose dans l'esprit que de sauver la vie de ses enfants et de les conserver à son cher Belisante, de qui la perte lui sera éternellement sensible. Il est vrai qu'elle l'a en quelque sorte ressuscité en choisissant pour son aimable fille qu'elle a, un illustre mari dont la rare valeur ressemble par son activité à celle des plus grands héros, et qui par cent actions éclatantes a fait déjà voir combien il est amoureux de la gloire. Joint que Melinthe ayant deux fils fort bien faits, et dont les inclinations paraissent très bonnes dès leur enfance, il y a lieu d'espérer qu'ils seront dignes d'être fils de leur illustre père. Pour des frères, Melinthe en a quatre, qui chacun en leur manière méritent mille louanges, et elle a des amis de qui la vertu est si grande que bien que la fortune leur ait beaucoup donné, ils ont pourtant encore beaucoup moins qu'ils ne méritent, et peut-être se trouvera-t-il quelque autre occasion où je pourrai vous faire la peinture de tous ceux dont je parle.

— Eh ! de grâce, dit agréablement Plotine, puisque vous avez les couleurs et les pinceaux à la main, peignez-moi, du moins, les frères de la vertueuse Melinthe !

— En mon particulier, dit Clélie, je voudrais bien connaître un de ses amis seulement.

— Vous en demandez trop pour un jour, reprit Amiclée, car Melinthe a un ami dont je ne pourrais vous parler sans faire l'histoire de toute l'Étrurie, parce que les rares vertus de celui dont je parle, sont aujourd'hui un des plus fermes appuis de sa patrie. Ainsi j'attendrai quelque autre occasion de vous faire connaître cet homme incomparable, de qui la vertu est au-dessus de l'envie, et de qui la modération fait davantage éclater la vertu. Et je vous dirai seulement que Melinthe est une femme

qui sert ses amis sans intérêt, sans vanité, et avec toute l'ardeur imaginable. Elle se cache même quelquefois pour rendre de bons offices et je connais une personne qu'elle a obligée de la meilleure grâce du monde, qui n'oserait dire l'obligation qu'elle lui a, de peur de lui déplaire, quoiqu'elle ait une envie extrême de reconnaître sa générosité en la publiant. Enfin, Melinthe est une de ces femmes dont on trouve si rarement, que chaque siècle et chaque pays n'en compte jamais que deux ou trois qui aient le cœur fait comme celle-là.

— Après ce que vous venez de dire, reprit Herminius, je suis son ami pour toute ma vie !

— En mon particulier, dit Valerie, je ne murmurerai point quand Aronce aura plus d'amitié pour elle que pour moi,

— Pour ce qui me regarde, dit Plotine, je me tiendrais fort heureuse si je pouvais en être aimée.

— Vous avez raison, dit Clélie, puisqu'il n'y a rien de plus doux que d'avoir une amie de ce mérite-là. Car non seulement on a l'avantage d'en être aimée, mais c'est que l'amitié d'une personne de grande vertu, pare ceux qui la possèdent ; on est presque amie de tous ses amis, et on jouit, en quelque sorte, de sa propre gloire quoiqu'on n'en mérite pas autant qu'elle et qu'on soit beaucoup au-dessous de Melinthe. »

Clélie en eût dit davantage si la Princesse des Leontins ne fût revenue, mais comme en rentrant dans son cabinet, elle entendit le nom de Melinthe, elle ne put s'empêcher de demander ce qu'on disait de la plus vertueuse femme du monde. Si bien qu'ayant su qu'Amiclée venait d'en faire la peinture, elle confirma par mille louanges tout ce qu'on en avait dit. Comme cette Princesse parlait fort bien, elle donna beaucoup de plaisir à la compagnie, mais elle l'affligea à la fin, parce qu'elle fit connaître qu'elle serait moins à Rome qu'elle n'avait pensé, et que les choses n'étaient pas en disposition d'espérer nul accommodement. En effet, elle n'y fut plus que quatre jours, mais pendant cela Zenocrate n'osa la voir avec assiduité à cause que Clidamire eût pu nuire à cette princesse, de sorte que cet inconstant de profession paraissant alors fort triste et fort rêveur, commença d'être soupçonné de cacher une grande passion sous son inconstance. Pendant les quatre jours que la Princesse des Leontins fut à Rome, elle fit effectivement ce qu'elle put pour accommoder les choses, mais elle songea aussi fort à rendre office à Aronce, et auprès de Clelius, et auprès de Sulpicie, et ce fut pourtant d'une manière si adroite que cela ne la pouvait rendre suspecte à Porsenna, quand même il eût su ce qu'elle disait du Prince son fils. Mais enfin, cette négociation n'ayant servi qu'à faire admirer l'esprit de la Princesse des Leontins, elle s'en retourna sans avoir pu rien obtenir pour Tarquin, mais elle s'en alla avec l'estime de tous ceux qui l'avaient vue. En partant de Rome, Clélie lui dit tout ce qu'une personne qui a de l'esprit, de l'amour et de la modestie, peut dire de plus adroit pour l'obliger à persuader toujours à Aronce qu'il devait lui être fidèle. Et la Princesse des Leontins de son côté, lui dit tout ce qu'une fidèle amie d'Aronce lui devait dire pour l'exhorter à la confiance. Après quoi, elles se séparèrent. Clélie donna une lettre à Telane qui lui en avait apporté une, Artemidore eut une conversation secrète avec la Princesse sa sœur, touchant leurs intérêts qui n'étaient bien connus que de Clidamire, Berelise

et Zenocrate. Telane dit un adieu fort tendre à Plotine, et ils se séparèrent assez bien pour donner quelque jalousie à Amilcar.

Après le départ de la Princesse des Leontins, on se prépara tout de bon à la guerre, car on jugea bien que dès qu'elle serait retournée, Porsenna ferait avancer son armée vers Rome. En effet, la Princesse des Leontins ne fut pas plutôt à Clusium et n'eut pas plutôt rendu compte de son voyage, que Tarquin ne donna plus de repos à Porsenna, qui de son côté trouvant beaucoup de gloire à rétablir un roi dépossédé, n'oublia rien de tout ce qui pouvait faire bien réussir cette guerre. De sorte qu'Aronce se vit exposé à la chose du monde qu'il appréhendait le plus, qui était de se voir l'épée à la main contre tant de personnes qui lui étaient chères. Il eut, du moins, la consolation d'entendre mille choses qui lui plurent de la bouche de la Princesse des Leontins. En effet, elle loua Clélie avec tant d'exagération, elle l'assura fortement qu'il en était bien aimé, qu'il l'en aima davantage. « Du moins Madame, lui disait-il, je n'ai donc pas mal choisi la personne à qui je me suis donné puisque vous la jugez digne de votre estime. Mais ne croyez-vous pas, ajoutait-il, que si le roi la voyait, il excuserait ma passion et que je ne puis être blâmé que par ceux qui ont oublié qu'ils ont aimé autrefois, ou que par ceux qui sont assez insensibles pour ne pouvoir rien aimer ? »

Ensuite il lui parlait d'Horace, il lui demandait si elle l'avait vu auprès de Clélie, et sans penser être jaloux, il ne laissa pas de donner diverses marques de jalousie. Mais enfin quelque amoureux qu'il fût, il fallut agir en ennemi de Rome. La gloire soutint sans doute sa raison en cette rencontre, mais l'intérêt de son amour s'y joignit aussi, pour lui persuader à la fin, que puisqu'il fallait paraître ennemi de Rome, il fallait que ce fût d'une manière qui le rendît redoutable et qui le fît considérer dans l'un et dans l'autre parti. On fut donc au conseil de guerre qu'on tint devant que de faire marcher l'armée. On résolut d'agir d'abord comme si on voulait seulement investir Rome, pour voir après si on ne la pourrait point surprendre, et si ceux qui étaient affectionnés à la royauté ne pourraient point faire quelque soulèvement, mais en cas que cela ne réussît point comme il y avait assez d'apparence, on prit le dessein d'investir effectivement cette grande ville, de s'emparer de tous les passages, de fermer le Tibre au-dessus et au-dessous de Rome, et de faire en sorte que le grand nombre d'habitants dont elle était remplie, au lieu de servir à sa défense, servît à la détruire, en donnant plus de facilité à la prendre par la faim. La chose ayant été résolue ainsi, on ne songea plus qu'à partir. Comme Porsenna jugeait bien qu'il n'y avait pas beaucoup d'apparence qu'on pût prendre Rome par violence, et que cela étant ainsi le siège durerait longtemps, il voulut que la Reine sa femme, et toute la Cour, suivît et fût à un très beau château qui se rencontrait assez près du lieu où devait être son camp, c'est-à-dire assez proche de ce tombeau des trois rivaux où le malheureux Caliante avait été tué et dont une partie de l'armée de Porsenna s'était emparée. De sorte que Galerite, la Princesse des Leontins, la vertueuse Melinthe, et une partie des dames de la première qualité de Clusium, se disposèrent à suivre l'armée qui fut leur préparer les voies. Ce fut alors que dans l'un et dans l'autre parti, on vit un égal désir de remporter la victoire. Les uns songeaient à attaquer Rome et les autres à la défendre ; on faisait des sacrifices pour demander des choses contraires, chacun croyait avoir la justice de son côté et

avoir droit de demander la protection des dieux. Mais au milieu de tant de vœux opposés, Clélie et Aronce souhaitaient sans doute toujours la même chose. Porsenna en approchant de Rome, divisa son armée en trois corps parce qu'il fallait attaquer la ville par trois endroits. Le quartier du côté du Janicule fut celui de Porsenna et d'Aronce ; le second qui était opposé au Tibre fut celui de Tarquin, et celui qui était du côté de Tarquinies fut celui de Sextus. Dès que les premières troupes parurent, il y eut divers petits combats entre ceux que Publicola envoyait pour reconnaître les ennemis, et ceux qui allaient pour reconnaître les endroits où l'on devait camper. Mais il ne s'y passa rien de fort considérable, car Publicola ayant dessein de laisser affaiblir l'armée ennemie devant que de rien entreprendre, se contenta de savoir au vrai son campement et de se tenir sur ses gardes. D'autre part, Porsenna voulant rassurer les Romains afin de les surprendre après plus facilement s'il en trouvait l'occasion, agit comme ayant seulement dessein d'affamer Rome. Il fit garder le fleuve au-dessus et au-dessous de la ville, il s'empara de tous les passages, il fit élever des forts de distance en distance pour garder plus facilement les avenues, car Rome n'était pas une ville dont on pût faire la circonvolution comme Tarquin l'avait faite à Ardée. Pendant cela, Aronce qui de son côté faisait construire ces petits forts par l'ordre de Porsenna, souffrait une extrême douleur de voir Rome comme un ennemi, et souhaitait, du moins, que son rival sortît pour s'opposer aux travaux qu'ils faisaient faire, afin d'avoir occasion de le voir l'épée à la main. Comme les Romains avaient formé un dessein contraire, il ne put alors contenter le désir qu'il en avait. Cependant, après que l'armée de Porsenna fut campée, sans qu'il se fût rien passé de fort remarquable aux approches de Rome, Galerite, la Princesse des Leontins, Melinthe, et plusieurs autres dames considérables, arrivèrent au château qui leur était préparé, et comme il était fort proche du camp, Porsenna suivi de beaucoup de gens de qualité, les y fut recevoir. La Reine d'Étrurie avait depuis peu deux filles auprès d'elle, infiniment aimables, qui pendant que Porsenna entretenait Galerite et la Princesse des Léontins sous un grand vestibule qui était à ce château, passèrent sur un petit pont assez étroit qui allait du château dans le parterre, et qui traversait de larges fossés pleins d'eau. Toutes les autres dames demeurèrent dans le vestibule, avec plusieurs officiers qui avaient suivi le roi, à la réserve de deux hommes fort bien faits qui étant appuyés à l'entrée de la porte d'où ce pont partait, regardaient ces deux belles filles et leur disaient même quelque chose. Mais tout d'un coup, ce petit pont se rompant, ces deux belles personnes tombèrent dans l'eau et se virent exposées à être noyées. En tombant elles se séparèrent, car l'une tomba du côté droit et l'autre du côté gauche, ainsi il y avait une assez grande distance entre les deux. À peine furent-elles tombées, que ces deux hommes qui leur parlaient se jetèrent dans l'eau, mais au lieu de se séparer pour les secourir toutes deux, ils se jetèrent du même côté et ne pensèrent qu'à en secourir une, qu'ils soutinrent par sa robe et qu'ils mirent à bord en nageant, car ces fossés étaient très profonds. Pour l'autre, elle pensa être noyée, et l'eut été en effet, si ce grand bruit-là n'eût obligé tout le monde à regarder ce qui l'avait causé. Si bien que plusieurs personnes ayant vu cette belle en état de périr, le capitaine des gardes de Porsenna se jeta brusquement dans l'eau et lui sauva la vie. Cet accident fâcha toute la Cour, car ces deux filles y étaient fort considérées. Il y eut même dispute entre deux fameux devins qui étaient auprès de la Reine

d'Étrurie, car il y en eut un qui dit que ce pont rompu était un fâcheux présage, et l'autre, au contraire, soutint que ce pont s'étant rompu à l'arrivée du roi, était un présage très heureux et que pour lui il était persuadé que si on attaquait Rome par force, l'entreprise réussirait. Mais pendant que ces deux devins contestaient, on porta ces deux belles filles à demi évanouies dans une même chambre où on les secourut avec beaucoup de soin. Le soir même le roi retourna au camp, mais le lendemain au matin, Aronce fut voir la Reine sa mère, et la Princesse des Leontins. Cependant, au camp, et chez ses princesses, on ne parlait que de l'accident arrivé à ces deux belles filles. Chacun s'étonnait du malheur de celle qui avait pensé périr, et du bonheur de l'autre qui avait eu deux hommes à la secourir, pendant que sa compagne n'en avait pas, quoiqu'elle fût aussi belle et aussi aimable qu'elle. Bien qu'Aronce n'eût pas dessein d'être longtemps à ce château, il ne put pourtant refuser à la Princesse des Leontins de l'accompagner à la chambre de ces deux belles filles qui se trouvaient encore un peu mal de leur aventure du jour précédent. En y allant, ils trouvèrent dans une galerie ces deux hommes qui avaient secouru la même personne et qui avaient pensé laisser périr l'autre. Si bien que la Princesse des Leontins ne pouvant s'empêcher de leur témoigner son étonnement, « Mais de grâce, leur dit-elle, dites-moi un peu pourquoi vous ne vous séparâtes point pour secourir ces deux belles filles, puisqu'elles n'étaient pas tombées du même côté ? Est-ce que vous aimez tous deux celle que vous avez secourue ou que vous haïssez celle que vous laissiez périr ? Ou bien est-ce que vous êtes aimés de l'une et haïs de l'autre ?

— Ce que vous demandez Madame, dit celui qui se nommait Émilius, est plus difficile à vous bien dire que vous ne croyez.

— Pour ce qui me regarde, répondit l'autre qui s'appelait Teanor, j'y serais encore plus embarrassé qu'un autre, mais ce qu'il y a de cruel, ajouta-t-il, c'est que je n'oserais entrer dans la chambre de celle à qui j'ai voulu sauver la vie, parce que celle que j'ai abandonnée y est.

— Et pour moi, reprit Émilius, je voudrais volontiers aller demander pardon à celle que j'ai pensé laisser périr mais comme je crains de trouver que celle que j'ai servie est toujours injuste, je ne m'y puis résoudre.

— Ce que vous dites paraît si embrouillé, reprit Aronce, que je suis persuadé qu'il n'y a que l'amour qui fasse cet embarras.

— Vous avez raison Seigneur, dit Teanor, et si nous n'avions ni haine ni amour, nous serions plus heureux que nous ne sommes et nous parlerions plus clairement. Mais parce que nous avons de l'amour et de la haine, nous ne pouvons nous faire entendre. »

La Princesse des Leontins voyant bien que ces deux amants n'avaient pas dessein de lui en dire davantage, les laissa et fut dans la chambre de ces deux belles malades, espérant de tirer un peu plus de lumières de ce qu'elle voulait savoir. Il y en avait une sur son lit et l'autre debout en déshabillé, car celle qui avait été plus longtemps sans être secourue, était plus malade que sa compagne. Il n'y avait alors dans leur chambre que ce capitaine des Gardes de Porsenna qui avait suivi Aronce et qui avait sauvé la vie à la belle Terentia, qui était sur son lit et qui paraissait avoir encore plus de tristesse que de mal. Celle qui était debout et qui se nommait

Aurelise fut au-devant de la Princesse des Leontins et d'Aronce pour leur témoigner plus de respect, mais quoiqu'elle dût être assez gaie d'avoir évité un aussi grand péril que celui dont elle était échappée, il paraissait pourtant quelque chagrin dans ses yeux. De sorte que la Princesse des Leontins remarquant la tristesse de Terentia, et le chagrin d'Aurelise, leur en demanda la nature, « Car pour moi, leur dit-elle obligeamment, je me suis préparé à me venir réjouir avec vous et cependant à juger de vos sentiments par votre visage on dirait que le prince et moi devons nous affliger si nous voulons prendre part à vos sentiments.

— Pour ce qui me touche, répondit languissamment Terentia, je ne trouve pas que la vie soit un assez grand bien pour avoir une grande joie de ne l'avoir pas perdue, quoique je ne laisse pas d'être fort obligée à Cereonte que vous voyez, de me l'avoir conservée, puisqu'il a eu dessein de me rendre un très bon office et qu'il n'y était pas aussi obligé que d'autres qui me laissaient périr.

— Pour ce qui me regarde, reprit Aurelise, il semble que j'aie été plus heureuse que Terentia, mais dans la vérité je ne suis pas de ce sentiment-là, car il est quelquefois plus fâcheux d'être trop obligée que de l'être trop peu.

— Je vous assure, reprit alors la Princesse des Leontins en regardant Aronce, que je n'entends guère mieux ce que disent Terentia et Aurelise que ce que nous ont dit Émilius et Teanor en venant ici.

— Quoi ? dit Terentia en rougissant, Teanor et Émilius sont ici ?

— Oui, répliqua Aronce, ils y sont mais quoiqu'ils m'aient voulu suivre, ils n'osent pourtant entrer dans votre chambre,

— Et c'est sans doute, ajouta la Princesse des Leontins, parce qu'ils n'osent vous voir, après vous avoir pensé laisser périr.

— En vérité, reprit Aurelise en changeant de couleur aussi bien que Terentia, je pense qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient quand ils se jetèrent dans l'eau pour me sauver la vie, et je ne sais même s'ils ne me prenaient point pour Terentia.

— Pour moi, dit alors respectueusement Cereonte en s'en allant, mon intention ne peut être douteuse, et j'ai fort bien su que je voulais vous secourir, mais de peur de laisser lieu de croire que j'en attends des louanges, je me retire.

— Plus vous parlez, moins je vous entends, reprit la Princesse des Leontins.

— Il serait pourtant assez à propos, dit alors Amiclée qui accompagnait cette princesse, que vous sachiez la vérité de cette aventure, de peur qu'il n'en arrive quelque malheur.

— Vous savez si précisément tout ce qu'Aurelise et moi avons dans l'âme, reprit Terentia, qu'il vous serait aisé de l'apprendre à la princesse, mais à n'en mentir pas, il vaut mieux cacher notre faiblesse que la publier, car à parler équitablement, je pense qu'il n'y a personne d'entre nous qui n'ait tort. »

Terentia dit cela d'un air qui augmenta la curiosité de la Princesse des Leontins, qui comprenant en effet qu'il pouvait y avoir quelque sujet de querelle entre Teanor, Émilius et Cereonte, dit à ces deux belles personnes qu'elle ne sortirait point de leur chambre qu'elle ne sut précisément tout ce qu'il y avait à savoir de leurs aventures. « Eh de grâce ! Madame, dit alors Aurelise, ne vous donnez point la

peine d'écouter cent bagatelles inutiles qui ne sont glorieuses à personne, et qui vous feront perdre un temps que vous pouvez mieux employer.

— Non, non, dit alors Amiclée, la princesse ne peut rien faire qui lui soit plus agréable que d'empêcher d'aussi honnêtes gens que ceux qui vous ont sauvé la vie, de se quereller comme je prévois qu'ils le feront si on n'apporte soin à les observer et à retenir une partie de leur ressentiment. »

Terentia et Aurelise comprenant en effet qu'il pourrait aisément arriver une querelle entre ces trois hommes, consentirent à ce que voulait la Princesse des Leontins, et Aronce qui ayant encore deux heures à être en ce lieu voulut bien les employer à empêcher ces gens qui avaient de l'amour de se perdre, car il avait bien ouï-dire confusément qu'Émilius et Teanor aimaient Terentia et Aurelise. Ainsi, pressant ces deux belles filles de consentir qu'il sut leur histoire, elles le firent à condition qu'il n'y aurait que la Princesse des Leontins et lui qui la sauraient, et qu'elles ne seraient point présentes à ce récit, qu'elles ne pourraient entendre sans une confusion extrême. « Mais qui nous dira donc vos aventures ? reprit la Princesse des Leontins,

— Amiclée, répondit Terentia, qui les sait comme nous-mêmes, et qui est si sincère et si fidèle, que je ne pense pas qu'elle soit suspecte à Aurelise non plus qu'à moi.

— Vous avez raison, reprit cette belle fille, et je douterais bien plus de ma mémoire si je conçois moi-même mon aventure, que je ne doute de la sincérité d'Amiclée.

— Je suis fort aise que vous me connaissiez toutes deux, répliqua-t-elle, aussi devez-vous être assurées que je ne ferai rien qui me rende indigne de la bonne opinion que vous avez de moi, et que je ne dirai que la vérité toute pure. »

Après cela, la Princesse des Leontins s'en alla à sa chambre pendant que la Reine d'Étrurie était enfermée avec la généreuse Melinthe. Dès que cette princesse y fut, elle commanda qu'on ne laissât entrer personne et obligea ensuite Amiclée à lui dire tout ce qui était arrivé à ses deux aimables amies, si bien que lui obéissant elle parla en ces termes :

HISTOIRE D'AURELISE ET DE TERENTIA

Je ne m'amuserai point Madame, à vous dire qu'Aurelise et Terentia sont d'une naissance fort noble, puisque vous le savez. Que Teanor, Émilius, et Cereonte, sont gens de qualité, car vous ne l'ignorez pas. Je ne vous dirai pas non plus que ces cinq personnes ont tout à fait du mérite parce que vous les connaissez. Néanmoins, comme le prince qui m'écoute n'a pas eu loisir de remarquer l'humeur d'Aurelise et de Terentia, il faut que vous me permettiez de lui dire qu'encore que Terentia soit brune et qu'Aurelise soit blonde, que l'une ait les yeux noirs et l'autre bleus, que l'une soit grande et l'autre petite, il y a pourtant encore plus de différences en leurs inclinations, qu'en leur beauté. Elles ont pourtant toutes deux beaucoup d'esprit, elles ont même eu durant quelque temps assez d'amitié ensemble, mais cela n'a pas empêché qu'elles n'aient eu des sentiments opposés, et elles n'ont enfin jamais pu convenir de quoique ce soit, non pas même des plus petites choses. En effet, s'il s'agit d'une promenade, l'une veut aller à l'ombre, et l'autre dit qu'elle ne craint pas le Soleil, et qu'elle aime fort ces grands parterres découverts qui laissent la vue libre et où l'air n'est point renfermé. Si l'une veut qu'il y ait toujours des rideaux tirés devant ses fenêtres, l'autre soutient au contraire que lorsqu'on a le teint beau, le grand jour est favorable. Enfin, elles n'ont jamais eu les mêmes amis, ni les mêmes amies dans le temps même qu'elles s'aimaient, et je puis dire que je suis la seule exception de cette règle générale. Il est vrai que comme c'est un bonheur que j'ai d'être assez souvent amie de gens qui ne se ressemblent point, et qui sont dans des intérêts opposés, il ne faut pas s'en étonner. Mais ce qu'il y a eu de merveilleux, c'est que ces deux personnes qui sont d'opinions si différentes, ont pourtant eu tant de raison, qu'elles n'ont point eu de démêlés publics, et elles ont si bien caché tous leurs différends que je suis presque la seule qui en ait eu connaissance. Après cela, Madame, il faut que vous sachiez que ces deux filles ayant presque en même temps toutes deux perdu leurs pères et leurs mères, elles furent mises sous la conduite d'un homme de qualité appelé Tolumnius, dont la femme était tante d'Aurelise. Pour Terentia elle était parente de Tolumnius qui avait deux neveux qui n'étaient pourtant pas frères, à qui il fit dessein de marier ces deux filles qui sont assez riches. Il les mit donc auprès de sa femme qui se nommait Elinusse. Il cacha néanmoins son dessein mais il commanda si expressément à Émilius et à Teanor qui lui obéissaient comme s'il eût été leur père, de songer à se faire aimer de ces deux jeunes personnes, qu'ils commencèrent de les servir plus par obéissance que par choix, et par conséquent sans amour pour elles et sans jalousie entre eux, car ils avaient d'autres choses qui touchaient leur cœur. D'autre part, Aurelise et Terentia ayant été averties par une de leurs parentes qu'elles n'avaient qu'à se préparer d'épouser un jour Émilius et Teanor, les regardèrent comme deux hommes de qui elles pourraient bien être les femmes. Mais comme elles ne pouvaient jamais aimer les mêmes choses, elles firent des souhaits différents car Terentia souhaita d'être aimée d'Émilius, et Aurelise désira de l'être de Teanor. C'était pourtant alors des souhaits cachés à tout le monde, et ce n'était que lorsqu'elles étaient seules qu'elles

en parlaient ainsi. Encore croyaient-elles alors ne parler pas trop sérieusement. « Pour moi, disait Aurelise un jour, je ne pourrais jamais me résoudre d'être femme d'Émilius, ce n'est pas que je ne vois bien qu'il est fort honnête homme, mais il ne l'est pas comme je voudrais un amant ou un mari ; mais pour Teanor c'est une autre chose.

— En mon particulier, ajoutait Terentia, je ne pourrais pas épouser Teanor quoiqu'il ait bien du mérite, mais pour Émilius je m'y résoudrais.

— Quoi ? reprit Aurelise, vous voudriez être femme d'un inconstant comme Émilius qui a eu cent maîtresses en sa vie ?

— Je ne voudrais pas l'épouser inconstant, répliqua Terentia, mais j'aimerais assez à le guérir de l'inconstance, et je ne serais pas marrie de l'épouser quand je l'aurais rendu fidèle. Mais vous-même, ajouta Terentia, pourriez-vous vous résoudre d'épouser Teanor que vous savez qui aime une femme depuis qu'il a de la raison ? Qui fait profession d'être le plus constant du monde, et qui quand il vous épousera, ne laissera pas d'aimer cette autre personne !

— Ha ! non, non, Terentia, reprit Aurelise, je ne l'entends pas ainsi ! Mais à n'en mentir point, je prendrais autant de plaisir à rendre Teanor infidèle à celle qu'il aime, que vous en auriez à rendre Émilius constant.

— Nos deux souhaits sont bien différents, reprit Terentia, car je veux ôter un défaut à Émilius, et vous en voulez donner un à Teanor.

— En vérité, reprit Aurelise, je pense que nous ne savons pas encore trop bien ce que nous voulons, mais ce que je vois de meilleur pour nous, c'est que selon les apparences nous ne voudrons jamais les mêmes choses ayant des prétentions différentes, mais nous vivrons toujours en paix quoique nos inclinations soient opposées. »

Cependant depuis ce jour-là, Aurelise et Terentia sentirent naître dans leur cœur je ne sais quelle estime particulière pour ces deux hommes qui n'avait presque point d'autre cause apparente que le désir de se contredire. Car parce qu'Aurelise estimait moins Émilius que Teanor, Terentia aimait moins Teanor qu'Émilius et par la même raison, Aurelise sachant que Terentia préférait Émilius à Teanor, elle donna l'avantage à Teanor au préjudice d'Émilius. Elles cachaient pourtant si bien leurs sentiments, que personne ne s'en apercevait. Mais pendant qu'elles raisonnaient ainsi, Émilius et Teanor qui étaient amis, et qui se confiaient alors une grande partie de leurs sentiments, regardèrent ces deux filles comme la plupart des hommes regardent celles qu'ils croient devoir épouser, c'est-à-dire avec une affection sans ardeur, qui n'a que de la civilité. Ils n'avaient même jamais songé à s'informer comment leur parent prétendait que leurs mariages se fissent, car Émilius ayant, en ce temps-là, trois ou quatre maîtresses et Teanor en ayant une qui occupait absolument son cœur, ils pensaient seulement alors que celles qu'ils devaient épouser seraient riches, sans s'en tourmenter davantage, si ce n'était qu'ils disaient à leurs maîtresses qu'un honnête homme devait se marier pour sa famille, et ne devait aimer que pour lui. Ils entreprirent même de leur persuader qu'un mariage n'était point une vraie infidélité, et ils étaient assez heureux pour être crus, car l'inconstant Émilius n'aimait que des coquettes, et le constant Teanor aimant une femme qui ne pouvait être la sienne, lui persuadait plus facilement ce qu'il voulait. Les choses

étant en cet état, je fis amitié particulière avec ces deux belles filles et je me trouvai un jour chez Elinusse, auprès de qui elles demeuraient, lorsque Teanor et Émilius y vinrent avec deux dames assez aimables. De sorte que cette conversation étant toute composée de jeunes personnes, car Elinusse s'en alla pour quelque affaire, elle se tourna bientôt d'une manière assez galante. Cela arriva d'autant plus facilement qu'une de ces dames avec qui Teanor et Émilius étaient venus, et qui se nomme Cleonce, aimant fort à faire la guerre à ses meilleurs amis, et à la leur faire même un peu trop pressamment, fit malicieusement venir à propos de parler d'amours infidèles et d'amours constantes, voulant donner quelque légère atteinte à ceux qui étaient auprès d'elle. Ensuite, elle demanda aux autres dames ce qu'elles feraient si elles avaient nécessairement à choisir un mari entre deux hommes dont il y en aurait un qui aurait cent maîtresses, et un qui n'en aurait qu'une qu'il aimerait ardemment. « Pour moi, dit une de ces dames, je n'en voudrais pas un des deux, car il n'y a assurément pas grande douceur d'être femme d'un de ces coquets de profession, qui parce qu'ils ne voient que des coquettes, méprisent leurs femmes, et font tous les jours cent choses fort déplaisantes à voir. Il y en a encore moins à être femme d'un homme qui à tous les moments est prêt de sacrifier toute sa famille à la personne qu'il aime, qui ne pense qu'à cela, qui ne bouge d'auprès d'elle, qui s'ennuie partout ailleurs, qui est prodigue pour ce qu'il aime, avare pour tout le reste, et qui veut qu'on ne voie rien de ce qu'il fait, ou que quand on le voit on ne s'en plaigne jamais. Et ce qu'il y a de bon, c'est que ce mari qui prête son cœur à qui le veut, et celui qui le donne tout entier à une seule personne, veulent tous deux que leurs femmes leur gardent une fidélité plus exacte que les autres. Mais, ajouta-t-elle, comme je me pourrais tromper, je voudrais bien savoir le sentiment d'Aurelise sur ce sujet-là. »

Terentia regarda alors Aurelise, en se souvenant de ce qu'elles s'étaient dit quelques jours auparavant, de sorte que voyant bien qu'on croyait qu'elle allait dire ses véritables sentiments, et que par conséquent elle dirait qu'elle aimerait mieux un mari qui aurait une constante amour qu'un qui en aurait plusieurs, tout d'un coup, pour avoir le plaisir de tromper son amie, elle déguisa ses sentiments, et prit un parti opposé avec l'intention de lui ôter tout ce qu'elle eût voulu dire. « Pour moi, dit-elle en souriant, je ne vois pas qu'il y ait lieu de douter, car il vaut sans doute bien mieux être femme d'un mari coquet, pourvu qu'il le soit de bonne grâce, que de l'être d'un de ces amants constants qui font désespérer leurs femmes par des caprices continuels. Car enfin, les amants inconstants sont presque toujours de bonne humeur ou au contraire les amants scrupuleusement fidèles sont presque toujours chagrins. »

Terentia voyant la malice d'Aurelise, ne put jamais s'empêcher de la contredire, quoique dans le vrai elle se contredît elle-même. « Ce que vous dites a quelque esprit, dit alors Terentia, mais il est pourtant certain qu'il vaudrait sans comparaison bien mieux être femme d'un homme qui aurait une grande passion, que de l'être d'un de ces inconstants à mille amours, dont on compte tous les jours cent choses qui divertissent toute la Cour, et qui embarrassent une femme dans toutes les compagnies puisqu'elle ne peut presque aller en nulle part sans trouver quelque maîtresse de son mari avec qui elle ne sait pas trop bien comment agir, ce qui n'est

pas égal avec un mari qui n'a qu'une amour, car pourvu que vous gardiez quelque mesure avec sa maîtresse, s'il est honnête homme il vous en sait gré, et s'il ne vous aime, du moins, il vous estime. »

Pendant que ces deux filles soutenaient assez faiblement le parti qu'elles entreprenaient de soutenir parce que ce n'étaient pas leurs véritables sentiments, Teanor et Émilius à qui cette conversation déplaisait par l'intérêt qu'ils y avaient, crurent que ces deux belles personnes pensaient ce qu'elles disaient, si bien que Teanor en voulut quelque mal à Aurelise et Émilius à Terentia. Chacun voulant donc alors soutenir son parti, ils dirent toutes les raisons dont ils purent s'aviser. « Pour moi, disait Émilius, je ne sais pas comment on peut mettre la chose en doute, car enfin je ne conçois rien de plus fâcheux pour une femme, qu'un de ces maris à grande passion, et rien de plus commode qu'un mari galant. En effet, il n'est presque jamais chez lui, toujours quelque fête l'occupe, et puis comme il ne veut pas être contraint, il donne la liberté qu'il veut prendre. Au contraire, un mari de l'autre espèce est insupportable, car dans le dessein qu'il a de trouver quelque chose à dire à la conduite de sa femme afin que cela excuse la sienne, il a continuellement des espions pour l'observer.

— Mais du moins, interrompit Teanor, ce mari que vous représentez si difficile, aime quelque chose et peut donner lieu d'espérer à sa femme que s'il peut cesser d'aimer sa maîtresse, elle en sera à la fin aimée. Mais que peut-on espérer d'un inconstant qui ne peut jamais rien aimer ?

— S'il n'aime point ses maîtresses, reprit Émilius, pourquoi sa femme s'en fâchera-t-elle ?

— Mais si ce mari qui a une amour constante, reprit Teanor, ne laisse pas de bien traiter sa femme, pourquoi donc s'en plaindra-t-elle, puisque vous ne croyez pas qu'il soit nécessaire qu'elle soit aimée pour être heureuse ?

— Pour moi, dit Aurelise toujours contre ses sentiments parce qu'elle avait commencé, je suis contre Teanor,

— Et moi, ajouta Terentia, je suis contre Émilius.

— En mon particulier, leur dis-je alors, je crois que vous n'êtes contre personne, car à parler sincèrement, vous ne savez guère ce que vous feriez si vous aviez toutes deux chacune un mari qui ne vous aimât point. Il n'importe par quelle voie on n'est point aimée, puisque de quelque façon que la chose soit, elle est très fâcheuse. Cependant soit qu'on vous aime, ou qu'on vous haïsse, il faut par vertu et pour l'amour de soi, être aussi fidèle à un mari qui ne vous aime pas, qu'à un qui vous aime, car il ne faut jamais se venger à son préjudice, ni faillir par exemple. »

Terentia et Aurelise pensaient sans doute ce que je disais, car elles sont toutes deux fort sages, mais elles avaient presque envie de n'en tomber pas d'accord, afin d'avoir lieu de disputer. La bienséance les retint pourtant, et la conversation finit ainsi, de sorte que Teanor s'en alla avec un secret dépit contre Aurelise, et Émilius contre Terentia, quoique dans la vérité Émilius dût aimer Terentia et que Teanor dût aimer Aurelise. Et en effet, étant retournés chez eux car ils logeaient ensemble, ils parlèrent de ces deux filles, et résolurent entre eux si leur parent les obligeait de les épouser, que Teanor épouserait Terentia, et Émilius Aurelise. Cependant, ces deux belles filles étant retirées, Terentia demanda à Aurelise pourquoi elle n'avait pas dit

son véritable sentiment. « C'était pour vous empêcher de dire le vôtre, répliqua-t-elle en souriant, car j'ai bien jugé que vous ne seriez pas de mon avis.

— Mais en m'obligeant à ne dire pas ce que je pensais, reprit Terentia, vous ne disiez pas ce que vous pensiez.

— Il est vrai, dit-elle, mais ne savez-vous pas que quelquefois le mal qu'on fait aux autres, console d'une partie du mal qu'on se fait à soi-même ? »

Vous pouvez juger, Madame, par ce que je dis, de l'état où étaient alors les choses. Cependant quelque faible que fût ce commencement d'aversion qu'Émilius eut pour Terentia et Teanor pour Aurelise et quelque légère que fût l'inclination que Terentia eut pour Émilius et Aurelise pour Teanor, ces premières impressions furent la véritable cause de tout ce qui leur arriva ensuite. En effet, Teanor après avoir eu une si longue et si constante affection dans l'âme, insensiblement guérit de cette amour par une autre amour, et aima tendrement Terentia, se souvenant toujours des sentiments qu'il avait vus dans son esprit lors de cette dispute où j'avais été présente. Presque en même temps, Émilius étant las de l'empressement qu'il faut avoir pour entretenir plusieurs galanteries à la fois, s'accoutuma à prendre plus de plaisir qu'à l'ordinaire auprès d'Aurelise. Ainsi ces deux amis devinrent peu à peu fort amoureux de ces deux belles filles. Mais par une bizarrerie étrange, cette première inclination de ces deux personnes subsistant, et ne pouvant toujours s'empêcher de se porter envie l'une à l'autre, Terentia ne pouvait souffrir Teanor et souhaitait si tendrement qu'Émilius l'aimât au lieu de lui, qu'on peut dire qu'elle l'aimait déjà. Aurelise de son côté trouvant Émilius insupportable, désirait que Teanor se plût moins auprès de Terentia et se plût davantage auprès d'elle. Ce n'est pas que ces quatre personnes ne fussent tous les jours ensemble, mais c'est qu'encore qu'on soit en même lieu, on ne laisse pas souvent de s'apercevoir qu'on est bien loin du cœur de ceux avec qui l'on est. Cependant, ils cachaient tous quatre leurs sentiments, et ne sachant pas précisément de quelle manière celui de qui ils dépendaient prétendait disposer d'eux, ils attendaient qu'il les en éclaircît, chacun désirant dans son cœur que la chose se fît selon son inclination. On s'aperçut pourtant bientôt après qu'il y avait quelque changement dans le cœur d'Émilius et de Teanor, car l'ancienne maîtresse de ce dernier ayant une jalousie étrange, dit cent choses qui firent connaître qu'il fallait que Teanor eût une autre amour. Toutes les maîtresses d'Émilius n'en firent pas moins, et en fort peu de jours on disait partout que Teanor était devenu infidèle et qu'Émilius était devenu constant. On ajoutait même qu'il fallait que la cause de la constance de l'un, et de l'infidélité de l'autre, fût chez Elinusse, mais après tout, on ne pouvait démêler si c'était Aurelise qu'Émilius aimait, ou si c'était Terentia qui avait guéri Teanor de sa première passion, car ces deux amants ne sachant pas l'intention de leur oncle, n'osaient se déclarer, et vivaient avec une égale civilité avec ces deux filles, pour qui ils avaient pourtant des sentiments bien différents, et de qui ils étaient aussi regardés d'une manière bien différente. Comme j'étais déjà leur amie particulière, je leur appris le bruit qui courait de la constance d'Émilius et de l'infidélité de Teanor, et je leur demandai ensuite pour qui Teanor était devenu infidèle et pour qui Emilius était devenu constant. « Car enfin, ajoutai-je, personne ne doute que ce ne soit pour vous deux que ces deux amants ont changé.

— Pour moi, répliqua brusquement Terentia en rougissant, je ne sais point si Teanor m'aime, mais je sais bien qu'Émilius ne m'aime pas.

— En mon particulier, reprit Aurelise, je suis fort assurée que Teanor n'est pas infidèle pour l'amour de moi, et pour Émilius je me soucie si peu de savoir pour qui il a cessé d'être inconstant, que je ne l'ai point du tout observé.

— Je m'étonne pourtant, ajouta Terentia, que vous ne vous soyez point aperçue qu'il prend plus de plaisir à vous parler qu'à moi.

— Je vous assure que je n'y ai pas pris garde, répliqua-t-elle, mais j'ai remarqué en cent occasions que Teanor évite avec adresse de m'entretenir, et qu'il cherche à se placer auprès de vous toutes les fois qu'il le peut sans me faire incivilité.

— Si cela est ainsi reprit froidement Terentia, je le plains et je me plains moi-même, et je souhaite qu'Émilius soit plus heureux que lui.

— S'il a pour moi le dessein que vous dites, répondit Aurelise, il ne sera pas plus heureux que son ami, et je ne serai pas plus heureuse que vous.

— En vérité, leur dis-je alors, je ne vois pas que de quelque façon que soit la chose, vous puissiez être fort malheureuse, car Teanor et Émilius sont tous deux si honnêtes gens, que vous ne pouvez mal choisir ni en l'un ni en l'autre. »

Elles voulaient répondre quelque chose, mais ces deux amants arrivèrent qui, pour confirmer ce qu'elles venaient de dire, cherchèrent adroitement à se placer selon leur inclination. Ainsi Émilius se mit auprès d'Aurelise, et Teanor auprès de Terentia. Elles en rougirent toutes deux, de sorte que comme des amants se flattent aisément, ils expliquèrent cette rougeur à leur avantage, quoique dans la vérité elle fût à leur préjudice. Car Terentia avait rougi de dépit de voir qu'Émilius lui préférait Aurelise, et Aurelise avait rougi de colère de remarquer que Teanor lui préférait Terentia. Cependant, comme elles ont de l'esprit, elles se contraignirent, et la conversation ne laissa pas d'être assez agréable au commencement. En effet, étant venus à parler de galanterie, on mit en question s'il y avait plus d'amour à ne pouvoir s'empêcher de dire qu'on aime ou à ne le dire point, parce que le respect en empêche. Comme Terentia appréhendait étrangement que Teanor ne lui dît qu'il l'aimait et qu'elle craignait encore plus qu'Émilius ne se déclarât à Aurelise, elle se hâta de dire qu'il n'y avait pas sujet de douter, et qu'il y avait bien plus d'amour à ne dire point qu'on aimait, lorsque c'était le respect tout seul qui causait le silence d'un amant, qu'à l'aller dire avec précipitation. Aurelise se trouva alors un peu embarrassée, car elle n'aimait pas à être de l'avis de Terentia, et elle n'aimait pas trop non plus à prendre le parti de soutenir qu'il fallait dire qu'on aimait, de peur de donner la hardiesse à Émilius de lui dire quelque chose qui ne lui plut pas. C'est pourquoi elle aima mieux ne se déclarer point, et me demander ce que j'en croyais. Pour moi qui n'avais point d'intérêt à la chose, je dis précisément ce que je pensais, et j'entrepris de soutenir qu'un amant qui pouvait s'empêcher absolument de dire qu'il aimait, avait moins d'amour que celui qui malgré le respect qu'il avait pour sa maîtresse, et malgré sa propre raison était contraint de dire qu'il avait de l'amour. Émilius était de mon avis et Teanor voulant que son silence fût une déclaration d'amour auprès de Terentia, soutint le contraire et fut de son opinion. Si bien que nous disputâmes assez longtemps. « Pour moi, disais-je, je vous avoue, je crois que ces gens qui peuvent s'empêcher de dire qu'ils aiment, n'ont

rien dans le cœur qui les tourmente fort, et qu'il n'y a rien qui marque mieux la tiédeur d'une affection que le long silence d'un amant. En effet, la plainte n'est-elle pas la marque infaillible de grandes douleurs ? On se tait aisément pour les petits maux, mais pour les grands les plus sages s'en plaignent et toute la philosophie des plus insensibles, ne peut presque jamais les empêcher de crier quand ils souffrent beaucoup. De sorte que comme on ne me prouvera sans doute pas que le silence soit la marque d'une grande douleur du corps, on ne me prouvera pas non plus que c'en puisse être une d'une grande douleur de l'esprit.

— Mais ne faites-vous point de différence entre une grande amour et une grande douleur ? reprit Teanor,

— Non, répliquais-je, car outre que je suis persuadée qu'il n'y a point d'amour sans une inquiétude qui est une espèce de douleur, je le suis encore qu'un amant qui n'a point dit qu'il aime a une si forte envie de le dire, qu'il souffre alors un des plus grands maux du monde.

— Vous avez raison Amiclée, me dit Émilius, et je puis vous répondre avec certitude que c'est le plus grand mal qui fut jamais.

— C'est sans doute un grand mal, répliqua Teanor, mais c'est pour cela que c'est une grande marque d'amour, car y a-t-il rien de plus obligeant pour une dame que de lui faire connaître que la crainte de lui déplaire et le respect que vous avez pour elle, vous oblige à vous taire et à souffrir sans vous plaindre ? Et puis, ajouta-t-il, à parler équitablement, a-t-on jamais cru un amant sur sa parole ? Et si on ne faisait autre chose que dire "je vous aime", se trouverait-il quelque dame au monde qui le crû ? Cela étant ainsi, n'est-ce pas assez de prouver son amour par mille soins, par mille services, par des soupirs, par des regards, et par mille choses qui sont plus effectives que des paroles, sans irriter une belle personne qui ne veut pas qu'on perde jamais le respect qu'on lui doit ?

— Croyez-moi, dis-je alors à Teanor, il est de ces soupirs, de ces regards, de ces soins et de ces services dont vous parlez, ce qu'il est du métal dont on a depuis quelque temps fait de la monnaie à Rome, à qui la marque du prince redouble le prix. Car tout ce que l'on fait pour une belle devant que de lui avoir dit qu'on l'aime, ne passe que pour des témoignages d'estime et d'amitié tout au plus, et ce n'est que depuis qu'on lui a dit "je vous aime", qu'elle regarde les services qu'on lui rend comme des témoignages d'amour. Ce que vous dites est sans doute fort bien dit, lui dis-je, mais il faut encore ajouter, que quand même on voudrait défendre aux gens de parler, si on les estime, on n'est pas trop marri qu'ils parlent, pourvu qu'ils sachent comme il faut parler.

— Mais Amiclée, reprit Terentia, je pense que vous avez perdu la raison d'accuser les femmes d'un défaut comme celui-là, car enfin je soutiens qu'une honnête personne ne peut jamais être plus obligée que lorsqu'elle voit qu'on a peur de lui déplaire, qu'on la craint, et qu'on la respecte.

— Il est vrai, repris-je, mais enfin, si un amant ne dit jamais qu'il aime, sera-t-il aimé ?

— Je ne sais pas s'il sera aimé, reprit Terentia, mais je sais bien qu'un amant qui me dirait brusquement qu'il m'aimerait, serait haï.

— Quand Amiclée, reprit Émilius, dit qu'il faut dire qu'on aime, elle n'entend pas qu'on le dise mal à propos. »

Comme j'allais répondre, cette dame que Teanor avait aimée si longtemps, arriva avec deux autres. Elle se nomme Menesile et a sans doute l'esprit assez hardi et fort passionné. Cette visite surprit fort la compagnie, car elle n'avait pas accoutumé de visiter Elinusse. Mais la jalousie l'ayant obligée de vouloir voir ce qui se passait dans cette cabale, elle se fit présenter par une des amies de Tolumnius. Cependant, Teanor pour faire mieux connaître son amour pour Terentia, demeura auprès d'elle. Il ne lui parla pourtant point en particulier, car quand il l'aurait voulu, elle ne lui en eût pas donné l'occasion. Quand Aurelise vit entrer cette dame, elle connut bien qu'un sentiment de jalousie l'obligeait à faire cette visite ; si bien que voyant qu'elle aimait encore Teanor, cela redoubla l'inclination qu'elle avait pour lui, aussi bien que l'envie qu'elle portait à Terentia, car elle eut une douleur extrême que ce ne fût pas pour elle qu'il lui eût fait infidélité. Un quart d'heure après, trois des anciennes maîtresses d'Émilius arrivèrent, mais il les salua si froidement et les regarda si peu, qu'à peine eût-on pu connaître qu'il les eût vues ailleurs. De sorte que Terentia voyant bien que cet infidèle était devenu constant, eut une douleur extrême que ce ne fût pas pour l'amour d'elle qu'il méprisât toutes ces anciennes maîtresses. Ainsi, elle devint aussi rêveuse qu'Aurelise. Cependant, la bienséance les obligeant d'entretenir celles qui les venaient visiter, elles parlèrent à la fin de plusieurs choses différentes. Après quoi, la conversation se tournant tout d'un coup, on parla fort contre les hommes en général. On dit qu'ils étaient très souvent injustes, vindicatifs, inconstants, insensibles, et médisants. Teanor et Émilius soutenant alors le parti de leur sexe, se défendirent le mieux qu'ils purent. Mais enfin je ne sais comment cela se fit, mais une de ces dames nouvelles venues qui n'aimait pas Menesile, me demanda si je croyais qu'une femme qu'un homme cessait d'aimer, dût être plus irritée qu'une autre qui ne pourrait se faire aimer par un homme qu'elle aimerait. Cette proposition fit rougir également Menesile, Terentia, et Aurelise. Il n'y eut pourtant que moi qui y pris garde. Cependant Menesile s'étant remise en un moment, eut la hardiesse de soutenir son parti. « Il est si aisé de répondre à ce que vous demandez, dit-elle, qu'encore qu'il y ait ici beaucoup de personnes qui ont plus d'esprit que moi, je pense que j'en aurai assez pour faire voir qu'il y a plus de honte à ne pouvoir se faire aimer, qu'à être abandonnée. Car enfin, la honte est à celui qui abandonne et point du tout à celle que l'on quitte.

— Je ne sais pas à qui est la honte, repris-je, mais je crois que la colère est à celle que l'on abandonne, quand elle aime encore.

— Je crois bien, dit Menesile, qu'on a de la colère d'avoir été trompée, mais après tout, une personne qui ne peut se faire aimer a non seulement de la colère mais de la honte de sa propre faiblesse. Et au lieu qu'une femme qui a été aimée et qu'on n'aime plus n'a que du dépit, de la haine, et du mépris pour un infidèle, celle qui aime sans être aimée, vient à la fin quand elle a du cœur, à se haïr et à se mépriser elle-même, ce qui est sans doute la plus cruelle chose du monde. »

Pendant que Menesile parlait ainsi, Terentia, Aurelise, et Teanor souffraient étrangement, car ils entendaient dire des choses fâcheuses sans y répondre. Comme

je remarquai leur embarras, je répondis à Menesile, et voulant prendre un tiers parti, « En vérité, lui dis-je, soit qu'une femme aime sans être aimée ou que son amant la quitte, elle est digne de pitié si elle a de la vertu, car pour celles qui n'en ont pas, on ne les doit jamais plaindre.

— Mais, reprit celle qui avait fait cette proposition, encore voudrais-je bien savoir qui souffre le plus des deux.

— Celle qui aime le mieux, répliqua Terentia.

— Il y a donc apparence, répondit une dame de la compagnie, que c'est la dame abandonnée, car je ne puis comprendre qu'une femme qu'on n'aime pas puisse aimer fortement.

— Pour moi, dit une autre, je ne conçois point qu'une femme puisse aimer si on ne répond à son affection, lorsqu'elle en donne quelque témoignage, mais je ne crois pas impossible qu'une honnête personne ait une inclination secrète et cachée qui la porte à aimer plutôt un homme qu'un autre, sans en témoigner pourtant rien.

— Si cela est ainsi, répliqua Menesile, je crois en effet que celle que l'on quitte souffre plus que celle que l'on n'aime pas, mais si elle croit que ses yeux ont trahi le secret de son cœur et que celui qu'elle aime s'est aperçu de son affection sans y répondre, je soutiens qu'elle en a une honte qui lui donne plus de peine que l'infidélité la plus noire n'en peut donner. Car après tout, on se guérit aisément en méprisant celui dont on a reçu l'injure. »

Pendant que Menesile parlait ainsi, Émilius parlait bas à Aurelise qui en cet instant aima mieux l'écouter que d'être obligée de répondre à Menesile. « Vous êtes aujourd'hui bien mélancolique Madame, lui dit-il, je ne me plains pourtant pas de votre silence, ajouta-t-il, car comme c'est une espèce de consentement je suis persuadé que vous êtes tombée d'accord qu'Amiclée avait raison de dire tantôt qu'il y a plus d'amour à ne pouvoir s'empêcher de dire qu'on aime, qu'à se taire par respect, c'est pourquoi de peur de vous donner loisir de changer de sentiments, il vaut mieux que je vous dise le plus respectueusement qu'il me sera possible, que du plus inconstant de tous les hommes vous en ferez le plus fidèle amant pour peu que vous veuillez achever de serrer les nœuds qui m'attachent à votre service.

— De grâce Émilius, reprit Aurelise assez étonnée, ne me forcez point à vous parler plus rudement que je ne voudrais ! Vous savez que j'ai du respect pour Tolumnius, et que je serais au désespoir de lui déplaire. Cependant, si vous vous accoutumez à me parler comme vous venez de faire, il serait difficile que je ne cherchasse les voies de me délivrer de cette importunité-là. »

Aurelise dit cela d'un certain air sec qui affligea sensiblement Émilius, mais au lieu d'en être rebuté, il en devint plus amoureux, car il était de ceux à qui les choses difficiles augmentent le désir de les posséder. Il parla donc encore après cela à Aurelise, mais ce fut si respectueusement, qu'elle n'eut aucun prétexte de s'en fâcher. D'autre part, Teanor voyant bien que tout ce que Menesile disait n'était que pour lui faire dépit, voulut profiter de ce dépit-là, si bien que lorsque toute la compagnie s'en fut allée il demeura le dernier et s'approchant de Terentia, qui rêvait auprès d'une fenêtre, « Du moins Madame, lui dit-il tout bas, si vous vous souvenez de tout ce que vous avez entendu dire indirectement contre moi, souvenez-vous en même temps que j'ai souffert à votre considération, et que si je n'avais

un profond respect pour vous, je vous dirais que si je ne vous aimais point, je ne serais pas infidèle.

— Je vous assure, répliqua-t-elle, que je me souviendrai toujours de la qualité que vous vous donnez vous-même, afin de n'être jamais exposée à vous aimer plus que je fais, car enfin, un homme qui peut abandonner une femme pour une autre quand il en est aimé, peut être infidèle à toutes celles qui se confieront en lui. »

Après cela, se rapprochant d'Aurelise, Teanor fut contraint de s'en aller sans lui rien dire davantage. Le reste du soir Terentia et Aurelise furent assez mélancoliques. Elles se déshabillèrent presque sans se parler, quoiqu'elles couchassent en même chambre, et ce ne fut que le lendemain au matin qu'elles se dirent quelque chose. En effet, après qu'elles furent habillées, suivant leur coutume, elles passèrent dans un cabinet qui était proche, en attendant l'heure d'aller au temple. Dès qu'elles y furent, Aurelise qui naturellement est un peu plus gaie que Terentia, lui demanda avec un souris un peu forcé, d'où venait qu'elle était si négligée ce jour-là, « Car enfin, lui dit-elle, quand on a remporté une grande victoire, on ne doit pas être si mélancolique.

— Vous devriez donc être encore plus gaie que vous n'êtes, reprit Terentia, car vous avez triomphé plus glorieusement que moi.

— Si vous voulez changer de victoire, répliqua Aurelise, je le veux bien.

— Je vous assure qu'il ne tiendra pas à moi, reprit Terentia, ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je tombe tout à fait d'accord de ce que je vois bien que vous pensez, mais enfin je réponds à vos paroles plutôt qu'à la vérité de la chose dont vous me faites la guerre. Mais toujours tirai-je cet avantage de ce que vous m'avez dit, que je vois avec certitude qu'Émilius vous a parlé d'amour, et que je ne le persuadai point hier.

— Je l'avoue, reprit Aurelise sachant bien qu'elle affligerait Terentia, mais à votre tour, avouez-moi que Teanor vous a fait connaître qu'il vous aime, et que comme j'ai fait un amant fidèle d'un inconstant, vous avez fait un infidèle d'un homme qu'on croyait le plus constant qui fut jamais.

— Votre sincérité ne me permettant pas de n'en avoir point pour vous, répondit Terentia, je vous confesse que Teanor m'a fait entendre qu'il m'aime.

— Ha ! Terentia, répliqua Aurelise, pourquoi n'avez-vous point donné d'amour à Émilius ?

— Ha ! Aurelise, s'écria Terentia, pourquoi n'avez-vous point gagné le cœur de Teanor, dont je ne sais que faire ? Ce qu'il y a de cruel, ajouta-t-elle, c'est que je vois bien que Tolumnius veut absolument que nous épousions ses neveux, et que de la manière dont votre cœur et le mien sont disposés, nous serons toujours malheureuses. Car enfin je vous le dis encore une fois, je ne pourrais vivre avec Émilius, quoiqu'il ait bien du mérite.

— J'en dis autant de Teanor, répondit Terentia. »

Après cela, le malheur unissant le cœur de ces deux filles, elles se promirent beaucoup d'amitié et de fidélité l'une à l'autre. Mais afin de chercher quelque remède à leur infortune, Terentia promit à Aurelise de maltraiter toujours Teanor et de ne l'épouser jamais, quelque commandement que lui en fît Tolumnius, à qui elle obéissait comme à son père. Aurelise promit aussi de son côté, de ne dire

jamais rien de favorable à Émilius et de ne l'épouser point, quelque commandement qu'on lui en fît, et elles se promirent aussi de se dire sincèrement tout ce que ces deux amants leur diraient. « Mais hélas ! disait Terentia, toute notre prévoyance sera peut-être bien inutile pour nous empêcher d'être malheureuses, car enfin nous pouvons bien n'épouser pas ceux que nous n'aimons point, mais si l'on nous propose d'épouser ceux que nous ne haïssons pas, nous n'aurons peut-être pas la force de ne le vouloir point, quoiqu'ils ne nous aiment pas, et Teanor et Émilius auront peut-être la faiblesse d'obéir à Tolumnius par un sentiment d'intérêt. Cependant je vous l'avoue, je me trouverais aussi malheureuse d'épouser un homme qui ne m'aimerait pas et que j'aimerais, que d'en épouser un que je n'aimerais pas et qui m'aimerait.

— Vous avez raison, reprit Aurelise, mais comme il ne faut jamais perdre l'espérance qu'à l'extrémité, il faut en effet espérer qu'étant unies comme nous le sommes présentement, il pourra arriver que nous changerons notre destin, qu'Émilius vous aimera, et que Teanor ne me haïra point. »

Ensuite, elles se firent mille caresses et se dirent mille douceurs. À la fin de cette conversation, elles furent au temple, où leurs deux amants se trouvèrent qui confirmèrent par leurs regards ce qu'ils leur avaient dit le jour auparavant. Au retour du temple, elles surent qu'une de leurs amies les avait priées d'aller le soir dans les jardins du palais, où comme vous le savez Madame, toute la Cour se trouve assez souvent dans la belle saison. Elles y furent donc avec une de leurs parentes, pensant que leur amie voulait avoir le plaisir de se promener avec elles, mais il se trouva que c'était pour entendre une musique que Teanor et Émilius leur donnaient, et que celles au nom de qui on les avait priées, ne savait rien de cette galanterie qui au lieu de donner de la joie à celles pour qui elle était faite, leur donna du dépit et du chagrin. Quelques jours après, ces mêmes amants donnèrent une magnifique collation aux mêmes personnes dans cet agréable bois qu'on appelle le bois du Printemps, parce que le vert y paraît plus tôt qu'ailleurs, et que c'est en cette saison que tout le monde s'y va promener pour faire davantage éclater leur amour. Ils donnèrent un soir le bal sous une tente magnifique, au milieu de cette prairie qu'on appelle la prairie de Flore, parce qu'en effet, elle est toujours toute couverte de fleurs. Terentia et Aurelise étaient au désespoir de tout ce que ces deux amants faisaient pour leur plaire, mais il fallait pourtant se trouver à toutes ces fêtes, de peur de déplaire à Tolumnius et à Elinusse. À la fin pourtant, elles eurent la joie de savoir que Tolumnius avait résolu d'aller passer quelque temps aux champs, à une très belle maison qu'il avait auprès de Clusium. Elles surent même que je devais être de la partie, et en effet, je partis deux jours après avec elles, de sorte que comme l'amitié se lie bien plus promptement pendant un petit voyage à la campagne, qu'à la ville, elles me confièrent la crainte où elles étaient que Tolumnius ne les voulût marier d'une manière opposée à leur inclination et elles me dirent enfin tout ce qu'elles avaient de plus secret dans l'âme. Je vous avoue qu'elles me firent pitié, et que trouvant une occasion de me mêler d'amour innocemment, je leur promis de faire tout ce que je pourrais pour changer le cœur de ces deux amants, qui étaient tous deux assez de mes amis. Cependant, ce ne furent que fêtes continuelles pendant notre voyage à la campagne, mais comme ces deux

filles m'avaient priée de ne les quitter point du tout afin d'ôter à leurs amants la liberté de leur parler en particulier, je le fis en effet, si adroitement sans qu'Émilius ni Teanor crussent que j'eusse dessein de les empêcher de les entretenir, qu'ils ne purent leur rien dire de leur passion. Je ne me contentai pas de rendre cet office à ces deux filles, je parlai séparément à leurs deux amants pour tâcher de les porter dans des sentiments opposés aux leurs. En effet, je louais Terentia avec exagération en parlant à Émilius, et je faisais la même chose d'Aurelise en parlant à Teanor. Mais à dire la vérité, je ne voyais pas qu'ils les aimaient avec la même ardeur. Au contraire, dès que je parlais d'Aurelise à Teanor, il me parlait de Terentia, et dès que je nommais Terentia à Émilius, il me nommait Aurelise. Cependant, ces deux amants songeaient si fort à se faire aimer, qu'ils ne s'apercevaient pas qu'ils étaient aimés de celles qu'ils n'aimaient point. Il est vrai que comme Terentia et Aurelise ont du cœur et de la vertu, elles cachaient leurs sentiments le mieux qu'elles pouvaient, ainsi elles ne laissaient pas de paraître gaies, d'être sociables, et d'avoir une égale civilité pour ceux pour qui elles avaient des sentiments bien différents. Ce qui les rendait plus malheureuses, c'est qu'encore que Teanor eût de l'amour pour Terentia, il ne laissait pas de vivre admirablement bien avec Aurelise, et qu'encore qu'Émilius aimât Aurelise, il avait beaucoup de complaisance pour Terentia. Cependant, comme ces deux amants avaient des affaires à la Cour, ils ne faisaient que de petits voyages d'un jour. Ils demandèrent plusieurs fois à Aurelise et à Terentia la permission de leur écrire qu'elles ne voulurent point leur accorder. Mais comme j'aimais assez les nouvelles quand j'étais aux champs, je priai un de mes amis qui était assez des leurs, de me mander non seulement ce qu'il saurait à Clusium, mais encore tout ce qu'on lui manderait d'ailleurs, car c'était un homme qui avait intelligence par toute l'Italie. Ce n'est pas que je me souciasse fort de ce qui se passait en des lieux où je ne connaissais personne, mais comme Tolumnius aimait à savoir tout ce qui se passait par tout le monde, j'étais bien aise de le divertir durant que j'étais chez lui. Et en effet, cet ami que j'avais m'envoya diverses fois des relations fort amples de tout ce qui se passait à la Cour, avec des extraits des lettres qu'il recevait de Rome, de Veies, de Tarente, de Cumes, de Volterre, de Panorme, de Capoue et de plusieurs autres lieux. Si bien que cela divertissant assez Tolumnius, et les nouvelles du monde donnant assez de plaisir à Terentia, à Aurelise et à moi, nous attendions avec assez d'impatience le jour que nous devions avoir des lettres. En effet, nous fûmes nous promener un soir qu'elles devaient arriver, dans la pensée de les avoir un moment plus tôt. Comme nous étions donc entre deux prairies bordées de saules, nous vîmes arriver celui qui avait accoutumé de m'apporter mes paquets, qui m'en donna plusieurs. Entre ceux-là, j'en vis un que je ne connus pas, si bien que l'envie de savoir qui m'écrivait fit que j'ouvris ce paquet le premier. Ainsi je vis que c'était une relation par articles séparés, comme celle que j'avais accoutumé de recevoir, quoique je n'en connusse pas le caractère. Terentia et Aurelise voyant mon étonnement, s'approchèrent de moi, de sorte que nous asseyant toutes trois au pied d'un arbre, je commençai de lire cette relation, qui était à peu près comme je m'en vais vous le dire, du moins, sais-je bien que si j'en change les paroles, je n'en changerai pas le sens.

De la cour.

On voit toujours ici des envieux, des mécontents et des ingrats, ceux à qui l'on donne quelque chose, croient mériter davantage, ceux à qui l'on ne donne rien pensent qu'on leur dérobe ce qu'on donne aux autres, cependant tout le monde s'empresse bien souvent sans savoir pourquoi. On y trouve des ambitieux sans mérite, des flatteurs mal récompensés, de faux amis qui ressemblent aux véritables ; un extérieur de bonté qui charme les nouveaux venus et qui ne trompe pourtant pas ceux qui ont de l'expérience et l'on y voit enfin de la fourbe partout, et de la politesse sans probité. Pour de l'amour il y en a peu qu'on puisse appeler amour ; on y trouve pourtant quelquefois de certaines amours frivoles qui ne sont propres qu'à de jeunes oisifs qui ne savent que faire, et qui même bien souvent ne savent que dire. On y voit des amours d'intérêts qui n'inspirent que de lâches actions et l'on n'y voit presque jamais d'amours sincères, si ce n'est dans l'âme de Teanor et d'Émilius dont on dit que le cœur est à la campagne, quoiqu'on les voie tous les jours chez la reine où ils paraissent si mélancoliques que toutes les dames en murmurent.

De Clusium.

Toutes les belles envieuses se réjouissent ici de l'absence des deux plus belles personnes du monde. Elles n'en tirent pourtant pas grand avantage car tous les honnêtes gens en sont si affligés que toutes les conversations en sont plus tristes. Il y en a même qui assurent qu'il y a deux de leurs amants qui sont exposés à mourir de douleur si elles ne reviennent bientôt, quoique ce ne soit pas la coutume de mourir pour l'absence d'une maîtresse rigoureuse. Du reste Clusium est comme à l'ordinaire, c'est-à-dire que les puissants oppriment les faibles, que chacun y cherche ce qui lui plaît, qu'on y murmure contre ceux qui gouvernent, qu'on y fait des brigues inutiles qu'on y voit peu de véritable vertu, beaucoup d'hypocrisie, de la magnificence déréglée, de l'avarice excessive, de l'injustice, du désordre, de la confusion.

Des jardins du palais.

Toutes les dames qui avaient accoutumé de baisser leurs voiles lorsqu'elles craignaient que leur beauté ne fût contrainte de céder à celle de Terentia et d'Aurelise, se promènent le visage découvert durant leur absence, mais comme l'image de ces deux belles personnes est demeurée dans le cœur de tous ceux qui ont les yeux délicats en beauté, elles n'en ont pas plus d'admirateurs et le souvenir de celles qu'on ne voit plus ici, nuit encore à la gloire de celles qu'on y peut voir.

Du bois du Printemps.

Quoique tous les arbres soient ici aussi verts qu'à l'ordinaire, il y a beaucoup moins de monde qu'à l'accoutumée ; ce n'est pas qu'il n'y ait cent mille oiseaux qui font le plus agréable concert qu'on puisse entendre, mais c'est sans doute que cette foule d'honnêtes gens qui venaient se promener ici l'année passée, y venaient bien moins pour entendre chanter des rossignols que pour voir les deux plus belles personnes de la Terre, qu'on y voyait presque tous les jours. En échange on y voit très souvent deux amants mélancoliques qui viennent soupirer dans les endroits les plus solitaires du bois. Quelquefois ils s'y égarent tant la douleur les possède, il y en a même qui assurent qu'ils ont fait des vers fort amoureux qu'on a trouvés gravés sur des arbres, par où il paraît qu'il y en a un qui aime une belle blonde et l'autre une belle brune. Quoiqu'il en soit ce bois paraît si solitaire qu'il y a lieu de croire qu'il n'y viendra plus personne, si ces deux belles qui sont absentes ne reviennent bientôt.

Du bal le soir de la fête de Junon.

On voit ici de toutes sortes de gens les uns dansent bien, les autres mal beaucoup et beaucoup d'autres qui ne dansent pas. On y voit même plusieurs dames qui ne devraient plus danser, parce qu'il y a trop longtemps qu'elles dansent. On y voit aussi de jeunes gens qui commencent de voir le monde par le bal, et qui sont si décontenancés qu'ils ne peuvent danser en cadence. On y voit encore des brigues et des factions, quoiqu'il ne s'agisse bien souvent que de mal danser. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on n'y voit point le plus bel ornement des assemblées de Clusium, c'est-à-dire Terentia et Aurelise. Aussi, est-ce pour cette raison qu'on n'y voit point Teanor ni Émilius, qui aiment mieux être en solitude chez eux, que d'être vus au bal où ils ne peuvent voir les seules personnes qui leur peuvent plaire.

De la prairie de Flore.

Tout le monde est fort étonné de ne voir plus ici cette abondance de fleurs qu'on avait accoutumé d'y voir tous les ans. Il est vrai qu'on dit que les zéphyrs qui servent à entretenir la fraîcheur des fleurs, ont suivi deux belles qui les aiment fort, et que cela est cause que la prairie n'a presque point de fleurs cette année. On parle d'envoyer les prier de revenir mais beaucoup de belles s'y opposent parce qu'elles aiment mieux que la prairie soit sans fleurs, que de voir que le teint d'Aurelise et celui de Terentia effacent la beauté du leur.

Du temple de Vénus.

On prépare ici un grand sacrifice pour deux malheureux amants, qui ne peuvent être aimé de leurs maîtresses quoiqu'ils aient dans le cœur la plus ardente et la plus fidèle amour qui fut jamais. Et il y en a qui croient que si elles ne se résolvent à récompenser leur fidélité, la déesse qu'ils implorent vengera leur mort d'une étrange sorte, car c'est la coutume de cette déesse quand elle est irritée contre des dames rebelles aux lois de son fils d'ôter la beauté avant le temps ou de faire aimer sans être aimée. C'est pourquoi il est à souhaiter que ces deux belles personnes récompensent leurs amants puisqu'ils sont fidèles. Si elles le font, elles seront les plus heureuses qu'elles puissent être, n'y ayant rien de si doux que d'aimer et d'être aimée, ni rien si ennuyeux que de n'aimer rien. »

« Et bien, dis-je à Aurelise et à Terentia après que j'eus achevé de lire ces nouvelles, que vous semble de ce que vous venez d'entendre ?

— Il me semble à mon grand regret, reprit Terentia, qu'Émilius a bien de l'esprit,

— Quoi ? reprit brusquement Aurelise, vous ne connaissez pas que c'est Teanor qui a fait cette galanterie ?

— Pour moi, leur dis-je, si vous me demandez ce que j'en pense, je vous dirai que je crois qu'elle leur appartient en commun, qu'ils l'ont concertée entre eux, qu'ils l'ont exécutée ensemble, et qu'ils l'ont fait écrire ensuite par une main inconnue.

— Ha ! non, non, reprit Terentia, ce n'est point Teanor qui a écrit ses nouvelles, il a sans doute bien de l'esprit, mais ce n'est pas cette manière-là et il n'y a qu'Émilius qui puisse avoir inventé cette folie.

— Au contraire, répliqua Aurelise, cela est tellement de Teanor, que je ne puis le méconnaître.

— Quoiqu'il en soit, leur dis-je, si l'auteur de cette galanterie est douteux, la cause n'en est pas douteuse, et vous jugez bien que c'est pour vous seules qu'elle a été faite.

— Hélas ! reprit Terentia, que me sert que cela soit ingénieux et joli, si l'amour ne l'a inspiré à Émilius que pour divertir Aurelise ?

— Et bons dieux ! répliqua cette belle fille, que me sert à moi-même que Teanor ait part à cette agréable folie, puisque c'est vous qui la faites naître ?

— Ce qu'il y a de rare, leur dis-je, c'est que par ces nouvelles on ne peut connaître si c'est à Terentia que Teanor veut parler, et si c'est à Aurelise qu'Émilius veut se faire entendre.

— Hélas ! reprit Terentia, la chose n'est pas douteuse, car après ce qu'ils nous ont dit, ils jugent bien que nous faisons aisément l'application de ce qu'ils disent. Cependant, tout leur esprit est bien mal employé de la manière qu'ils l'emploient.

— Mais pourquoi, leur dis-je alors, ne faites-vous pas toutes deux un grand effort pour accommoder votre esprit à votre fortune, et pour aimer ceux qui vous aiment ?

— Ha ! ma chère Amiclée, s'écria Terentia, que vous êtes heureuse d'ignorer la force d'une puissante inclination,

— Et que vous êtes cruelle, ajouta Aurelise, de penser que nous ne fassions pas tout ce que nous pouvons pour aimer ceux qui nous aiment. Du moins sais-je bien que je n'ai rien oublié, et qu'il n'est rien que je n'aie fait pour aimer Emilius et pour haïr Teanor.

— J'ai encore plus fait que vous, reprit Terentia, car j'ai voulu faire en sorte de n'avoir que de l'indifférence pour tous les deux, et je n'en ai jamais pu venir à bout, et quoique je fasse j'ai de l'inclination pour Émilius et de l'aversion pour Teanor.

— Cependant, il faut par un sentiment de vertu et de bienséance, cacher également l'une de l'autre, de peur d'irriter Tolumnius et ce qui me rend plus misérable, c'est que je crois que si Émilius savait que je ne le hais pas et que vous le haïssez, il pourrait peut-être m'aimer.

— J'ai cru comme vous, répondit Terentia que si Émilius n'ignorait pas l'aversion que vous avez pour lui et l'inclination que j'ai à l'aimer, il m'aimerait, mais présentement, je le crois moins que je ne faisais. De sorte que ce qui me plaît le plus de cette galanterie de Teanor et d'Émilius, ajouta-t-elle, c'est que du moins il paraît que ces deux amants ne soupçonnent rien de la faiblesse que nous avons pour eux, et qu'ainsi je les puis voir sans rougir, car s'ils en avaient quelque soupçon, ils n'auraient pas dit au dernier article de ces nouvelles, que quand Vénus est irritée, elle punit les belles qui lui ont résisté, en faisant qu'elles aiment sans être aimées.

— En vérité, reprenait Aurelise, notre destin est assez fâcheux car enfin, selon toutes les apparences nous sommes exposées à être bien malheureuses. »

Après cela, elle prit ces nouvelles galantes qu'on m'avait écrites, qu'elle relut d'un bout à l'autre tout bas, pendant que Terentia rêvait profondément, et que je les observais toutes deux. Après qu'Aurelise eut lu, Terentia lut à son tour, mais quoique cela eût été envoyé pour les divertir, elles en furent plus tristes. Elles eurent pourtant quelque consolation le lendemain, car Tolumnius m'ayant parlé en particulier, me dit qu'ayant dessein de marier Terentia et Aurelise à ses neveux, il voulait que je susse de ses deux filles quelle était leur inclination, étant plus juste, disait-il, de savoir les véritables sentiments de celles qui doivent obéir, que de ceux qui doivent commander. De sorte que me servant de cette occasion pour rendre office à mes amies, quoique ce fût contre l'inclination de mes amis, je lui dis qu'il n'était pas nécessaire que je parlasse à Terentia, ni à Aurelise, que comme je les connaissais mieux qu'elles ne se connaissaient elles-mêmes, je pouvais l'assurer que Terentia ne serait jamais heureuse si elle épousait Teanor, qu'elle le pouvait être avec Émilius, et qu'au contraire, Aurelise serait très misérable avec Émilius et très satisfaite avec Teanor. « Cela étant ainsi, reprit Tolumnius, il me sera aisé de les contenter, car Teanor et Émilius n'oseraient me désobéir, et puis, ajouta-t-il, je crois que leur cœur est assez libre présentement pour n'y trouver point de résistance. Joint que Terentia et Aurelise sont toutes deux si bien nées qu'il leur doit être aisé de se conformer à ma volonté. » Je pensai lui dire alors qu'il se trompait, mais je craignis d'en dire trop ; ainsi je laissai la chose en cet état-là et je fus retrouver mes amies. D'abord Terentia rougit de ce que j'avais dit, mais pour Aurelise elle m'en remercia, « Car enfin, dit-elle, je ne vois pas qu'il nous puisse arriver rien de

fâcheux de cette aventure, car si Teanor et Émilius obéissent facilement, ce sera signe que la passion qu'ils ont pour nous ne sera pas assez forte pour nous empêcher d'espérer d'en être aimées, et s'ils refusent absolument d'obéir, le dépit nous guérira, et nous portera peut-être à souffrir l'affection de ceux qui nous aiment.

— Pour moi, dit Terentia, je n'espère rien et je crains tout. Mais enfin, la chose n'ayant point de remède, il s'y faut résoudre. »

Le soir même, ces deux amants voulant savoir ce qu'on disait de leurs nouvelles, arrivèrent, et ne témoignèrent pas en rien savoir. Mais comme je voulais les obliger, je louai cette galanterie devant eux, je la leur montrai, et je vins enfin à leur faire avouer en secret qu'ils l'avaient faite ensemble, comme je l'avais pensé. Cependant, Tolumnius ne manqua pas après que tout le monde fut retiré, de les faire appeler pour leur dire ce qu'il avait résolu. « Vous savez, leur dit-il, le commandement que je vous ai fait de vous assujettir à voir Terentia et Aurelise, que je veux que vous épousiez, mais comme il est difficile qu'un homme puisse être bien content de la conduite de sa femme s'il n'en est aimé, j'ai observé, et fait observer soigneusement les inclinations des deux personnes que je vous destine. De sorte qu'il ne tiendra qu'à vous d'être heureux car enfin je sais que Terentia a pour vous, dit-il en regardant Émilius, toute l'inclination qu'une honnête fille peut avoir pour un homme qu'elle regarde comme devant être son mari, et je sais aussi, ajouta-t-il en parlant à Teanor, qu'Aurelise a une tendresse pour vous qui vous doit obliger à la préférer aisément à Terentia.

— Est-il possible Seigneur, reprirent-ils tous deux à la fois, que vous soyez bien informé de ce que vous dites ?

— N'en doutez nullement, répliqua-t-il, et conformez-vous à ma volonté, car quand vous n'auriez pas une grande affection pour ces deux filles, il ne faudrait pas laisser de les épouser. Elles sont belles, jeunes, sages et riches, et cela suffit. Si vous ne les aimez devant que de les épouser vous les aimerez après, aussi bien si vous les aimiez devant seriez-vous exposé à ne les aimer bientôt plus. Le mariage et l'amour sont deux choses qui ne sont pas souvent longtemps ensemble. C'est pourquoi songez seulement à m'obéir, car enfin tout mon bien est à ceux qui m'obéissent et point à d'autres.

— Pour ce qui me regarde, Seigneur, reprit Teanor, nul sentiment d'intérêt ne me fera jamais rien faire,

— Et pour moi, ajouta Émilius, rien ne me saurait faire épouser Terentia. Car enfin, ajouta-t-il, puisqu'il importe également à Teanor et à moi que vous sachiez la vérité, nous aimons éperdument Terentia et Aurelise. Mais Seigneur, c'est parce que nous les aimons que nous ne les pouvons épouser de la manière que vous nous le proposez, car Teanor aime Terentia, et j'aime Aurelise.

— Mais puisqu'Aurelise aime Teanor, reprit Tolumnius, et que vous êtes aimé de Terentia c'est à vous à contraindre vos sentiments car il est bien plus dangereux à un homme d'épouser une femme dont il est haï, qu'il ne lui est fâcheux d'en épouser une qu'il n'aime pas quand il en est aimé, principalement quand elle est belle et sage. Quoiqu'il en soit, leur dit-il, je ne contraindrai point deux filles que leurs parents en mourant ont mises sous ma conduite. Mais comme vous dépendez de moi, que vous m'avez mille obligations, et que je puis vous ruiner quand je le

voudrai, vous devez céder à ma volonté. Faites-le si vous êtes sages, car assurément vous vous en repentirez si vous ne le faites pas. »

Tolumnius dit cela d'un air de colère qui empêcha Teanor et Émilius de lui répondre. Joint que leur ayant fait signe qu'ils se retirassent, ils furent contraints de sortir de sa chambre et de s'en aller à la leur mais avec tant d'affliction qu'ils passèrent la nuit sans dormir. Tolumnius leur ayant dit qu'il savait l'inclination de Terentia et d'Aurelise, ils s'imaginèrent que c'était un artifice dont ces deux filles qui les haïssaient s'étaient servies, pour faire obstacle à leur dessein. Si bien que le lendemain, ils furent si tristes, qu'on n'a jamais passé un jour plus mélancolique que celui-là. Tolumnius avait de la douleur et de la colère, ces deux amants avaient un désespoir sans égal, et Terentia et Aurelise avaient de l'affliction et de la honte.

Dès le matin, Tolumnius me dit qu'il était bien affligé de trouver que Teanor et Émilius avaient disposé de leur cœur autrement qu'il ne fallait, mais il me pria de n'en rien dire à Terentia, ni à Aurelise, et m'assura qu'il saurait bien se faire obéir. Cette nouvelle ne réjouit pourtant pas ces deux belles filles, à qui je ne crus pas la devoir sceller, car lorsqu'elles venaient à penser que si Tolumnius persécutait Teanor et Émilius elles pourraient être haïes de ceux qu'elles aimaient, leur esprit était en un embarras étrange. D'autre part, ces deux amants qui étaient amis particuliers, étaient dans un embarras inconcevable, car s'ils se résolvaient d'obéir, ils épousaient des femmes qu'ils n'aimaient point et demeuraient chacun amoureux de la femme l'un de l'autre. Il vous est donc aisé de concevoir qu'ils étaient bien affligés. En effet en cet état ils ne savaient que dire, ni à celle qu'ils aimaient, ni à celle qu'ils n'aimaient pas. De sorte qu'ils aimèrent mieux s'en retourner à Clusium que de demeurer en un lieu où ils étaient si embarrassés. Leur départ irrita Tolumnius et affligea sensiblement Terentia et Aurelise. Tantôt elles avaient des sentiments de haine, tantôt des sentiments d'amour et presque toujours des sentiments de désespoir. Pour moi, je faisais ce que je pouvais pour apaiser Tolumnius et pour consoler ces deux affligées, mais à la fin il fallut retourner à la ville où toutes ces personnes se trouvèrent étrangement embarrassées. Avant que Tolumnius eût parlé à ces deux amants, ils ne s'étaient point aperçus d'être ni fort haïs, ni fort aimés, mais depuis qu'il leur eut dit qu'on ne les aimait point, et que pourtant on ne les haïssait pas ils s'étonnèrent de n'avoir pas plutôt connu la vérité. En effet, dès que Teanor regardait Terentia, il voyait dans ses yeux une civilité forcée qui le faisait mourir de douleur, et quand il regardait Aurelise, il voyait dans les siens je ne sais quoi de doux et de modeste, qui lui montrait quelque chose de si obligeant, qu'il s'étonnait de ne s'en être pas aperçu. Émilius de son côté voyait dans les yeux d'Aurelise je ne sais quoi de si fier, qu'il ne pouvait les voir sans chagrin, et il voyait dans ceux de Terentia une langueur si obligeante, quoiqu'elle évitât de le regarder le plus qu'elle pouvait, qu'il en était plus malheureux. Après avoir vu ces divers sentiments, ces deux amants en devinrent plus misérables, car auparavant ils se consolaient l'un l'autre, mais depuis cela ils eurent plusieurs démêlés, et s'accusèrent avec injustice de contribuer à leur malheur. De temps en temps, l'égalité de leur infortune les réunissait, et de temps en temps ils se rebrouillaient, et avaient même de la jalousie quoiqu'ils n'en eussent aucun sujet. Car tantôt Teanor accusait Émilius de ne haïr pas trop à être aimé de Terentia, et tantôt Émilius disait à

Teanor qu'il était bien aise d'être aimé d'Aurelise. Cependant, ils avaient une amour si violente, qu'ils ne purent jamais se résoudre d'obéir à Tolumnius. De sorte que comme c'était un homme impérieux, ils furent tout à fait mal avec lui, et de telle sorte qu'il dit publiquement qu'il voulait donner tout son bien à Terentia et à Aurelise et les marier à d'autres. Et en effet, comme il est aisé de trouver des gens qui veulent épouser deux filles belles, riches et vertueuses, il le proposa à deux hommes de qualité qui étaient amoureux de Terentia et d'Aurelise. Mais ces deux filles le prièrent avec beaucoup de générosité, de n'ôter point son bien à ses neveux, et refusèrent même d'épouser ceux qu'il leur proposait, lui disant que si la chose était une fois achevée, ceux qui les épouseraient ne rendraient pas ce qu'il leur aurait donné, et que pour elles il ne leur était pas possible de se résoudre de voir deux aussi honnêtes gens que Teanor et Émilius malheureux pour l'amour d'elles. Cependant, il est certain que l'amour se mêlait à leur générosité, et qu'il n'était pas en leur pouvoir d'épouser deux hommes qu'elles n'aimaient point. Tolumnius les estimant davantage de ce qu'elles faisaient, en haïssait davantage ses neveux, qui de leur côté étaient au désespoir d'une action si généreuse, parce qu'ils voyaient bien que cela ne diminuait point leur amour. En effet, leur amour augmentait de jour en jour, et ils étaient si malheureux qu'ils me faisaient pitié. Cependant, ceux à qui Tolumnius voulait marier ces deux belles filles, regardant Teanor et Émilius comme un obstacle à leur bonheur, ne les voyaient qu'avec peine, et Émilius et Teanor les regardant comme des gens qui voulaient profiter de leur infortune, cherchèrent à les quereller et les querellèrent effectivement si bien qu'ils se battirent. Teanor se trouva l'épée à la main contre celui qui devait épouser Terentia, et Émilius contre celui qui devait épouser Aurelise. Teanor blessa mortellement son ennemi, et Émilius désarma le sien. Il est vrai que leur victoire leur coûta cher, car ils furent tous deux fort blessés. Ce combat augmenta encore la colère de Tolumnius et donna bien de la douleur à Terentia et à Aurelise, car non seulement Aurelise était affligée de voir que Teanor aimait fort Terentia, et Terentia l'était de connaître combien Émilius aimait Aurelise, mais ces deux filles l'étaient encore de voir ces deux amants en danger de mourir. Car comme ils avaient beaucoup de chagrin, leurs blessures devinrent assez dangereuses et l'on crut qu'ils mourraient, quoiqu'ils eussent encore beaucoup de force. Tolumnius ne les voulut pourtant point voir, mais Elinusse les vit sans que son mari le sût. Pendant leur mal il n'est point de soins obligeants que Terentia et Aurelise n'eussent pour tous les deux sans distinction. Cependant, ces deux amants prièrent Elinusse de vouloir qu'ils vissent ces deux belles filles devant que de mourir. De sorte que comme elle est bonne et pitoyable, elle leur promit, et me pria de le persuader à mes amies, que je fis consentir assez aisément, ne sachant pas si en cet état-là ces deux amants se seraient résolus de rendre justice à leur affection. Elles me prièrent donc que je fusse de cette triste conversation. Tolumnius était alors à sa maison de la campagne, Elinusse nous mena chez ces malheureux amants qui demandèrent chacun à parler l'un après l'autre à ces deux filles. En effet, après la première civilité je parlai avec Elinusse, pendant que Teanor parlait à Aurelise, et Émilius à Terentia. « Je vous demande pardon, Madame, dit Émilius à celle dont il était aimé, de la peine que je vous donne mais je me trouve si malheureux et criminel, que je n'ai pu me refuser la consolation de me justifier auprès de vous, ou du moins de m'excuser. Car enfin,

Madame, quand j'ai commencé de vous voir, j'ai su que mon ami vous aimait et je l'ai toujours trouvé si honnête homme, que je n'ai pu douter qu'il ne fût aimé. De sorte que laissant surprendre mon cœur aux charmes d'Aurelise, je n'ai pas été en état de disposer de moi, lorsque j'ai su que vous aviez de l'aversion pour Teanor, quoiqu'il ait beaucoup d'amour pour vous. Cependant, vous n'avez pas laissé d'être bonne et généreuse, mais pour achever de l'être, lui dit-il, pardonnez-moi un crime que je ne puis encore m'empêcher de commettre, et pour sauver la vie à un illustre ami, rendez justice à l'amour que Teanor a pour vous. Car enfin, aimable Terentia, je n'aime pas plus ardemment Aurelise que Teanor vous aime.

— Plût aux dieux, reprit-elle en soupirant, que je pusse aimer Teanor, je serais plus heureuse que je ne suis, mais du moins vous puis-je assurer que je vous plains tous deux et que je suis sensiblement affligée de ne pouvoir faire la félicité de pas un.

— Ha ! pour moi, Madame, lui dit-il, je ne cherche qu'à mourir un peu moins criminel auprès de vous, et un peu moins haï de la charmante Aurelise.

— Je vous entends bien, répondit Terentia en rougissant, et je veux bien vous faire voir qu'il ne tient pas, même à moi, que vous ne soyez heureux. »

À ces mots cette belle fille se leva, et dit à Aurelise qu'Émilius demandait à lui parler. Si bien que Teanor qui avait une envie extrême de parler à Terentia lui dit avec beaucoup de civilité qu'il la conjurait de vouloir aller ressusciter son ami, en lui donnant quelque légère espérance. Aurelise n'osant résister parce qu'Elinusse était présente, fut à son tour parler à Émilius qu'elle n'aimait pas, après avoir eu avec Teanor une conversation presque semblable à celle qu'il avait eue avec Terentia. Lorsqu'elle fut auprès de lui : « Et bien, Madame, lui dit-il, le malheureux Émilius sera-t-il haï même en mourant, et n'aura-t-il point, du moins, la consolation de penser que vous le plaindrez et que si Teanor meurt aussi bien que lui, toutes vos larmes ne seront pas pour cet ingrat qui vous préfère une autre personne à la vérité très aimable, mais pourtant beaucoup moins que vous ?

— Terentia, reprit Aurelise est plus aimable que moi, et vous lui êtes si obligé, que vous êtes aussi injuste de ne l'aimer pas, que je suis injuste de ne vous aimer point. Mais enfin, on n'est pas toujours maître de son destin. Cependant, croyez que je vous plains, et que si je pouvais vous rendre heureux je le ferais avec joie.

— Vous pouvez, du moins, me laisser mourir avec quelque consolation, reprit Émilius, en me permettant de croire que vous ne me haïssez que parce que vous aimez Teanor, et que si vous ne l'aimiez point, vous me regarderiez peut-être plus favorablement. Après cela Madame, je ne vous demanderai plus rien. »

Pendant qu'Émilius parlait ainsi à Aurelise, Teanor disait à Terentia tout ce que l'amour la plus tendre peut faire dire de plus doux et de plus touchant, mais cette fille ayant l'esprit irrité de n'avoir trouvé dans le cœur de Teanor que de la générosité pour elle, lui répondit si négligemment, que cet amant affligé pensa mourir en cet instant et perdit la parole par l'excès de la douleur qu'il en eut. Mais quoique Terentia eût une douleur horrible de connaître par-là combien l'amour qu'Émilius avait pour Aurelise était forte, elle quitta pourtant brusquement Teanor pour venir aider à Elinusse et à moi à le secourir. De sorte que ne pouvant s'empêcher de se plaindre, « Ô dieux ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, par combien de tourments voudrais-je avoir mérité la mort d'Émilius ! »

En disant cela, ce furieux amant voulut arracher tout ce que l'on avait mis sur une blessure qu'il avait au bras gauche, de sorte qu'Aurelise quittant celui dont elle était aimée pour aller secourir celui qu'elle aimait quoiqu'il ne l'aimât pas, elle lui retint le bras, et se servant du pouvoir que son amie avait sur lui pour le retenir, « Au nom de Terentia, lui dit-elle en lui prenant la main, retenez une partie de votre douleur, et croyez, ajouta-t-elle emportée par un excès de tendresse que le danger où elle le voyait excita dans son cœur, qu'il ne tiendra jamais à moi que Terentia ne vous rende heureux. Oui ! Teanor, poursuivit cette belle affligée, puisque vous ne pouvez vivre pour moi et que vous ne pouvez vivre sans elle, je veux devenir la confidente de votre passion et vous servir auprès d'elle, quoique ce soit agir contre moi.

— Ha ! Madame, lui dit-il, c'est bien assez que je meure de douleur, sans vouloir que je meure de confusion. Laissez, laissez, mourir un ingrat, et secourez le malheureux Émilius qui vous adore et qui ne meurt que pour vous. »

Comme nous étions dans cet embarras, on vint dire à Elinusse que Tolumnius était tombé malade à sa maison des champs, et qu'il l'envoyait quérir. Si bien qu'il fallut s'en aller, ce ne fut pourtant qu'après que l'on eut fait revenir Émilius de sa faiblesse, et qu'on eut envoyé quérir ceux qui les traitaient. Mais enfin, Madame, pour accourcir mon récit autant que je le pourrai, ces deux amants guérirent malgré eux, et Tolumnius mourut à la campagne. Mais en mourant, il donna tout son bien à Terentia et à Aurelise, et pria Elinusse de faire la même chose quand elle mourait, si ce n'est que Teanor épousât Aurelise et Émilius, Terencia. Cependant, ces deux généreuses filles après la mort de Tolumnius, n'ont point voulu accepter ce qu'il leur avait donné, de sorte que Terentia a voulu redonner sa part à Émilius et Aurelise la sienne à Teanor. Mais comme ils sont aussi généreux qu'elles sont généreuses, ils n'ont point voulu l'accepter. Teanor dit à Aurelise que c'était bien assez qu'il ne pût lui donner son cœur, sans lui ôter un bien qui lui appartenait, et Émilius dit la même chose à Terentia. De sorte qu'Elinusse a été contrainte de prendre soin de tout le bien de Tolumnius, jusqu'à ce que ces quatre personnes aient résolu ce qu'elles veulent qu'elle en fasse. Les parents d'Aurelise et de Terentia, après la mort de Tolumnius, ont voulu ôter ces deux filles à Elinusse, et les ont mises auprès de la reine, où elles ont toujours été depuis, avec des sentiments également tendres, sans pouvoir venir à bout de changer leur cœur, quoique quatre mois durant Teanor, Émilius, Terentia et Aurelise aient fait tout ce qu'ils ont pu pour le vaincre. Cependant, il n'y a point d'offices que Terentia n'ait rendus à Émilius, et qu'Aurelise n'ait aussi rendus à Teanor, soit auprès du roi, soit auprès de la reine ; de sorte que du consentement de ces deux amants, je puis dire qu'il n'y a personne au monde à qui ils aient tant d'obligation qu'à ces deux filles, pour qu'ils ne peuvent avoir d'amour. Il est vrai que Teanor a encore plus d'obligation à Aurelise, qu'Émilius à Terentia, parce qu'elle a effectivement fait tout ce qu'elle a pu pour persuader à cette belle fille de l'épouser. Aussi est-ce un sentiment de reconnaissance qui a fait agir cet amant comme toute la cour l'a vu, lorsque ces deux belles filles ont pensé être noyées. Car imaginez-vous Madame, qu'hier durant que le roi parlait à la reine et à vous, Terentia et Aurelise étant passées du vestibule sur ce petit pont qui traverse le fossé pour aller dans le parterre, Teanor et Émilius qui

avaient suivi le roi s'appuyèrent contre la porte pour leur parler et comme des gens qui aiment ne parlent jamais que de ce qui a rapport à leur amour quand ils le peuvent, ces deux amants se réjouirent de ce que la reine étant auprès du camp, ils pourraient du moins avoir la consolation de les voir quelquefois durant la guerre. En effet, Teanor voulut dire quelque chose de doux à Terentia qui le rebuta assez rudement, pour parler à Émilius qui était de son côté, quoique son cœur fût à Aurelise. De sorte que ce malheureux amant ne pouvait entretenir celle qu'il aimait, fut obligé de parler à celle dont il était aimé. « Pour moi, disait Teanor, toute la joie que j'ai de ce que la reine est proche du camp, c'est que si je meurs au siège comme je le souhaite, puisque je ne puis jamais être heureux, Aurelise saura ma mort un jour plus tôt, et aura la satisfaction de se voir délivrée d'un ingrat.

— Du moins, lui dit alors Aurelise, ai-je à vous reprocher qu'il ne tient pas à moi que vous ne soyez heureux aux dépens même de ma propre félicité. »

Comme elle achevait ces paroles le pont rompit, Aurelise tomba du côté où était Teanor à qui elle venait de parler si obligeamment, et Terentia tomba du côté d'Émilius. Cependant comme j'ai tantôt entretenu ces deux amants, je sais ce qu'ils pensèrent en cette occasion, où leur cœur et leur raison eurent une guerre d'un moment, qui les fit agir d'une manière bien différente, car Teanor se trouvant du côté qu'Aurelise était tombée dans l'eau, son premier mouvement fut de la secourir. En effet, n'ayant alors l'esprit rempli que de ce qu'elle lui venait de dire si obligeamment de l'amour qu'elle avait pour lui, de mille offices qu'elle lui avait rendus et de mille rigueurs de Terentia qui lui donnaient de l'indignation, la reconnaissance l'emporta sur l'amour en cet instant. Si bien que par générosité il se jette à l'eau et va pour secourir Aurelise dont il était aimé et qu'il n'aimait pas. En ce même temps, Émilius, quoiqu'il eût vu dans les yeux de Terentia toute la tendresse imaginable pour lui et qu'il lui eût mille obligations, ne vit pas plutôt Aurelise dans l'eau, qu'oubliant tout ce qu'il devait à Terentia et toutes les rigueurs d'Aurelise, il ne balança point entre la reconnaissance et l'amour et se jeta à l'eau aussi bien que Teanor pour secourir Aurelise, pendant que la pauvre Terentia était en état de périr à la vue d'un amant qu'elle aimait et d'un dont elle était aimée. Mais par bonheur pour elle, Cereonte qu'on avait toujours cru incapable d'amour, s'est trouvé avoir une passion cachée pour cette fille, ainsi il a découvert sa passion bien à propos pour lui sauver la vie, car comme vous le savez Madame, s'il ne se fût jeté dans l'eau pour la secourir, elle était noyée. Voilà, Madame, quelle est l'aventure de Terentia et d'Aurelise, mais ce qu'il y a de rare, c'est que Terentia qui ne se trouvait pas un amant pour la secourir, en a présentement deux qui prétendent pourtant disputer son affection, car Cereonte dit que Teanor n'a plus de droit à Terentia, et Teanor soutient que l'excessive reconnaissance qu'il a eue pour Aurelise est un pur effet de l'innocente amour qu'il a pour Terentia. Mais pour cette belle fille je vous assure qu'elle fait pitié. « Qui vit jamais, me disait-elle hier au soir, une infortune égale à la mienne ? En effet y a-t-il rien de plus cruel que de se voir abandonnée dans un grand péril, non seulement par un homme qu'on aime plus que tout le reste du monde, mais encore par un qui me jure depuis si longtemps qu'il m'aime mille fois plus que tout le reste de la Terre. Pour Aurelise, elle est bien plus heureuse que moi. Ceux qu'elle hait et ceux qui la haïssent lui sauvent la vie, mais pour ceux que

j'aime et ceux dont je suis aimée, ils m'abandonnent également, et pour dernier malheur l'insensible Cereonte vient m'empêcher de mourir afin de me faire mieux sentir toute la rigueur de mon infortune, et pour me préparer même une nouvelle persécution. Mais Amiclée, me dit-elle encore, je veux haïr également et celui que j'aimais, et celui qui m'aimait, et puisque l'ingratitude n'a pas empêché Aurelise d'être secourue par Émilius, je veux aussi être ingrate à Cereonte, et au lieu de lui savoir gré de m'avoir sauvé la vie, je veux l'accuser d'une partie des maux que je souffre. Je veux même me haïr, poursuivit-elle, car enfin ma faiblesse est la véritable cause de mon infortune, et dans les sentiments où je suis aujourd'hui, je ne trouve rien au monde qui ne soit digne d'être haï et méprisé. D'autre part, Teanor dit des choses si touchantes, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de lui, Aurelise se plaint à son tour d'être plus obligée qu'elle ne veut l'être, Émilius le trouve encore plus malheureux qu'il n'était, puisque les services qu'il rend ne le font pas aimer davantage et Cereonte craint étrangement que Terentia ne soit injuste pour lui. De sorte Madame, que c'est à votre prudence et à celle du prince, à empêcher d'aussi braves gens que ceux-là de se quereller, et à chercher quelque remède aux malheurs de deux filles aussi aimables que Terentia et Aurelise. »

Amiclée ayant fini son récit, trouva qu'il n'avait pas été inutile car Aronce promit de prendre un soin particulier de ces trois amants, et la Princesse des Leontins des deux aimables personnes qui faisaient le malheur des autres par leur propre malheur. Ensuite de quoi, ils furent à la chambre de la Reine d'Etrurie, et Amiclée retourna à celle des deux affligées, auprès de qui elle trouva Teanor et Émilius, qui après avoir hésité longtemps, étaient à la fin entrés dans leur chambre quoique Terentia ne voulût voir ni l'un ni l'autre. Teanor était à genoux auprès de Terentia qui était sur son lit et Émilius était auprès d'Aurelise qui était appuyée sur une table. De sorte qu'Amiclée s'approchant d'Aurelise sans que Terentia le vît, Teanor ne fut point interrompu. « Vous voyez, Madame, lui dit-il, un malheureux qui confesse qu'il a tort.

— Non, non, lui dit Terentia d'un ton de voix assez fier, n'entreprenez point de vous excuser, vous avez eu raison d'aller secourir une personne dont vous êtes aimé, et d'en avoir abandonné une qui ne vous aimait pas ! Mais pour Émilius, si vous avez eu raison, il a eu tort, car il a secouru une personne dont il n'a jamais pu être aimé et il en a abandonné une qui aurait donné sa vie pour sauver la sienne. »

Émilius s'entendant nommer, s'approcha. Aurelise et Amiclée en firent autant, si bien qu'il se fit alors une conversation si touchante entre ces quatre personnes qui avaient un intérêt ensemble si difficile à démêler, que jamais il n'y a rien eu de semblable. Teanor paraissait très affligé, Aurelise fort embarrassée, Émilius tout à fait irrité, de voir qu'il n'était pas plus aimé que devant qu'il eût secouru Aurelise, et Terentia si en colère et contre Teanor, et contre Émilius, qu'elle ne pouvait en souffrir la vue. « Allez, leur dit-elle, allez ! Injustes que vous êtes. Et laissez-moi, du moins, la liberté de me plaindre en repos du malheur que j'ai eu d'être aimée par un homme si reconnaissant qu'il laissait périr la personne qu'il aime, plutôt que d'être ingrat à une autre, et du malheur que j'ai d'en aimer un si ingrat qu'il aime mieux sauver la vie à une fille dont il est haï, qu'à une dont il a reçu mille offices.

— Mais, Madame, reprenait Émilius, si je suis ingrat envers vous, n'êtes-vous pas ingrate envers Teanor ? Et Aurelise n'est-elle pas ingrate envers moi ?

— En vérité, reprit cette belle fille, je ne sais si nous sommes ingrats mais je sais bien que nous sommes bien malheureux.

— Quoiqu'il en soit, dit Terentia, je tire cet avantage de mon malheur de ne devoir plus rien à Teanor, et d'avoir un si grand sujet de n'aimer plus Émilius que si la colère ne me préoccupe point, je puis espérer de n'aimer plus rien. »

Comme elle achevait de parler ainsi, on vint avertir Teanor et Émilius qu'Aronce s'en retournait au camp, si bien qu'il fallut qu'ils s'en allassent sans pouvoir dire quatre paroles et sans pouvoir en entendre une qui leur pût plaire. Cependant, comme Aronce était plus touché des malheurs que l'amour causait que des autres, en s'en retournant il parla toujours à Teanor et à Émilius. Il les plaignit, les consola et il se plaignit lui-même, sans pouvoir se consoler, non pas seulement par l'espérance d'être un jour heureux. À son arrivée au camp, il trouva qu'on allait tenir conseil de guerre de sorte qu'il fallut faire trêve avec l'amour, et donner, du moins, une partie de son esprit aux soins de l'armée et du siège. Comme les Toscans étaient superstitieux, l'aventure de ce pont rompu et ce qu'en avaient dit les devins fit qu'il s'épandit divers bruits parmi les soldats, les uns disant que si on attaquait Rome par force on la prendrait, les autres au contraire, que si on l'entreprenait, on n'y réussirait pas. Néanmoins, comme la première opinion l'emporta sur l'autre, Porsenna et Tarquin crurent que cette croyance serait capable de faire agir les soldats avec plus de courage. Si bien qu'ayant su par des espions qu'on ne croyait pas à Rome qu'ils eussent dessein de l'attaquer par la force, ils prirent la résolution de tâcher de la surprendre. Comme Tarquin savait parfaitement le fort et le faible de la ville et qu'il était instruit des fortifications qu'on y avait faites depuis son absence, il dit qu'il fallait faire la principale attaque par le côté qui paraissait le plus inaccessible, quoiqu'il ne le fut pourtant pas, parce qu'il serait le moins gardé. Que pour cet effet il fallait s'emparer du Janicule, et se rendre maître du pont Sublicien, qu'il serait après cela aisé de garder, parce que le mont dont on se serait emparé, le commanderait. Que cependant il ne fallait pas laisser de songer à tout ce qui était nécessaire pour l'heureux succès du siège, en cas que ce dessein ne réussît pas, et en effet, Porsenna envoya ses ordres afin de faire venir promptement les bateaux qu'il avait destinés, non seulement pour fermer le Tibre au-dessus et au-dessous de Rome, mais encore pour en construire deux ponts qui servissent à la communication des quartiers de son armée. La résolution d'attaquer le Janicule étant donc prise, on donna ordre que les troupes destinées à cette attaque se tinssent prêtes à marcher à la première pointe du jour, que celles qui devaient faire les fausses attaques en divers endroits opposés fussent aussi prêtes à exécuter ce qu'on leur commanderait, et que tout le reste de l'armée fût sous les armes. Pour Aronce ce fut lui qui fut principalement chargé d'exécuter cette hardie entreprise. Titus fut commandé pour le soutenir, Porsenna et Tarquin demeurant au camp pour donner les ordres selon l'occasion, et Sextus fut chargé du soin de ces fausses attaques. Il eût pourtant bien voulu être à l'endroit le plus dangereux, mais Tarquin sachant combien il était haï des Romains, crut que s'ils le reconnaissaient pendant le combat, ils en deviendraient plus vaillants. Comme cette entreprise avait plus de

besoin d'infanterie que de cavalerie parce qu'il fallait s'emparer d'un poste dont l'abord était difficile, Aronce se mit à pied à la tête des troupes qui furent destinées à cette attaque. On lui mena pourtant un cheval pour s'en pouvoir servir quand il le trouverait à propos. Cette entreprise avait cela de fâcheux, qu'on ne pouvait commencer l'attaque qu'il ne fût jour, parce qu'il fallait passer en des endroits difficiles où les soldats se fussent embarrassés l'un l'autre, s'ils les eussent passés sans voir. Mais pour ne perdre point de temps, Aronce marcha à la tête des troupes dès que la première pointe du jour parut. La cavalerie se tint sur les ailes pour s'opposer à ceux qui pourraient sortir de Rome par le pont Sublicien, où le Janicule était attaché, ou pour donner sur ceux qui pourraient venir de ce mont par un autre côté. Titus se tint prêt à soutenir Aronce s'il en était besoin, et Aronce se prépara à faire voir aux amis qu'il avait dans Rome et aux ennemis qu'il avait au camp, qu'il méritait toute la gloire qu'il avait acquise en tant d'occasions différentes où il s'était trouvé. Telane, Émilius, Teanor, Lucilius et Cefonius, frères de la généreuse Melinthe, et tous les autres braves de l'armée, combattirent auprès d'Aronce, de qui l'esprit était alors fort occupé, non seulement par les soins de bien exécuter cette haute entreprise, mais encore par la passion qu'il avait dans l'âme. Car enfin, il allait commencer de tirer l'épée contre Rome, à qui il avait fait gagner une bataille et il allait voir la maison de Clelius, si son entreprise réussissait, car elle était à l'extrémité de la ville du côté du Janicule. De sorte que des fenêtres de Clélie on voyait tout ce qui se passait sur le pont qui allait de Rome au Janicule. Il est vrai pourtant qu'il avait la consolation de penser que Clelius ni Octave ne se trouveraient point à cette attaque, car le Janicule était alors une pièce détachée de la ville, qu'il y avait apparence qu'un homme de l'âge de Clelius n'irait pas défendre, et où il n'y avait pas non plus nulle apparence qu'Octave qui était encore très faible de ses blessures, pût aller. Il avait même su par un espion que c'était Mutius qui était de garde au Janicule, si bien que sachant combien il était brave et le regardant comme un rival d'Herminius, et par conséquent comme un homme qui n'était pas son ami, il fut à cette attaque avec la résolution de s'y signaler hautement. Il imagina même quelque douceur à penser qu'après avoir pris le Janicule, il pourrait s'emparer du pont et de la porte, et que sa valeur aurait peut-être pour témoins les beaux yeux de Clélie, étant assez difficile aux dames les moins hardies en ces occasions-là, de s'empêcher de regarder ce que pourtant elles voudraient bien ne point voir. Aronce alla donc au combat avec toute l'ardeur d'un héros qui voulait même trouver un intérêt d'amour à être brave, afin de l'être davantage. Il fit donc avancer ses troupes en si bon ordre, que leur marche ne les rompit point, quoiqu'il fallût passer un assez fâcheux défilé, et elles furent assez près du Janicule que Mutius ne s'en était pas aperçu, car elles avaient pris un certain détour qui les avait mises à couvert. Joint que s'étant élevé un brouillard assez épais durant une heure, il n'avait pu les découvrir. Ce n'est pas qu'il ne fît sortir tous les soirs un corps de cavalerie pour servir de garde au poste qu'il gardait, mais c'est qu'Aronce avait pris un chemin par où il ne croyait pas devoir être attaqué. Si bien que Mutius fut assez surpris de voir qu'il fallait se préparer si promptement à combattre, mais comme il avait un cœur intrépide, il y fut bientôt résolu. Il envoya pourtant promptement avertir Herminius qui était de garde à la porte du pont, qu'on lui envoyât du secours et en effet, Horace à la tête des principales troupes de

la seconde légion fut pour aider à Mutius à défendre un poste si important. Lorsqu'il arriva, Aronce avait déjà poussé les ennemis jusqu'à leur premier retranchement, car lorsque les troupes de Porsenna s'étaient avancées, Mutius avait été en personne au-devant de ce qui le venaient attaquer, de sorte qu'Aronce se voyant un ennemi en tête qu'on ne pouvait vaincre sans gloire, encouragea les siens par sa voix et par son exemple, et fut droit à Mutius, jugeant bien que s'il pouvait le tuer, il emporterait après facilement le poste qu'il gardait. Le combat fut très âpre, et très sanglant en cet endroit, car l'exemple de deux si vaillants hommes anima de telle sorte les deux partis, que s'il eût été possible de résister longtemps à Aronce, Mutius ne lui eût pas cédé. Mais comme ce prince était, ce jour-là, plus redoutable qu'il ne l'avait jamais été, il n'y avait pas moyen de tenir contre lui. Chaque coup qu'il donnait était mortel, tous ses ordres étaient exécutés comme il l'avait pu souhaiter. Son exemple redoublait la valeur des siens, et affaiblissait celle de ses ennemis, Mutius lui-même en était surpris et fut bientôt contraint d'abandonner le premier retranchement, afin de pouvoir mieux défendre le second. En effet, Horace à la tête des troupes que l'on envoyait pour secourir Mutius étant arrivé, Aronce après avoir forcé le premier retranchement, trouva le nombre de ses ennemis redoublé, mais comme c'est l'ordinaire à ceux qui ont le cœur grand que lorsque le péril augmente leur courage s'accroît, Aronce suivi de tous les braves qui l'accompagnaient, fut tête baissée aux ennemis, mais avec tant de vigueur qu'ils en furent épouvantés, et contraints de laisser forcer le second retranchement comme le premier. Cependant, quoiqu'Horace dût plus d'une fois la vie à son rival et que malgré son amour il n'eût pas voulu lui être ingrat, il ne laissa pas de se préparer à le combattre en cette occasion, après avoir rallié et rassuré les siens, car s'agissant de l'intérêt de Rome et se trouvant dans un parti opposé, il n'y avait point de scrupule à se défendre contre celui qui l'attaquait, quelque obligé qu'il lui fût. Il aida donc Mutius à soutenir l'effort d'un si redoutable ennemi mais quoiqu'il eût une valeur qui n'avait guère de semblable au monde, celle d'Aronce était encore plus grande que la sienne car sans regarder s'il était suivi, il avançait toujours et ne trouvait personne qui pût tenir contre lui. Mutius lui-même fut blessé par Aronce et mis hors de combat quoiqu'il ne le fût pas mortellement. Si bien qu'Horace voyant qu'il lui serait impossible d'empêcher Aronce de se rendre maître du Janicule, pensa qu'il valait mieux songer à aller défendre le pont que de s'opiniâtrer à défendre inutilement un poste qu'il ne pouvait garder. Il fit pourtant encore un grand effort pour repousser les ennemis, mais Aronce allant jusqu'à lui et se faisant jour l'épée à la main, « C'est aujourd'hui, lui dit-il, Horace, que nous pouvons vider tous nos différends et finir peut être tous nos malheurs.

— Puisqu'il m'est permis de combattre tous les ennemis de Rome quels qu'ils soient, répliqua fièrement Horace, je veux bien que nous terminions tous nos démêlés l'épée à la main. »

En disant cela ces deux vaillants hommes commencèrent un combat qui apparemment n'eût fini que par la mort de tous les deux, si Publicola qui fut averti de l'état de la chose, n'eût envoyé ordre de retirer les troupes du Janicule et de ne songer qu'à défendre le pont. Il est vrai que cet ordre était assez inutile car la valeur d'Aronce et de ceux qui le suivaient avait déjà fait prendre ce parti-là aux ennemis.

Si bien qu'Horace voyant le désordre des siens, songea à se retirer lui-même. Il pensa pourtant ne le pouvoir faire, car Aronce ayant passé sur lui, saisit son épée et l'a lui arracha ; mais comme Horace était fort, il se dégagea de son ennemi et se retirant vers les siens pour chercher une épée, ils l'enveloppèrent et le dérobant à la vue de son rival, ils le forcèrent d'obéir aux ordres de Publicola. Aronce, tout fier de sa victoire, cherchait l'ennemi qu'il avait vaincu mais ne le trouvant point il immola à sa vengeance tous ceux qui osèrent lui résister, et acheva de se rendre maître du Janicule. Mais comme il crut qu'il fallait s'assurer du poste qu'il venait de gagner, il s'y arrêta afin de donner les ordres nécessaires pour le garder et pour faire venir de nouvelles troupes et s'emparer du pont, pendant que Telane, à la tête d'une partie des troupes victorieuses, poursuivait ceux qui se retiraient avec intention de commencer l'attaque du pont, pour se rendre ensuite maître de la porte que gardait Herminius. Mais les Toscans trouvèrent que ce dessein-là n'était pas aussi aisé à exécuter qu'ils l'avaient pensé, car Horace s'étant fait donner une autre épée, s'arrêta au bout du pont, et soutint tout l'effort des ennemis. Il est vrai qu'Aronce n'y était pas, mais il avait tant d'ennemis sur les bras, que tout autre que lui n'eût pu concevoir la pensée de résister.

Cependant, il y avait alors dans Rome une confusion étrange. Le peuple épouvanté croyait voir entrer les ennemis de partout, les femmes allaient aux temples prier les dieux, les vieillards encourageaient leurs enfants à la défense de leur patrie, tous ceux qui portaient les armes allaient où les consuls leur commandaient d'aller, et Publicola sans s'étonner donnait les ordres nécessaires à la conservation de Rome. Pendant un si grand tumulte, Clélie était à une fenêtre de son cabinet avec Valerie et Colatine, qui étaient alors avec elle et qui souffraient plus qu'on ne peut penser, car enfin elles pouvaient faire des pertes considérables dans tous les deux partis. On avait su par Mutius blessé, qu'Aronce était en personne au Janicule et que le prince Titus y était aussi, car ses troupes s'étaient avancées pour emporter le second retranchement, et Valerie voyant son cher Herminius à la garde de la porte qui était exposée aux ennemis, se voyait à tous les moments en état de perdre tout ce qu'elle aimait, aussi bien que Clélie et Colatine. Comme elles avaient dans le cœur le véritable amour de la patrie, elles demandaient aux dieux la conservation de Rome mais en même temps, elles priaient pour ceux qui l'attaquaient alors, et faisaient des vœux aussi ardents pour Aronce et pour Titus, que pour la liberté de leur pays. Elles trouvaient sans doute que c'était un objet affreux à voir que toute la montagne qui aboutissait au bout du pont Sublicien couverte de soldats, qui descendaient pour soutenir ceux qui attaquaient le pont, et de voir en même temps, que les soldats Romains, épouvantés de voir cette multitude de gens armés qui venaient à eux comme à une victoire assurée, se retiraient en confusion et rentraient dans la ville tumultuairement malgré la résistance d'Herminius qui les en voulait empêcher et qui ne pouvait même faire fermer la porte. De sorte qu'Horace se vit alors seul à soutenir l'effort des ennemis. Il est vrai qu'Herminius et Spurius se joignirent alors à lui et que ces trois amants, à la vue de leurs maîtresses, firent des choses prodigieuses. « Où fuyez-vous, lâches que vous êtes ! disait Horace aux soldats qui l'abandonnaient, ne voyez-vous point que si vous abandonnez la défense du pont il y aura bientôt autant d'ennemis au mont Palatin et au Capitole, qu'au Janicule ? Du moins, ajouta-t-il, si vous ne voulez pas combattre, rompez le

pont ! Et me laissez seul à soutenir l'effort de ces ennemis qui ne sont redoutables que parce que vous les craignez ! »

À ces paroles, ces soldats épouvantés choisirent plutôt de rompre le pont que de combattre, et en effet, ils commencèrent de le rompre avec toute la diligence de gens qui ont peur. Pendant quoi, Horace accompagné seulement d'Herminius et de Spurius, soutint tout l'effort des ennemis sans autres armes que son bouclier et son épée. Il est vrai qu'il paraissait avec tant d'audace, que la fierté dont il repoussait ceux qui l'attaquaient, leur inspirait de la crainte, et les forçait quelquefois de se reculer. Herminius et Spurius le secondaient aussi avec beaucoup de valeur, mais à la fin le pont étant presque rompu et n'y ayant plus qu'une petite planche par où l'on pût passer d'un côté à l'autre, il dit à Herminius et à Spurius qu'il était temps de se retirer. Et en effet, ces deux braves pensant qu'il dût passer cette planche aussi bien qu'eux, se retirèrent. Mais Horace emporté par une ardeur héroïque commanda fièrement aux Romains de rompre cette planche, et demeura seul à la défense du pont, tantôt défiant les Toscans, tantôt leur reprochant leur injustice de protéger un tyran, et tantôt les menaçant aussi fièrement que s'il eût été en pouvoir de les vaincre, quoiqu'il fût alors seul contre une armée. Cette action extraordinaire surprit d'une telle sorte les ennemis, qu'ils suspendirent durant un moment les efforts de leur valeur, ne sachant presque ce qu'ils devaient faire. Mais à la fin, voyant Horace aller et venir l'épée à la main afin d'occuper tout le pont, la honte les prit, si bien qu'en un instant une grêle de traits tombant sur lui, son bouclier en fut tout hérissé. Dans ce moment-là, Herminius et Spurius s'apercevant qu'Horace n'avait pas repassé la planche, voulurent retourner à lui, mais ils ne le purent parce que ceux qui ne pensaient qu'à la rompre ayant achevé de le faire selon les ordres d'Horace, et cet endroit du pont étant tombé dans l'eau avec un grand bruit, tous les Romains en jetèrent de si grands cris de joie, que les ennemis retinrent leur fureur pour un instant, pendant quoi Horace ayant vu que Rome était en sûreté, leva les yeux au ciel et prenant la parole : « Ô dieu du Tibre, s'écria-t-il, reçois favorablement dans ton sein un homme qui n'a jamais voulu vivre ni mourir que pour sa patrie ! »

En disant cela il se jeta dans l'eau, et tournant le visage vers les fenêtres de Clélie qui regardaient de ce côté-là, il commença de nager sans quitter son épée, ni son bouclier hérissé des traits des ennemis. Mais quoique cet objet ne veuille donner que de l'admiration, les soldats toscans regardant Horace comme un homme qui lui seul les avait empêchés de prendre Rome, commencèrent à tirer sur lui une si grande multitude de traits, qu'il ne pouvait presque manquer de périr, si le vaillant Aronce, après s'être assuré du poste qu'il avait gagné, ne fût arrivé à cheval sur le bord du Tibre. En y arrivant, il apprit ce qui venait d'arriver, si bien que ne pouvant s'empêcher d'avoir de l'admiration pour son rival, ce même prince qui une heure auparavant l'avait pensé tuer, ne put souffrir qu'un aussi vaillant homme que celui-là périt d'une manière si étrange. Il eût pourtant bien voulu le pouvoir combattre et il s'avança vers le fleuve pour cela, mais Horace était déjà si près de l'autre bord du Tibre, qu'il n'y pouvait pas songer. Si bien que ne pouvant le vaincre glorieusement, il ne voulut pas qu'il périt en sa présence après avoir fait une si grande action, et par une générosité sans égale il défendit aux siens de tirer sur Horace.

« Ha ! lâches ! leur dit-il d'un ton de voix irrité, il le fallait vaincre l'épée à la main ! Forcer le pont qu'il descendait, et non pas le couvrir de traits quand il ne peut plus se défendre ! »

Ces paroles ayant arrêté cette grêle de traits qui obscurcissait l'air, les deux partis virent Horace aborder heureusement à l'autre côté du fleuve, et Aronce eut la douleur de s'imaginer que Clélie avait vu de ses propres yeux la grande action de son rival et qu'elle voyait à l'heure même les honneurs que les Romains lui faisaient. Cependant, n'ayant rien à faire davantage, il fallut qu'Aronce se contentât d'avoir gagné un poste très avantageux qui incommodait extrêmement Rome, et qui lui ôtait le pouvoir de faire des sorties, qui eussent fort incommodé le camp des assiégeants. Mais quoique cette journée lui fût très glorieuse, qu'il eût blessé Mutius, désarmé Horace, et pris le Janicule, il était pourtant très affligé. Ce n'est pas qu'il fût capable d'envie, mais c'est que l'amour qu'il avait dans l'âme faisait qu'il voyait les fâcheuses suites de la gloire de son rival. En effet, il sut le lendemain par un espion que jamais on n'avait fait tant d'honneur à pas un autre Romain depuis la fondation de Rome, et que le sénat avait ordonné qu'on élèverait une statue à Horace au bout du pont qu'il avait défendu. Clelius était celui qui avait proposé de rendre ce témoignage public de reconnaissance à sa valeur, et au sortir du sénat ce même Clelius avait mené Horace à Sulpicie et à Clélie. « Achève fortune, achève, dit Aronce en lui-même dès qu'il put s'entretenir seul, rends-moi le plus malheureux de tous les hommes en m'ôtant entièrement l'espérance de pouvoir jamais être heureux ! En effet, le moyen de conserver quelque espoir après ce qui vient d'arriver ? Clélie a vu de ses propres yeux faire la plus grande action qui fut jamais à mon rival, et peut-être même croit-elle que j'étais parmi ceux qui l'attaquaient au bout de ce pont, et qu'elle me met au rang de ceux qui ne l'ont pu vaincre. Mais hélas, quand cela ne serait point, Clélius se servira de la valeur d'Horace contre moi, car que peut-on refuser à celui qui a conservé Rome ? Ainsi je dois me résoudre à voir Clélie infidèle ou Clélie persécutée, et par conséquent, je dois me préparer à être toujours misérable. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Quatrième partie – Deuxième livre.....7
Histoire d'Hesiode.....48

Quatrième partie – Troisième livre.....137
Histoire d'Aurelise et Terentia.....178

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Couverture : vergé blanc naturel 220g. Pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80g.
Police Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.
Dépôt légal : juin 2024

Herminius qui était le plus exact de tous les hommes, ne manqua pas d'aller rendre compte à Valerius de ce qu'il avait appris d'Hortense. Il le trouva alors occupé à écouter un espion qu'on avait envoyé à Veies, qui rapportait que les Veientins naturellement scrupuleux et fort persuadés de la science de leurs devins, avaient de grandes espérances que leur ville serait un jour maîtresse de Rome, s'ils pouvaient conserver une figure de terre admirablement belle que Tarquin avait autrefois commandée à un fameux sculpteur de Veies, et qu'il avait eu dessein de mettre au haut du temple de Jupiter, quand il serait achevé. Ce qui avait donné lieu à cette superstitieuse opinion du peuple de Veies, était que l'artisan qui avait fait cette belle figure, disait que sans qu'il en pût comprendre la raison, cette figure était devenue plus grande qu'il ne l'avait formée depuis qu'elle était hors du moule où il l'avait jetée.

Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com

Couverture :
La diseuse de bonne aventure - Nicolas Reignier (1630)